

# *Kroussar*

ssss CAMBODGE - La Longue Quête ssss



Témoignage - Roman Historique

*Mes enfants,*

*Quand on m'enlève ceux que j'aime,  
Quand tout espoir est perdu,  
Il se manifeste quelque chose d'étrange !*

*Il apparaît une forme de courage extrême.  
Et une incroyable détermination.  
Ce qui compte, ce n'est pas d'être le plus fort,  
C'est d'être celui qui n'abandonnera jamais.*

*Mais en voulant vous protéger,  
Je vous ai perdus.*

© Kroussar Copyright 2016

**Tous droits réservés / All rights reserved.  
Diffusion interdite / Distribution prohibited**

# Prologue

Cambodge - 17 avril 2015.

Longtemps, on m'imposa le silence, et je me suis tu. Un mutisme de quarante ans !

De lourds secrets à porter seul qui, peu à peu, ont détruit ma vie et celle de mes proches. J'étais officier, j'avais un devoir de réserve, de discrétion...

Comme mes frères d'armes, je souhaitai emporter dans ma tombe tous nos secrets. Fuyant les médailles et les feux des projecteurs, nous formions les membres d'une armée des ombres, celle de l'Histoire, dont nous avons été les protagonistes majeurs, mais anonymes. Par-dessus tout, je désirais vivre dans mes rizières afin d'oublier les terribles épreuves que j'avais traversées.

Mais, à l'occasion du quarantième anniversaire de la chute de Phnom Penh, les médias sont revenus sur l'histoire du Cambodge. Étrange pudeur, conformisme ou ignorance : la vérité était encore escamotée, aucune information claire sur les événements.

Tout se bousculait dans ma tête ! De mes souvenirs surgirent des images de ce jeune homme que j'étais alors. Un jeune homme plein d'espoir, qui ne rêvait que d'aventures, d'exploits, de passions. Un jeune homme fasciné par l'Empire khmer et sa mystérieuse cité d'Angkor, dont les temples hantaient mon esprit depuis l'âge de quinze ans... Au lieu de faire renaître ces enchantements, une intraitable révolte m'envahit.

Devais-je dire la vérité ? Dévoiler ce qui s'était réellement passé ?

Devais-je dénoncer les hommes politiques qui, à la face du monde, par lâcheté calculée, cachaient encore leurs crimes passés ?...

Dans les années 70, le monde entier n'avait d'yeux que pour le Vietnam, alors que les Américains écrasaient ce qui restait de l'Indochine... La France observait, nourrissait de sombres desseins, jusqu'au jour où elle poussa ses pions pour déstabiliser toute la région.

Je fus l'un de ses pions...

Voici mon histoire.

*Jean-Claude dit Kroussar.*



# 1 - LA MISSION

## 1.1 - Parfums d'Asie

*France – Metz-Frescaty, BA-128<sup>1</sup> – Juillet 1973.*

Tout le monde connaissait mes habitudes spartiates, ma discipline. Je ne prenais qu'un repas par jour, ne dormais que cinq heures par nuit, courais dix kilomètres tous les matins autour de la base, puis j'inspectais les avions de mon escadrille avant de prendre une douche bien méritée. Si bien que chacun savait où et quand il pouvait me joindre. Ainsi, terminant mon footing matinal, le soldat qui m'attendait près des hangars m'interpella.

- Lieutenant ! Eh, lieutenant ! J'ai un message de la part du Colonel.
- Merci et bonne journée. Cela fait déjà un mois, le temps passe vite !

Tous les mois, le Colonel Hélie, commandant la base aérienne, conviait les chefs d'escadrille afin de discuter des dernières missions aériennes et de leurs péripéties. Cela durait le temps d'un repas. À midi, je me rendis au mess des officiers. Dans la salle de restaurant, je ne vis ni le Colonel, ni d'autres personnes qui auraient pu être conviées.

- Me serais-je trompé de date !?

Un jeune officier, voyant mon embarras, m'invita à attendre dans l'un des salons privés où, quelques minutes plus tard, le colonel me rejoignit.

---

<sup>1</sup> BA-128 = Base Aérienne N° 128.

- Bonjour Jean-Claude, comment allez-vous ?
- Bien mon Colonel, que me vaut l'honneur d'une invitation personnelle !?
- Jean-Claude, je dois vous parler. Tenez, asseyez-vous, nous allons déjeuner.

Il m'appelait par mon prénom ! C'était la première fois qu'il s'autorisait une telle familiarité. Pendant le repas, il aborda les sujets qui nous passionnaient : l'Indochine, notre engouement pour les missions lointaines, les dangers associés... Il tournait autour du pot. Puis, il me dévoila enfin le motif de son invitation.

- Jean-Claude, à la demande de l'État-major, je voudrais vous charger de la mission la plus délicate, la plus difficile et la plus longue qui soit. Votre destination sera l'Asie du Sud-Est, plus exactement le Cambodge<sup>2</sup>.

- Au Cambodge ! Moi qui rêve d'y aller depuis l'âge de quinze ans.

- Eh bien, vous voilà servi ! Sachez que j'ai hésité longtemps avant de vous confier cette mission. Vous êtes si jeune et, probablement, insuffisamment préparé ! Mais le chef d'État-major a tranché. Il vous a désigné pour vos connaissances, vos qualités humaines, et votre aptitude à commander vos hommes dans les pires situations. Le chef d'État-major vous donnera toutes les instructions nécessaires. En attendant, je vous recommande de n'en parler à personne. Bonne chance.

---

<sup>2</sup> Cambodge, nom inventé par les Français, alors que le nom exact est "Kampouthïr" en phonétique française, et Kampuchea en translittération latine du mot khmer កម្ពុជា.

La semaine suivante, je bouclai mes valises pour me rendre à Paris afin de recevoir les instructions et prendre connaissance des objectifs y afférents. Mais je redoutais cette mission.

De surcroît, plusieurs nuits de suite, j'avais fait un rêve étrange où je parcourais un pays inconnu, au milieu de scènes de guerre d'une incroyable violence, avec un petit enfant dans les bras. J'avais l'impression de revivre ce rêve, qui se déroulait avec une netteté confondante, sans que je puisse le situer dans un espace et un temps précis. Où et quand cela pouvait-il avoir lieu ? Nulle part, évidemment, sinon dans mes cauchemars les plus délirants.

Un bruit sourd me fit sursauter. Ces images se dissipèrent aussitôt, le décor perdit du même coup son inquiétante étrangeté. J'étais assis dans le bureau du Chef d'état-major, François Maurin, qui venait de refermer la porte du coffre-fort où il rangeait les documents secrets.

Il ouvrit un épais dossier, parcourut les différentes notules, réfléchit un instant. Puis, il demanda à son secrétaire de nous laisser seuls.

- On m'a dit que vous êtes passionné par l'histoire de l'Indochine. Nous sommes deux ! Et cette mission vous permettra de mieux la connaître. Savez-vous qu'en 1950, lorsque je commandais l'escadron de transport Anjou, basé à Saïgon, la défense antiaérienne des Viêt-Minh a bien failli nous mettre au tapis ?

Il évoqua ses souvenirs de guerre, les charmes de l'Asie... Sans jamais se départir de cette réserve que lui imposaient son rang et sa fonction, il savait rendre intéressants des sujets qui ne l'étaient pas, et avait le don de partager sa joie et ses émotions.

- Lieutenant ! Il faudra vous méfier des Indochinois. Que de beauté, que de grâce chez ces fines créatures, ces belles filles fières qui arboraient de larges sourires, comme s'il n'y avait pas la guerre. Leur allure de liane souple nous changeait des Françaises à la gueule triste. On avait envie de les aimer, de les protéger...

Il ne pouvait être plus direct. Puis, il présenta la mission.

- Vous, et votre équipe, avez été sélectionnés pour participer à une mission ultra secrète, dont vous ne devez parler à personne en dehors de ce bureau. Personne ! Même pas à votre femme, vos parents, encore moins à vos enfants. Il vous est interdit de répéter ne serait-ce qu'un seul des mots prononcés ici. Est-ce clair ?

- Très clair, mon général. Quel est l'objectif de la mission ?

- Officiellement aucun ! Cela dit, chacun des membres de votre équipe remplit les conditions idéales : dévouement total, habilitation de sécurité de haut niveau, aptitude pour des missions de longue durée, compétences en renseignement militaire. Vous serez engagés dans une guerre qui n'implique pas les forces françaises pour le moment, mais qui nécessite de recueillir de nombreux renseignements. Vous devrez évaluer les différentes situations militaires, en particulier l'aptitude des forces américaines à résister dans ce bourbier qu'est le Vietnam. De même que la capacité du Cambodge à faire face aux inexorables menaces qui le conduisent vers le chaos.

- Quels seront nos moyens ?

- Vous utiliserez des moyens terrestres. Nous ne pourrons pas déployer les Noratlas 2 501<sup>3</sup> de votre escadrille.
- Sans les avions espions de mon escadrille !?
- Oui ! Vous avez très bien compris ! dit-il en me fixant du regard pendant un long moment, avant de continuer.
- Lorsque ces renseignements seront rassemblés, nous pourrons décider si nous devons, ou non, engager nos forces dans ce conflit. Rien n'est officiel, par conséquent, vous et votre équipe, vous n'existez pas et cette mission n'aura jamais existé. Vous ne devrez pas être capturés. Vous ne serez pas secourus ni soutenus en cas de situation critique. Votre base arrière sera l'ambassade de France à Phnom Penh, et seul le Consul sera informé de votre arrivée, mais il n'aura pas connaissance de vos objectifs. Tenez, dans cette enveloppe vous trouverez tous les documents qui vous permettront de récupérer les moyens d'espionnage et plusieurs dizaines de milliers de dollars pour les frais de mission.
- Merci, mon général.

Alors que je franchissais la porte, le général me fit une dernière recommandation :

- Lieutenant, rappelez-vous ceci : dans cette situation complexe, nous n'avons pas besoin de guerriers ni de héros, mais d'hommes capables de nous fournir des informations stratégiques. Donc, ne faites pas de zèle. Surtout, soyez prudents, car dans ce genre de mission rien ne se passe comme prévu !

---

<sup>3</sup> Noratlas 2 501, avion bimoteur, bipoutre, à ailes hautes, bourré d'appareils électroniques pour l'espionnage et le renseignement militaire.

Ainsi se termina ce mémorable entretien. Je sortis du ministère de La Défense comme étourdi. J'étouffais, la boule au ventre, la gorge nouée. Il n'y avait pas assez d'air dans les rues de Paris pour que je puisse me ressaisir. Je décidai de remonter le boulevard Saint-Germain et rejoignis les bords de Seine, puis le pont de la Concorde. Agrippé au parapet, fouetté par le vent du nord, je repris peu à peu mes esprits et m'interrogeai :

*Moi, jeune Lieutenant de 22 ans, avec seulement deux années d'expérience opérationnelle, serai-je capable de faire face à un tel défi ? Pour quelles raisons nous demande-t-on d'aller au cœur même des conflits, sans nos avions espions et sans aucun soutien ? Ce n'est pas possible ! Ai-je bien compris ? Dois-je prendre cette décision au sérieux ? N'ai-je pas subi la domination du général, en ne manifestant pas la moindre réserve ?*

*Pourtant, l'objectif est très clair, l'enjeu de taille. Ce qui l'est moins, ce sont les motivations de la France. Quels sont donc ses intérêts dans ce conflit qui ne la regarde pas, où des puissances étrangères s'affrontent par Indochinois interposés ? Le Chef d'état-major, n'a pas daigné répondre à cette question ! Pourquoi ?*

Habitué à décoller dans les vingt-quatre heures, sans me poser de questions, à destination de n'importe quelle partie du monde, j'avais accepté sans aucune hésitation. Maintenant, la sensation bizarre d'être un imposteur m'envahissait.

Plus encore, j'avais envie de refuser tellement tout cela m'apparaissait comme l'effet d'une formidable erreur, et notre jeune équipe pourrait bien être sacrifiée sur l'autel de mon inexpérience.

Malgré toute la confiance que je vouais à ma hiérarchie, je ne pus m'empêcher de me sentir pris au piège.

Quelques jours plus tard, l'un des avions officiels du Commandement aérien militaire<sup>4</sup> décolla de la base aérienne de Dugny – Le Bourget. À son bord, point de ministres, ni de chefs d'état-major, mais un groupe d'officiers investis d'une mission secrète, en route vers l'inconnu.

Tandis qu'un navire-cargo, transportant nos moyens de renseignement, faisait route vers le Cambodge depuis plus de quatre semaines déjà. Tout avait été prévu, organisé, bien avant la désignation de l'équipe.

Quelque chose clochait, nous volions vers l'un des pires endroits au monde, mais nous ne le savions pas encore...



---

<sup>4</sup> Le « Commandement du Transport Aérien Militaire » (CoTAM) héberge les avions dédiés aux autorités françaises, CoTAM N°01 : président de la République, N° 02 : Premier ministre. N° 03 : Ministre des Armées...

## *Cambodge – Phnom Penh – 25 juillet 1973.*

En débarquant à l'aéroport de Pochentong, une chaleur étouffante d'une moiteur intense nous cloua sur le tarmac. À cette touffeur accablante, se mêlait une odeur tenace, saisissante, indéfinissable et envoûtante. Ce fervent mélange révélait les nombreuses senteurs présentes sur ce continent. Ces parfums que l'on décèle, peu importe le pays où l'on se trouve, restent les mêmes par-delà les frontières. Invisibles et subtils, ils s'insinuaient dans nos narines, nous pénétraient à notre insu, nous étions sous le charme de l'Asie.

Dans cette ambiance semi-euphorique, notre groupe s'engouffra dans le hall, et là, l'effervescence qui y régnait nous déconcerta : une foule indescriptible, pour la plupart des ressortissants Européens ou Américains, se pressait, se bousculait, pour embarquer et fuir vers l'Occident avec bagages et enfants.

Devant l'aérogare, le tohu-bohu continuait en rondes incessantes de taxis, de cars, de pousse-pousse, surchargés de bagages et de familles. Dans ce désordre, un véhicule du Consulat, qui devait nous conduire à l'ambassade, essayait de se faufiler depuis une bonne vingtaine de minutes, sans succès. Finalement, le conducteur abandonna son minibus et courut vers nous. Seuls passagers en provenance de France, nous étions facilement repérables.

Phnom Penh, ville coquette et hétéroclite, formait un étrange décor ; des temples ornés de mille statues parmi les habitations, des centaines de bonzes<sup>5</sup> en robes safranées mêlés aux habitants, des superbes villas coloniales entourées de grandes bâtisses défraîchies, tout se mélangeait de façon curieuse et harmonieuse.

---

<sup>5</sup> Moine de la religion bouddhique

Chose surprenante, toutes les inscriptions et noms des rues, des enseignes, des bâtiments administratifs, étaient rédigées en français, parfois en khmer, témoignant de la présence française du temps de son protectorat. Plus étrange encore, de longues files noires silencieuses et grouillantes, telle une marée humaine, déambulaient dans les rues. Des centaines de milliers de personnes fouinaient dans les échoppes à la recherche de quoi se vêtir, se nourrir, se soigner...

Cette capitale, qui accueillait depuis des dizaines d'années des Européens, des Chinois, des Vietnamiens et des Indiens, avait ses quartiers bien définis : au nord, la ville européenne, au centre, la ville chinoise et marchande, au sud et à l'ouest du Palais royal, la ville khmère. Mais tout cela, c'était bien avant ! En trois ans, la population de la capitale avait triplé, passant de 630 000 habitants à 1,9 million. Pour survivre, les gens des campagnes l'avaient rejoint, fuyant les bombardements intensifs de l'US Air Force et la guerre civile, dans un exode massif.

Les nouveaux venus avaient installé des abris précaires ; des abris faits de végétaux, recouverts de bâches plastifiées ou de simples cartons empilés. Tous les espaces disponibles étaient utilisés : les trottoirs, les quais au bord du Mékong, les jardins publics ; ainsi que les immeubles en construction, tel l'hôtel Cambodiana. La ville était surpeuplée, congestionnée et les autorités submergées. Il y régnait un impressionnant mélange de modernité et de très grande pauvreté. Deux mondes étonnants qui contrastaient et s'affrontaient avec violence. Les gens de la ville, richement vêtus et habillés à l'Européenne, bijoux ostentatoires, s'affairaient à leurs occupations quotidiennes, utilisant leurs belles voitures ou autres véhicules à moteur... méprisant les miséreux.

Les réfugiés, habillés du traditionnel pyjama noir des paysans khmers, dépenaillés, désemparés, erraient pour leur survie, trimbalant leurs fripes et victuailles dans des carrioles délabrées, où s'accrochait une ribambelle de gamins... haïssant les citadins.

Arrivée à l'ambassade, l'équipe fut priée d'attendre dans l'un des nombreux bureaux inoccupés du consulat. La France, qui avait rompu toutes ses relations diplomatiques avec le Cambodge<sup>6</sup>, après le coup d'État du 18 mars 1970, ne maintenait en place qu'une représentation consulaire réduite. Seuls deux gendarmes, un officier télégraphiste et quelques employés étaient restés pour rédiger les actes administratifs ; sous la férule d'un chargé d'affaires, Gérard Serre, qui remplaçait le Consul.

D'ailleurs, je devais l'informer de notre arrivée et lui demander l'accès permanent à l'ambassade. Le gendarme de service m'accompagna jusqu'au bureau du diplomate, annonça ma visite, laissa la porte ouverte, et me fit patienter. Plutôt impatienter, durant deux heures, ce qui m'agaça. Ne tenant plus, j'entrai sans y être invité et, en quelques mots, j'expliquai la raison de ma visite. Gérard Serre, debout face à la fenêtre et silencieux, ignora ma présence. Au bout de quelques minutes, d'un lent mouvement, il se retourna et me fit face, agacé, ne sachant pas comment aborder la discussion. Tout en lui était rigide, les traits, les manières...

De taille moyenne, la quarantaine finissante, calvitie naissante, cheveux grisonnants, la moue suffisante et la lippe dédaigneuse, il me fixait droit dans les yeux. Il n'avait nul besoin de prendre cet air hautain, le titre qu'il portait n'était pas celui de consul, il ne m'impressionnait pas.

---

<sup>6</sup> Cambodge, nom inventé par les français pour désigner le Kampuchea qui est la translittération latine de កម្ពុជា (se prononce Kampouthiir).

Enfin, il parla ! Son accent du sud de la France adoucissait toute sa rigidité, contrastant avec son côté impérieux.

D'abord, ce ne fut qu'une succession de banalités, celles que l'on débite lorsqu'on ne sait pas quoi dire, puis il aborda un sujet plus important.

- Je suis perplexe devant l'ampleur de la tâche qui attend mon successeur, et très inquiet face à la situation de plus en plus confuse qui règne dans le pays. Connaissez-vous l'origine de cette catastrophe ?

Je n'eus pas le temps de répondre.

- Le 18 mars 1970, avec le soutien des Américains, le général Lon Nol destitua le prince Norodom Sihanouk de sa fonction de chef d'État. Le 23 mars, en exil à Pékin, Sihanouk lança un appel à la résistance pour renverser l'usurpateur. Les Viêt-Congs et les Khmers Rouges répondirent présents, et renforcèrent leurs combats. Puis, les Américains pilonnèrent le pays durant trois ans dans le but d'écraser la rébellion. Bref, depuis mars 1970, nous sommes en pleine guerre civile.

Il marqua une longue pause, tout en me dévisageant, puis termina sa tirade d'un sourire sardonique :

- Voilà, c'est très simple. Et vous avez de la chance ! Les bombardements américains viennent juste de se terminer.

Je ne répondis pas. D'ailleurs, que répondre à ce soliloque, sans aucun mot de bienvenue, de respect ? J'étais surpris par son ton désinvolte, par sa vision simpliste qui ne correspondait pas aux explications communiquées par le Chef d'état-major. Feignait-il de connaître l'histoire pour se donner de l'importance ?

Je ne l'écoutai plus, perdu dans mes pensées : *Comment avait-on pu en arriver si vite à une telle situation ? La destitution de Norodom Sihanouk ne pouvait pas être le seul élément déclencheur ? Non !*

*Si les bombardements secrets de l'US Air Force avaient cessé sur le Cambodge depuis huit jours, ce n'était que l'application d'un ordre du Congrès américain qui interdisait à Richard Nixon de continuer ses actes illégaux...*

Ma réflexion fut vite interrompue. Gérard Serre demanda à rencontrer mon équipe. Le rendez-vous fut pris pour le lendemain après-midi. Au moment de nous quitter, il m'interpella.

- Au fait, quel est votre nom, lieutenant ?
- Je vous l'ai déjà dit ! Alors à quoi bon vous le répéter.

Je sortis en claquant la porte, laissant Gérard Serre, bouche bée, offusqué par tant d'affronts envers sa personne.

D'un pas rapide, je rejoignis l'équipe. L'un des deux gendarmes de l'ambassade nous accompagna jusqu'à nos demeures : une magnifique villa et une splendide bâtisse de style colonial qui avaient été réservées par l'État-major des armées. Elles étaient situées à quelques centaines de mètres derrière l'ambassade de France, et accueillait, il y a encore quelques mois, des fonctionnaires au titre de la coopération avec le Cambodge. Mais la situation de plus en plus catastrophique avait contraint toute cette communauté à rentrer en France.



## 1.2 - Incroyables Jaraïs

*Cambodge – Phnom Penh – 22 août 1973.*

Le lendemain, comme convenu, Gérard Serre nous reçut, après nous avoir laissés poireauter deux bonnes heures dans l'antichambre. Par manie ou par bêtise, il faisait attendre ses visiteurs, pour se donner de l'importance.

Tandis que je présentais l'équipe – dix sous-lieutenants, un sous-officier mécanicien et moi-même – le diplomate nous dévisageait l'un après l'autre, sans la moindre question. Puis, d'un geste de la main, il nous remercia. De ce geste dédaigneux et méprisant que l'on utilise pour chasser les mouches et les pauvres gens.

Affligeant ! Une sourde colère grondait dans l'équipe, avec la furieuse envie de le remettre à sa place... Connaissant les réactions de Jean-Pierre, je le tempérai d'un signe de tête, avant que n'éclate l'algarade.

Nous sortîmes sans un mot. Je m'interrogeai : *Considérerait-il notre venue inopportune !? Alors que tout le monde fuyait le pays !* Cette pensée renforça le sentiment d'impuissance que je nourrissais depuis le départ. Cette mission était suicidaire, mais nous ne pouvions plus reculer. Et je n'étais pas le seul à ressentir ce malaise. Jean-Pierre avait le même pressentiment.

Mécanicien hors pair, Jean-Pierre réparait nos *Noratlas 2501* en plein vol, et réussissait à nous faire atterrir in extremis avant que le dernier moteur ne rende l'âme.

Lui, qui connaissait tous les secrets du dépannage, prenait un malin plaisir à dire : *ça peut voler, mais pas longtemps, alors faites vite les gars !*

Mais cette fois-ci, il était pessimiste, et avait lâché en sortant du consulat :

- Nous venons de faire un atterrissage d'urgence, sans moteur et sans espoir de retour ! Je ne pourrai rien faire pour vous, les gars !

Jean-Pierre était le *MacGyver* de l'équipe, notre homme de camp et, surtout, mon ami. Je lui confiais mes doutes, mes interrogations, et j'avais déjà de nombreuses questions sans réponses. Il aurait pu être un excellent officier, si son franc-parler n'avait pas déplu à ses supérieurs. Pour avoir exprimé ouvertement ce que d'autres pensaient tout bas, sa carrière avait été arrêtée au grade d'adjudant. Quel gâchis !

En sortant du consulat, un individu, en costume civil, m'agrippa par le bras et m'entraîna de force vers le local radio, déserté à cette heure par le télégraphiste. La porte à peine refermée, il se présenta :

- Colonel Barnier, SDECE<sup>7</sup>, je n'ai que peu de temps, alors je serais bref...

Ce fut bref.

Il voulait que j'intègre deux montagnards, Jaraïs, dans mon équipe. J'ai refusé. Il a insisté, à court d'arguments, j'ai accepté. Il disparut dans l'heure suivante ! Selon les gendarmes de l'ambassade, qui le connaissaient bien, il était venu faire une inspection éclair. Apparemment, il n'avait qu'un seul but, m'imposer ces curieux montagnards.

---

<sup>7</sup> SDECE : Service de Documentation Extérieure de Contre-Espionnage. En d'autres termes : Services Secrets français.

Alors, je fis leur connaissance. Ils m'attendaient patiemment, depuis des heures, accroupis en plein soleil, à l'entrée de l'ambassade.

Les Jaraïs, longtemps perçus comme de guerriers féroces, vivaient aux confins du Ratanakiri, sur les hauts plateaux au nord-est du Cambodge, proche de la frontière vietnamienne. Un monde inhospitalier, laissé à l'écart de l'influence des grandes civilisations. Mais ces deux-là n'avaient rien à voir avec les sauvages de leur tribu. Proches de la quarantaine, ils étaient civilisés.

Roun était l'aîné. Il parlait le français, s'exprimait avec élégance et humour, le tutoiement facile. Ce colosse de près de deux mètres, à la peau brune, aux cheveux courts et noirs, dégageait une aura particulière.

Pouvait-il être l'un de ces hommes exceptionnels que l'on rencontre si rarement ? Dès le premier contact, je fus séduit par le personnage et, aussitôt, une attirance réciproque nous rapprocha. Une amitié indéfectible allait naître entre nous.

Ran, le cadet, trapu comme un lutteur, avait la même apparence que son frère. Mais il était plus réservé, ne parlait que le Jaraï, cette langue Chamique, et baragouinait quelques mots de français et de khmer.

Ils avaient étudié le français avec un missionnaire, qui les avait recueillis et adoptés après la mort de leurs parents.

L'année du drame, en 1940, les Jaraïs s'étaient révoltés, refusant de payer l'impôt et de se soumettre aux coups de triques de l'administration coloniale.

Leur rébellion avait été durement réprimée par la milice Annamite<sup>8</sup> aux ordres des Français. Seuls les enfants de la tribu avaient survécu. Pourtant, en 1953, à l'âge de dix-huit ans, Roun et Ran avaient accepté de rejoindre les forces françaises pour combattre les Viêt-minhs, sacrifiant ainsi leurs plus belles années pour cette France qui massacra pères et mères.

À présent, ils offraient à nouveau leurs services. Et je n'imaginai pas encore l'importance que ces deux hommes allaient prendre dans mon existence.

\*\*\*

Au grand complet, l'équipe se prépara pour la mission. Tandis que nous analysions les dernières informations fournies par l'État-major, afin de définir nos lieux de surveillance, Roun et Ran s'éclipsèrent. L'un se chargea de l'acquisition de deux camions de transport à longs et larges plateaux. L'autre acheta plusieurs tonnes de bottes de paille, et deux immenses bâches. Selon toutes vraisemblances, ils avaient reçu des consignes précises, et savaient ce qu'ils devaient faire. Trois jours plus tard, tout était prêt pour récupérer nos moyens de renseignement, et le cargo venait d'accoster.

Avant de partir, Roun m'interpella et m'entraîna à l'écart :

- Jean-Claude, le trajet risque d'être compliqué, dangereux même. La route reliant Phnom Penh au port de Sihanoukville est sous contrôle des Khmers Rouges.
- Que proposes-tu ?

---

<sup>8</sup> Les Annamites peuplaient : l'Annam, le Tonkin, et la Cochinchine, aujourd'hui le Vietnam.

- Pour plus de sécurité, je conduirai le premier véhicule. Jean-Pierre m'accompagnera. Ran et toi, vous suivrez à un bon kilomètre en arrière.
- Et les autres !?
- Ils resteront ici, nous devons être discrets.
- Que comptes-tu faire ?
- Je négocierai les droits de passage à chaque point de contrôle, et je leur dirai que c'est une mission pour les Khmers Rouges.
- Pour les Khmers Rouges, dis-tu ?
- Oui, oui pour les révolutionnaires.
- Surprenant !
- Peut-être... Et vous allez troquer vos uniformes contre le traditionnel pyjama noir des paysans, ainsi que la casquette, les tongs, et le Krama à carreaux rouges et blancs. Revêtus des symboles de la révolution paysanne, notre mission n'en sera que plus crédible.
- Tu penses qu'ils nous prendront pour de vrais Khmers Rouges ?
- Ce qui compte, c'est qu'on ne vous prenne pas pour des étrangers.

Il était plus prudent de se déguiser. Jean-Pierre, natif du Maghreb, pied-noir d'origine, de peau brune et de corpulence moyenne, pouvait peut-être passer pour un Khmer, à condition de ne pas parler. Quant à moi, avec mon teint un peu trop clair, je masquerai mon visage avec le Krama, le moment venu.

Cette précaution ne fut pas inutile. À une vingtaine de kilomètres après la sortie de Phnom Penh, un officier aux vêtements déchirés se mit en travers de la route. Ran semblait confiant, et ralentit le véhicule.

En découvrant l'escorte armée jusqu'aux dents tapie dans les fourrés, je me tassai au fond du siège, inquiet. À ma grande surprise, l'homme fut très hospitalier, de joyeuse humeur, pour ne pas dire ivre. D'un geste vif, il attrapa le billet de 20 dollars que Ran lui tendait, et nous autorisa à passer en nous saluant.

- Incroyable ! C'étaient bien des soldats des forces gouvernementales, n'est-ce pas ?

- Bat ! (Oui !)

- Et ils nous ont laissés passer, alors que nous sommes des Khmers Rouges ?

- Bat ! (Oui !).

Ran n'était pas très bavard. D'ailleurs, m'avait-il compris ? Il me semblait qu'il suffisait de ne payer qu'un droit de passage pour que tout s'arrange. C'était assez surprenant !

Arrivé au port, Roun présenta les documents officiels et s'occupa de tous les aspects administratifs. Par chance, les nombreux soldats khmers rouges présents sur le bassin étaient occupés à décharger un navire battant pavillon chinois, et ne se soucièrent pas de nous.

Seul le commandant du port se montra curieux, réticent, ne comprenant pas pourquoi nous ne voulions qu'une petite partie du chargement venant de France. Lorsque Roun posa deux cents dollars sur la table, curieusement, tout s'arrangea.

La minute suivante, une énorme grue transborda une vingtaine de caisses sur le quai, puis déposa les shelters sur les camions.



*Shelter d'analyse et de renseignement*

Roun, qui n'en avait jamais vu, les examinait de toutes parts :

- Impressionnant, cet abri mobile et blindé. Il fait au moins six mètres de long, par trois de large, et deux de haut ! Et en plus, il est transportable !
- Oui, Roun. Et à l'intérieur, tout est prévu pour recevoir les équipements...
- Quels équipements ?
- Ceux qui sont dans les caisses, pardi !
- Quelle est cette grosse protubérance avec un pot d'échappement, derrière le shelter ?
- C'est le groupe électrogène, il fournira l'énergie.

Les shelters furent arrimés aux camions. Le camouflage mis en place, en introduisant les bottes de paille, une à une, entre les ridelles et les parois du shelter, puis devant, derrière, dessus. Chaque véhicule fut ensuite recouvert d'une grosse bâche, dont la couleur, indéfinissable, par tant de crasse accumulée, donnait la nausée. Dès lors, les camions ressemblèrent à ces mastodontes transportant du fourrage. L'illusion était parfaite. Le trajet du retour fut plus facile. Les soldats de Lon Nol s'étaient volatilisés, et les révolutionnaires s'attendaient à notre passage aux différents postes de contrôle. Mais Roun dut leur expliquer la présence de la paille sous les bâches :

- Par souci de discrétion, nous avons camouflé l'armement sous la paille. Il ne faudrait pas attiser la convoitise des Forces Gouvernementales ! Vous êtes d'accord ! N'est-ce pas ?

Les soldats ne cherchèrent ni à fouiller ni à le contredire. Manifestement, Roun les intimidait. Dès notre retour à Phnom Penh, il m'invita à le suivre. Il souhaitait me parler seul à seul.

- Jean-Claude, sache que je suis lieutenant dans l'armée révolutionnaire.

- Je m'en doutais ! Et, Lieutenant, c'est parfait.

- Oui, mais je suis à tes ordres. Et puis, je possède deux laissez-passer qui nous permettront de circuler dans tout le pays. Je veux simplement te dire que sans moi, tu ne peux rien faire.

- Pourquoi deux laissez-passer ?

- L'un est signé de la main de Sosthène Fernandez, chef des forces gouvernementales, l'autre signé par Pol Pot, permettant de franchir tous les points de contrôle.

- Astucieux ! Le colonel Barnier avait raison d'insister, en m'affirmant que vous aviez plus d'un tour dans votre sac. Et pour cause !
- Oui, c'est lui qui nous a recrutés. Et je dois te révéler une chose que tu ne sembles pas connaître.
- Laquelle ?
- Ton pays, dans le plus grand secret, nous livre de l'armement et des munitions.
- Peux-tu répéter !?
- Tu as bien compris. Ton pays et la Chine nous fournissent des armes et des munitions. D'ailleurs, il m'a fallu convaincre le commandant du port, qui refusait de débarquer les caisses et les deux shelters du cargo en provenance de France. Pour lui, la totalité de la cargaison était destinée aux révolutionnaires qui déchargeaient le navire chinois.

Je fus déstabilisé par cette information et m'interrogeais : *pourquoi la France soutient-elle la révolution khmère rouge, et dans quel but ? Lorsque mes sens sont en alerte, je me trompe rarement. Mais avant d'en parler à l'équipe, je me devais de reconstituer le puzzle, de trouver la clé de l'énigme et ce qui se tramait derrière tout cela, probablement une honteuse machination.*

Les jours suivants, dans une petite zone au fond du jardin de l'ambassade de France, l'équipe installa les moyens de Guerre électronique<sup>9</sup>.

---

<sup>9</sup> Les principales actions de la Guerre électronique sont : l'interception, l'espionnage, le brouillage, et les leurres.



*Moyens de "Renseignement de Guerre Électronique"*

Cela dura deux semaines : des écrans, des récepteurs, des goniomètres, des brouilleurs, des enregistreurs, des analyseurs de tous types, furent intégrés dans les racks métalliques.

Le plus long fut l'assemblage du système d'identification et ses connexions aux appareils. Composé de deux gros ordinateurs, volumineux comme deux armoires, ce système permettait de reconnaître tous les signaux en temps réel, indiquant l'origine du signal : khmer, vietnamien, ou américain.

Ainsi équipés, chaque semaine, nous partions vers les points de surveillance pour recueillir les précieux renseignements. Puis nous revenions vers la capitale pour nous ravitailler et nous reposer.

Plusieurs mois s'écoulèrent. Comme seuls le « chargé d'affaires » et les deux gendarmes avaient été informés de notre présence, nos va-et-vient à l'ambassade suscitérent beaucoup d'interrogations.

Que pouvions-nous faire avec ces mastodontes bâchés et leur chargement de paille, jamais vide, à l'aller comme au retour ?

Selon la coutume khmère, la police du district fut très vite informée, ce qui valut au nouveau diplomate, Albert Pavec, remplaçant de Gérard Serre, une rencontre musclée avec le général commandant les forces de police. Albert Pavec, selon mes recommandations, essaya de convaincre le général en affirmant que les jardiniers de l'ambassade protégeaient les arbustes avec de la paille, et que celle-ci devait être remplacée fréquemment. Etait-ce plausible !?

Albert Pavec, hors de lui, me convoqua dès son retour au consulat.

- Vous devez arrêter vos déplacements, je ne veux plus d'ennuis avec la police ; sachez que le général ne m'a pas cru.
- Désolé, mais nous devons continuer notre mission...
- Et pourquoi, s'il vous plaît !?
- Tenez, voici notre ordre de mission. Il stipule que le consulat nous doit assistance, soutien logistique et appui nécessaire en cas de difficultés. Donc nous aider, sans nous interdire quoique ce soit.
- Qui d'après vous, s'est coltiné le général de police ? C'est bien moi, non ?
- Oui, sauf que vous étiez incapable de trouver, ne serait-ce qu'une simple explication. De plus, vous avez bien failli nous dénoncer. Et puis c'est vous qui étiez convoqué, non ?
- Holà, doucement jeune homme ! Je n'ai jamais été informé des objectifs exacts de votre mission, et vous me semblez tous très jeunes, voire inexpérimentés, pour autant de responsabilités. Alors je vous interdis de prendre des risques.

- Je refuse de vous obéir et nous n'avons aucun compte à vous rendre.

Il fut surpris par mon aplomb. Ce n'était pas la réponse qu'il attendait. Tout dans sa personne n'était que colère. Je ressentais un homme blessé dans son honneur, visiblement atteint. Pourtant, j'insistai :

- Vous nous regardez, vous nous voyez, mais nous n'existons pas de façon légale.

- Je ne comprends pas !

- L'État-major français nous demande de faire un boulot qui ne doit être connu de personne, *shadow recruit*, comme disent les Américains. Est-ce clair, Monsieur ?

- Oui, c'est à peu près clair.

- En conséquence, notre jeune équipe inexpérimentée, comme vous dites, se fera toute petite, presque invisible. Et les deux Jaraïs nous aideront à nous fondre dans le paysage.

- Et comment allez-vous faire pour être discrets ?

- Seuls nos camions sont un peu trop voyants. Dorénavant, nous circulerons de nuit, vers deux heures du matin, pour limiter les risques de repérage ; les Jaraïs conduiront, l'équipe sera planquée dans les shelters, mais nous continuerons notre mission.

Vexé, il se drapa dans sa dignité outragée et sortit en maugréant, me laissant seul dans son bureau.

Agacé, je rejoignis Jean-Pierre qui m'attendait devant la Villa. Il logeait au rez-de-chaussée, j'occupais tout l'étage. Roun et Ran avaient leur maison. L'équipe était répartie dans la bâtisse coloniale qui possédait de nombreux appartements.

Lors de nos retours à Phnom Penh, j'avais pris l'habitude de partager le repas du soir avec Jean-Pierre. Ces moments en tête-à-tête me permettaient de faire le point, de prendre un peu de recul. Ce soir-là, la conversation fut animée.

- Le chef d'état-major m'a prévenu qu'en cas de problème, nous ne serions ni soutenus, ni secourus. Mais il ne m'a pas dit que l'ambassade de France ne serait qu'un simple parking.
- Un parking où nous ne sommes pas les bienvenus, renchérit Jean-Pierre.
- J'espérais que le Consul puisse nous aider par sa connaissance du terrain. En fait, les « chargés d'affaires », qui le remplacent, se succèdent sans connaître la situation géopolitique du pays.
- Tu as raison, ils ne nous sont d'aucune aide.
- Et quelle arrogance ! Pour qui se prennent-ils !? Pavéc est pire que son prédécesseur.
- Il faisait quoi avant ?
- Ex-premier secrétaire du consulat de Bangkok, ça doit être sa nomination à Phnom Penh qui lui monte à la tête.
- Tu sais, Jean-Claude, nos diplomates méprisent les petites gens, c'est une caractéristique bien française, mais ces deux-là sont exécrables.

- Oui, mais Pavec est particulièrement odieux. Selon les gendarmes de l'ambassade, c'est un homme de salon, un pleutre, qui ne manque aucune occasion de critiquer le peuple khmer, ou de tenir des propos haineux. Par contre, il se dit qu'il aime bien les jeunes garçons...

- Cela ne m'étonne pas, c'est le genre. De plus, les diplomates ne servent que par beau temps, dès qu'il pleut, ils se noient ; disait le général de Gaulle. Je crois que celui-ci est un pleutre qui ne sait nager qu'en eau trouble.

- Je me demande quel est notre rôle dans tout ça ? dis-je.

- Des pions ! Nous sommes que des pions sur l'échiquier stratégique. Mais un échiquier où toutes les cases sont minées, non ?

- Oui, Jean-Pierre, c'est bien pour ça que je ne comprends pas les motivations de l'État-major qui nous envoie au casse-pipe, alors qu'il est informé chaque jour par l'ambassade de la situation générale au Cambodge.

- Ah oui !? Et qui l'informe ?

- Michel Lorraine, l'officier responsable de la liaison radio entre l'ambassade de France à Phnom Penh, et le Quai d'Orsay à Paris. Il leur fournit un rapport journalier.

- Aurait-il la même mission que nous ?

- Non ! Et il ne prend pas le risque insensé que nous prenons. Il ne donne qu'une vision générale, mais cela confirme la volonté de la France d'être informée par tous les moyens.

À partir de ce jour-là, Albert Pavec ne nous adressa plus la parole, ne chercha plus à nous aider, même lorsque nous rencontrâmes des situations très difficiles. Nous étions devenus *Persona non grata*.

## 1.3 - Le Renseignement

*Cambodge – Mondolkiri – septembre 1973.*

Au début de notre mission, il était encore possible de s'approcher au plus près de la frontière vietnamienne, sur les hauts plateaux du Mondolkiri en direction de Sen Monorom, ou du Ratanakiri proche de la ville de Banluong, situés à quelques centaines de kilomètres à l'est de Phnom Penh.

Après avoir quitté l'asphalte, la route explosait en pistes chaotiques qui couraient vers l'est et traversaient les rizières brûlées au napalm. Partout, la terre mise à feu et à sang, des tas de ruines, des squelettes, des villages abandonnés. Parfois, nous croisions quelques survivants errant comme des fantômes, parcourant les pistes de latérite défoncées par les bombardements américains. Ce n'était que désolation.

Les dangers nous guettaient de toutes parts, et plus d'une fois, nous nous sommes retrouvés coincés entre les deux armées. Mais grâce à la détermination de Roun, et ses liens avec les révolutionnaires, nous pouvions accomplir notre mission. Pour ne pas être repéré, le convoi roulait de nuit, tous feux éteints. Par discrétion, l'équipe était répartie en deux groupes dans les shelters. Nous étions assis à même le sol, sanglés par la taille et les épaules, adossés à une banquette en cuir pour amortir les chocs du roulement. Un semblant de confort.

Le quatrième jour, fourbus, parfois perclus de douleurs, nous arrivions enfin sur l'un des sites de surveillance. Une fois sur place, une partie de l'équipe organisait le campement, l'autre installait les antennes d'interception sur leurs pylônes.

En forme de râteau, longues de deux mètres, il était difficile et délicat de les déployer au milieu des branchages, jusqu'à ce qu'elles dépassent la cime des arbres. L'installation terminée, nous commençons nos quarts de veille, où chacun avait sa fonction bien définie :

- Trois linguistes-traducteurs : Sarith et Sinh, spécialistes des langues orientales, et Brice, spécialiste de l'argot militaire américain.
- Quatre analystes en guerre électronique : Yann, Jean, Serge, et Christophe, capables d'identifier tous les types de signaux électroniques, de reconnaître les radars et leurs systèmes d'armes.
- Trois experts en renseignement : Saun, David, et René, chargés de l'interprétation des résultats fournis par les linguistes et les analystes.

Sarith et Saun étaient d'origine khmère. Leurs parents avaient suivi les Français, à la fin du protectorat en 1953, pour refaire leur vie là-bas, sur le vieux continent. Sinh, était né au Vietnam, pays que sa famille avait fui deux ans plus tard, lors de la chute de l'empereur Bao Daï en 1955. Brice était né au Texas. Sa mère, française, avait épousé un riche officier américain, rencontré pendant la dernière guerre.

Quant aux autres, tout comme moi, ils étaient issus de la petite bourgeoisie française.

Bref, je pouvais être fier de notre jeune équipe. Elle fournissait des renseignements très précis, dont la finalité m'échappait quelque peu.

Ainsi, toutes les communications interceptées étaient enregistrées, puis traduites. Les signaux radars étaient analysés, localisés, et identifiés. Nous pouvions dire s'il s'agissait de forces terrestres ou aéroportées ; si la menace terrestre était équipée de chars de combat, de systèmes Sol/Air, ou de troupes à pied, etc. En fin de journée, après avoir évalué toutes les menaces possibles, l'un de nous transmettait une synthèse vers l'ambassade de France, que nous pouvions joindre grâce à notre émetteur très puissant. Celle-ci était immédiatement retransmise vers Paris, par l'officier télégraphiste.

Cela durait une semaine, sept jours éprouvants, sans dormir ou presque, nous relayant toutes les quatre heures, accomplissant notre devoir sans failles alors que nous étions rapidement exténués par les chaleurs étouffantes et le manque de sommeil.

Le huitième jour, dans la nuit, le convoi repartait vers Phnom Penh, pour un nouveau périple de trois ou quatre nuits sur les pistes défoncées. Dès notre arrivée, j'établissais un rapport complet, que Michel Lorraine transmettait le lendemain au Quai d'Orsay.

Après quelques jours de repos, l'équipe repartait vers d'autres points de surveillance, et ainsi de suite pendant de longs mois.

Ainsi, nous vivions les trois-quarts du temps dans cette jungle inquiétante et dangereuse. Parfois, au crépuscule, lorsque les combats cessaient, que le fracas de la guerre s'atténuait, alors la canopée s'endormait, se figeait, immobile, comme pétrifiée, du plus petit rameau, à la plus fine feuille. Pas un souffle, pas un bruit. Cet enchantement nous rendait silencieux, comme un appel à la communion avec la nature. Et la nuit tombait d'un coup. Les insectes et les batraciens reprenaient leur chant, annonçant la pluie.

La forêt n'attendait que leur signal pour se mettre à trembler, siffler, mugir de toutes ses profondeurs. Alors la pluie arrivait. Celle-ci, comme pour avertir, commençait par quelques gouttes larges, pesantes. Puis, rapidement, des torrents d'eau s'abattaient avec fureur.

Au matin, la pluie faisait place à un brouillard d'un blanc métallique et aveuglant. Il était là, immobile, autour de nous, en un nuage de nacre suspendu dans les airs. Vers les sept heures, il se levait comme on lève un voile, nous offrant alors la vision d'une jungle immense, enchevêtrée de lianes dévoreuses, voluptueuses, amoureusement torsadées.

Dans les rais de soleil, des insectes dansaient en rond. Leurs petits corps aux reflets métalliques étincelaient de mille éclats. Les moustiques, porteurs de la fièvre, tourbillonnaient, bourdonnaient, en nuages de fine poussière. Des papillons, au corps trop léger pour leurs longues ailes de soie, volaient à la dérive, comme s'ils étaient le jouet du moindre souffle, puis allaient se poser sur quelques singulières fleurs tropicales.

À cette heure matinale, il faisait déjà trop chaud. Nous suffoquions sous cette chaleur d'étuve, humide et malsaine, redoutant les darts annamites. Ces saletés provoquaient d'insupportables démangeaisons sous les aisselles et à l'entre-cuisse.

Nous soignons cela à l'alcool, de quoi nous faire courir les cent mètres en moins de dix secondes, lorsque ce précieux liquide était appliqué sur les parties les plus sensibles. Le seul remède à ce mal était l'eau de pluie. Si bien que, lorsque le ciel nous en gratifiait, tout le monde se précipitait, à poils, dans la clairière pour se livrer aux voluptueuses caresses de la bienfaisante ondée.

Dans les branches et racines aériennes des Banians, des colonies de petits singes cohabitaient avec de longues couleuvres argentées, inoffensives, qui pendaient comme des lianes. Souvent, il nous fallait dénicher les scorpions qui avaient trouvé refuge sous la tente, entre les boîtes de conserve. Parfois, des scolopendres, de gros mille-pattes dégoûtants, dangereux aussi, avec deux crochets sous la tête, pénétraient dans nos hamacs laissés entrouverts par mégarde, s'invitant avec d'énormes araignées, des fourmis rouges carnivores et des fourmis noires dont les piqûres pouvaient provoquer un choc anaphylactique...

Nous portions également des chapeaux à large bord pour nous protéger des larves qui, tombant des feuilles, s'incrustaient sous la peau. Il y avait les sangsues, aussi ! Elles entreprenaient la lente escalade de nos mollets pour se rassasier. Il ne fallait pas les arracher ni les soulever, non ! Il fallait, de la pointe rougeoyante d'une cigarette, les griller du côté de la tête. Les vilaines petites choses, dans un infime grésillement, avec une odeur de corne grillée, se détachaient, gavées de sang.

- Je préfère les sangsues des rizières, dit Roun avec son humour habituel, elles sont beaucoup plus grosses et délicieuses à manger !

- Je me demande ce que vous ne bouffez pas, marmonnai-je un peu écœuré.

Puisque l'on en parle, les repas étaient préparés par Jean-Pierre qui, en plus d'être un très bon mécano, était aussi un excellent cuistot, et de surcroît un intendant surprenant. Avec presque rien, il concoctait des merveilles qui nous régalaient chaque jour. Il partait très tôt le matin, parcourant la jungle à la recherche de fruits sauvages, de pousses de bambou, de troncs de bananiers, qu'il cuisinait le jour même sous la guitoune, où l'attendait le fourneau.

Cela permettait de varier, de compléter nos repas, faits de rations de riz, de boîtes de corned-beef, ou d'œufs de canards, que nous achetions à Phnom Penh par centaines, et faisaient notre ordinaire, qui portait bien son nom.

Par contre, Jean-Pierre prenait d'énormes risques dans cette jungle qui abritait de multiples pièges : serpents, mines, fosses de la mort. Il devait faire preuve de vigilance. Certaines espèces très venimeuses et particulièrement mortelles, comme le cobra ou le crocodile vert, rôdaient souvent dans les parages. Ainsi, le bâton à portée de main, le pistolet chargé et juste posé dans son étui, chacun espérait les tuer ou les effrayer, en cas de mauvaise rencontre...

Nous devions aussi nous méfier des pièges réalisés par les Viêt-Congs. Ils les avaient creusés en 1970, pour ralentir les forces terrestres américaines déployées au Cambodge. Ces trous profonds, recouverts de branchages, de feuilles, dissimulaient des épieux acérés, plantés verticalement, enduits d'excréments afin de favoriser la gangrène. Mais le pire, dans tout cela, était les mines antipersonnel, toujours enterrées sur les sentiers et l'orée des clairières.

- Je vais vous apprendre à détecter ces pièges à cons, déclara Roun.

Joignant le geste à la parole, il coupa un fin et long bambou d'environ quatre mètres, l'effeuilla, et nous apprit à le manipuler. Il fallait marcher en le tenant horizontalement devant soi. Au rythme de nos pas, le bambou oscillait, frappait le sol de son extrémité. Ce détecteur devait soit provoquer l'explosion de la mine en la percutant, soit prévenir de la présence d'un piège en produisant un bruit sourd, par résonance sur la cavité.

Jean-Pierre, très sceptique sur l'efficacité de l'engin, balisait son chemin avec des lanières de couleur rouge pour se repérer. Une précaution qui ne sera pas suffisante. Un matin, vers 9 heures, une explosion se fit proche du campement, suivi d'un cri, un cri de désolation. C'était tellement inattendu que nos cheveux se dressèrent sous nos chapeaux. Alertée par la détonation, toute l'équipe se mit en position de combat.

Vingt minutes passèrent, dans un silence assourdissant. Comme tous les habitants de la jungle, nous étions aux aguets. Enfin, Jean-Pierre apparut, avançant à pas lents, tout ébouriffé par la déflagration.

Hilare, il brandissait le bambou déchiqueté sur une bonne longueur, dont les lames retombaient comme les baleines d'un parapluie. Plusieurs éclats de grenaille s'étaient enfoncés dans son sac à dos, rembourré de carton, qu'il portait sur le ventre, tel un bouclier. D'autres éclats avaient transpercé son pantalon, provoquant quelques blessures... J'étais soulagé. Bouddha avait protégé mon ami !

- Eh, Jean-Claude, c'est quoi cet engin ? dit Jean-Pierre, qui me tendait une sorte de canette de bière, de couleur kaki, suspendue au bout d'un mini-parachute.

- C'est une sonde acoustique et sismique. Les Américains en ont largué des milliers. Mais la prochaine fois, reste sur tes gardes. Ne prends pas de risques insensés.

Il avait repéré l'engin accroché à une branche, s'était aventuré vers l'arbre et là « boum ! ». Ces petits dispositifs fonctionnaient encore sans faiblir, et continuaient à émettre une série de signaux signalant la présence de mouvements ou de bruits dans leur voisinage.

- Eurêka ! J'ai trouvé ! C'est cette vacherie qui pollue nos interceptions ! s'écria Serge, en bondissant hors du shelter.

Lui qui cherchait depuis longtemps l'origine des nombreux « bip-bip », il avait enfin sa réponse. Toujours de courtes durées, sans aucune information transmise, ces signaux parasitaient toutes nos interceptions. Cela expliquait aussi, la présence de l'US Air Force qui, au lieu de maintenir leur cap, nous survolait en larges rondes, à la recherche des Viêt-Congs.

- Bravo Jean-Pierre ! Tu nous débarrasses à la fois des bip-bip, et des Américains ! dit Serge.

- Oui, mais pas des Viêt-Congs, ajouta René.

Quelquefois, nous les apercevions en longues files de cyclistes, chargés comme des mulets, marchant à côté de leur vélo. Mais nous ne les craignons pas. Ces unités étaient le fer de lance de toutes les offensives. Silencieuses, rapides, indétectables, elles transportaient l'armement lourd (mortiers, roquettes, caisses de munitions et vivres) pour ravitailler les troupes qui combattaient les forces américaines déployées au Sud-Vietnam.

Poussant leur vélo les deux-mains rivées au guidon, la Kalachnikov en bandoulière, prête à tirer. Le premier et le dernier cycliste étaient équipés de Talkie-walkie. Lorsqu'ils communiquaient entre eux, non loin de nos zones de surveillance, l'équipe interceptait leurs ondes radio. Alors, René s'empressait de scruter les pistes avec ses jumelles, afin de repérer le mille-pattes aux mille pneus faisant route vers Saïgon. Dès qu'il le repérait, il partageait sa découverte avec Sinh, qui aimait observer la lente progression de ses frères de cœur se battant pour leur liberté.

Sinh admirait la volonté et le courage de ces redoutables combattants. Il les avait convaincus que nous étions là pour les protéger, ce qui était en partie vrai. En brouillant toutes les transmissions dans cette zone, nous empêchions les Américains de les localiser.

Ces milliers d'hommes représentaient une puissance d'attaque quasi invulnérable, d'un coût presque nul. Leur vie n'avait que peu de valeur aux yeux de leurs chefs, prêts à tout pour bouter "l'oncle Sam" hors du Vietnam. Malgré les bombardements de l'US Air Force, ces cyclistes d'un autre monde étaient invincibles. Seule la population khmère, prise au piège, avait péri sous un déluge de feu et de sang.

Parfois, lorsque les Viêt-Congs se reposaient non loin de notre campement, Sinh allait les rejoindre, discutait pendant des heures de la sauvagerie de l'armée américaine ; viols, pillages, massacres des populations innocentes, notamment à Mỹ Lai, en mars 1968.



*Les pistes Viêt-Congs : En rouge, la piste Hô Chi Ming. En vert, la piste de ravitaillement franco-chinoise.*

\*\*\*

De juillet à novembre, c'était la mousson, propice à la malaria. Comme nous oublions souvent de nous protéger, nous organisons des concours de fièvre. Ce n'était pas très difficile, c'était fréquent, on se mesurait.

- J'ai quarante ! disait Jean-Pierre.
- Battu, j'ai quarante-et-un ! répondait Serge, en grelottant.

Mais à force de jouer, on a perdu ! Un soir, on ne sut de quelles bestioles il s'agissait, mais elles se sont pointées, là, sans gêne, envahissantes, ENORMES.

D'ordinaire, lorsque nous avons des moustiques de cette taille sous la main, cela se terminait en "paf, les moustiques !". De retour à Phnom Penh, dix jours plus tard, toute l'équipe fut clouée au lit pendant trois semaines, avec maux de tête, vomissements et fièvres redoutables.

En plus des moustiques, les pluies tropicales inondaient toutes les rizières et les plaines, compliquant nos déplacements, les camions s'embourbaient. Mais encore une fois, Roun eut une idée géniale.

- Jean-Claude, à quelques kilomètres, il y a un village "Pnong". Leur chef est un cousin éloigné de ma famille. Je vais leur demander de l'aide.
- Par quel moyen pourront-ils nous aider ?
- Avec leurs éléphants.
- Comment vas-tu leur expliquer cela ?
- En parlant leur langue, pardi !

Trois heures plus tard, quatre mastodontes, attelés à nos camions par des lianes souples, énormes, les tractaient sur plusieurs kilomètres.

Roun et Ran connaissaient la langue des Pnongs. Ils l'avaient apprise avec leur grand-mère maternelle. Chose extraordinaire, leur grand-père Jaraï avait épousé une Pnong ! Intrépide guerrier, leur grand-père avait franchi les montagnes du Ratanakiri pour rejoindre celles du Mondolkiri au sud-est du Cambodge, autrefois la Cochinchine.

Durant son expédition, il avait épousé trois jeunes filles de l'ethnie Pnong, puis il s'en était retourné dans sa tribu avec ses jeunes épouses, qui lui donnèrent de nombreux enfants. Une de ses filles fut la mère de Roun et Ran. Naturellement, Roun devint notre interprète, et le village nous prit en sympathie.

Parfois, les soirs de fête, le chef de la tribu Pnong nous invitait à partager le dîner et l'alcool de riz fermenté. Tous assis autour d'un grand feu, les hommes aspiraient l'alcool stocké dans des jarres, avec de longues pailles, puis dévoraient d'énormes cuisses de buffles, tués selon un rituel ancestral, et rôtis sur la braise.

Roun et Ran racontaient nos aventures dans une joyeuse cacophonie. Les femmes et les enfants riaient, dansaient autour de nous. Nous étions les héros du jour. Chaque fois, le chef du village contait leurs coutumes, leur cérémonial, leur quotidien, mimant parfois avec de grands gestes les scènes les plus cocasses.

- Se marier entre frères et sœurs !? Mais on ne peut pas faire ça ! s'exclama le chef de la tribu sur un ton offensé, alors que Roun avait mal traduit ma question sur les risques des mariages consanguins.

Puis il reprit :

- Les enfants, nés dans la tribu, se marient entre eux, toujours entre membres des différentes familles, et il n'y a pas vraiment de cérémonie.

- Que faites-vous, alors ? demanda Roun.
- Lorsqu'une fille est bonne à marier, on organise une sorte de tournoi, afin que les courtisans déclarent leur flamme et séduisent la promise. Le plus valeureux d'entre eux l'épousera, et pour fêter le nouveau couple, on boit plus d'alcool de riz. Cela nous rend joyeux.

Le rituel valait son pesant d'or, et nous eûmes la chance d'y assister plusieurs fois. Tout d'abord, les hommes du village construisaient une hutte faite de végétaux, d'un mètre sur deux, montée sur des bambous de quatre mètres de haut. Puis la promise, fière de ses quinze ans, s'installait dans sa citadelle. Ainsi juchée, elle attendait les courtisans.



Le patriarche donnait alors le signal. Les garçons du village se précipitaient, grimpaient le long des bambous, s'agrippaient les uns aux autres.

Lorsqu'ils parvenaient à sa hauteur, la belle les repoussait à coups de massue, à coups de pied. Assommés, ils tombaient en grappes. Le vainqueur obtenait le droit de la marier.

Les semaines suivantes, après de folles nuits d'amour, le jeune couple réintégraient la hutte familiale, faite de chaume et d'osier sur terre battue, où il prenait possession d'une petite surface et préparait le berceau pour accueillir le futur bébé.



Puis, au fil du temps, nous comprîmes la raison des invitations successives. Le chef du village espérait marier ses filles et petites-filles !

Un soir, il nous présenta deux très jeunes gamines, beaucoup trop jeunes, et demanda à Roun si j'acceptais de les épouser. Roun dut user de toute la diplomatie dont il était capable, pour convaincre le patriarche de renoncer à ce projet, sans toutefois désavouer son initiative.

Les rites de ces fêtes, basées sur des coutumes ancestrales, nous plongeaient dans une léthargie profonde. Nous devenions tous un peu fous. Et il fallait l'être pour vivre dans ce Cambodge en guerre.

Mais lors d'une précédente nuit, il s'était passé quelque chose qui nous avait beaucoup émus, probablement lié à l'atmosphère de ce lieu unique. Nous étions dans la hutte du chef, assis sur des nattes faites de paille tressée.

Nous avons dû répondre à des questions d'hommes qui savaient qu'ils risquaient de mourir dans cette guérilla et qui ne comprenaient pas pourquoi le reste du Monde les laissait tomber...



# 1.4 - Merveilleuse Rencontre

*Cambodge – Phnom Penh – janvier 1974.*

Durant ces sept premiers mois, je m'étais lié d'amitié avec les Khmers. Un peuple bon enfant, joyeux même dans les pires moments, qui nous avait accueillis à bras ouverts. J'étais séduit, charmé, ensorcelé par ce pays étrange et fascinant, envoûté par la douceur et la beauté des femmes Khmères.

Le monde des Apsaras<sup>10</sup>, ces divinités célestes d'une grande beauté, se trouvait bien au Royaume du Cambodge. Les Rois ne s'y trompèrent pas, en s'entourant des plus belles dans leurs palais. Combien d'hommes succombèrent aux charmes de ces déesses ? Ils furent nombreux, sans aucun doute. Le grain de leur peau est doux comme la soie, sa couleur légèrement ambrée. Leur corps est souple comme le jonc, fin et cambré. Leur volonté est extrême, bien que cachée sous une apparence docile.

Un matin, au consulat de l'ambassade, j'aperçus une de ces divines beautés qui s'avavançait avec élégance. Elle volait plutôt qu'elle ne marchait. Elle ne cherchait pas à plaire. Elle s'exposait en majesté, le temps d'une question. Son visage, qu'encadraient de longs cheveux noir de jais aux reflets bleutés, était fin et gracieux. Sa blancheur de nacre brillait de mille feux.

Elle dégageait cette aura qui hypnotise. Cette apparition me parut d'autant plus divine, qu'elle ne semblait pas s'apercevoir que j'existais, moi, là, non loin d'elle. Sous le charme, je m'approchai et écoutai. Elle parlait d'études en France, de médecine.

---

<sup>10</sup> Apsaras : nymphes, toujours jeunes, très belles, danseuses à la cour d'Indra.

Le préposé ne comprenait pas ses explications. Aussi m'approchai-je encore, indiscret.

- En fait, elle se renseigne sur les formalités à remplir pour faire des études de médecine en France, dis-je au préposé.

Elle sursauta, me dévisagea, ne comprit pas mon attitude. Puis elle se retourna afin de répondre au fonctionnaire qui l'interpellait.

- Mademoiselle, vous devrez revenir aux dates et heures suivantes, actuellement, je suis débordé !

- Débordé par qui, par quoi ? Mon Dieu ! Dans ce lieu, on n'y croise jamais personne ! ajoutai-je.

- Quoi ! Que dites-vous ? demanda le préposé.

Je n'insistai pas. J'avais obtenu ce que je voulais : attirer l'attention de la belle, et noté les rendez-vous, son nom, son prénom qu'elle dut répéter plusieurs fois.

Elle m'adressa un sourire furtif en baissant les yeux, et sortit. Je la regardai s'éloigner, de sa démarche d'Apsara qui enchantait mes yeux. Après son départ, abasourdi, je restai là, subjugué par tant de beauté. Jamais je n'avais ressenti un désir aussi intense et violent. Par chance, l'une des dates correspondait à notre période de repos. Je m'organisai pour la revoir. Alors, avant que Tiane, c'est son prénom, ne m'accorde son premier regard, ses premiers mots, je dus ruser en coupant son chemin, la forcer à me regarder, à me reconnaître.

À cette époque, en Asie, encore plus au Cambodge, le regard avait une signification importante. Les hommes pouvaient observer les femmes, mais ces dernières ne pouvaient pas les regarder avec insistance, juste un regard furtif, en baissant la tête, rien de plus lors d'une première rencontre.

Un regard soutenu aurait signifié un intérêt pour un rapport sexuel plutôt que pour une simple discussion. J'eus beaucoup de chance. Je fus tenace dans ma timidité, et j'obtins un premier rendez-vous.

Je m'en souviens encore. C'était le 9 février au soir. Je l'attendais depuis dix minutes lorsque je l'aperçus. Elle était accompagnée d'une jeune fille et discutait joyeusement, tout en m'observant. Je courus vers elles, m'approchai et les saluai comme le font les Khmers, en joignant les deux mains à hauteur des yeux et inclinant la tête vers l'avant. Ravie par ce signe de respect, Tiane interrompit sa discussion et m'invita à marcher avec elles.

- Je m'appelle Tiane, et voici ma sœur cadette, Sophir. Elle a tenu à m'accompagner.

- Jean-Claude, lieutenant de l'Armée de l'Air française, pour vous servir, gentes dames

Elles rirent de bon cœur...

Tiane se lança dans un long discours sur ses études, sa famille, son pays. Son débit était rapide, son français impeccable. Sa voix au timbre clair était tantôt flûtée, tantôt grave. Elle parlait en roulant les « r », avec ces intonations mélodieuses si particulières à la langue khmère.

Elle se tut. Nous marchions, silencieux et intimidés, échangeant de courts regards qui trahissaient nos sentiments.

- Que se passe-t-il ? demanda Tiane en s'arrêtant.

- La première fois que je vous ai vue, je vous ai trouvé si belle que j'en fus saisi...

- Suis-je donc moins belle maintenant ?

- Non, non ! Mais je suis si heureux de me promener avec vous, que...

- Que ?

- Asseyons-nous là, dis-je en désignant le parapet. Ici, nous pourrions respirer l'air du soir, admirer les rayons de la lune qui se reflètent sur les eaux du Mékong, enveloppés de ce bonheur qui m'apparaît pour la première fois dans sa splendeur, embellie par vous.

La brise du soir caressait nos visages, nous enveloppait de son souffle, emportant nos rêves par-delà le grand fleuve, chassant au loin les drames de la guerre si proche.

En sentant la main de Tiane tremblante dans la mienne, mon cœur chavira, et une douce ivresse m'envahit. Puis, au contact de ses doigts sur mes lèvres, une partie de mon corps se raidit. Ce geste d'une infinie douceur, m'enjoignant de me taire, accentua mon trouble.

- Tiane ! C'est le premier instant d'enchantement que le sort m'ait donné depuis bien longtemps.

Elle ne répondit pas et resta silencieuse. Je n'osai pas parler. J'avais succombé à son charme. J'étais amoureux. Cette passion soudaine affolait tout mon être. Sophir s'en rendit compte et en joua. Elle nous regardait, tour à tour, en poussant de longs soupirs, ou en lâchant de petits gloussements appuyés de clins d'œil moqueurs.

- On se voit samedi prochain, même endroit, même heure. Je viendrai seule, nous pourrions faire plus ample connaissance, dit Tiane en se levant.

Ce furent nos premiers mots, notre premier rendez-vous.

Lors du second, Tiane m'avoua qu'elle m'avait trouvé très timide, ce qui faisait mon charme ! Alors que sa sœur s'en était moquée. C'est ainsi que nous nous revîmes à chacun de mes retours à Phnom Penh.

Puis, elle me présenta à ses parents, qui m'accueillirent comme un fils. Tiane était l'aînée, Sophir la cadette, et Sophoane la benjamine.

Son père, qui avait toujours rêvé d'avoir un garçon, trouva en moi le "fils idéal", celui qu'il aurait tant aimé avoir... du moins garder<sup>11</sup>. Riches francophones de la noblesse Phnompenhoise, ils avaient inscrit leurs filles au lycée René Descartes pour apprendre le français et l'anglais. Tiane était maintenant en deuxième année de médecine à la faculté, et devait obtenir son diplôme l'année suivante.

Son père, chirurgien réputé et admiré, l'un des grands patrons de l'hôpital Calmette, avait fait ses études de médecine à Moscou et celles de chirurgie à Paris. Sa mère, magistrate à la cour suprême, avait suivi de longues années d'études de droit, dont l'enseignement était dispensé en français. Ses deux sœurs suivaient le même cursus que leur mère, mais étaient encore trop jeunes pour s'orienter vers une profession.

Depuis toute jeune, Tiane, attirée par la médecine, souhaitait devenir chirurgienne à l'instar de son père. Avec lui, elle avait parcouru tous les hôpitaux du pays, et se lamentait de l'absence de moyens et de méthodes. Elle souhaitait contribuer à l'amélioration des techniques chirurgicales et voulait exercer en province, là où tout manquait cruellement.

---

<sup>11</sup> Ils eurent un fils, mais lors d'un déplacement dans les campagnes, pour soigner des blessés, il fut tué par l'explosion d'une bombe américaine.

Sûre d'elle, tenace, elle était très enthousiaste à l'idée d'aller en France pour continuer ses études. Ce pays, tant décrit par son père, la faisait rêver.

Les semaines suivantes, ses parents nous autorisèrent à sortir ensemble. Alors, dès que nous le pouvions, nous quittions Phnom Penh pour des excursions joyeuses avec Tiane et ses sœurs. Roun et Jean-Pierre nous accompagnaient pour assurer notre sécurité. Munis des deux laissez-passer nous franchissions tous les barrages de contrôle.

Souvent, nous allions au village de Koki, au bord du Mékong, proche de la capitale. Dans ces drôles de maisons flottantes et sur pilotis, où nous pouvions déguster des gambas et toutes sortes de poissons frits, grillés.

Parfois, nous nous rendions à Kep-sur-Mer, une petite ville balnéaire, au bord du golfe du Siam, là où vécurent de nombreux Français, avant et après l'indépendance du pays. Nous séjournions dans l'une des villas familiales, encore debout, qui avait résisté aux bombardements américains. Là, nous profitions des plages paradisiaques des îles de l'archipel au large de la station, dévorant des dizaines de ces fabuleux crabes bleus.

Occasionnellement, bien avant que les Khmers Rouges ne contrôlent la totalité du fleuve, nous prenions l'un des derniers Sampans qui naviguaient encore sur le Mékong. C'était une sorte de jonque chinoise à fond plat, à deux voiles, mesurant dix-huit mètres de long et muni d'une immense cabine en bambous tressés servant d'habitation. Le vendredi soir, vers six heures, nous embarquions, pour le week-end.

Quelques minutes après, le Sampan larguait ses amarres, se détachait, se détournait dans le courant, déployait ses grandes voiles marron et, au gré des vents, remontait le Mékong vers Kampong-Cham, cette grande ville située à 70 km de la capitale.

Assis à l'avant du Sampan, adossés aux montants en bambou de la cabine, d'humeur rêveuse, tout juste bons pour une paisible contemplation, nous admirions le paysage. La journée finissait dans la sérénité. La pénombre nous enveloppait. Le vieux fleuve s'endormait au déclin du jour. Des petites flammes, rouges ou blanches, glissaient sur le fleuve, se poursuivaient, se dépassaient, se croisaient. La circulation de la ville continuait avec les barques des pêcheurs sillonnant la nuit noire. Et partout contre les berges, des jonques restées au sec, des engins primitifs pour la pêche, des claies en jonc, en bambou, de formes singulières... Nous aimions ces moments de quiétude.

Un soir, nonchalamment, à demi-allongé, adossé contre la cabine, j'observais Tiane qui, entourée de ses sœurs, essayait plusieurs toilettes.

- Comment me trouves-tu ?
- Belle ! Très belle ! Éblouissante !
- Mais encore ?
- Rétro !
- Qu'est-ce que cela veut dire ?
- Que tu ressembles au portrait de la «Femme à l'ombrelle », de Claude Monet.
- Je connais ce tableau ! Tu trouves que je lui ressemble ?
- En mieux. Les habits sont les mêmes, mais tu es beaucoup plus jolie.

Elle portait souvent un chemisier à jabot et longues manches, une jupe vaporeuse descendant jusqu'aux chevilles, une paire de gants en soie, un chapeau à large bord, une ombrelle, l'ensemble de couleurs claires pour se protéger des rayons du soleil.

Ainsi vêtue, elle rayonnait dans la nuit, à la lueur d'un clair de lune, ou à la clarté du jour nimbée de la lumière du soleil. Je ne me lassais pas de regarder la perfection de son visage, de son corps, et je m'enivrais de ses rires, de ses exclamations, de sa joie de vivre...

Tiane vint s'asseoir près de moi, inquiète.

- Quand ta mission sera terminée, tu repartiras en France ?
- Oui.
- Mais tu ne partiras pas sans moi !?
- Bien sûr que non !
- Tu me le promets ?
- Je t'emmènerai, tes sœurs aussi, sois sans crainte.

Rassurée, elle s'assoupit et passa le reste de la nuit blottie contre moi, sa poitrine se soulevait au rythme de sa respiration. Je l'admirai et l'aimai éperdument. Le sampan accosta à Kampong-Cham, là où le Mékong nous offrait ses belles plages de sable d'or. Tiane et ses sœurs se baignaient tout habillées pour protéger leur peau nacrée. Pour leur beauté, elles devaient nécessairement avoir le teint clair, et se moquaient de moi qui, en maillot de bain, me lançais dans une nage interminable à contre-courant dans les flots tumultueux.

Mais les trois sœurs prenaient plaisir à m'observer.

- Regardez comme mon Barraing est athlétique et séduisant !

- Il est peut-être beau, ton Barraing<sup>12</sup>, mais il peine à nager !  
répondait l'espiègle Saphir.

- Regardez ce superbe corps d'éphèbe, musclé, bronzé, comme un dieu de l'Olympe... Insistait Tiane, provoquant l'hilarité de ses sœurs.

Souvent, au lieu de nous baigner, nous louions des motos pour nous rendre à Chup, petit village situé à une quinzaine de kilomètres. Cette région des "terres rouges", recouverte jadis de cendres volcaniques donnant au sol cette couleur de rouille, regroupait d'immenses plantations.

En 1921, les Français plantèrent un hévéa pour voir. En 1922, ils créèrent la "Plantation de la Compagnie du Cambodge". Cinquante ans plus tard, elle couvrait soixante-dix mille hectares et devint la plus grande plantation de caoutchoucs du monde. À présent, détruite aux trois-quarts par les bombardements américains, elle tournait au ralenti. Mais nous pouvions nous promener au milieu de ces interminables alignements d'arbres, droits comme des poteaux, dont le feuillage dense laissait difficilement filtrer la clarté du jour. Parfois, comme un puits de lumière, les rayons du soleil s'engouffraient, dévoilant une zone dévastée, pulvérisée par les bombes sur des dizaines de mètres.

Dans ce paysage, à la fois chaotique et paradisiaque, nous côtoyions les dernières saigneuses. Ces jeunes femmes qui récoltaient la précieuse sève des hévéas : l'or blanc des terres rouges, comme elles aimaient le rappeler. Puis, le soir, nous partagions le repas des maîtres des lieux, deux Français, qui continuaient à faire vivre le domaine... mais pas que.

---

<sup>12</sup> Barraing, nom donné aux Français du temps de la colonisation. Et, par extension, à tous les étrangers de race blanche.

Au soir de notre premier week-end, je découvris les raisons qui motivaient Roun, son insistance à m'obliger à venir ici. Ce lieu était la base de rencontre entre les Viêt-Congs, les Khmers-Rouges et les agents du SDECE. Une sorte de plaque tournante où la guérilla s'organisait depuis 1967 à l'abri de tous les regards, là où nous prenions nos ordres. Cela dura jusqu'à la fin de l'année 1974, les Français furent contraints de tout abandonner, plantations et bases secrètes.

\*

Certains samedis, nous allions danser au rythme des musiques khmères, ou sur des airs de twist et de rock'n'roll. La jeunesse khmère se divertissait, dansait comme endiablés, fumant, buvant exagérément, niant l'horrible menace qui pointait.

Souvent, le dimanche, nous déjeunions en famille. Jean-Pierre et Roun m'accompagnaient. Au début, les parents de Tiane refusèrent la présence de Roun, mais ils devinèrent que lui et son frère nous protégeaient lors de nos missions, alors ils finirent par l'accepter. Quant à Ran, qui ne comprenait pas les longues discussions en français, il préférait rester seul. Ces repas dominicaux étaient l'occasion d'oublier la guerre, les drames, et l'avenir sombre qui se profilait. Chacun affichait une joie de circonstance, évitant les sujets trop sensibles.

Après le repas, le père de Tiane, royaliste jusqu'au bout des ongles, refaisait l'histoire du Cambodge, comme s'il voulait conjurer le sort. Il avait commencé par le protectorat français.

- Les enfants écoutez-moi ! Lorsque notre Roi Norodom 1<sup>er</sup> signa l'accord de protectorat avec les Français, en 1863, nos voisins cessèrent de nous envahir. Ce fut une bonne chose !

Mais les Français ont commis beaucoup trop de maladresses envers le peuple khmer, ce qui suscita les premières rébellions.

- Lesquelles, Père ? demandai-je.
- Le gouvernement français d'Indochine, basé à Saïgon, a voulu gouverner le Cambodge avec l'aide des Annamites. C'est idiot, non ? dit-il en attendant une réponse.
- Je ne sais pas Père, pouvez-vous nous expliquer ?
- Parce qu'il n'y a pas plus de rapport entre un Khmer et un Annamite, qu'entre un Indien et un Chinois. Vouloir administrer les Khmers avec les Annamites, nos ennemis héréditaires, fut la pire des absurdités.
- Je comprends ! dis-je.
- Lorsqu'en 1929, l'économie indochinoise s'écroula, le peuple affamé, ruiné, tenta de se révolter. Malheureusement, il fut réprimé par les Annamites aux ordres de l'Empire colonial.
- Père, la France n'était plus un Empire, et le Cambodge n'était pas une colonie !
- Je le sais bien ! Mais les Français se sont comportés comme tels. Et, en 1931, mon père, Sok Vishna, jeune révolutionnaire hostile à la présence française, fut emprisonné, puis déporté !
- Vous n'avez jamais su où ils l'ont emmené ?
- Non, jamais !

Un autre dimanche, il avait retracé la vie de Norodom Sihanouk depuis son couronnement, en 1941, à l'âge de 18 ans, jusqu'à sa destitution en mars 1970. Un détail important m'avait intrigué.

En 1941, selon le père de Tiane, le Prince Sisowath Monireth, prétendant à la succession de son père, dut laisser le trône à son neveu.

Les autorités coloniales françaises lui auraient préféré Norodom Sihanouk, qui, par son jeune âge, en faisait un monarque accommodant. Depuis, une lutte quasi-fratricide s'était engagée entre les deux familles.

Un autre jour, il nous conta la polygamie du Roi Prince.

- Norodom aime les femmes...
- Elles sont si jolies que l'on ne peut que les aimer !
- Tu as raison, me dit-il en riant. Avant de poursuivre.
- Norodom les aimait tellement qu'il eut six épouses simultanément, entre 1942 et 1951. Depuis son mariage, en 1952, avec Paule Monique Izzi, fille d'un Français d'origine corse, il a cessé la polygamie.
- Notre Reine est française ! s'exclama Sophir qui avait loupé ce détail.
- Et vous, Père. Avez-vous eu plusieurs femmes ? dis-je en plaisantant.
- Celle que tu connais, c'est la troisième. Les deux premières sont restées dans leur campagne. Nous nous sommes séparés.
- Avez-vous eu d'autres enfants ?
- Non, à l'époque, j'étais très jeune ! Je devais d'abord finir mes études à l'étranger. Mais, comme le Roi, j'ai goûté au plaisir de la polygamie un certain temps !

Sa dernière réplique fit rire toute la famille, surtout Sophir.

- Plus tard, j'aurais plusieurs maris ! dit-elle toute joyeuse, au grand dam de sa mère.

Fervent admirateur de Sa Majesté Norodom Sihanouk, il décrivit ses divers talents (Monarque, Poète, Chanteur, Acteur, Metteur en scène)... et possédait quasiment tous les supports (vinyles, films, revues, photos), relatifs à la vie du roi.

Un des films (copie 8 mm) que j'avais beaucoup aimé était "La Rose de Bokor", film muet de 1969, jamais sonorisé en raison du coup d'État. Ce film me permit de découvrir la cité du « Bokor ». Cette superbe station climatique, qui fut construite sous le protectorat français. Nichée à 1 070 m d'altitude, sur la « chaîne de l'Éléphant », à environ soixante kilomètres à l'ouest de Kep, elle dominait la mer du Golfe du Siam.

Inaugurée en 1925, avec son Palace de style Art déco, dotée d'un modernisme que nulle autre colonie ne possédait, elle fut le joyau des stations tropicales françaises.

Bref, la ville balnéaire de Kep et la cité du Bokor<sup>13</sup>, emblématiques lieux de villégiature pendant le protectorat, et de prédilection pour la famille de Tiane, étaient maintenant sous la domination des Khmers Rouges.



---

<sup>13</sup> Cette station climatique fut conçue comme un lieu de détente pour les colons français et la haute société khmère, afin de leur offrir un refuge contre la chaleur et l'insalubrité générale de Phnom Penh.

## 1.5 - L'Embuscade

*Cambodge – route N° 6 – PK 114 – décembre 1974.*

Mis à mort par ses chefs militaires, ruiné par son aristocratie qui se disputait l'argent et le pouvoir, le pays s'enfonçait progressivement dans la violence et la corruption.

Dès les premiers jours de la République khmère, en 1970, la mission militaire française avait cessé tous supports et assistance, pénalisant les forces khmères, en particulier l'armée de l'air. Quelque temps après, des techniciens de l'US Air Force prirent le relais, mais le matériel et les armes fournis n'étaient pas adéquats.

Le manque d'armes fut si crucial que les deux tiers des fusils qui équipaient les gardes de la base aérienne de Pochentong furent retirés au profit des unités de défense de Phnom-Penh. À la place, des bâtons et des poignards furent distribués. Ainsi, la nuit de l'attaque par les Viêt-Congs, la plupart des avions furent détruits, et on dénombra plus de deux cents victimes dont une quarantaine de morts.

Dans cet effroyable merdier, les derniers avions d'appui n'avaient pas assez d'autonomie pour intervenir efficacement. Toutes les pistes d'atterrissage étaient sous le contrôle des Khmers Rouges. Seuls les largages étaient possibles, mais ne purent pas sauver les troupes de Lon Nol.

Pour camoufler ses échecs successifs, le gouvernement publiait de fausses statistiques, sur le nombre de morts. À en croire les chiffres, qui gonflaient fabuleusement de jour en jour, tous les ennemis avaient été éliminés du sol khmer...

Mais il n'en était rien. Nous étions bien placés pour le savoir. À l'inverse, nos renseignements démontrèrent que les forces gouvernementales, commandées par le général Sosthène Fernandez, se délitait, reculaient en masse devant l'avancée des troupes de Pol Pot.

Malgré l'appui des États-Unis et leur aide financière de 220 millions de dollars, la petite armée du Cambodge, mal équipée, mal entraînée, corrompue à certains niveaux, n'avait pas vraiment les moyens de repousser les forces adverses.

Pire encore, Lon Nol, voulant se prémunir d'un éventuel coup d'État, avait démantelé les unités d'élite. Il ne restait qu'une armée de mercenaires, cyniques, sans scrupule, profitant du "robinet à dollars". De nombreux officiers avaient trouvé de multiples manières de s'enrichir : certains gonflaient leurs effectifs pour toucher la solde de combattants inexistants ; d'autres omettaient de déclarer les désertions et les décès dans leurs rangs ; enfin, une grande majorité revendait à l'ennemi une partie des armes et des équipements qu'elle avait reçus. Pendant ce temps, les Khmers Rouges recrutaient en masse, et progressaient en nombre d'unités.

Nous avons déjà localisé plus de 60 bataillons s'approchant de Phnom Penh, dont certains comptaient plus d'un millier d'hommes ou de femmes. Les communications interceptées annonçaient l'ampleur du désastre : en déroute, les troupes américaines reculaient vers Saïgon tandis que, désesparées, les forces gouvernementales se repliaient vers la capitale.

À partir de ce moment, notre mission devint de plus en plus périlleuse. Nous dûmes changer de tactique. La domination des Khmers Rouges était telle que le Mékong devint infranchissable.

Seuls quelques petits monts encore accessibles sur la rive ouest du fleuve, offraient des points de surveillance. Puis un jour, Serge m'informa qu'il se préparait quelque chose contre nous. L'interception de mystérieux messages parlant de deux gros camions bourrés de paille, ne laissait aucun doute sur la cible. Alors, suivant les conseils de Roun, l'équipe redoubla de vigilance.

Quelques jours plus tard, au détour d'un chemin, alors que nous nous dirigeons vers le mont proche de Kampong-Cham, le convoi fut stoppé par des rafales de mitraillettes. Les balles sifflèrent, ricochèrent, les impacts résonnèrent sur la tôle des camions, les vitres volèrent en éclats. Mêlé à ce vacarme assourdissant, nous pouvions distinguer les hurlements de Roun et de Ran qui ripostaient avec leurs kalachnikovs. Comme d'habitude, ils conduisaient, tandis que l'équipe s'était répartie dans les shelters. Le crépitement infernal cessa.

Les camions redémarrèrent sans se soucier de nos personnes. Puis, le convoi s'arrêta. Des ordres fusèrent de tous les côtés. L'instant d'après, des coups frappés sur le blindage résonnèrent à l'intérieur. La curiosité encourageait nos ravisseurs à découvrir le contenu de ces drôles de boîtes. Les coups se renouvelèrent, les cris aussi. Une détonation, puis des hurlements se firent entendre. La deuxième équipe, cédant probablement à la peur, était sortie de son abri et entamait les pourparlers.

- Taisez-vous ! Ne bougez plus ! dis-je.

Puis les voix devinrent plus faibles, s'éloignèrent. Au bout d'une dizaine de minutes, Jean-Pierre chuchota :

- Roun disait de ne pas s'inquiéter ! Il est marrant, lui. Sans son aide, cela va être difficile de tenter quelque chose !

- Oui, nous sommes condamnés à affronter nos ravisseurs. Mais qui sont-ils !? As-tu une idée ?

- Je ne sais pas. Peut-être les soldats de Lon Nol !?

- Si c'est le cas, dans ce contexte, ce sont des charognards livrés à eux-mêmes ! Que proposes-tu ?

Jean-Pierre ne répondit pas. Il guettait tous mouvements extérieurs, mais on ne percevait que des bruits lointains et sourds. En tant qu'ancien commando reconvertit au métier de mécanicien, il était le seul à maîtriser les situations de combat. Alors j'insistai.

- Que proposes-tu ?

- Ils ne préparent rien de bon, je le sens. Prenons nos armes et sortons !

Il déverrouilla et entrouvrit la porte. Dans la nuit noire, nous distinguions à peine nos ravisseurs, qui étaient regroupés à une trentaine de mètres de là. Une chose certaine : ce n'étaient pas des révolutionnaires, mais bien des soldats de Lon Nol qui menaçaient nos camarades.

Par chance, notre camion était arrêté en lisière de forêt. L'un après l'autre, nous nous glissâmes dans l'obscurité et, bientôt, la végétation nous enveloppa. Le silence était lourd, la tension palpable.

René chuta en jurant, il se releva, tremblant, son visage revêtait le masque de la frayeur... Hagard, il chercha la bonne direction ; dans un ultime effort, il plongea dans les hautes herbes, juste à temps.

Les brigands, alertés par le cri, accoururent.

La porte du shelter avait été refermée sans être verrouillée. L'évasion allait être découverte, nous restions vigilants. Sans chercher à l'ouvrir, nos ravisseurs placèrent une charge explosive sur la porte : charnières, blindage, serrure, volèrent en éclats sous la déflagration.

Au même moment, un groupe de Khmers Rouges investit le campement, mitraillant tout sur son passage. S'ensuivit une lutte acharnée, féroce, entre les deux camps. Les révolutionnaires, machettes à la main, se jetèrent sur nos ravisseurs, engagèrent un corps-à-corps redoutable. Les soldats de Lon Nol, qui ne purent riposter par les armes, brandirent leurs baïonnettes pour se défendre.

Beaucoup de blessés de part et d'autre, peut-être même des morts parmi les hommes étendus sur le sol. Les pertes s'équilibraient. L'issue était douteuse. Le combat redoubla de violence. Le chef des ravisseurs, un Commandant, criait des ordres, gesticulait dans tous les sens. Sans nous concerter, Jean-Pierre et moi profitâmes de ce désordre, pour délivrer nos cinq camarades. Alors que Jean-Pierre rampait en direction du commandant afin de le neutraliser, je me glissais vers mes amis assis et ligotés au pied d'un arbre.

Soudain, le commandant comprit notre intention et, avant même que l'on puisse intervenir, se rua vers les prisonniers et les fusilla à bout portant. Puis, il se retourna, mitraillant toute la zone. Une balle perdue effleura mon épaule, simple égratignure dont je m'étais à peine aperçu. Je m'approchai de mes camarades et pus recueillir les dernières paroles de Sarith qui me suppliait de le sauver.

- J'ai mal Jean-Claude, j'ai mal. J'ai froid, je ne sens plus mes jambes, ne me laisse pas ici...

Au milieu du chaos indescriptible qui régnait autour de moi, Jean-Pierre s'approcha du meurtrier pour l'agripper par l'une de ses manches et le poignarder en pleine poitrine. Le meurtrier tomba au sol, le sang coulait en abondance.

Cependant, il n'était pas encore mort, et la scène qui suivit resta longtemps gravée dans nos mémoires ; l'homme au sol tenta de se relever, un genou à terre, une main sur la poitrine, l'autre tenant sa Kalachnikov. Roun, debout près de lui, le dominant de sa haute taille. Dans un dernier effort, l'homme à terre se redressa, menaçant de son arme. Roun le foudroya d'une longue rafale.

Aussitôt, l'un des révolutionnaires se précipita vers le gisant, l'éventra, fouilla dans ses entrailles, et exulta en brandissant son foie...

La scène avait quelque chose d'irréel. Le rouge se répandit sur le vert, et une odeur douceâtre de sang frais imprégna l'herbe. L'affrontement cessa.

La légende khmère veut, depuis des millénaires, que le vainqueur d'un combat arrache le foie de son adversaire pour le manger afin de décupler ses forces. Roun nous poussa gentiment loin de ce lieu funeste, nous épargnant le rituel.

Les ravisseurs, agonisants ou déjà morts, étaient tombés au sol dans d'atroces étreintes. Cinq de nos camarades avaient été assassinés, et une dizaine de révolutionnaires tués. Un lourd bilan. Trente-six morts pour une embuscade dont le seul motif, in fine, était de s'emparer de nos camions et de leurs contenus pour les revendre.

Maintenant, Roun discutait allègrement avec les révolutionnaires, tous heureux d'avoir mis à mal les soldats de Lon Nol.

De son côté, Ran tenta de m'expliquer, dans un langage très approximatif, mêlant khmer et français, ce qui s'était passé lors de l'embuscade. Et je compris qu'ils avaient pu s'échapper dès les premières rafales. Roun était parti chercher des renforts, et Ran nous avait suivis pour localiser le campement de nos agresseurs.

- Vous nous avez sauvé la vie ! dis-je en m'approchant de Roun.

- Jean-Claude ! Cela fait partie de notre mission. Ne nous remercie pas, surtout que le renfort, trop éloigné, n'a pu arriver à temps.

Et je compris pourquoi Roun me disait toujours de ne pas m'inquiéter, qu'en cas de problèmes nous aurions de l'aide. Il était en liaison permanente avec ses troupes, mais elles avaient réagi tardivement, trop tardivement. Une question m'obsédait :

- Roun ! Si mon shelter avait été la première cible, le déroulement aurait-il été le même ?

Il me fixa droit dans les yeux, mais ne répondit pas, j'insistai.

- Aurais-tu agi de la même façon ? N'aurais-tu pas essayé de me délivrer avant d'attaquer ?

Roun ignora mon flot de questions, ne voulant pas aborder cette discussion. Mais finalement, il fit une exception.

- Je voulais savoir si tu étais encore dans ton cercueil avant d'attaquer, lança-t-il, d'un ton narquois.

- Merci pour le cercueil !

Effectivement, notre destin s'était joué à quelques minutes, et mes pensées allèrent à nos camarades qui n'avaient pas eu notre chance.

Sarith, Saun, Yann, Serge, et David, avaient été tués en service commandé. Nous devons leur rendre les Honneurs.

L'un de nos shelters fut aménagé en chapelle ardente. Une croix en bambou, des fleurs tropicales odorantes, des fougères aux reflets d'or, et nos prières, accompagnées des chants lancinants interprétés par Ran et Roun, firent office de cérémonie.

Les Khmers Rouges ne comprirent pas l'attitude de Roun qui, en tant que lieutenant, aurait dû renier toute cérémonie religieuse, comme l'imposait l'Angkar<sup>14</sup>. Mais notre présence devait probablement expliquer cette marque de respect envers nous. Chacun de nous salua et prononça une oraison funèbre...

- Ils sont morts pour la France, et ils seront décorés, dis-tu ?
- Oui Jean-Pierre, c'est ce que j'ai dit.
- On meurt pour la France en exécutant notre mission, ici, au Cambodge !?
- C'est une mission comme une autre, pour les intérêts de notre pays.
- Non Jean-Claude, lorsque nos renseignements servent à protéger, ça, je le comprends. Mais ici, qui protégeons-nous ? La vérité c'est que nous servons des intérêts politiques qui nous échappent ! Et ce n'est pas en leur donnant une pathétique breloque enrubannée à titre posthume que ça les ramènera à leurs parents. Et puis, il n'y aura même pas de sonnerie aux morts, ni de roulement de tambour ou de recueillement. Non ! Non !

---

<sup>14</sup> Angkar (se prononce Angkaa អង្គការ) désigne toute organisation dirigeante, par extension et raccourci, c'est devenu l'organisation dirigeante des Khmers rouges.

- Tu as raison, mais...
- Ils rejoindront tous ces anonymes, morts pour la France, que l'on passe sous silence, que l'on oublie très vite, pour avoir servi un dessein dissimulé... c'est révoltant !

Jean-Pierre avait encore une fois raison, et j'étais à court d'arguments.

Les bottes de paille furent remises en place. Ce qui restait des portes des shelters fut maintenu par des cordes, et les ouvertures furent bouchées par la paille. Puis, Jean-Pierre inspecta les moteurs et les rafistola.

À Phnom Penh, les cinq cercueils furent chargés sur le plateau d'une bétailière, et conduits jusqu'à l'aéroport où un avion du CoTAM<sup>15</sup> les attendait pour les rapatrier vers la France.

À la vision des cinq boîtes, en bois brut, alignées côte à côte sur le tarmac de Pochentong, mon sang se glaça. J'imaginai leur famille apprenant la nouvelle sans la moindre cérémonie d'honneur, sans la moindre information sur ce qui s'était réellement passé.

Ils furent rapatriés dans la plus grande discrétion, et la France resta muette à ce sujet.

Par contre, le gouvernement de Lon Nol annonça que l'un de ses bataillons était tombé avec les honneurs, sous l'assaut de centaines de Khmers Rouges, au point kilométrique 114 (PK 114), lieu de notre embuscade.

---

<sup>15</sup> CoTAM : Commandement du transport aérien militaire.

Ce fut la seule fausse information, car aucun bataillon n'avait été anéanti, seulement une vingtaine d'hommes livrés à eux-mêmes se comportant comme des brigands, avaient payé de leurs vies.

Plusieurs de nos équipements électroniques furent endommagés, mais les principaux éléments fonctionnaient encore correctement, nous pouvions continuer la mission.



## 2 - AMOUR & TRAHISON

### 2.1 - Le mariage

*Cambodge – Phnom Penh – janvier 1975.*

Ce tragique dénouement désola toute la famille de Tiane. Jamais ils n'avaient imaginé que les officiers et soldats de Lon Nol puissent devenir de vrais scélérats.

- Tu sais que Tiane ne va pas apprécier que nous repartions en mission, me dit Jean-Pierre.
- Nous avons un devoir envers ces gens, de quoi aurions-nous l'air si nous baissions les bras à la moindre alerte. Nous devons finir ce que nous avons entrepris, et je vais lui expliquer.

Pendant une heure, j'ai essayé de la rassurer, de la convaincre. Elle m'écouta, ne fit aucune objection. Dans les minutes qui suivirent elle courut vers mon ami.

- Roun, je vous en prie, veillez sur lui pendant les missions, je sais quel homme je vais épouser, rien ne le fera renoncer.
- Vous pouvez compter sur nous, madame Tiane, avec mon frère Ran nous ferons tout ce que nous pourrons pour le protéger.

Mais, lorsque nous repartions, Tiane, ne sachant rien de notre mission, se morfondait jusqu'à notre retour. Alors, elle supplia ses parents d'organiser notre mariage au plus vite, avant que de dramatiques événements ne se produisent.

Ce mariage porteur d'espérances, elle le souhaitait de tout cœur. Il lui permettrait de partir en France, avec ses deux jeunes sœurs, pour y vivre en sécurité. Et son père me convoqua.

- Père, mais vous savez bien que je suis déjà marié en France ! Même si ce n'était qu'un mariage de raison, je suis marié !

- Oui, je le sais. Tu me l'as déjà dit.

- Ce mariage est impossible !

- Écoute, nous sommes au Cambodge. Ici, c'est permis. Tu marieras ma fille, puisqu'elle t'aime, te le demande, et que tu l'aimes aussi. Alors, avant de battre le record de Sihanouk, tu as encore de la marge !

- Oui Père. Nous nous marierons. La bigamie, c'est quand on a deux femmes ; et la monotonie, c'est quand on n'en a qu'une... N'est-ce pas ?

- Que dis-tu !? demanda-t-il.

- N'avoir qu'une seule femme, la monogamie, n'est-ce pas monotone à en mourir !

Toute la famille explosa de rire. Je ne les avais jamais vus aussi heureux.

*Aussitôt, je regrettai cette blague douteuse en repensant à ce mariage qui, quatre ans plus tôt, m'avait été imposé par mes parents ; parce que j'avais flirté...*

Pour Tiane ce fut différent. Nous nous sommes aimés à l'instant même où nous nous sommes rencontrés. Un coup de foudre réciproque. Par pudeur, elle avait caché son trouble, attendant que je manifeste mes sentiments.

Puis, la conviction que je deviendrais l'homme de sa vie lui était apparue comme une certitude dès notre troisième rendez-vous. Depuis un an, elle ne vivait que dans l'attente de ce jour qui unirait nos destins. Durant de longs mois, elle a imaginé ce que serait notre vie, là-bas, en Europe. Elle rêvait de notre départ pour la France, notre mariage, nos futurs enfants, notre future maison...

Ce mariage tant espéré allait donc se réaliser ici, selon la tradition Bouddhique. La date fut fixée au 7 janvier 1975, avec la bénédiction de toute la famille, l'autorisation du Chef de district et du Gouverneur de Phnom Penh.

Afin que je puisse respecter les rites de ses ancêtres, Tiane consacra plusieurs jours à la préparation de la cérémonie. J'allais devoir réciter des bénédictions en Pâli, cette langue propre aux textes du bouddhisme theravâda du Cambodge. Patiemment, Tiane a retranscrit les prières sacrées dans un langage phonétique pour m'en faciliter la lecture. Puis, elle me fit répéter les gestes et rituels de la cérémonie.

Deux jours avant la noce, la maison familiale changea d'allure. Des étoiles de satin jaune, des fleurs odorantes, des décorations de toutes sortes, avaient été accrochées aux murs.

Dans la cour, empiétant sur la rue, un immense chapiteau avait été dressé. De nombreux fourneaux étaient répartis tout autour de la maison. Le jour « J », toute une équipe (coiffeur, maquilleur, habilleuse, photographe), se chargea du bon déroulement des festivités.

Un vieux sage, maître de cérémonie, dans son costume blanc galonné d'or, organisa chacune des étapes, avec ses codes stricts, ses rituels précis.

La première étape sacralisa l'amitié entre nos deux familles. Roun et Ran m'encadraient. Derrière moi, Jean-Pierre et Brice prenaient leur attribution de témoins au sérieux. Ainsi que Sinh, Christophe, René et Jean, qui jouaient à la perfection leur rôle de garçons d'honneur. Et tous les invités nous suivaient sur deux colonnes en direction de la maison de la mariée, chacun portant à bout de bras une corbeille d'or, ou d'argent, emplie de fruits, ou de présents. Tandis que Tiane et sa famille nous attendaient en formant une haie d'honneur, à l'entrée de leur maison. L'usage veut que les parents du marié demandent la main de la jeune fille, alors Roun et Ran s'exécutèrent, sous les rires amusés de tous.

Soudain, les coups de gong annoncèrent le début de la cérémonie. Alors les dizaines, que dis-je, les centaines de corbeilles furent alignées sur un immense tapis rouge, marquant ainsi le début de la seconde étape.

Tiane apparut, resplendissante, vêtue de ses plus beaux atours, elle vint vers moi et m'invita à la suivre, sous un grand chapiteau orné de fleurs, de bougies et d'encens.

Là, une vingtaine de bonzes officiaient, psalmodiant bénédictions et suppliques. Ce fut tout d'abord la prière aux ancêtres et à Bouddha, afin d'attirer sur nous leur protection, suivie de la prière pour la chance et le succès de notre couple. Ensuite, un étrange personnage, grîmé et enjoué, tel un démon facétieux, mima la coupe de nos cheveux, symbolisant le nettoyage physique et moral de nos corps et nos âmes, chassant nos impuretés du passé avant notre union.

Ce rituel terminé, Roun et Ran m'entraînèrent vers une petite pièce spécialement aménagée pour la remise des alliances et de la dot. Mes futurs beaux-parents entrèrent à leur tour.

Tiane, parée de ses plus beaux bijoux et d'un chatoyant diadème, nous attendait, assise en tailleur au centre de la pièce, sur un immense tapis aux multiples couleurs. Près d'elle, six musiciens jouaient de la musique sacrée sur leurs instruments millénaires. Tout autour, des fleurs blanches odorantes parfumaient les lieux. Dans cette ambiance si particulière, elle m'invita à m'asseoir auprès d'elle. Devant nous, les alliances brillaient de mille éclats sur le plateau en or.

Après la bénédiction des bagues, elle prit ma main et glissa l'anneau autour de mon index, avec délicatesse. Maladroitement, je dus par deux fois rattraper le sien, qui s'échappait de mes mains tremblantes, avant de réussir à le lui passer au doigt. Ces anneaux d'or, que le culte Bouddhique n'imposait pas, nous les portions fièrement en témoignage de l'amour qui nous unissait l'un à l'autre.

Le vieux sage compta les billets que j'avais déposés sur un grand plateau en argent, et annonça officiellement le montant de la dot que j'offrais à la mariée, ponctuant ainsi la matinée.

Puis, les familles et les amis proches se restaurèrent rapidement afin d'assister à un spectacle, apportant quelques instants de répit et de détente. Les coups de gong annoncèrent la reprise des solennités. De retour dans la petite pièce, le maître de cérémonie nous pria de nous asseoir l'un à côté de l'autre sur le tapis, bras tendus, mains jointes reposant sur un coussin doré.

Tête baissée, nous écoutâmes les vœux et recommandation des bonzes. Puis ce fut au tour de nos parents et des nombreux invités de nous bénir. Chaque couple, l'homme près de moi, la femme à côté de Tiane, reliait nos poignets en les entourant de fils de coton rouges. Ce symbole marquait notre union éternelle, en une seule vie, pour affronter le meilleur et le pire.

Pendant trois heures, deux cents personnes se succédèrent, posant pour la photo, nous aspergeant d'eau bénite, insérant de l'argent entre nos doigts engourdis par la pose et les liens entourant nos poignets.

Enfin, lorsqu'il ne resta plus que nos deux familles, Tiane se prosterna devant moi. Elle prit délicatement une coupelle d'argent emplie d'eau bénite et me lava les pieds. Cet acte incroyable signifiait son dévouement éternel. À mon tour, je lui confiai alors l'argent récolté, signe patriarcal lui donnant les pleins pouvoirs pour gérer le budget familial.

La cérémonie traditionnelle se termina par le jet des fleurs d'aréquier, au moment où, tenant le bout de l'écharpe de mon épouse, je la suivis jusqu'à la chambre nuptiale. Là, le lit avait été préalablement béni par un bonze, et préparé par deux jeunes vierges. Nous étions alors officiellement mariés aux yeux de la communauté.

À 17 heures, les invités se regroupèrent dans le grand parc du Lycée Descartes, déserté depuis un an par les enseignants et élèves. Là, quatre immenses chapiteaux et une piste de danse avaient été dressés sur la pelouse. Des ventilateurs et des jets d'eau rafraîchissaient l'endroit qui accueillait des dizaines de tables. Une trentaine de serveurs s'affairaient parmi les invités, offrant apéritifs et petits-fours. Le parc s'illuminait de lampions de toutes les couleurs, pendant qu'une douce musique enveloppait les lieux. J'attendais, seul, au milieu de la piste. Père, qui avait un incroyable don de la mise en scène, se tenait derrière moi, avec sa femme.

Lorsque Tiane pénétra dans le parc, l'orchestre entama la marche nuptiale de Mendelssohn, sous les acclamations et applaudissements des invités qui formaient la haie d'honneur. Elle vint vers moi et m'embrassa.

- Père a mis les petits plats dans les grands ! chuchotais-je émerveillé.
- Que dis-tu ? Évidemment, cette expression française lui était inconnue
- Je dis que Père a préparé un extraordinaire banquet avec orchestre.
- Oui, père a peur que cette fête soit la dernière. Il n'a pas regardé à la dépense. Il a invité plus de huit cents personnes.

Nous restâmes longuement enlacés sous les applaudissements des convives, éblouis par les myriades d'éclairs et crépitements des flashs-cubes Kodak. Chacun voulant immortaliser ce bonheur éphémère, redoutant les drames et les heures sombres qui s'annonçaient. Tiane, vêtue comme une princesse, dansait au rythme des musiques et chansons khmères.



Ses sœurs m'entraînaient à suivre leurs pas de danse si particuliers, où les danseurs se côtoient en cadence sans jamais se frôler. Lorsque l'orchestre entamait des airs de mambo, de cha-cha-cha ou de Madison, face à face, les filles d'un côté, les garçons de l'autre, dansaient en se provoquant, en se souriant. La joie resplendissait sur tous les visages. Vers deux heures du matin, Tiane s'éclipsa pour quelques heures de repos.

Dès l'aube, les deux familles se réunirent pour l'ultime étape religieuse. Le vieux sage nous invita à nous agenouiller sur un immense tapis garni de fleurs odorantes. Il posa un sabre d'or sur nos mains jointes, prépara un calice d'eau bénite, alluma deux bougies et les scella sur le bord du calice.



*Hommage des familles aux mariés*

Puis il demanda aux personnes présentes de s'agenouiller en cercle autour de nous. Alors, en rondes incessantes, nos parents se passèrent, de main en main, le calice avec ses deux bougies allumées sur son bord, en signe de longue vie, de prospérité et de protection contre les mauvais esprits.

À l'issue de la cérémonie, Roun, passablement nerveux, m'invita à le suivre, seul. Cela semblait urgent. Une voiture du consulat, moteur pétaradant, stationnait devant la maison familiale. Jean-Pierre était au volant, Ran se précipita et m'ouvrit la portière, je m'engouffrai dans le véhicule, ainsi que les deux frères.

À vive allure, Jean-Pierre se dirigea vers l'ambassade de France. Quel était donc le problème qui méritait tant de précipitation ? Mais il ne s'arrêta pas, et continua sa route pour finalement arriver à notre villa.

En entrant, je découvris une maison totalement en désordre. Les meubles avaient été poussés dans un coin du grand salon, les chaises empilées sur les tables. Un immense tapis déroulé sur le sol en marbre, accueillait des plats débordant de victuailles, ainsi que deux jarres en terre cuite remplies d'alcool de riz.

- Nous avons préparé un festin « Jarai », dit Jean-Pierre, tout heureux d'avoir participé aux préparatifs.
- Merci, les amis, mais pourquoi cette pagaille ?
- C'est la tradition : un feu de camp et un tapis de cérémonie pour faire la fête, dit Roun.
- Tu n'as pas fait le feu de camp dans le salon au moins ?
- Non, mais dans le jardin, si !
- À quoi sert cet immense sabre sur le tapis ?
- Attends, tu verras ! Tu as souhaité que l'on représente tes parents à ton mariage, et nous l'avons fait. Maintenant, à notre tour, nous te demandons de devenir notre frère de sang,

Roun posa sa grosse main sur mon épaule tout en me guidant vers le jardin. Ran s'empara du sabre, et Jean-Pierre attrapa la coupelle en bronze qui trônait près de l'arme.

Derrière les grands arbres, un brasier allumé pendant la nuit se consumait en légers crépitements, auprès duquel, un mât, sculpté et peint comme un totem, avait été érigé. Des filaments multicolores étaient accrochés à son sommet. Un cuissot de buffle pendait au bout d'une corde. Tout autour, des offrandes, à même le sol, symbolisaient la jonction entre le monde des hommes et celui des divinités.

Ran, sabre en main, s'approcha, dansa en sautillant autour du mât et du brasier, scandant des onomatopées. Puis, il attaqua le cuissot, le transperça, incisa plusieurs fois la chair, brandissant son bras armé vers le ciel, implorant les dieux. Il recommença une dizaine de fois le même rituel.

À l'aide de la petite coupelle, Roun récupéra les gouttes de sang qui perlaient par les chairs incisées. Le cérémonial terminé, je dus boire ce précieux breuvage, avant de le partager avec mes amis. Puis, ils disposèrent le cuissot au-dessus des braises qui, en se consumant lentement, allaient le rôtir pendant des heures. Lorsqu'il fut à point, nous l'avons dégusté avec appétit, arrosé d'alcool de riz que nous tétions goulûment à l'aide des longues pailles qui plongeaient dans les jarres.

- Tu sais, par discrétion, nous n'avons pris qu'un cuissot. Mais en temps normal, nous avons l'habitude de sacrifier un buffle entier, alors...

Nous écoutions Roun. Chacun s'imaginant la scène : les hommes du village, armés de flèches et de sabres, harcelant l'animal attaché au mât, lui piquant les flancs. La bête repoussait les assaillants qui faisaient preuve de bravoure en l'approchant... Cela pouvait durer des heures jusqu'à ce que l'un d'eux réussisse à transpercer le cou du buffle. Le chef se précipitait alors pour recueillir le sang et le partageait entre les hommes du village, afin de renforcer l'amitié du clan.

En célébrant mon mariage selon leur coutume ancestrale, mes amis m'offraient cet étonnant cadeau d'un autre temps, d'un autre monde, et scellaient à jamais notre amitié.

Vers la fin du repas, Roun semblait gêné, hésitait, puis se décida :

- Jean-Claude, pourrais-tu nous aider à obtenir une pension d'ancien combattant ?
- Ce serait légitime, mais je ne promets rien. Toutefois je me renseignerai et verrai ce qu'il est possible de faire.
- Pas certain que vous obteniez quelque chose, les garçons ! La France n'a pas pour habitude de dédommager ceux qui se sont sacrifiés pour elle ! dit Jean-Pierre, sarcastique.

\*\*\*

Les jours suivants, Tiane vint habiter avec moi. Elle aimait ce quartier résidentiel qui ne comptait que de splendides villas coloniales agrémentées de beaux jardins tropicaux. Malgré les bouleversements dramatiques qui s'annonçaient, ces derniers instants de douceur nous rendaient heureux.

Puis un jour, mon beau-père se décida à répondre à mes incessantes questions, sur les raisons de tout ce chaos. Une étrange discussion démarra entre lui et Roun, chacun étant convaincu d'avoir raison.

- Mon fils, pour comprendre la situation, il faut remonter aux années soixante. À l'époque, les Khmers vivaient heureux. Le pays était prospère. La croissance industrielle était la plus forte de l'Asie du sud-est, et les villes regorgeaient d'opportunités d'emplois. Des hôpitaux modernes, des écoles, des infrastructures routières et aériennes, des usines, des raffineries, des installations portuaires et des barrages hydroélectriques avaient été édifiés. Les paysans possédaient les propriétés qu'ils cultivaient...

- Mais les paysans, bien que propriétaires, vivotaient dans des conditions difficiles, alors que les gens des villes vivaient dans l'opulence, dit Roun en l'interrompant.

- Comme partout, dans le monde, reprit le père. Comme partout, dans le monde...

- Quelle était la langue officielle, à cette époque ? demandai-je, afin de relancer la discussion.

- La langue khmère, mon garçon. Mais, nous n'étudions notre langue que cinq heures par semaine. L'enseignement en français tenait une place prépondérante. Nous dissertions sur les œuvres littéraires de Balzac, Victor Hugo, Jean de La Fontaine, ou bien de George Sand, comme « La Mare au diable ». Bref, personne ne se doutait que l'enfer était à nos portes. Puis vint le temps de la guerre au Vietnam, et le Cambodge se trouva dans une position délicate.

Officiellement, le pays avait adopté une position de neutralité à l'égard de ses voisins. En réalité, Sihanouk avait autorisé les Viêt-Congs à transiter sur le territoire...

Roun s'insurgea en lui coupa la parole.

- Oui, oui ! Mais lorsque les Américains constatèrent que les Viêt-Congs pénétraient dans notre pays et se ravitaillaient via le port de Sihanoukville, l'US Air Force bombarda massivement le Cambodge. C'est le début de tous nos malheurs !

- D'accord, avec vous, Roun, mais vous, les révolutionnaires, vous n'auriez pas dû organiser vos premières opérations contre le pouvoir de Phnom Penh.

- Nous voulions combattre ceux qui n'avaient pas su protéger le peuple...

- Pourtant, pour éviter que la situation dégénère, Sihanouk avait confié des postes ministériels à vos chefs communistes<sup>16</sup>, Khieu Samphân, Hou Yuon, et Hu Nim. Mais vous, les révolutionnaires, au lieu de vous contenir, vous avez accentué vos actions de guérilla.

- Nous serions volontiers restés tranquilles ! Seulement, le Roi Sihanouk nous a chassés, en constituant un nouveau gouvernement pro américain et anticommuniste, donnant à Lon Nol tous les pouvoirs pour nous écraser ! Que pouvions-nous faire d'autre ? dit Roun en m'interrogeant du regard.

---

<sup>16</sup> vers 1950, Norodom Sihanouk baptisa gentiment les communistes de “ Khmers Rouges ”, par opposition aux “ Khmers Bleus ” républicains, aux démocrates “ Khmers Roses ”, et aux royalistes “ Khmers Blancs ”.

- Effectivement, dis-je. En évinçant vos chefs pour nommer Lon Nol Premier ministre et Sirik Matak vice-premier ministre, Sihanouk a commis une grave erreur ! D'autant plus que Sirik Matak, l'irréconciliable ennemi dynastique du Prince Sihanouk, n'eut de cesse de fomenter une révolte contre lui.

- Oui, mon garçon, ce que tu dis est juste. Sirik Matak commença à comploter, accusant Sihanouk de trahison pour avoir soutenu les Viêt-Congs, et organisa sa destitution.

Nous sommes restés pensifs, plusieurs minutes, durant lesquelles chacun se remémorait le coup d'État de mars 1970. L'avant-veille, alors que Norodom Sihanouk était en déplacement à l'étranger, Sirik Matak avait délibérément incité la jeunesse khmère à se révolter contre la présence des civils Vietnamiens, entraînant des troubles violents, faisant des centaines de victimes.

Le soir même, Lon Nol avait convoqué quatre de ses ministres – Sirik Matak, Op Kim Ang, Chhan Sokhum, Un Trâmuch – pour comprendre l'origine de cette révolte.

Les quatre ministres avaient profité de cette rencontre pour demander la révocation du chef de l'État, Norodom Sihanouk, considéré comme trop conciliant avec les Vietnamiens...

Ainsi, dès l'aube, le 18 mars 1970, les troupes gouvernementales avaient envahi la capitale, et l'aéroport de Phnom Penh avait été fermé. L'Assemblée Nationale, réunie au petit matin, avait d'abord traité les affaires courantes. Vers 11 heures, les députés avaient été invités à discuter du « cas Norodom Sihanouk ».

Ce qui suivit eut l'allure d'un parricide. Le ton outrancier des députés à l'égard du roi était à peine croyable, tant il était insultant et teinté d'hystérie.

Si une opposition à Norodom Sihanouk était concevable, le contenu de ces déclarations ne pouvait évidemment pas être pris au sérieux. Ils accusaient Norodom Sihanouk de crimes que 10 vies entières n'auraient pu lui permettre de commettre.

Père reprit la discussion, tenace :

- Ce ne fut pas pour autant le détonateur de cette catastrophe. C'est vous, les révolutionnaires, qui avez accéléré le chaos.

- Non, non, c'est Norodom Sihanouk qui, en exil à Pékin, a appelé le peuple à se soulever contre le régime de Lon Nol ! Souvenez-vous ! C'était le 23 mars, cinq jours après le coup d'État.

Père, poussé dans ses derniers retranchements, dut admettre que Roun avait raison. Le Roi avait bien appelé le peuple à rejoindre les révolutionnaires. Roun insista.

- Lon Nol est un voyou. Rappelez-vous, lorsque des milliers de paysans en colère avaient marché sur Phnom Penh, pour réclamer le retour du Roi.

- Je m'en souviens, et alors ?

- Alors ! Ils furent réprimés dès leur entrée dans la capitale, et dispersés par l'armée qui avait reçu l'ordre de tirer sur la foule. L'affrontement, d'une violence extrême, avait fait de nombreuses victimes. Et la nouvelle s'était répandue dans tout le pays : « *les paysans offraient leur poitrine aux balles des soldats de Lon Nol. À leur cou pendait l'effigie du Roi* », criait-on dans les campagnes.

- C'est certain, dit le Père. Lon Nol venait de commettre une erreur, un crime, qui compromettait l'avenir du régime.

- Ce fut une plaie ouverte à jamais, dans le cœur de milliers de paysans. Elle a creusé un abîme de haine entre eux et les habitants des villes.

- Êtes-vous certain que les paysans nous haïssent ?

- Oh que oui ! dit Roun

- Et pourquoi, selon vous ?

- Parce que la population des grandes villes espérait que les Américains détruisent nos troupes en même temps que les Viêt-Congs, alors que seuls les paysans mouraient sous un déluge de bombes. Ce fut ressenti comme une trahison des gens des villes envers ceux des campagnes.

- C'est aussi la faute des Viêt-Congs qui, tout en vous entraînant, en vous aidant militairement, envahirent notre pays, reprit le père. Je me souviens des déclarations du Prince Sihanouk qui, à plusieurs reprises, essaya de dénoncer l'invasion : *les Viêt-Congs s'infiltrèrent de plus en plus chez nous. Et ils luttent aux côtés des Khmers Rouges pour notre plus grand malheur. Je ne peux plus le cacher. Il est temps que l'opinion mondiale le sache !*

- Je vous l'accorde, dit Roun. Mais le conflit au Cambodge est du seul fait des Américains ! Ce sont eux qui ont organisé le coup d'État du 18 mars 1970. Eux qui poussèrent Lon Nol à commettre des pogroms d'une incroyable cruauté sur les civils d'origine vietnamienne, dont les 12 000 cadavres flottèrent sur le Mékong pendant plusieurs jours. Eux qui envahirent notre pays en avril 1970, avec leurs blindés, leurs troupes terrestres et hélicoptères. J'y étais, je combattais en tant que soldat. Le 1er mai 1970, on s'est retrouvé face à face avec les troupes US, tandis que leurs avions nous bombardaient au napalm. Sans un certain Hun Sen nous périssons tous, broyés sous un déluge de feux...

- Avec qui et où ? demandais-je
- C'était dans le district de Snourl, à côté de Kratiè. Hun Sen était un jeune officier très courageux. Nous appartenions à la résistance nationale pour la protection du pays.
- D'accord, mais qu'avez-vous fait ?
- Puisque Lon Nol et son armée autorisaient les Américains à pénétrer sur notre territoire, nous nous devions de les chasser. Ce fut un combat disproportionné « David contre Goliath », nous étions épuisés, prêts à abandonner, quand Hun Sen a pris le commandement de la section de combat, nous ordonnant de lutter, de résister jusqu'au dernier homme. Puis, d'autres unités nous rejoignirent. Grâce lui et aux renforts nous avons pu repousser l'envahisseur.
- Mais vous n'étiez pas seuls ! Il me semble.
- C'est exact Jean-Claude. Hanoï répliqua le jour suivant et envahit le Cambodge au nom du Prince Sihanouk. Malheureusement ils s'installèrent sur tout notre territoire.
- Qu'est-il devenu ?
- Qui ça !?
- Hun Sen.
- Ceux qui avaient combattu avec lui furent enrôlés dans les commandos, et Hun Sen fut chargé de les former. Maintenant, il doit être à la tête d'un régiment. Mais les dirigeants de l'Angkar se méfient de lui, il prend trop d'initiative.

C'était la première fois que j'entendais parler de cet homme, dont le courage et l'abnégation semblaient sans limite. Je ne savais pas encore que ma route croiserait la sienne quelques années plus tard.

Je repris la parole :

- Roun, ce que tu ne dis pas, c'est que cette invasion confirmait les relations confidentielles que Lon Nol entretenait avec les États-Unis. Bien que le soutien de la CIA ne fût pas formellement établi, j'ai su que des agents de leurs forces spéciales avaient été impliqués...

- Ce n'est pas possible !? Dit le père.

- Si ! Ils devaient évacuer les conspirateurs, et faire sauter le Palais Royal en cas de problèmes. De plus, au début de la guerre au Vietnam, Washington avait déjà commandité plusieurs actions pour renverser le prince Norodom, voire l'assassiner. Ajoutais-je.

- Pourquoi vouloir commettre un tel crime ? demanda mon beau-père.

- Les États-Unis voulaient intervenir au Cambodge, Norodom refusait. Les généraux américains et leurs services secrets étaient persuadés, que les Viêt-Congs avaient établi leur QG dans un bâtiment fortifié quelque part à l'est de Phnom Penh. Mais ils ne le trouvèrent pas, et les troupes américaines furent repoussées par les Viêt-Congs et les Khmers Rouges. Alors, la deuxième vague de bombardements fut ordonnée par Nixon, malgré la neutralité du pays. Un crime qui avait l'aval de Lon Nol...

- Vous voyez, même Jean-Claude le confirme ! ajouta Roun. Ainsi, durant trois ans, l'US Air Force pilonna le pays deux fois par jour. Les paysans devinrent fous ! Ils durent faire face à la famine, à la misère. Ils rejoignirent les révolutionnaires afin de combattre Lon Nol, qui avait accepté cette situation.

Père s'était tu. Il n'aimait pas les républicains, mais n'appréciait pas qu'un révolutionnaire puisse lui tenir tête, même si celui-ci avait raison.

Malgré leurs divergences, ils étaient d'accord sur un point : Lon Nol et ses amis Américains étaient bien à l'origine de la catastrophe.

Après cette discussion animée, nous partageâmes un copieux repas, sans aucune animosité. Pourtant, Roun lança une dernière pique :

- Qu'avez-vous ressenti lorsque, le 5 octobre 1970, le Parlement a aboli la monarchie et proclamé la République du Cambodge ?

- ...



## 2.2 - La chute de Phnom Penh

### *Cambodge – Phnom Penh – février 1975.*

Peu à peu, les uns après les autres, nos voisins occidentaux partirent discrètement. Nous restâmes seuls dans le quartier résidentiel, devenu lugubre et désert. Avais-je accéléré leur départ, en partageant avec eux mes craintes sur la chute imminente de Phnom Penh !? Je l'espérais, sans en être certain !

Par contre, mes amis Khmers et ma nouvelle famille ne me crurent pas, lorsque je les suppliais de quitter la capitale au plus vite. Tout se passait comme si les illusions et les idées reçues les empêchaient de voir la réalité. *Que peut-il nous arriver ? Entre Khmers, on pourra sûrement s'arranger !* me disaient-ils.

Les Khmers Rouges renforcèrent leur domination. Le Mékong et ses voies fluviales furent coupés, les voies terrestres bloquées, Phnom Penh fut encerclée. Seul un pont aérien improvisé empêcha l'asphyxie complète de la capitale. Mais l'aéroport de Pochentong, quotidiennement sous les tirs de roquettes, devint vite inutilisable. Le piège se referma.

Parmi le dernier flot de réfugiés refluant vers la capitale, les soldats de Lon Nol, désarmés, revenaient en traînant derrière eux, femmes et enfants, sur des bicyclettes encombrées de casseroles, d'ustensiles domestiques.

Depuis longtemps, les défenseurs de la ville avaient perdu tout esprit combatif. Ils se battaient à la petite semaine, sans aucune conviction ni aucun plan, gonflant les rangs des trois millions de personnes qui s'étaient réfugiées dans Phnom Penh, soit plus de la moitié de la population du pays.

Puis, vinrent les soirs où d'étranges équipages, en quête de rapines, rôdèrent dans notre quartier. Pour plus de sécurité, Tiane alla se réfugier chez ses parents. Ils habitaient en face du joli jardin qui ornait l'entrée principale du marché central. Cette superbe bâtisse, dotée d'un immense dôme, de quatre ailes, avait été construite par les Français en 1937.

Dès l'encerclement de la capitale, les échoppes s'étaient vidées, la nourriture était devenue rare, et les réfugiés avaient envahi les lieux. Alors qu'avant, tout ce qui se mangeait se trouvait là, installé sur des tréteaux, sur des nattes posées à même le sol ; cru ou cuit, vivant ou mort, grillé ou séché ; insectes, crabes, poulets, cochons, poissons, serpents. Les étals embaumaient l'air d'odeurs puissantes, de senteurs délicates, où flamboyaient multiples couleurs. Tout ça, c'était fini !

Cette situation déprimait mon beau-père, qui me confiait au quotidien son désarroi. Chaque fois, c'était le même dialogue :

- Maintenant que vous êtes mariés, tu dois emmener Tiane et ses sœurs en France.
- Père, je vous l'ai déjà dit, je dois attendre la fin officielle de notre mission, je ne peux pas désertier !
- Ce sera trop tard, mon fils, je le crains !

Le mois précédent, devant la gravité de la situation, j'avais demandé à l'État-major de mettre fin à notre mission. Mais la réponse avait été sans appel :  *votre mission est maintenue. Malgré les risques que cela comporte, vous devez recueillir des renseignements complémentaires.*

Incroyable ! À leurs yeux, nos vies ne valaient rien. Pourquoi étais-je si aveuglé par mon devoir militaire ? Pourquoi n'ai-je pas désobéi aux ordres ?

J'étais probablement trop jeune et trop fraîchement sorti du moule militaire qui me disait d'obéir coûte que coûte. « La patrie d'abord ! » Quelle bêtise ! Je ne réalisais pas que mon obéissance nous poussait vers un destin tragique.

Vers le milieu du mois de mars, les tirs de roquettes se firent plus nourris. À chaque coup de boulot des ennemis, à chaque nouvelle hécatombe, à chaque destruction provoquée par les roquettes de 122 mm, nous ressentions un immense désespoir.

Le 26 mars, des roquettes tombèrent dans un lycée de la ville, faisant de nombreuses victimes. Le jour même, tous les établissements scolaires furent fermés. Puis la situation de Phnom Penh empira. Les tirs redoublèrent d'intensité, leurs sifflements infernaux continuèrent deux jours et deux nuits durant.

Le 1er avril, Lon Nol démissionna et s'enfuit avec sa famille aux États-Unis, précédé par d'autres membres du gouvernement, dont le général Sosthène Fernandez qui avait fui les jours précédents, abandonnant le peuple à son triste sort.

Quelques jours plus tard, je reçus un message de l'État-major, arrivé par la liaison chiffrée. René décoda le message, et Jean-Pierre rassembla l'équipe dans le jardin de l'ambassade. Ils étaient tous fébriles, et attendaient l'ordre de rapatriement avec impatience.

*EMA, 5 avril 1975 – 19 h 00 – SD*

- . Mission suspendue – stop -*
- . Désarmement des moyens – stop -*
- . Destructions des documents – stop -*
- . Abandon des masses imposantes – stop -*
- . Attendre ordres complémentaires – stop -*

*CEMA*

Je pris la parole :

- En clair, le Chef d'état-major des armées (CEMA) nous demande de démonter tous les équipements, de les détruire, et de les disperser. Nous allons brûler tous les documents compromettants. Après avoir désarmé nos shelters et détruit tous les équipements, Roun et Ran les abandonneront dans des zones reculées.

- Bref, faire place nette et ne laisser aucun indice dans l'ambassade qui révélerait notre mission, conclut Jean-Pierre.

- Mais nous n'avons toujours pas l'ordre de rentrer ! hurla René.

Un lourd silence, où se mêlaient angoisse et incompréhension, s'installa. Jean-Pierre m'interpella.

- Pourquoi l'État-major maintient-il notre présence, puisse que nous devons détruire nos moyens de renseignement ? Qu'attend-il de nous ?

- Jean-Pierre, nous devons tenir jusqu'à nouvel ordre, afin de fournir des informations sur les derniers combats.

- Les derniers combats ! Le Cambodge est sous la domination des Khmers Rouges. Seule la capitale Phnom Penh résiste encore un peu. Au Vietnam, Saïgon, encerclée, vit ses dernières heures également. Que pouvons-nous faire de plus ? C'est pourtant clair ! NON ? Phnom Penh et Saïgon ne vont pas tarder à rendre les armes. Quelles informations complémentaires pourrions-nous fournir ? insista Jean-Pierre.

En colère, il tourna le dos à l'équipe et s'en alla fumer une cigarette pour se calmer. En leur répondant ainsi, j'étais conscient de mon non-dit.

L'État-major, qui se méfiait du Quai d'Orsay, voulait que je confirme ou infirme tous les renseignements en provenance de Saïgon que retransmettait l'officier télégraphiste. J'étais devenu le témoin privilégié de la chute inévitable de l'armée américaine.

À la lecture des messages de détresse captés ici ou là sur les postes radios de l'ambassade, le puzzle s'était reconstitué peu à peu, et la vision globale s'était imposée comme une évidence. L'unique objectif de la France était de déstabiliser cette partie du monde, afin de provoquer l'enlèvement des forces américaines. Nos renseignements avaient permis au gouvernement français de suivre l'évolution de la situation générale et, surtout, d'évaluer l'impact de son aide apportée aux Khmers Rouges et, indirectement, aux Viêt-Congs, afin de la renforcer lorsque c'était nécessaire.

En les aidant, la France mettait fin au régime pro américain de Lon Nol. Elle favorisait la circulation des forces Viêt-Congs dans le Royaume, afin de mieux combattre au Sud Vietnam. Ainsi, sous couvert d'aider le Roi Norodom Sihanouk à reprendre le pouvoir, la France cachait un objectif inavouable, celui d'empêcher les Américains de gagner leur guerre...

Et le Cambodge, État neutre et pacifique, était devenu le point focal de la guerre du Vietnam, le lieu où se jouait la victoire ou la défaite.

La France était en passe de réussir, mais au détriment des populations khmères et sud-vietnamiennes, victimes des dégâts collatéraux et des conséquences qui ne manqueront pas de se produire...

\*\*\*

Le 12 avril, comme chaque matin au lever du jour, lorsque les tirs de la nuit stoppaient pour une trêve de quelques heures, je déambulais dans Phnom Penh en quête de vivres. Depuis quatre jours, nous n'avions plus rien. À peine un kilogramme de riz pour nourrir toute la famille. Les quelques denrées qui entraient dans la capitale étaient dérobées, ou vendues à prix d'or, ce qui accentuait la détresse des pauvres gens.

Dans une ruelle, une vieille femme accroupie vendait quelques liserons d'eau et des tiges de nénuphars. Je m'empressai de les acheter.

Sur la rive du Tonlé Bassac, un pêcheur attrapait quelques poissons, mais refusa de me les vendre.

Revenant avec mon maigre butin vers le marché central, un bruit énorme, assourdissant, se fit entendre. Le bruit caractéristique d'une escadre d'hélicoptères. Une douzaine de Sikorsky MH-53, hérissés d'armes à feu, passa au ras des toits, puis plongea vers le centre de Phnom Penh.

Cette audacieuse opération, baptisée "*Eagle Pull*", ne venait pas sauver les habitants de Phnom Penh. Oh que non ! Les Américains se précipitaient pour sauver les leurs. Uniquement les leurs !!!

Juste avant de partir, John Gunther Dean, ambassadeur des États-Unis d'Amérique, adressa une lettre au Prince Sirik Matak ainsi qu'à de nombreuses autres personnalités :

*Phnom Penh, 12 avril 1975, 07 heures du matin.*

*Excellence,*

*J'ai reçu l'instruction du secrétaire d'État d'assurer le départ immédiat de tous les citoyens américains restants à Phnom Penh, et de nos employés khmers qui souhaiteraient partir avec nous, parce que leurs vies pourraient être en danger s'ils demeurent au Cambodge. Comme je vous l'ai expliqué récemment, nous n'aurons qu'un certain nombre de places sur nos moyens de transport aériens pour les membres clés de votre gouvernement qui désireraient quitter le pays maintenant et qui sont les plus exposés.*

*Comme je vous l'ai dit, la décision quant à cette offre dépend de vous et je compte sur vous pour informer les personnes en question. Ceux qui décideraient de partir doivent emmener seulement la famille la plus proche (épouse et enfants) car les places disponibles sur nos moyens de transport sont limitées.*

*Veillez informer aussi rapidement que possible les personnes que vous désirez évacuer ou qui sont désireuses de quitter le pays avec nous, car elles n'ont que deux heures pour préparer leur départ et se rendre à l'ambassade américaine. Ceux qui veulent partir doivent venir immédiatement à l'ambassade des États-Unis (bureau Moha Vithea – 9 Tola.). Chaque personne peut prendre un sac ou une valise qui peut être posée sur les genoux. L'heure du départ est prévue à 9 h 30 ce matin (12 avril) de notre ambassade.*

*Les personnes qui arriveront après l'heure auront manqué leur chance de partir avec nous.*

*Veillez accepter, Excellence, mon cher ami, mes sentiments loyaux et amicaux...*

Le Prince Sirik Matak, lui répondit sur l'heure :

*Phnom Penh, 12 avril 1975, 08 heures du matin.*

*À John Gunther Dean,*

*Je vous remercie sincèrement pour votre offre de me transporter vers la liberté. Mais je ne peux, hélas, partir d'une manière aussi lâche. Quant à vous et en particulier votre grand pays, je n'ai jamais cru un moment que vous abandonneriez un peuple qui a choisi la liberté. Vous nous avez refusé votre protection ; nous ne pouvons rien n'y faire ! Vous partez, et je souhaite que vous et votre pays trouviez le bonheur sous le ciel.*

*Mais, notez bien, si je meurs ici dans mon pays que j'aime, tant pis, car nous sommes tous nés et nous devons mourir un jour. Je n'ai commis qu'une erreur, ce fut de vous croire et de croire les Américains...*

Mais la proposition des Américains était intenable. Peu de personnes purent se rendre à l'ambassade avant l'heure de départ, excepté la centaine d'employés khmers présents dans l'ambassade.

À partir de ce jour, les Khmers Rouges resserrèrent leur étau ; bombardant Phnom Penh jour et nuit, criblant le ciel des stries de leurs balles traçantes, tuant des innocents sous une pluie de roquettes. On avait compté de nombreux morts dans la ville. Dans la nuit du 16 au 17 avril 1975, la fréquence des tirs redoubla. Au hasard, sur la population pour saper le moral, les explosions se firent de plus en plus violentes, plus proches. Un obus de 122 mm tomba dans la cour de la demeure de mes beaux-parents, ravageant tout alentour. Des débris jonchaient le sol. Une fumée noire avait envahi les lieux. Il nous fallut trouver un endroit plus sûr.

En sortant, je découvris les corps de nos voisins, ensevelis sous des monceaux de gravats. Le mari avait été tué par la déflagration, la femme respirait encore, et protégeait son enfant en le tenant dans ses bras. Avec le père de Tiane, nous pûmes les évacuer et les conduire vers une énorme bâtisse à demi écroulée. Le toit et les deux premiers étages avaient été détruits mais, au creux des éboulis et des fondations, un immense refuge nous permit d'y passer le reste de la nuit.

Avant l'aube, les tirs cessèrent. Quelques heures plus tard, des hurlements se firent entendre. Des haut-parleurs vomirent des ordres, et des coups de feu retentirent.

- Les Khmers Rouges viennent d'envahir la capitale. Ils demandent aux habitants de sortir de leur maison et aux étrangers de rejoindre leurs ambassades respectives. Que faisons-nous, demanda Tiane ?

- Rendons-nous à l'ambassade de France, nous y serons à l'abri. Dis-je.

- Allez à l'ambassade si vous le voulez. Nous, nous allons à l'hôpital Calmette, où nous serons en sécurité, dit mon beau-père.

- Êtes-vous certain que les Khmers Rouges n'attaqueront pas l'hôpital ?

- Bien sûr ! D'abord, je dois rejoindre le personnel médical qui a besoin de moi. Et puis les Khmers rouges épargneront ceux qui s'y trouvent, dit-il sans grande conviction, afin de rassurer sa femme et ses filles.

Avant de nous séparer, il posa ses mains sur mes épaules, m'attira à lui et dit :

- Mon fils, **Kroussar**<sup>17</sup>, dit-il affectueusement. Ne nous oublie jamais, car nous t'aimons. Avant tout, tu dois tout faire pour défendre et protéger ma fille. Toi seul peux être son protecteur et remplacer son père. Elle t'aime, je le sais, vous...

Il ne put finir sa phrase, l'émotion était trop vive. Prenant ses autres filles par la main, il supplia sa femme de le suivre, puis ils coururent vers l'hôpital. En m'appelant plusieurs fois par mon surnom, Kroussar, il me confiait la lourde responsabilité de veiller sur Tiane. Ce surnom, il me l'avait donné le jour où Tiane m'avait présenté à ses parents. C'était une marque d'affection confirmant que notre relation était celle d'un fils lié à sa famille, et aussi en l'honneur d'un fils disparu qui avait porté ce surnom.

Les Khmers sortir de chez eux pour acclamer les Khmers Rouges, qui les avaient délivrés du gouvernement de Lon Nol. Après cinq années consécutives de combats acharnés, causant des pertes massives en vies humaines, la destruction de l'économie et la famine, le Cambodge allait renaître sous une république où l'égalité pour tous serait la devise.

Les petits soldats tout vêtus de noir, arborant un Krama à damier rouge et blanc, symbole de leur identité, ne prêtèrent aucune attention à l'accueil enflammé de la foule.

---

<sup>17</sup> Kroussar : veut dire famille en khmer. Mais surtout, c'était le surnom du fils aîné de la famille, qui fut tué lors d'un bombardement américain, en 1970. En hommage à leur fils disparu, ils me donnèrent ce surnom.

Ces groupes silencieux et ordonnés remontèrent les rues, en file indienne, la Kalachnikov en bandoulière, grenades sur la poitrine, visage fermé, sans un mot, sans un sourire. Ils étaient épuisés, affamés. Cette marée noire submergea la ville.

Rapidement, elle occupa tous les ronds-points, tous les carrefours, arrêtant et fouillant chaque véhicule. Puis soudainement, les hurlements des haut-parleurs redoublèrent. Les gamins en noir frappèrent aux portes en criant : « *les Américains vont bombarder la ville. Partir tout de suite. Ne rien emporter, ne rien fermer, nous veillons. L'Angkar veille !* ».

À cet instant, personne n'avait conscience que le pire était à venir.

La liesse populaire fit place à l'étonnement, puis à la consternation, enfin à l'angoisse.

Des milliers de personnes s'entassèrent dans les rues, ne sachant que faire. D'autres, par centaines, ainsi que les Occidentaux encore présents dans le pays, se dirigèrent vers l'ambassade de France, dernière représentation diplomatique restée ouverte, dernier espoir de refuge.

Vers 15 heures, à l'instant même où mon épouse essayait de pénétrer dans l'ambassade, alors que j'étais resté en arrière pour porter assistance, les deux gendarmes de l'ambassade fermèrent le portail et refoulèrent les Khmers venant demander l'aide et l'assistance de la France.

Très vite, ce fut la panique. Les familles, affolées, abandonnèrent leurs véhicules, jetèrent leurs bagages, puis escaladèrent les grilles de l'ambassade. Sans que les gendarmes ne puissent contenir cet assaut désespéré. Tiane avait pu se faufiler, j'étais rassuré.

D'autres repartent, résignées, accablées, incrédules, face à l'attitude des Français. Parmi eux, le Prince Sisowath Monireth, Officier saint-cyrien de la plus prestigieuse École Militaire de l'armée de terre française, ancien combattant de 1939, ex-légionnaire, chevalier de la Légion d'honneur. Il se dirige vers l'ambassade pour solliciter de l'aide, attend désespérément devant le portail, fait face à des Français goguenards à l'abri derrière les grilles, puis repart à pas lents, sous les regards impassibles des membres du consulat.

Par la suite, seuls les Occidentaux furent autorisés à envahir les lieux. "Envahir", le mot est faible. L'ambassade de France s'était transformée en camp international. Responsables de l'ONU, diplomates de tous pays, correspondants de la presse internationale, expatriés français... En quelques heures, nous fûmes plusieurs milliers, entassés partout, dans le jardin, sous les arbres, dans les couloirs des bâtiments...

Des centaines de Khmers, dont plusieurs responsables du régime venant de tomber, avaient réussi à s'y réfugier. Ils nourrissaient l'illusion d'une protection. Ils vivaient leurs derniers instants de liberté, mais ils ne le savaient pas encore.



## 2.3 – Abandonnés par la France

*Cambodge – Phnom Penh – 18 avril 1975.*

Sur les ondes, Radio Phnom Penh, la voix des révolutionnaires se fit menaçante : *Nous ordonnons à tous les ministres et tous les généraux de se rendre immédiatement au ministère de l'information pour organiser le pays. Vive les forces armées populaires. Vive la révolution du Cambodge!*<sup>18</sup> !

Les quelques hommes de bonne volonté qui répondirent à l'appel furent emmenés au stade olympique. Là, piégés, ils furent exécutés.

Pendant ce temps, la presse française faisait l'éloge du 18 avril. Dans son édition du jour, alors qu'au Cambodge commençait le plus terrible des exodes, le journal l'Humanité était sans équivoque.

Le lecteur pouvait lire une phrase adressée par le secrétariat du comité central du PCF à l'intention des Khmers Rouges : *C'est la victoire du peuple en armes ! Nous vous adressons nos plus chaleureuses félicitations.*

Libération, Le Monde saluèrent la chute de Phnom Penh. Les autres journaux restèrent plus prudents...



<sup>18</sup> កម្ពុជា = Cambodge, se prononce Kampouthiir (et s'écrit Kampuchea en translittération latine).

Tel un tsunami, trois millions de personnes submergèrent les avenues. Cette marée humaine, silencieuse, apeurée, passa devant l'ambassade de France en direction des provinces du Nord-ouest. L'hôpital Calmette et les cliniques furent évacués. Le personnel médical, les patients invalides, les malades et les blessés, furent jetés dehors, sans ménagement. Les grands malades intransportables furent exécutés sur place. Des infirmières, des médecins, attelés à des tables à pansements, à des lits roulants, traînèrent les malades, dont certains avaient encore le flacon de plasma se balançant au-dessus de leur tête. Les valides aidèrent les plus faibles, et les invalides furent traînés, misérablement.

Épuisés, mourant de faim et de soif, sous une chaleur accablante, ils furent nombreux à périr sur la route.

En quelques heures, les Khmers Rouges évacuèrent toutes les grandes villes. Aux différents barrages, les révolutionnaires collectaient les montres, les stylos, jetaient l'argent dans les fossés. Quelques garçons aux cheveux longs et lunettes de soleil, considérés comme dégénérés par la pop music, furent fusillés sur place.

De leur côté, les autorités thaïlandaises s'empressèrent de fermer la frontière, le piège se referma sur le peuple Khmer.

Tiane passa une grande partie de la nuit à discuter avec les dignitaires réfugiés dans l'ambassade : Ung Boun Hor<sup>19</sup>, la princesse Man Manivanh Phavnivong, et plusieurs membres de la branche royale Sisowath, qui avaient réussi à pénétrer.

---

<sup>19</sup> Président de l'Assemblée nationale Khmère.

Elle les connaissait tous, pour les avoir fréquentés lors des grandes cérémonies annuelles, lorsqu'elle partageait, avec ses parents, les places d'honneur réservées aux membres du gouvernement.

Assis à ses côtés, je l'observais, admirant sa capacité à soutenir et encourager les plus désespérés.

À l'aube du 19 avril, une personne qui m'était inconnue vint enregistrer les noms des notables. Cela m'intrigua, surtout lorsque celui de Tiane fut ajouté. À qui cette liste était-elle destinée et pourquoi !?

Vers neuf heures, les relations avec les Khmers Rouges s'envenimèrent. Jean Dyrac, le nouveau « chargé d'affaires », fut sommé de livrer tous les anciens membres du gouvernement de Lon Nol, ainsi que tous les notables khmers n'ayant pas la double nationalité. Sinon, les Khmers Rouges menaçaient de venir les chercher eux-mêmes. Du moins c'est ce que Jean Dyrac croyait, il en était persuadé... à tort. Convaincu par un dénommé Bizot, qui venait de rejoindre l'ambassade.

Jean Dyrac était arrivé fin mars, muté en urgence, pour combler la défection d'Albert Pavec. Car, le lundi 17 mars 1975, Pavec, le pleutre, avait fui le pays avant tout le monde. Ayant découvert le statut de Roun et de Ran, il avait eu peur et exigé que les gendarmes les expulsent de l'ambassade. Après, il s'était terré comme une bête, le pleutre. Dès que la première roquette tomba sur la ville, il déserta.

Quant à François Bizot, qui parlait un peu la langue khmère, il s'était imposé dès les premières heures comme interprète. Depuis, il avait pris l'ascendant sur Dyrac, était devenu son assistant particulier, et se chargeait des relations avec les Khmers Rouges.

Immédiatement, la demande d'expulsion se répandît comme une traînée de poudre. Ce fut la panique.

Chacun voulut profiter des quelques heures avant l'ultimatum pour trouver une solution qui, pour sa femme, son fils, son mari... J'étais atterré, je cherchais à comprendre ce qui se passait.

- Qui a donné l'ordre d'établir la liste des personnalités réfugiées dans l'ambassade ? Et, surtout, qui a décidé de la transmettre aux Khmers Rouges ? dis-je à haute voix.
- Probablement Jean Dyrac ! répondit Jean-Pierre.
- Non, ce n'est pas possible ! Jean Dyrac n'a pas pu prendre cette décision tout seul.

Ce dernier courait dans tous les sens, désespéré, à la recherche du sieur Bizot. Lorsqu'il arriva à ma hauteur, je lui barrai la route et lui demandai.

- Qui a ordonné de livrer les notables ?
- Cela ne vous regarde pas ! Et qui êtes-vous ?
- Je suis en mission officielle pour l'État-major des armées.
- Et alors ?
- Cela me regarde, puisque mon épouse est concernée !
- Votre épouse ?
- Oui, et j'aimerais comprendre ce qui se passe.
- Je ne vous connais pas. J'ai plus urgent à faire que de discuter avec vous.
- Attendez ! Pourriez-vous au moins établir un passeport français pour mon épouse ? Nous sommes mariés. Nous avons les documents le certifiant.

Sans me répondre, il me tourna le dos et s'en alla.

À l'évocation de notre mariage si récent, merveilleuse promesse de joie profonde et durable, le joli visage de Tiane s'obscurcit, se figea... puis, elle murmura :

- Nous ne sommes mariés que depuis deux mois. Ma provision de bonheur n'est pas bien lourde pour affronter ce qui m'attend...

Ses mots admirables, d'une tristesse inouïe, m'accablèrent ; ma gorge se noua, mon regard s'embruma... une rage violente me submergea. Comme un fou, je courus vers Dyrac et le rattrapai. Désarmé, je le forçai à s'arrêter en l'agrippant par le bras. J'insistai, le suppliai même. Mais il refusa de m'écouter. Il réussit à s'échapper et se précipita vers le consulat.

Je savais que les documents officiels, qui prouvaient notre mariage, ne seraient pas acceptés par les Khmers Rouges. Seul un passeport français permettrait à Tiane de partir avec moi.

Dans la nuit, Jean Dyrac et quelques personnes fabriquèrent de vrais faux passeports pour ceux qui, parmi les Khmers, étaient susceptibles d'en posséder.

Je gardai l'espoir que l'un de ces précieux sésames me soit remis. Mais rien, pas même un regard, pas même une excuse... Pourtant, Tiane était officiellement la femme d'un Français. Elle vint vers moi :

- À quoi penses-tu ? Tu es bien mystérieux !

- C'est bien pour un homme d'avoir un peu de mystère. Non ?

- Alors, ça va finir comme dans les contes de fées, tout va s'arranger et on aura beaucoup d'enfants ?

- Dans quelques jours ce ne sera plus qu'un mauvais cauchemar et...
- menteur ! Tais-toi ! dit-elle en blottissant sa tête dans le creux de mon épaule, elle continua. Je suis complètement perdue, je ne sais plus où j'en suis.
- Personne ne le sait. Mais, au fond de moi, je ne peux pas accepter l'idée que nous soyons séparés.
- Chut ! Embrasse-moi.

À la fin de l'ultimatum, les responsables politiques de l'ancien gouvernement et les notables khmers furent regroupés dans le jardin.

Il pleuvait, en ce dimanche matin du 20 avril. Le temps semblait s'être arrêté. Au-dehors, les Khmers Rouges s'impatientaient. La nervosité était palpable des deux côtés. Les deux gendarmes ouvrirent le portail. Tiane se blottit contre moi, refusant de les rejoindre. Son nom fut appelé à plusieurs reprises, je sentis sa main m'échapper...

J'essayai de capter quelques secondes de sa présence. Elle se leva, s'avança vers eux, se retourna en m'adressant un baiser soufflé du creux de sa main, cria mon prénom à plusieurs reprises, puis se fondit parmi les autres. Je voulus tenter quelque chose, mais Jean-Pierre me retint avec force.

- Que veux-tu faire, seul, sinon déclencher une catastrophe ? Sois raisonnable, Jean-Claude !

Au moment de partir, il y eut un mouvement de recul, beaucoup refusèrent d'avancer. Le Prince Sisowath Sirik Matak s'avança, seul, digne. Il franchit le portail et monta dans la jeep qui l'attendait.

Puis, sous le contrôle de Jean Dyrac et de ses collaborateurs, le groupe, la peur au ventre, se dirigea d'un pas lent vers la sortie.

Les deux gendarmes veillaient à la bonne marche de l'opération, poussant les hésitants, empoignant les récalcitrants, expulsant brutalement : la princesse Manivann, sa fille, son gendre et ses petits-enfants, le ministre de la Santé (Loeung Nal), le président de l'Assemblée nationale (Ung Boun Hor) que Tiane essayait tant bien que mal de reconforter, et tant d'autres ; Jean Dyrac ne broncha pas. Il était comme tétanisé, incapable de prendre la moindre décision, alors que tous le suppliaient de faire quelque chose. Ils montèrent à bord des véhicules.

Le visage de Tiane apparut une dernière fois, triste, grave, puis disparut. La mort les attendait, ils le savaient !

Accablé, spectateur de mon impuissance, je me réfugiai derrière les bâtiments. Là, plusieurs centaines de Khmers étaient cachées, attendant je ne sais quel salut. Beaucoup de jeunes enfants, certains sans leurs parents. Qu'allaient-ils devenir ?

Je croisais Jean Dyrac qui, dépassé par les événements, pleurait comme un enfant, la tête appuyée sur le montant d'une porte, et répétait : « *Nous ne sommes plus des hommes !* ».

Pourtant, il s'était réjoui de l'arrivée des Khmers Rouges dans Phnom Penh, affirmant même que ceux-ci avaient choisi de passer devant l'ambassade, pour saluer le soutien de la France. Mais il n'en était rien. Était-ce son interprétation personnelle, ou bien relayait-il celle de sa hiérarchie, qui voyait dans ce soulèvement populaire une revanche des Khmers sur l'intervention américaine au Cambodge ?

Le lendemain, 21 avril, les Khmers Rouges exigèrent que toutes les armes soient déposées devant l'ambassade, ainsi que les appareils photos, les caméras, et tous les rouleaux de pellicules. Beaucoup s'empressèrent de s'exécuter. Tout fut entassé pêle-mêle près du portail.

De mon côté, je pris le risque insensé de cacher nos six PA-9 (pistolets automatiques 9 mm), et jetai nos pistolets-mitrailleurs sur les armes entassées au bord de la route.

Pour des raisons de sécurité et de discrétion, j'avais caché, sous le fond amovible d'un coffret à bijoux en bois précieux, toutes les pellicules photo de notre mission, mais aussi celles de la cérémonie du mariage, des fêtes familiales, des promenades. En arrivant à l'ambassade, j'avais confié mon coffret au secrétaire de Jean Dyrac, lui demandant de le cacher dans son bureau.

Mais je fus pris d'un doute. Craignant d'être victime d'une ignominie, je m'approchai du portail, et ce fut le choc ! Une seconde blessure en plein cœur ! Mon coffret gisait là, éventré, livrant ses pellicules parmi les bobines de films des reporters. Fou de rage, je courus vers le consulat, montai au premier étage, où était situé le bureau du Consul, et entrai menaçant. Dyrac était seul, désespéré.

- Pourquoi agissez-vous ainsi ? N'avez-vous pas honte ? dis-je en m'approchant.
- De quoi parlez-vous ?
- Du coffret que j'ai confié à votre secrétaire !
- Ah oui ! Mais il contenait des pellicules photo, et les Khmers Rouges...

- Vous n'êtes même pas digne de votre fonction. Je vais vous faire regretter vos actes...

Jean-Pierre, qui m'avait suivi, me barra la route.

- Arrête, Jean-Claude, par respect pour sa fonction et son âge. Il est ton aîné de plus trente ans, vous ne pouvez pas vous affronter. Et puis la violence ne résoudra rien.

Effondré, je m'enfuis au fond du jardin en évitant les réfugiés. Chaque visage, chaque silhouette ravivait ma peine, me rappelait la cruelle absence de Tiane. Jean-Pierre vint s'asseoir près de moi.

- Pour avoir vécu l'assassinat de mon épouse en Algérie<sup>20</sup>, j'aimerais te dire qu'on s'en remet, mais c'est faux. La seule consolation, c'est peut-être que l'on s'habitue à la peine.

Il se tut un long moment, puis il reprit.

- Sache que tu ne seras plus jamais le même. Il y aura toujours un vide, et il te faudra vivre avec. Rien ne pourra jamais remplacer Tiane. Mais lorsque tu auras compris cela, que tu accepteras la souffrance, tu pourras penser à elle. Tu pourras te rappeler tout l'amour qu'elle t'apportait, toute la joie qu'elle avait d'être avec toi. Me comprends-tu ?

Je fis non de la tête, et dis :

- La seule femme que je n'ai jamais aimée disparaît du jour au lendemain, est-ce que tu comprends cela, toi aussi...

---

<sup>20</sup> La femme et la belle-famille de Jean-Pierre, d'origine pieds-noirs, ont été massacrés à Oran, le 5 juillet 1962, quelques heures avant la proclamation d'indépendance de l'Algérie.

- Ce que je veux dire, Jean-Claude, c'est qu'en étouffant ta peine, tout ce que tu vas faire c'est te priver de tous tes souvenirs d'elle, de votre première rencontre à son dernier sourire. Accepte la peine, Jean-Claude, accepte-la. Sinon, tu vas tout effacer.

En entendant ces mots d'une gentillesse inouïe, je m'écroulai en pleurs dans ses bras. Nous restâmes là, assis, pendant deux heures. Jean-Pierre m'enlaçant par l'épaule, nous pensions à nos épouses.

Dans la soirée, les Khmers Rouges, postés à l'extérieur, furent informés qu'il y avait encore des personnalités khmères dans l'ambassade. Ils exigèrent qu'ils soient tous livrés. Dyrac s'exécuta et organisa une seconde vague, de son propre chef, influencés par le sieur Bizot et d'autres français.

Au matin du 22 avril, plusieurs centaines de personnes<sup>21</sup> se regroupèrent devant les bâtiments du consulat, sur deux colonnes, bagages à la main. Je regardai cette procession qui avançait vers le portail. Les hommes s'efforçaient de sourire, les femmes pleuraient, les enfants criaient. Quelques personnes se joignirent au cortège, deux Français, un Italien, un Suisse, un Laotien et un Thaïlandais, qui auraient pu rester, mais qui ne voulaient pas abandonner leur femme, leur enfant, ou leur père...

Face à tant de détresse et à l'absence de compassion de mes compatriotes, je ne pus retenir mes larmes, et m'éloignai vers le fond du jardin.

L'ambassade de France, qui était pour eux un refuge, un lieu d'espérance, était devenue un piège immonde. Comment peut-on livrer ces gens, ces enfants sans défense ? Quelles seront leurs chances de survie ?

---

<sup>21</sup> 1297 Khmers furent expulsés manu militari et livrés à leurs bourreaux.

- Tu sais, dis-je à Jean-Pierre qui me rejoignait. Je regrette de ne pas m'être livré aux Khmers Rouges. Depuis deux jours, je me sens lâche et je salue la bravoure de ceux qui viennent de se mêler aux expulsés.

Jean-Pierre posa sa main sur mon épaule, nous marchions silencieux. Ce regret m'accompagna durant de longues années, répétant sans cesse que ma présence auprès de Tiane aurait pu la protéger, lui donner la force de tenter quelque chose, voire la sauver !

Le lendemain, Michel Lorraine m'apprit que les Khmers Rouges avaient établi une "liste noire", je lui dis que je savais et qu'elle ne concernait que les sept traîtres désignés par Norodom Sihanouk<sup>22</sup>.

Lorraine me précisa qu'elle concernait également les noms des étrangers à "faire disparaître" aussitôt après la chute de Phnom Penh. Tous ceux qui avaient transmis des informations sur le déroulement des derniers événements devaient être liquidés. Son nom, le mien, ainsi que d'autres, dont beaucoup m'étaient inconnus, y figuraient ! Qui avait bien pu nous trahir ?

De plus, Michel Lorraine redoutait d'être dénoncé par un certain Jean Ermini, officier du SDECE, qui fricotait on ne sait quoi avec les révolutionnaires et qui connaissait la présence de notre équipe.

Depuis la veille, il avait disparu ! Était-il encore là ? Était-ce lui qui nous avait dénoncé ?

Si c'était le cas, il se faisait très discret, tout comme mon équipe d'ailleurs.

---

<sup>22</sup> Les sept traîtres : Lon Nol, Sirik Matak, Son Ngoc Thanh, Cheng Heng, In Tam, Long Boret et Sosthène Fernandez.

Car pour éviter de nous faire remarquer, Jean-Pierre nous avait persuadés de rester dans l'anonymat, et de nous mêler à la foule. Ainsi, les Occidentaux nous évitaient, beaucoup nous ignoraient, voire nous méprisaient. Nous prenaient-ils pour des Orientaux ? Il est vrai, qu'avec nos chevelures brunes, nos peaux bronzées par le soleil, on pouvait s'y méprendre.

Jean Dyrac, qui ignorait tout de mon équipe, crut même que Jean-Pierre était un agent asiatique travaillant pour la C.I.A. Ce qui fit bien rire Michel Lorraine qui resta discret sur notre présence.

Jean-Pierre m'accompagnait en permanence, tel un garde du corps. Il portait sur lui, cachés sous sa chemise, coincés dans sa ceinture, deux de nos pistolets automatiques. Orphelin de guerre, veuf et sans enfant, il me considérait comme son petit frère, et voulait tout faire pour ma sécurité.

\*\*\*

Dans l'ambassade, il ne restait désormais qu'un peu plus d'un millier de réfugiés, dont environ sept cents ressortissants français. Les autres possédaient des passeports étrangers représentant une bonne vingtaine de nationalités.

Les conditions de vie devinrent difficiles, l'eau potable manqua, les vivres aussi. Une odeur nauséabonde se dégageait des sanitaires saturés. La tension était palpable, et des querelles éclataient pour des peccadilles.

Des clans se formèrent, se regroupèrent en différents coins de l'ambassade : là les Russes, qui ne partageaient point, ici les Allemands de l'Est, assez généreux ; ou encore les Français, grandes gueules, égoïstes, exigeants et odieux. Il y avait comme un relent colonial assez surprenant, consternant même.

Puis les Khmers Rouges apportèrent une citerne d'eau, qui fut utilisée pour préparer des soupes.

- C'est quoi, ce bouillon au goût infect ? cria un Français, hors de lui.

- C'est déjà de l'eau, nous aurions pu ne rien avoir !

Surpris par ma réponse, il me dévisagea de la tête aux pieds, puis m'insulta en me menaçant du poing.

Partout ce n'étaient que pleurnicheries, lamentations : « *Oh, mon Dieu ! Qu'allons-nous devenir !* ».

Tant de fébrilité, de larmoiement m'exaspéraient. De telles jérémiades ne me surprenaient pas. Ces Français vivaient dans un pays, dont les gens étaient enfoncés dans le malheur et la mort jusqu'au cou, mais geignaient sur leur sort. C'est à se demander s'ils étaient conscients des drames qui se jouaient à l'extérieur !

L'instinct primaire refaisait surface : agressivité, jalousie, délation. Ils montraient leur véritable nature. Mais les plus vils d'entre eux obtinrent l'essentiel : faux passeport, antiquités abandonnées dans les locaux, argenterie de l'ambassade...

Un soir, alors que Jean Dyrac se faufilait vers le consulat, évitant les zones éclairées afin d'échapper aux multiples récriminations, je le reconnus et l'interpellai.

Mais au lieu de s'arrêter, il s'enfuit à grands pas vers le bâtiment. Je me lançai à sa poursuite, il se mit à courir, trébuchant dans les escaliers. Au premier étage, une porte se referma, je me précipitai et réussis à la bloquer du bout du pied. Arc-bouté au battant, poussant de toutes mes forces, la porte céda brusquement.

J'entrai.

Dyrac prit peur, se réfugia derrière la grande table de réunion, la contournant au fur et à mesure que je me rapprochais. Je parvins à lui saisir le bras, et le questionnai. Incapable de me répondre, il marmonna une explication confuse lorsque je lui demandai pourquoi il avait refusé d'établir un passeport pour mon épouse, alors qu'une centaine de ces précieux documents, restés vierges, se trouvaient encore dans l'armoire forte de son bureau.

J'insistai et le sommai de me répondre. À nouveau, il bredouilla, puis sortit comme un fou, en pleurant... ne maîtrisant plus la situation.



## 2.4 - L'Évacuation

*Cambodge – Phnom Penh – 27 avril 1975.*

En ce dimanche, le cours des choses s'accéléra. Un chef khmer rouge entra avec fracas, suivi de ses soldats. Il soupçonnait le personnel du consulat de communiquer avec la France, alors qu'il avait demandé à Jean Dyrac de cesser toute émission. D'un pas rapide, il se dirigea vers le local radio, demanda à Jean Dyrac d'ouvrir la porte. Il y trouva les deux stations en fonctionnement. Dans une colère sans-nom, il arracha les fils d'alimentation des équipements, ferma le local à double tour, et mit la clé dans sa poche.

François Bizot était en fâcheuse posture. Lui qui avait obtenu la confiance des Khmers Rouges, en affirmant que la salle de transmission resterait définitivement close, se trouvait maintenant dans une situation délicate. Sa parole perdait du même coup toute sa crédibilité. Il se sentait trahi, voire humilié.

Or, ce que François Bizot ignorait, c'est que, quotidiennement, nous transmettions des informations vers la France et n'avions que faire de sa parole. Michel Lorraine échangeait des informations avec le Quai d'Orsay. Quant à moi, j'étais en liaison avec l'État-major des Armées. La France, qui exigeait des informations, se désintéressait totalement du sort des réfugiés, de celui du sieur Bizot, tout comme du nôtre d'ailleurs.

Le même jour, on nous informa que nous allions être évacués vers la Thaïlande. Le premier départ fut planifié pour le 30 avril, le second pour le 6 mai. Pendant trois jours, dans une ambiance apocalyptique, chacun se prépara à partir, certains voulaient embarquer dans le premier convoi, beaucoup d'autres, Non !

L'inquiétude sur la destination finale grandissait d'heure en heure. L'évacuation par camions, alors que Jean Dyrac négociait notre départ par voies aériennes, jeta un trouble immense parmi les réfugiés.

Le 30 avril, dès l'aube, les listes nominatives et les passeports des évacués furent remis aux autorités. Il y avait cinq cents personnes environ. Ce premier convoi avait quelque chose d'étrange. Il était composé exclusivement de femmes avec leurs enfants, et de nombreux volontaires, dont mon équipe désignée d'office par Jean Dyrac pour assurer une éventuelle protection. Cette décision m'avait glacé de stupeur, avait-il perdu la raison ! D'ailleurs, comment avait-il su que je commandais une équipe ?

Depuis son arrivée, Dyrac n'avait pas cherché à me rencontrer. Pourtant, il m'avait croisé plusieurs fois près du "local radio", quand que je demandais à l'opérateur de transmettre mes messages. Alors, qui l'avait informé !? Et pourquoi ? Certes, nous avions réussi à dissimuler quelques armes. Mais le savait-il !?

Et que pourrions-nous faire avec nos six malheureux pistolets contre les révolutionnaires armés jusqu'aux dents ? Espérait-il un probable baroud d'honneur ?

Comme beaucoup de réfugiés, Jean Dyrac voyait dans cette évacuation une mise en scène pour nous conduire vers une mort certaine. Et nous partagions cette inquiétude persistante de ne jamais arriver en Thaïlande.

Au moment du départ, Jean Dyrac courut vers les véhicules et vint vers moi :

- Pardonne-moi pour ta femme. Je n'avais pas toutes les données en main. J'ai pris connaissance de votre mission hier, en découvrant les documents laissés par mon prédécesseur. C'est pour cela que je vous ai désignés pour partir avec le premier convoi. Soyez sur vos gardes tout le long du chemin, essayez de faire au mieux. C'est un voyage sans retour.

- Un voyage sans retour vaut mieux que pas de voyage du tout. Seule la route conduit vers la liberté. Et puis, nous vous enverrons des cartes postales d'outre-tombe, dis-je en le saluant.

- Tu es toujours aussi givré ! me dit Jean-Pierre, assis à mes côtés.

En franchissant le portail, mon cœur se déchira, je pleurai comme un gosse. Cela faisait exactement dix jours ! Dix jours que Tiane avait été livrée aux Khmers Rouges, d'une façon si brutale qu'il m'arrivait de croire que j'allais me réveiller et sortir de cet horrible cauchemar. Mais chaque fois, la nuit comme le jour, avant même d'ouvrir les yeux, l'étau qui me broyait le cœur à m'en rendre malade, me ramenait à l'insupportable réalité.

Le convoi traversa les quartiers nord de Phnom Penh, prit la route en direction de Batdambang. La capitale avait drôlement changé en deux semaines... ou était-ce nous qui avions changé depuis deux semaines !?

Dans le camion, je découvris trois clandestins, qui avaient embarqué à l'insu de tous, cachés à même le sol, sous les banquettes : deux jeunes femmes khmères et un jeune Vietnamien. Comme ils ne devaient pas figurer sur la liste, j'appréhendais la suite.

Le parcours fut extrêmement long et difficile. Des pluies torrentielles succédèrent à une chaleur étouffante. Les pistes étaient défoncées, et certains ponts étaient coupés.

Pour franchir tous ces obstacles, nos camions devaient contourner d'immenses fossés, ou longer des chemins aux multiples ornières, tombant en panne, s'embourbant, se perdant.

Lorsque notre véhicule tombait dans les ornières, nous étions bringuebalés les uns contre les autres, projetés contre les ridelles en bois, tous agrippés aux rambardes pour ne pas tomber.

Par deux fois, les camions s'enlisèrent, alors les Khmers Rouges nous obligèrent à couper des branches d'arbustes pour les glisser sous les pneus, afin d'augmenter l'adhérence. La boue jusqu'aux genoux, nous pataugions durant des heures. Deux d'entre nous se firent happer par les roues qui patinaient. Puis, le convoi se perdit dans la nuit. Enfin, il arriva à Kompong-Chhnang. D'autres révolutionnaires nous attendaient aux portes de la ville déserte, et nous guidèrent jusqu'à la préfecture.

Une fois débarqués, les réfugiés se répartirent dans les locaux abandonnés. Sans y être autorisé, je fis le tour des différents groupes et dénombrai une dizaine de clandestins. J'étais de plus en plus inquiet quant à leur sort. Je comptai nos blessés, une vingtaine, avec membres fracturés ou cassés. Ils se plaignaient, mais n'osèrent pas élever la voix lorsque les Khmers Rouges refusèrent de nous donner quelques bandages ou attelles qui puissent les soulager.

Chacun, de proche en proche, aida au mieux les personnes en difficulté. Malgré tous nos efforts, nous ne reçûmes que très peu de nourriture, et notre ration d'eau initiale fut vite asséchée. Nous buvions ce que nous trouvions, avec de nombreux malades pour conséquence.

Ce même jour, 30 avril, Saïgon tombait aux mains des Viêt-Congs. L'Armée américaine était vaincue. C'était la fin de l'Indochine !

La seconde journée fut tout aussi infernale que la précédente. Nous arrivâmes enfin à Batdambang vers vingt heures. Mais là, point de bâtiments pour nous héberger. Le chef d'escorte avait décidé que les fossés et les talus nous serviraient de dortoir. Point de nourriture non plus.

Une odeur pestilentielle envahissait le campement, elle semblait provenir des cratères provoqués par l'explosion de quelques obus, lors la conquête de la ville. Une meute de chiens s'affairait dans l'un d'eux...

Je n'arrivais pas à dormir, je ne savais pas ce qu'il m'arrivait. J'avais la désagréable impression d'être en dehors de mon corps, observant les personnes qui gémissaient autour de moi. Était-ce l'inquiétude ? Non, ce n'était pas cela. Ce dédoublement était provoqué par mon subconscient : une partie de moi refusait de quitter le pays, alors que l'autre, par obligation, suivait mécaniquement le convoi. À cet instant, je pris conscience que tout mon être voulait partir à la recherche de Tiane. Au fil des secondes, cela devint une obsession.

De là où j'étais, je pouvais ramper jusqu'à la première dépression puis, à l'abri des regards, m'enfoncer dans la nuit sans que les gardes m'aperçoivent. Une chance, qu'il me fallait saisir. Mais avant de tenter quelque chose, de m'éclipser sans bruit, je devais prévenir mon ami, qui se trouvait à quelques mètres. Je me rapprochai. Il ne dormait pas.

Il m'écouta un court instant, puis m'agrippa par les bras, m'empêchant de partir.

- Tu as perdu la tête ou quoi ? Que peux-tu faire tout seul ? dit-il en me secouant comme un prunier.
- Je dois retrouver Tiane, je dois la secourir.
- Dès demain, ils t'auront rattrapé, et ils ne te feront aucun cadeau, soit raisonnable.

Il me maintint si solidement que, peu à peu, je pus reprendre mes esprits et renoncer à cette folie. Assis côte à côte, nous veillâmes toute la nuit.

Au petit matin, les Khmers Rouges étaient encore plus nerveux, plus tendus, que la veille ; prêts à tirer pour le moindre motif. Profitant du regroupement des gardes autour de leur chef, je me rapprochai des cratères aperçus dans la nuit. Je découvris un charnier, où une vingtaine de corps de femmes et d'enfants gisaient, dégageant cette odeur insupportable.

Pressentant un nouveau drame, je fis signe à Jean-Pierre de venir me rejoindre. À la vue du charnier, il comprit tout de suite ce qui nous attendait. À présent, les Khmers Rouges gesticulaient dans tous les sens. Ils étaient de plus en plus surexcités. Trois camions repartirent. Transportaient-ils des réfugiés !?

Les gardes nous regroupèrent sur le plus haut talus, et un cordon de soldats s'aligna devant nous.

Était-ce un peloton d'exécution ?

Des cris fusèrent de toutes parts, et la peur s'empara de nous. Nous restâmes là, comme pétrifiés, durant une heure, attendant l'ordre de mise à mort. Puis les soldats s'avancèrent, la clameur s'amplifia...

Mais, contre toute attente, ils nous empoignèrent un par un pour nous conduire jusqu'aux camions.

- Fausse alerte !
- Pourquoi dis-tu cela ? me demanda Jean-Pierre.
- Ils veulent répartir les hommes, les femmes, et les enfants en nombre égal dans chaque camion.
- Pourquoi ?
- Regarde ! Une femme, un homme, un enfant... et ainsi de suite... cela doit être pour faciliter l'entraide.

Une heure plus tard, le convoi redémarra. Assis à l'arrière du dernier véhicule, je regardai s'éloigner cette fosse commune improvisée où pourrissaient ces pauvres êtres.

Pendant le trajet, un nourrisson mourut de déshydratation. Puis, nous arrivâmes à Sisophon, où nous pûmes enfin nous restaurer, mais toujours sans pouvoir nous désaltérer. Pour le dernier tronçon, le chef de convoi mit à disposition des mamans ayant des enfants en bas âge, deux vieux autobus délabrés. Il leur fournit des bouteilles d'eau pour éviter qu'un tel drame ne se reproduise.

Vers le milieu de l'après-midi, nous arrivâmes au poste frontalier de Poïpet. La zone était déserte, entourée de barbelés, de croisillons antichars, de sacs de sable. Quelques baraquements démantelés servaient de cantonnement. Deux ponts métalliques enjambaient un ruisseau, matérialisant la frontière avec la Thaïlande. Une ancienne voie de chemin de fer traversait le premier pont. Nos véhicules s'arrêtèrent à quelques dizaines de mètres du second, où les Khmers rouges ordonnèrent le début du contrôle.

Immédiatement, une immense pagaille s'installa. Alors que les soldats voulaient nous faire passer, un par un, en suivant l'ordre établi par les listes, ils furent incapables de gérer la situation, et firent semblant de la contrôler.

Chacun put se rendre jusqu'au pont, où les gardes, débordés, laissèrent passer tout le monde. Ainsi, les clandestins espéraient trouver leur salut dans ce chahut.

Sur l'autre berge, une foule prévenue de notre arrivée, armée d'appareils photo et de caméras, s'agitait dans une ambiance euphorique. Des ambulances, des voitures, des cars, des tentes, un dispositif sanitaire de la Croix-Rouge, matérialisaient le service d'accueil.

À l'extrémité du pont, les gardes frontaliers thaïlandais attendaient pour le pointage des évacués, et la vérification stricte des documents. Ils démasquèrent les illégaux, leur interdisant l'asile à grands cris et gesticulations. Alertés par tant de bruit, les Khmers rouges réagirent, accoururent mitraillettes aux poings, et saisirent les clandestins pour les ramener vers la zone de cantonnement. Un silence de mort flotta dans nos rangs. Alors que de l'autre côté du ruisseau, journalistes, officiels de tout pays et le personnel des organisations humanitaires, manifestaient leur enthousiasme sans vraiment comprendre la situation.

\*\*\*

Les premières nuits en Thaïlande, je ne trouvai pas le repos, me remémorant les propos tenus par les passagers durant le transfert. Certains avaient évoqué les conditions dans lesquelles les réfugiés Khmers avaient été livrés aux Khmers Rouges, d'autres avaient parlé de dénonciation. Des Français avaient remarqué que les dirigeants du régime de Lon Nol, dont Ung Boun Hor, la princesse Man Manivanh Phavnivong, le Prince Sirik Matak et ses nièces, étaient arrivés à l'ambassade avec d'énormes valises, pleines de bijoux, d'or et de dollars.

Alors, la meilleure façon de récupérer cette fortune inespérée (environ 1 million de dollars) avait été de les faire arrêter. Ainsi, l'action avait été préméditée ! Mais quel était le lien avec Dyrac !?

Je repensai aux télégrammes qu'il avait échangés avec le Quai d'Orsay, et que j'avais pu lire au local radio, à l'insu du télégraphiste.

Phnom Penh le 18 avril 1975.

Objet : asile politique.

*Suite à l'ultimatum, je me trouve dans l'obligation, afin d'assurer la sauvegarde de nos compatriotes, de faire figurer sur la liste les responsables et notables Khmers présents dans l'ambassade :*

- 1) Le Prince Sirik Matak et deux de ses officiers ;*
- 2) La princesse Mom Manivong (ex-épouse du Roi) ;*
- 3) M. Loeung Nal, ministre de la Santé ;*
- 4) M. Ung Boun Hor, Président de l'Assemblée ;*
- 5) Les notables Khmers sans double nationalité.*

La réponse avait été instantanée :

Paris, le 18 avril 1975.

Objet : asile politique.

*Le fait que le droit d'asile ne soit pas reconnu en droit international et le **caractère particulier** de votre mission, ne nous permet pas de donner satisfaction aux demandes du Prince Sirik Matak et de Monsieur Ung Boun Hor, ainsi qu'à toute autre personne qui se présenterait à l'ambassade dans les mêmes conditions. Vous ferez savoir aux intéressés que nous ne sommes pas en mesure d'assurer la protection qu'ils attendent.*

J'avais été surpris par la réponse et m'interrogeais sur le "caractère particulier" de la mission !? Quel était donc l'objectif caché ?

Après de nombreux échanges, l'incroyable réponse d'une froideur administrative était arrivée :

Paris, le 19 avril 1975.

Objet : asile politique.

*Vous voudrez bien établir la liste nominative des ressortissants cambodgiens<sup>23</sup> qui se trouvent dans les locaux de l'ambassade, afin d'être prêt à communiquer cette liste à l'expiration du délai qui vous est fixé.*

Ce dernier texte était signé "Courcel", autrement dit, **Geoffroy Chodron de Courcel**, secrétaire général du ministère. Pourtant, ils furent nombreux à signer les précédents messages : François de Laboulaye, Henri Bolle, Claude Martin, tous sous la coupe d'un certain **Henri Froment-Meurice** qui détestait le Cambodge, et manigançait en secret.

Jean Dyrac, trop faible pour se dérober, trop servile pour désobéir, avait exécuté les ordres et avait transmis la liste aux Khmers Rouges.

Alors, je me souvins de notre discussion avec Michel Lorraine, avant notre départ, lorsqu'il m'apprit que Jean Dyrac, François Bizot et le chef des Khmers Rouges avaient convenu que les réfugiés Khmers seraient livrés en échange de la sécurité des Occidentaux. Ce qui était un faux prétexte, pour cacher une autre ignominie.

Ainsi, cela confirmait que Dyrac avait été mandaté par le Quai d'Orsay pour organiser cet ignoble échange !

---

<sup>23</sup> Cambodgien, nom inventé par les français pour désigner les habitants du Cambodge, dont l'ethnie principale est khmère.

Comment pouvait-on admettre que la France sacrifia les Khmers pour protéger les autres réfugiés ? Un peuple devait-il mourir pour que d'autres survivent ?

Certains Français, cupides, abjects, avaient compris qu'en aidant Dyrac à accomplir cet acte odieux, ils pourraient récupérer les richesses abandonnées par les expulsés. Ces crapules ne furent jamais dénoncées... et je n'ai jamais su qui elles étaient vraiment.

Certains, ayant trop peur de perdre la vie ou leur nouvelle fortune, avaient refusé de partir avec le premier convoi, attendant de voir ce qu'il adviendrait. Parmi eux, des noms devenus illustres, Bizot, Ponchaud, Dyrac... des téméraires de la dernière heure.

Nous fûmes rapatriés vers la France. Seuls quelques fonctionnaires, des subalternes, des auxiliaires, nous attendaient à l'aéroport de Roissy. Alors que d'anciens dignitaires khmers étaient présents pour accueillir leurs compatriotes. Ce silence, méprisant, assourdissant, de la part des plus hautes autorités françaises me poussera à leur demander des comptes pour non-assistance à personne en danger de mort certaine.

Si le gouvernement français avait décidé que l'on ne transige pas avec le droit d'asile, bien des moyens diplomatiques et militaires étaient à sa disposition pour protéger et assurer la sécurité de tous les réfugiés. La preuve, le Chef d'état-major des Armées m'informa plusieurs fois que plusieurs unités d'hélicoptères de la « Royal Air Force », stationnées à Singapour, étaient prêtes à décoller pour nous porter secours.

Mais la honteuse politique n'a pas souhaité prendre les mesures nécessaires pour sauver les réfugiés. Que représentait la vie de tous ces pauvres gens, comparée à leurs magouilles politiciennes ?

Rien, absolument Rien !

# 3 - LA SURVIE

## 3.1 - Dur retour en France

*France – Paris – mai 1975.*

De retour en France, je n'arrivais pas à oublier, il y avait comme une déchirure en moi. Le genre de déchirure que personne ne voit, mais qui vous hante jour et nuit.

Mes camarades de mission étaient également en état de choc. Ainsi, Brice, Sinh, Christophe, René et Jean, démissionnèrent de l'armée. Ils n'avaient pas admis que les autorités françaises nous laissent tomber et, surtout, en laissant planer le doute sur ma responsabilité quant à la mort de nos cinq camarades.

Jean-Pierre était révolté. Il chercha à me disculper auprès des parents des victimes. Mais le mal était fait, et les familles me tenaient pour responsable, m'accusant d'avoir pris des risques inconsidérés pendant la mission.

Je ne pus me défendre. Tous refusèrent de me recevoir, et je ne sus jamais qui avait colporté cette abominable accusation.

De toute façon, même s'ils m'avaient reçu, qu'aurais-je pu dire !?

Je ne pouvais ni dévoiler les conditions, ni le lieu du drame...

\*\*\*

Quelques jours après notre arrivée, je dus me rendre à l'État-major des armées. Pendant deux semaines, plusieurs généraux me posèrent de nombreuses questions, afin de confirmer tous les renseignements que j'avais déjà transmis. Ils voulaient savoir si les Khmers Rouges avaient les moyens de maintenir le pays sous leur coupe, s'ils pouvaient s'affranchir de l'influence des Viêt-Congs... Chacune de mes réponses fut consignée dans un rapport final, qui fut immédiatement communiqué au gouvernement.

Pourquoi toutes ces questions ?

Les Khmers Rouges et les Viêt-Congs avaient gagné, les Américains avaient perdu... Mais, les Russes s'étaient implantés au Vietnam, les Chinois commençaient à prendre pied au Cambodge afin de contrer les velléités vietnamiennes. Quels étaient donc les nouveaux objectifs de la France ?

Allait-elle jouer encore, perverse et manipulatrice, un rôle cynique et dévastateur au détriment des populations ?

À partir de cet instant, je guettais toutes les informations venant de cette partie du monde.

\*

Et, surtout, une merveilleuse surprise m'attendait ! J'étais papa d'une adorable fille, de presque deux ans. Ma fille, Muriel. Une poupée aux cheveux d'or, dont les boucles ornaient un visage d'ange. Elle était née après mon départ pour le Cambodge. Sa mère, qui se désolait de mes longues absences, était retournée vivre chez ses parents, me cachant sa grossesse.

Mais lorsque je prenais ma fille dans mes bras, elle se mettait à hurler. Désespérée, elle demandait à sa maman, entre deux gros sanglots :

- Qui est ce monsieur ? Pourquoi m'embrasse-t-il ?
- C'est ton papa, il est revenu !
- Je n'ai pas de papa, moi !

J'étais bouleversé. Ma fille refusait de se blottir dans mes bras. Je réalisais à quel point mon absence avait été destructrice pour ma famille. Être auprès de son enfant, l'accompagner dans ses premiers pas, ses premiers gestes, l'aider à grandir, être un papa attentif au moindre cri, à la moindre larme, j'avais manqué tout cela.

Mon épouse, en pleurs, me fit de nombreux reproches, toujours sur le même sujet : mes longues missions, dont la destination, la durée, et les dangers rencontrés, étaient toujours cachés. Ce métier, je l'avais choisi bien avant notre mariage. Elle en connaissait les contraintes, même si je reconnaissais que mes absences étaient dévastatrices. Le fait d'être sur le terrain en permanence, à risquer sa vie et à faire porter cette incertitude sur sa compagne, ruine les couples les plus attachés.

\*\*\*

## *France – Angers – avant 1973.*

Mais revenons quelques années en arrière. Mes parents souhaitaient que je sois prêtre, voire évêque. Ainsi, comme René Bazin, je fus condamné à poursuivre mes études au petit séminaire de Mongazon, à Angers. Très vite, je compris que je n'étais pas destiné au sacerdoce. Mes passions étaient ailleurs.

À cette époque, début des années soixante, je ne rêvais que d'aventures, admirant tous ces fous volants que rien n'arrêtait. Accrochées au mur, au-dessus de mon lit de pensionnaire, les photos de mes héros entretenaient le doux rêve de devenir aviateur : Charles Nungesser, François Coli ; ou encore : Antoine de Saint-Exupéry, Jean Mermoz, Henri Guillaumet qui, par leur audace, avaient propulsé l'Aéropostale jusqu'en Patagonie. Et les noms de mes héros de l'aviation russe qui, amputé d'un ou plusieurs membres, continuèrent à combattre avec leurs aéronefs : Aleksey Maresyev, Leonid Belousov, Alexander Grisenko, Ivan Kiselyov...

Ainsi, j'imaginai que ma vie serait une succession d'aventures, de passions, de dévouement à mon pays, à la poursuite d'un idéal. Je voulais devenir officier de l'Armée de l'air. J'étais vraiment déterminé.

Alors, je m'ennuyai à mourir, et ne supportai pas la discipline de fer, imposant prière et méditation. Jusqu'au jour où un petit homme entra dans la salle de classe. Il avait une barbe et des cheveux blancs, des yeux vifs, un menton pointu, un regard autoritaire. Il fit signe qu'il prenait la parole et aussitôt, tous les élèves ont gardé le silence. Il était de ceux que l'on écoute, que l'on se garde d'interrompre :

*Messieurs, à la demande de votre proviseur, je vais vous parler de l'Empire khmer, et de ce peuple bâtisseur des temples d'Angkor.*

Et le conférencier révéla les merveilles angkoriennes, photos de gigantesques édifices aux lignes majestueuses à l'appui, tels Angkor Wat et Angkor Thom... Je fus séduit sur l'instant, comme attiré par les Dieux et les Déesses de ces temples, mais je n'ai pas compris les raisons de ce puissant appel. J'étais trop jeune pour imaginer l'implacable destin qui m'attendait, ignorant que les drames se cachaient dans l'ombre. Pourtant, pas un instant je n'ai douté. J'étais certain qu'un jour, je découvrirais ce fabuleux pays.

À partir de ce jour, j'ai consulté tous les grands livres d'histoire de la bibliothèque du lycée, j'ai lu toutes les publications, tous les récits d'aventures concernant le Cambodge. J'ai découvert de nombreux romans, dont "la voie Royale" d'André Malraux, ou "le pèlerin d'Angkor", qui retraçait l'expédition de Pierre Loti au Cambodge en 1901. Les années suivantes, j'ai dévoré tous les livres concernant la mythologie hindoue, ses énigmes, ses mythes, ses épopées, et leurs influences sur les temples Angkoriens.

Ma passion pour l'archéologie s'était révélée à travers les photos d'Angkor. Et, comme Pierre Loti, je m'étais juré de voir se lever l'étoile du soir sur les ruines du Bayon, et de m'enivrer de l'étrange atmosphère qui règne en ces lieux.

Plusieurs années passèrent, lorsqu'un soir, le frère proviseur me convoqua dans son bureau. C'était une sorte de loge dotée d'une seule porte. Une applique murale dissipait quelques lueurs qui se reflétaient sur les murs blanchis à la chaux. Il y régnait l'odeur du cloître où se situaient les cellules des frères jésuites. Je n'ai pas eu le temps de m'asseoir sur l'unique tabouret réservé aux invités, tant il était pressé de me sermonner.

Comme à son habitude, il complimenta mes excellentes notes dans les matières scientifiques, – selon lui, peu d'élèves avaient eu des résultats aussi brillants – mais ce n'était que pour mieux m'humilier.

Il me reprocha mes échecs en théologie, se mit en colère, car j'osai lui tenir tête en affirmant mon herméticité aux études religieuses, ma lassitude pour les messes quotidiennes. Une longue discussion sur mon avenir s'ensuivit. Je pus lui expliquer mon attirance pour l'Armée de l'Air, les valeurs qu'elle représentait : la grandeur de la nation, une armée de haute technicité, l'aventure, l'exotisme des pays lointains, la fierté de piloter... Deux heures plus tard, il me demanda de choisir entre l'uniforme et la soutane ; je ne devais plus perdre de temps dans son institution, surtout si mon choix était arrêté.

La semaine suivante, avec l'accord de mon père, je quittai l'internat et pris le train pour me rendre à Tours. Dans cette ville, un centre de sélection de l'Armée de l'air recrutait des « élèves officier du personnel navigant ». Cette filière n'étant pas un concours, la sélection était très sévère. Elle permettait d'accéder directement à l'École de l'air sans tenter le concours d'entrée. Cela consistait à déterminer si le candidat avait les réflexes et les aptitudes d'un futur navigant. Mais j'ai échoué !

J'ai ressenti cet échec comme une énorme blessure, mon amour-propre était atteint. Par la suite, j'appris que peu de candidats avaient été retenus, cette année-là.

En septembre 1969, dépité, suivant les conseils d'un ami de mon père, qui me vantait les mérites de l'armée de terre, je m'engageai au titre de l'École des transmissions d'Agen, puisque les matières scientifiques m'intéressaient.

Chaque mois, j'obtenais les meilleures notes de la promotion, même si mes résultats aux exercices militaires étaient très médiocres. Moi qui ne rêvais que d'avions, je détestais ces manœuvres terrestres.

Comme je rivalisais, dans les matières techniques, avec les officiers instructeurs, parfois pointant du doigt leurs erreurs, j'étais devenu la curiosité. Pendant huit mois, chaque soir après les cours, deux officiers se relayaient pour me faire passer une batterie de tests, dont chaque résultat était évalué, analysé, décortiqué... Cela m'inquiétait un peu, étant le seul élève à avoir ce régime si particulier. Étais-je une bête de cirque ?

Puis un général me convoqua. Ce jour-là, il avait en mains tous mes résultats de tests, même ceux du centre de recrutement de Tours. D'emblée, il était entré dans le vif du sujet :

- Vous n'avez pas eu de chance l'année dernière, à deux places près, vous seriez déjà avec nous. Mais voilà, le budget qui nous avait été alloué ne nous a pas permis de prendre le quota d'élèves...

Il a continué en discourant sur les réductions budgétaires imposées par Michel Debré, ministre de la Défense nationale, leurs conséquences sur la mission de l'armée, notamment sur la nouvelle unité, baptisée "Guerre Électronique", qu'il avait mis en place en 1964, mais qui peinait à se développer... De toute évidence, il cherchait à me convaincre.

- Voulez-vous rejoindre cette nouvelle unité ?
- Cela me semble intéressant, mais pourquoi moi ?
- Nous devons recruter plus de jeunes officiers capables de suivre des formations scientifiques et, surtout, capables de garder des secrets. Êtes-vous tenté ?

- ...
- Êtes-vous prêt à passer le concours d'entrée à l'École de l'Air pour rejoindre cette nouvelle spécialité ? Insista-t-il.
- Oui, je le pense.

Ce ne fut qu'une simple formalité, le général avait tout réglé. J'intégrai un groupe d'une vingtaine d'élèves qui avaient été sélectionnés sur des critères similaires. Durant trois ans, les enseignements militaires et techniques se succédèrent, avec des stages périodiques dans les grandes écoles d'ingénieurs. La dernière année fut consacrée aux techniques de "guerre électronique", autrement dit : l'espionnage moderne.

Rapidement, nous avons été sollicités sur tous les théâtres opérationnels dans la plus grande discrétion, avec interdiction formelle d'en parler, même à nos familles. Nous étions devenus les yeux et les oreilles de la République.

Lors des congés, je retournais à Angers, ma ville natale, où je retrouvais mon ami d'enfance et sa sœur. Ne se doutant pas de ma nouvelle vie, ils me chabraient avec de sordides blagues sur les pruneaux d'Agen. Pour eux, comme pour nos familles, j'étais toujours ce piètre biffin<sup>24</sup> qui avait échoué et s'était enrôlé dans les transmissions à défaut de pouvoir être aviateur.

Leurs perpétuels quolibets m'exaspéraient. D'autant plus que je ne pouvais partager mes joies, et les exploits de nos premières missions d'espionnage.

---

<sup>24</sup> Dans l'armée de Terre, ce terme désigne un soldat de l'infanterie.

La sœur de mon meilleur ami, qui était devenue une charmante jeune fille, ne loupait aucune occasion de nous accompagner. Elle aimait être avec son frère et moi. Et nous avons flirté !

Si bien que nos parents, qui partageaient les mêmes valeurs de la bourgeoisie Angevine, imaginèrent de nous marier. Ce fut un mariage arrangé, un mariage de raison qui convenait à tout le monde.

Sauf que nous n'avions pas eu droit à la parole, ou si peu. Lorsque j'avais émis un doute sur notre amour, mes parents m'avaient répondu : *eh bien ! force toi à l'aimer, cela s'apprend !* Alors, nous fûmes unis par ignorance, par crainte, par obéissance, comme s'épousaient les jeunes gens de bonnes familles, en ce temps-là.

Après ce mariage arrangé, j'ai repris le rythme infernal des missions lointaines aux destinations inconnues... Sans trop me soucier de ma jeune épouse.

Jusqu'au jour où l'État-major des armées me confia cette mission si particulière, que je ne pus refuser, tant je rêvais de parcourir ces ruines colossales perdues au fond des forêts, tant je rêvais d'admirer les temples de la mystérieuse Angkor !

Le sort en avait décidé autrement. Je suis revenu, seul, sans ma Tiane, sans avoir visité Angkor !

Mais j'étais Papa d'une adorable petite fille ! Cet heureux événement, ce cadeau merveilleux, mettait un peu de baume sur nos blessures réciproques : mon épouse ne supportait plus mes longues missions qui détruisaient notre couple ; et moi, qui me morfondais, me torturais rien qu'à l'idée de ce qui s'était passé au Cambodge.

Chaque nuit, j'étais hanté par la vision récurrente des deux gendarmes français expulsant Tiane, de force, vers l'extérieur de l'ambassade, la livrant à ses bourreaux, alors qu'elle me suppliait de la sauver.

\*\*\*

## *France – Metz-Frescaty – été 1975.*

Quelques semaines de repos, de nouveaux officiers venus en renfort, et mon équipe reprenait ses activités d'espionnage au cœur de l'Afrique ; prenant des risques toujours plus importants. Mais nous avons besoin du stress de ces missions pour nous aider à reprendre la routine. Et pour moi, essayer d'effacer le malheur qui avait frappé ma famille khmère.

Quatre mois passèrent. Je fus promu au grade de capitaine, et je reçus une lettre du Premier ministre...

Alors qu'au même moment, Norodom Sihanouk recevait tous les honneurs, à Paris. Le Président de la République, Giscard d'Estaing, le félicita d'avoir légitimé la victoire des Khmers Rouges auprès de l'ONU.

Ainsi, l'ancien régime fut remplacé par le nouveau, les victimes furent remplacées par leurs bourreaux. Personne ne pouvait s'imaginer l'avenir. Pourtant, lorsque Norodom Sihanouk revint à Phnom Penh, il dut démissionner, rendant le pouvoir au peuple. Il avait accompli son rôle historique ; sans lui, la victoire n'eût pas été possible, mais après la victoire, il dut s'effacer, devenant un « hôte ordinaire ». Il resta seul avec sa femme, Monique, au Palais-Royal, sous très haute surveillance.

Alors, cette promotion au grade de capitaine me permit de reprendre confiance en moi, d'effacer les accusations injustement colportées par les parents de mes camarades. Avec fierté, je pris la lettre du Premier ministre et rejoignis mon escadrille.

En pénétrant dans la carlingue du Noratlas 2501, Jean-Pierre, déjà installé à son poste derrière le pilote, m'interpella.

- Eh, Jean-Claude, félicitations pour ton grade de capitaine !

- Merci, Jean-Pierre ! Mais ce n'est pas tout ! J'ai reçu un courrier émanant du cabinet du Premier ministre m'informant de ma promotion au grade de Chevalier de l'Ordre National du Mérite, pour service rendu à la Nation. À notre retour de mission, j'organiserai la cérémonie<sup>25</sup> de remise de décorations, à laquelle je t'invite, dis-je en lui tendant la lettre.

- Ah oui, une médaille ! Elle est bien bonne celle-là ! Nous avons perdu cinq de nos camarades, ta épouse khmère a été honteusement livrée aux Khmers Rouges, alors ils te donnent une médaille pour que tu fermes ta gueule, afin de ne rien dévoiler de notre mission au Cambodge !

- Crois-tu ?

- À ta place, je la refuserais.

Comme toujours, Jean-Pierre criait la vérité.

Puis, l'équipage au grand complet, l'avion décolla vers des horizons lointains, *le Timor Portugais*<sup>26</sup>, *le Tchad*, *l'Angola*... Durant ces missions scabreuses, aux conséquences dramatiques, je ressassais les propos de Jean-Pierre ; des propos qui semblaient d'une grande pertinence. Lui-même avait refusé la médaille militaire pour fait d'armes en Algérie. En signe de protestation et par solidarité avec sa famille oranaise. Il n'avait pas accepté l'abandon des pieds-noirs par la France en mai 1962, et les drames qui en découlèrent...

---

<sup>25</sup> Organisée par la Grande Chancellerie de la Légion d'honneur, à Paris.

<sup>26</sup> Une mission ultra-secrète au large de l'ex-Timor Portugais, aujourd'hui Timor-Oriental, d'octobre à mi-décembre 1975, qui facilita l'invasion du pays par les Indonésiens. Et de nombreuses missions scabreuses dans le cadre du "Safari Club" créé à l'initiative du colonel Alexandre de Marenches, directeur général du SDECE...

Symbole de la reconnaissance de la nation, je pensais que cette décoration récompensait notre dévouement au Cambodge, où chacun de nous avait donné le meilleur de lui-même, et nous encourageait à poursuivre notre action en donnant l'exemple. Mais j'idéalisais trop ma fonction d'officier. Jean-Pierre m'avait remis les pieds sur terre. Après mûre réflexion, il était évident que je devais refuser cette distinction.

De retour de missions, je demandai conseil au Colonel Sabatey, nouveau commandant de la base aérienne, lui expliquant l'intention de mon refus. Il connaissait mon histoire et comprit mes motivations, mais il était inquiet.

- Cette distinction ne se refuse pas, surtout lorsqu'elle est décernée par le Premier ministre. dit le colonel.
- Premier ministre ou pas, je ne changerai pas d'avis.
- Alors soyez très prudent dans la formulation du refus, sinon les sanctions pourraient être sévères !

Malgré tout, j'adressai ce courrier à Jacques Chirac :

*Janvier 1976 – Metz-Frescaty, BA-128.*

*Monsieur le Premier ministre.*

*Par courrier du 12 septembre 1975, vous m'informiez de votre décision de me décerner le grade de chevalier de l'Ordre National du Mérite. Je suis très honoré, de cette reconnaissance envers notre mission militaire au Cambodge, et je vous en remercie, notamment au nom de nos cinq camarades victimes d'une cause perdue.*

*Dans ce contexte, il m'est impossible d'accepter cette distinction, d'autant que je suis totalement solidaire avec les Cambodgiens<sup>27</sup> qui ont été livrés aux Khmers Rouges par l'ambassade de France, en avril 1975, avec votre accord.*

*On peut demander beaucoup à un officier, en particulier de mourir, c'est son métier. Mais on ne peut lui demander de se dédire, de se renier. Alors accepter cette décoration, ce serait renier mon engagement à faire toute la lumière sur cette tragédie et renoncer à condamner cette volonté délibérée des autorités françaises de maintenir le silence sur ce drame.*

*Monsieur, le Premier ministre, veuillez croire à l'expression de mon profond respect...*

Le lendemain, Jean-Pierre, tout sourire, m'attendait près de nos avions. À ses yeux malicieux, je subodorai l'ironie :

- Ce refus d'honneur t'honore plus qu'il te déshonore, mon ami ! Maintenant, tu fais partie de cette grande famille des militaires bloqués dans leur avancement. Bienvenue au club !
- Ce n'est pas certain !
- Écoute ! J'étais l'un des plus jeunes adjudants de l'armée de l'air, et l'on ne tarissait pas d'éloge sur ma carrière. À partir du jour où j'ai refusé la Médaille militaire, plus rien, fini, basta. Mais toi, tu prends un risque énorme.
- Quel risque ?
- À force de jouer au plus fort avec eux, ils finiront par te faire taire !

---

<sup>27</sup> Cambodgien, nom inventé par les français pour désigner les habitants du Cambodge, qui sont majoritairement des Khmers. Mais Chirac n'aurait pas compris si j'avais écrit : khmers.

Qui aurait intérêt à me faire taire ? Surtout que je n'ai encore rien dévoilé !

- Fais attention quand même ! Les personnes que tu souhaites dénoncer t'ont à l'œil. Elles n'auront pas d'autre moyen que de passer à l'acte pour protéger leurs intérêts.

- Mais entre souhaiter le silence de quelqu'un et le tuer, il y a un grand pas.

- Sauf que certains le sautent allègrement et sans remords, en particulier quand ils se sentent intouchables.

\*

Les mois passèrent. Chaque nuit, je me réveillai en sursaut, hanté par la même vision ; revivant l'expulsion de Tiane. Ce cauchemar ruinait tout espoir de vivre normalement. Ne pouvant plus supporter seul le poids de tous mes secrets, je révélai mes malheurs à ma confidente, ma grand-mère paternelle.

Depuis ma naissance, elle m'entourait de son affection, me conseillait, m'écoutait, si bien qu'elle était la seule à qui je me confiais...

- Mais que faisais-tu donc dans ce pays en guerre ?

- Grand-mère, je ne peux pour autant dévoiler l'objet de ma mission, et tu as lu, comme tout le monde, les derniers événements relatés dans les journaux...

- Si peu ! Tu sais, j'ai l'impression que notre pays est satisfait de ce qui s'est passé là-bas ! As-tu, fais quelque chose de mal ?

- Grand-mère, n'insiste pas s'il te plaît.

Nous eûmes une longue discussion. Elle me déconseilla d'en parler à mes parents, du moins pour le moment. Ils n'auraient pas compris mon histoire, ma décision de divorcer, d'abandonner ma fille pour voler au secours d'une personne disparue, et probablement morte.



## 3.2 - Au Quai d'Orsay

*France – Paris – mars 1976.*

Puis un jour, un ami Khmer m'apporta un message de Roun. Il datait du mois précédent. Il était arrivé jusqu'à moi en passant de main en main. Les traces sur l'enveloppe en témoignaient.

*Le 10 février 1976. Jean-Claude, mon frère.*

*Après notre expulsion de l'ambassade, nous avons dû rejoindre notre régiment, et participé à la chute de Phnom Penh. Depuis, la capitale est devenue une ville fantôme, vidée de ses habitants. L'exode les a conduits vers les camps de rééducation.*

*L'Angkar<sup>28</sup>, l'organisation dirigeante des Khmers Rouges, prône la naissance d'un peuple nouveau, sans tare, travaillant la terre et refusant les futilités de la vie moderne. Ainsi, le pays est devenu une dictature, avec la volonté de créer une société sans classe, la suppression de la religion, la purge de l'influence impérialiste et la condamnation du peuple des villes, qui a succombé aux vices du capitalisme.*

*Les premiers à payer de leur vie ont été la noblesse et notables, ainsi que les habitants des villes qui avaient soutenu le gouvernement pro américain de Lon Nol. Ils ont été exécutés, avec leur famille. Et selon la doctrine de l'Angkar « Il vaut mieux faire une erreur en tuant un innocent que de laisser un ennemi en vie ».*

---

<sup>28</sup> Angkar (se prononce Angka អង្គការ) désigne toute organisation dirigeante, par extension et raccourci, c'est devenu l'organisation dirigeante des Khmers rouges.

*Pol Pot, et ses proches, ne pouvaient instituer à eux seuls la terreur. Il leur fallait des exécuteurs de basses œuvres, des petits chefs de camps, et ceux-ci se sont précipités en nombre, la tâche ne manque jamais de vocations. Ainsi, des jeunes paysannes et paysans endoctrinés sauvagement contre les citadins, qui représentaient le mal absolu, sont prêts à œuvrer dans l'infamie.*

*Toujours selon l'Angkar : Il faut que les gens comprennent qu'en suant pour défricher, semer, planter, récolter, ils apprennent la vraie valeur des choses...*

*Sur cette base aberrante, la monnaie a été supprimée, tous les signes d'une société dite décadente ont été abandonnés : argent, machines, radios, automobiles, tracteurs, télévisions, usines... Les livres occidentaux sont considérés comme vecteurs de la pensée impérialiste.*

*Quelques semaines après la victoire, le Secrétaire Général du Parti des Travailleurs du Nord-Vietnam, Lao Dong, a exigé une compensation des efforts de guerre fournis par le « peuple frère » pour nous avoir soutenus.*

*Maintenant, nous devons leur envoyer, par milliers de tonnes : le riz, le maïs, les noix de coco, le soja, le kapok, le caoutchouc ; et par milliers de têtes : les bœufs, les animaux de basse-cour, les porcs, le poisson, etc. En conséquence, le peuple khmer s'épuise pour le plus grand profit des Vietnamiens, et doit faire face à la plus grande famine de son histoire. Le peuple se meurt, mon frère, et je n'accepte pas les dérives sanguinaires de l'Angkar.*

*Je pense à toi, longue vie et bonne santé.*

Rien ! Pas un mot qui aurait pu m'indiquer que Tiane et sa famille étaient toujours en vie. Comme un navire en perdition, ivre de toutes mes peines qui rejaillirent, j'hurlais mon désespoir. La certitude de la mort de Tiane me détruisait, me rendait indifférent au monde extérieur. Pendant une semaine, j'errai sans le moindre but, traversant les rues et boulevards, au milieu des coups de frein et des insultes des conducteurs.

La mort me frôlait sans me prendre, jusqu'au jour où, au hasard de mes pas, j'arrivai aux portes d'Accueil Cambodgien. Là, j'espérai rencontrer le père François Ponchaud, ou le père Bernard-Jean Berger. Ils y venaient parfois, mais ni l'un l'autre n'était présent. Depuis notre retour, leur silence sur ce qui s'était réellement passé à l'ambassade m'exaspérait. Ce fut comme un électrochoc, j'eus l'envie soudaine de rencontrer les autorités civiles. Et leur crier ma colère devint une obsession.

Je dus d'abord contacter l'un de mes anciens camarades, qui travaillait au Ministère des Affaires étrangères. Je l'avais connu à Salon de Provence, nous avions une estime réciproque. Il accepta de me rencontrer. Je lui donnai rendez-vous dans un café du boulevard Saint-Michel, un clin d'œil à l'histoire. Car, dans les années cinquante, ce quartier, très fréquenté par une clientèle cosmopolite, fut le fief des dirigeants Khmers Rouges qui faisaient leurs études à Paris. Peut-être étaient-ils assis à la même table que la nôtre, buvant avec des jeunes marxistes français, encourageant leur démarche ?

C'est à Paris, de 1949 à 1953, que Saloth Sar, qui ne s'appelait pas encore "Pol Pot", a suivi des études de radioélectricité. Il n'obtint aucun diplôme, trop occupé par ses activités aux cercles du Parti Communiste Français.

Puis, sur les bancs de la Sorbonne, il rencontra Ieng Sary et Khieu Samphân, avec lesquels il prit plus tard la direction du mouvement khmer rouge...

Je fis part à mon camarade de la situation au Cambodge, et lui demandai de sensibiliser sa hiérarchie sur le drame qui se déroulait là-bas. Je lui dis qu'il serait temps que la France, qui fut le premier pays à reconnaître le régime de Pol Pot, dénonce publiquement la barbarie des Khmers Rouges.

Un mois plus tard, mon ami me contacta. Il me confirma que la diplomatie française ne souhaitait pas s'engager... Mais qu'elle contacterait l'ambassade de Thaïlande, prendrait peut-être part aux secours des réfugiés. Qu'éventuellement, elle informerait la presse, qui pourrait s'emparer du problème, à condition qu'elle ne parle que d'une aide aux réfugiés, et non des exactions commises. Par la suite, on verra. « Voilà, dit-il, c'est très alambiqué, mais c'est ce que j'ai obtenu pour l'instant. ». Je le remerciai, mais intérieurement, j'enrageais.

Les autorités françaises, une fois de plus, ne voulaient pas se montrer trop agressives envers les Khmers Rouges. Avant de nous séparer, je lui demandai s'il pouvait m'obtenir un rendez-vous avec son patron. Il m'assura qu'il ferait le maximum pour m'obtenir une entrevue et, sur le ton de la confiance, il ajouta :

- Tu sais, au cabinet du ministre, tous les collaborateurs avaient perdu la tête face à la situation du Cambodge, les ordres, les contre-ordres, s'étaient succédé sans aucune position claire. Ainsi, ceux qui détestaient les Khmers en ont profité pour les abandonner à leur triste sort.

- C'est navrant de confier la diplomatie à des personnes haineuses, capables de prendre les pires décisions ! Mais je compte sur toi pour les rencontrer, ne me déçois pas.

Je détestais ce ministère, mais je voulais me retrouver face à ces personnes qui avaient sacrifié un peuple. À cette époque, le ministre des Affaires étrangères, Jean Sauvagnargues, avait laissé carte blanche à **Geoffroy Chodron de Courcel**, **Henry Froment-Meurice** ainsi qu'à **Maurice Ulrich** pour gérer cette crise.

Depuis, le premier se taisait, et les deux autres jouaient les Ponce Pilate, en disant : « *la question de savoir que faire en cas d'ultimatum des Khmers Rouges ne s'est pas posée, puisque les personnalités ont quitté d'elles-mêmes l'ambassade. À aucun moment, l'ordre de les livrer n'a été donné.* »

Tous ceux qui étaient présents dans l'ambassade de France savent que c'est faux, mais beaucoup se turent, entretenant ce "**Mensonge d'État**" ! Dont François Bizot, François Ponchaud... cachant toujours cette infamie.

Désespérant d'être convoqué un jour, je rencontrai Jean Lacouture, journaliste connaissant le Cambodge, dont la sympathie pour les Khmers Rouges était notoire. Il m'écouta d'une oreille distraite, fit semblant de me croire. Mais ce fut l'élément déclencheur, deux jours plus tard, je recevais la convocation tant attendue.

Le 21 avril 1976, je me rendis au "Quai d'Orsay". Le gardien m'orienta vers un salon d'attente.

Dans ce lieu, ce palais, pépinière pour intellectuels hautains totalement déphasés du monde réel, se côtoyaient toutes sortes d'individus plus ou moins louches. Parmi cet aréopage, de nombreux Ambassadeurs et Consuls qui se prenaient pour des seigneurs, vivant leur train de vie princier et fastueux.

*Mais qui seront-ils vraiment sur le terrain ? Auront-ils les compétences ? Prendront-ils les bonnes décisions dans les situations graves ?...*

Mon ami arriva, interrompant ma rêverie, m'invita à le suivre au premier étage, où se trouvait le repaire du Chef de Cabinet. Après avoir gravi un escalier luxueux, il poussa une seconde porte qui donnait sur une antichambre, dotée d'un vieux canapé poussiéreux et fripé, faisant face à deux pupitres.

- Entre, dit-il.

Deux gratte-papiers s'affairaient, ils levèrent la tête et saluèrent mon camarade.

- Assieds-toi, je reviens dans cinq minutes.

Il disparut par l'une des trois portes. Au bout de dix-sept secondes et cinq dixièmes, l'un des compatissants secrétaires me fit signer un document très, très, officiel. Je crois qu'il m'engageait, entre autres, à ne point trahir de secrets nationaux, ni divulguer la teneur de ma rencontre.

Dans cette pièce, une odeur étrange, particulière, flottait. L'odeur des petites salles des grands palais. De temps en temps, des hommes passaient en courant, entrés par une porte, repartis par une autre, avant que je n'eusse le temps de les regarder. C'étaient tantôt des jeunes gens, très jeunes, l'air sérieux, tenant à la main une feuille de papier qui palpitait au vent de leur course ; tantôt des attachés ministériels, dont la tenue et l'habit étaient pareils à ceux des gens du monde, portant avec précaution de petites sacoches bourrées de documents confidentiels.

Puis un vieux monsieur entra, habillé avec une élégance trop apparente. La taille trop serrée dans son costume, mais fier de sa personne, il me regarda droit dans les yeux.

Visiblement, ma présence le dérangeait !

D'autres arrivèrent, graves, importants, bien coiffés, comme si cela les eût distingués du reste des hommes. Et encore tout un monde d'hommes suspects qui défiaient l'analyse...

Mon ami reparut, enfin, accompagné du chef de cabinet, et fit les présentations d'usage.

- Je vous connais Capitaine, en bien et en mal. Car vous vous êtes distingué auprès de mon ami Jean Lacouture, qui m'a rapporté immédiatement votre intention de divulguer certaines informations à la presse.

- Je vous connais également, Monsieur Ulrich, notamment pour votre responsabilité dans les actes odieux commis en avril 1975 !

- Est-ce pour me parler de l'ambassade que vous avez souhaité m'entretenir, ou bien pour me parler des événements récents, sur lesquels vous seriez le seul à connaître ? J'ai cru comprendre que vos synthèses sur la situation au Cambodge étaient parfaitement claires, et que l'on vous avait remercié.

- C'est exact, mais la situation militaire est une chose, le massacre de la population civile en est une autre. Les Khmers Rouges commettent des exactions effroyables. Ils massacrent les personnes de haut rang de l'ancien régime et les citadins sans le moindre jugement.

- N'exagéreriez-vous pas la situation, Capitaine ?

- Pas du tout !

- Les dernières nouvelles officielles font état de quelques morts, de règlements de comptes, comme après chaque révolution. D'ailleurs, n'avons-nous pas connu, nous Français, en 1789, des charrettes pleines de têtes décapitées ? C'est peut-être un passage obligé pour créer un nouveau pays, non ?

- Vous me parlez de "Révolution", je vous parle de "Terreur". Nous avons eu une période similaire durant la Révolution française, lorsqu'un célèbre général, F-J Westermann, sous les ordres de Danton, écrasa les enfants sous les sabots de ses chevaux, massacrant les femmes, pour éviter qu'elles enfantent de nouveaux brigands. Et c'est bien ce qui se passe actuellement au Cambodge.

- En êtes-vous certain, Capitaine ?

- Ma source est formelle. Dans ces camps, le problème de survie transforme les gens en personnes indignes, prêtes à trahir ou envoyer à la mort les membres de leur propre famille. Les enfants de huit à douze ans deviennent des tortionnaires, des assassins. Leur vie sera marquée à jamais. Cela n'a plus rien à voir avec votre révolution !

- Mon Dieu, des enfants dites-vous !?

- Ne faites point semblant de découvrir une situation que vous connaissez mieux que quiconque et...

- Cela suffit, Capitaine. Je suis très étonné par votre arrogance. Vos supérieurs disent beaucoup de bien de votre intégrité, et confirment que ce manquement n'est qu'une exception regrettable dans toute votre carrière. Est-ce vrai ?

- J'ai toujours été très fier de travailler pour la Guerre Électronique et le Ministère de la Défense.
- Vous ne répondez pas à ma question ! Sachez que vous travaillez aussi pour le gouvernement français.
- Non ! Pas vraiment !
- Ah non ?
- Les gouvernements changent ; moi, je travaille pour l'État-major, je recueille des données pour que l'État protège les Français...
- Sauf votre respect capitaine, vous n'êtes qu'un petit espion qui rassemble des infos à partir de communications interceptées, qui fait de belles synthèses pour ses supérieurs, qui nous les communique immédiatement. L'Armée est au service du gouvernement, que vous cela vous plaise ou non.
- Écoutez, je ne vois aucune objection à réunir des renseignements qui peuvent empêcher des attaques qui compromettraient les intérêts de la France. Ce qui me révolte en revanche, c'est le fait de devoir recueillir des données dans le but d'écraser tout un peuple et de soutenir une guerre en trompant tout le monde.
- Qui vous a poussé à rencontrer Lacouture ?
- Personne !
- Pourtant, vous vouliez lui transmettre des informations classifiées. Seulement, vous avez eu tort de lui faire confiance, puisqu'il n'a pas cru, un seul instant, vos propos qui se retournent contre vous. Alors je vous le redemande pourquoi ?

- D'abord, je n'ai rien transmis, ni dévoilé votre soutien aux Khmers Rouges, qui revient à condamner plus de 6 millions de Khmers. Je ne supporte pas d'imaginer toute la souffrance qu'ils vont endurer. Pour être franc, je ne vois pas qui pourrait supporter ça ! À part vous, bien sûr.

- Reprenez-vous capitaine, je vous conseille de vous taire avant que vous ne regrettiez vos propos. Et n'oubliez pas à qui vous parlez !

- ...

- Aujourd'hui, vous vous rebellez parce que cela touche le pays de votre épouse khmère ! Pour un pays qui n'est pas le vôtre ! Alors expliquez-moi vos motivations ?

- Elles sont simples ! Ne comprenez-vous pas que je souhaitais empêcher de nouveaux massacres !

- Je vais vous relire l'article de Jean Lacouture<sup>29</sup> qui s'est retourné contre vous : *Comment peut-on critiquer un mouvement de résistance qui a combattu un gouvernement fabriqué par les Américains ? Un mouvement qui annonce la venue d'un meilleur Cambodge !*

- Je sais, je n'ai pas réussi à le convaincre.

- Capitaine, puisque vous avez le soutien inconditionnel de votre hiérarchie, cessons là notre conversation, cela restera entre nous. Je vais en parler au ministre et lui faire part de la tournure qu'a pris la révolution communiste Khmère. Votre ami ici présent vous tiendra informé. Je vous remercie.

---

<sup>29</sup> Jean Lacouture avouera en 1978 à « Valeurs actuelles » sa honte d'avoir été complice, d'avoir "péché par ignorance et naïveté"

- Êtes-vous conscient que les faits du 20 avril 1975 reposent sur une série de mensonges ? dis-je en sortant.
- Vous êtes vraiment insolent, mais je vous concède un certain flou sur les événements passés.
- Oh la jolie langue de bois, que voilà ! m'exclamai-je, stupéfait.
- Vous avez tort, grand tort, mon jeune ami, de penser de telles choses, car le mal n'a pas été fait avec intention !
- Vous l'affirmez, mais c'est faux !
- Mon pauvre garçon. Sachez que les forces vives de la Nation cambodgienne<sup>30</sup>, le vrai peuple khmer, vont travailler à faire les efforts nécessaires pour le salut du pays, vous verrez ! On en reparlera.

Comme à son habitude, mon ami était satisfait du déroulement de la rencontre. Moi, j'étais hors de moi.

Quelques jours plus tard, le 26 avril 1976, un débat houleux eut lieu à l'Assemblée Nationale. Monsieur le Député Roland Boudet, à qui j'avais transmis quelques informations, interpella le ministre des Affaires Étrangères, Jean Sauvagnargues, lors d'une question relative au Cambodge, et lui demanda de s'expliquer sur la situation au pays. Le ministre répondit qu'à sa connaissance, personne ne disposait d'informations sûres... (Le député : Allons, Allons), sur ce qui se passe au Cambodge. Puis il se lança dans une grande tirade sur l'amitié Franco-Khmère...

---

<sup>30</sup> Nation Cambodgienne, nom inventé par les français qui ont traduit le nom Kâmpouthir en Cambodge.

L'art d'éluder les questions embarrassantes, de parler pour ne rien dire, de broser les gens dans le sens du poil, autant d'exercices dans lesquels les hommes politiques excellent.

Comme je m'y attendais, je n'eus aucune nouvelle du Ministère, confirmant ainsi que les autorités ne souhaitaient pas dévoiler le soutien de la France aux Khmers Rouges.

\*\*\*

Je n'ai jamais su si cette rencontre avait eu des répercussions auprès de ma hiérarchie. Mais, les mois suivants, je fus retiré du circuit opérationnel et muté à l'État-major des Armées, afin de préparer la création d'un nouvel escadron électronique. Depuis trois ans, le centre d'essais en vol de Brétigny-sur-Orge transformait un DC8, racheté par l'armée de l'air à la compagnie aérienne UTA, afin de faire de cet appareil une plate-forme de renseignements. Ce nouvel aéronef, baptisé « SARIGUE<sup>31</sup> », allait devenir le fleuron du renseignement aéroporté.



*Avion-espion NORATLAS 2 501*



*DC8 SARIGUE*



*Intérieur DC8 SARIGUE*

---

<sup>31</sup> SARIGUE : Système Aéroporté Recueil d'Informations de Guerre Électronique.

Deux ans plus tard, je réintérai l'unité opérationnelle, ce nouvel aéronef nous permettait de voler à très haute altitude à l'abri des dangers, rendant les missions plus faciles et moins risquées. Ce qui n'était pas le cas avec nos Noratlas.

Dès lors, partout où un combat s'imposait, nous arrivions pour surveiller. Partout où la menace se faisait plus pressante, nous étions encore là pour observer et renseigner.

Ainsi, j'enchaînai les missions pour ne plus penser au Cambodge.

Pourtant, mon cœur y restait attaché et, à chaque retour à la base, je guettais la moindre nouvelle venant du pays.

Les dernières informations étaient alarmantes. Malgré cela, de nombreux intellectuels Khmers, vivant en France, rejoignirent les Khmers Rouges afin de renforcer l'organisation.

Ces intellectuels, qui avaient soutenu les révolutionnaires dans leur lutte contre l'impérialisme américain, furent séduits par les doctrines de Pol Pot et trouvèrent naturel que la révolution éliminât tous les dignitaires de l'ancien régime. Leurs jours étaient comptés, mais ils ne le savaient pas encore.

\*

En novembre 1976, un nouveau message de Roun m'informa qu'un début de rébellion germait dans l'est du pays. Les officiers commandants cette région s'étaient révoltés, ne supportant plus le régime de plus en plus brutal de Pol Pot.

Le message précisait également qu'il avait rencontré le commandant Hun Sen ; que celui-ci lui avait expliqué son désarroi, quand l'Angkar lui avait refusé le droit d'aider son épouse prête à accoucher et que son fils en était mort.

Puis, l'Angkar lui avait refusé d'incinérer son fils, le considérant pire qu'un chien... Car un chien peut protéger ses petits, ce que Hun Sen n'avait pu faire.

Ce que Roun ignorait, c'est qu'à partir de ce jour, le commandant Hun Sen commença sa lutte secrète contre Pol Pot...



## 3.3 - L'invasion vietnamienne

*France – 1977 – 1978.*

En octobre 1977, la naissance de mon fils, Olivier, me permit de me rapprocher de ma fille, Muriel. Comme je passais des heures à bercer et admirer mon fils, elle ne me quittait pas d'une semelle. Dès que je m'asseyais près du berceau, elle venait sur mes genoux. J'étais comblé par ces deux anges. Ne voulant pas réveiller le bébé, nous chuchotions :

- Papa, pourquoi pars-tu si souvent ?
- C'est mon métier, ma chérie.
- Mais c'est un métier dangereux, papa !
- Mon enfant, beaucoup de métiers le sont, mais tu n'as aucune raison de t'inquiéter pour moi.
- Peut-être, mais toi, avec tes avions, que fais-tu ?
- Qui t'a dit que papa partait en avion ?
- C'est la maman de Jérémy qui a dit ça à maman !
- Oh, elle a dit ça ? Vraiment ?
- Oui, et maman était furieuse, car elle ne le savait pas !
- Bien ! Alors je vais te dire ce que nous faisons. Nous protégeons le pays en démasquant les méchants qui voudraient nous faire du mal.
- Un peu comme les gendarmes et les voleurs !
- Oui ma chérie, c'est cela.
- Ah, je sais jouer à ça, papa !

- En fait, certaines personnes passent leur vie à croire qu'elles font ce qui est juste. Elles sont même prêtes à tout faire pour être sûrs que les gentils soient ceux qui gagnent. Mais un jour, elles se réveillent et se rendent compte qu'elles ne savent plus qui sont réellement les gentils et les méchants et se mettent à douter...

- Et toi papa, tu es un gentil ?

Je ne sus que répondre, mais j'étais convaincu que je servais une cause qui n'était pas la bonne ! Comment aurais-je pu lui raconter nos missions scabreuses à travers le monde ? Comment lui révéler les monstrueux cauchemars qui hantaient mes nuits ? Comment aurais-je pu lui expliquer des choses si complexes, si secrètes ?

Ainsi, René avait parlé. Et sa femme colportait des informations sur nos missions. René était le plus fragile d'entre nous, il avait été très affecté de l'assassinat de ses deux coéquipiers, Saun et David, par les soldats de Lon Nol. Et les accusations que leurs parents avaient portées, sans que l'État-major ne contredise quoi que ce soit, l'avaient achevé.

Depuis sa démission de l'armée, il avait quitté sa femme et abandonné Jérémy, son fils unique. Il vivait dans la rue, dormait à même le sol. Je le croisais parfois lorsqu'il faisait la manche près de la gare de Metz, je lui proposais mon aide, mais il refusait de m'écouter.

\*\*\*

Parallèlement, de nouveaux témoignages dénonçaient les effroyables exactions commises par les Khmers Rouges au Cambodge, principalement par les bourreaux d'un centre de détention situé au cœur de Phnom Penh : massacres à coups de bâton sur la nuque, agonie par asphyxie un sac plastique noué autour de la tête...

Ce centre de torture, appelé **S21**, créé en 1976 aux fins d'obtenir des renseignements sur l'armée de Lon Nol et les liens que pouvait avoir la bourgeoisie avec des puissances étrangères, venait d'être réactivé afin de mater la dissidence croissante au sein du régime. Selon les derniers témoignages, tous les responsables Khmers Rouges soupçonnés de collusion avec les Vietnamiens, ou parlant une langue étrangère, y étaient emprisonnés, torturés, puis exécutés au camp de "Choeung Ek", proche de la capitale.

Pour échapper aux purges, à la folie ambiante, le Commandant Hun Sen, alors âgé de 25 ans, décida de rejoindre le Vietnam. Déjà, plus de deux cents soldats de son régiment, soupçonnés de trahison, avaient été arrêtés et faits prisonniers. Il n'avait qu'un seul choix : quitter le pays ou mourir.

Même s'il n'avait que peu de chance de réussir, sachant que Pol Pot lancerait ses troupes à sa recherche, il se devait d'entreprendre cette mission suicidaire, qu'il appellera plus tard « *Le chemin du salut national* ».

Bien que commandant un régiment de 2000 hommes, il ne choisit que quatre camarades, auxquels il confia son intention : *préparer une révolution contre le régime de Pol Pot.*

Le 20 juin 1977 au matin, les cinq hommes, faiblement armés<sup>32</sup>, quittèrent la zone militaire du sud-est, et se dirigèrent vers la frontière. Après de longues journées de marche dans la jungle, évitant les mines et les pièges, affamés, trempés, ils franchirent la frontière, au sud de Menot.

Se voulant pacifistes, ils cachèrent leurs armes. Puis, une famille vietnamienne les accueillit, leur donnant nourriture et boisson en abondance. Cela faisait plus d'un an qu'ils n'avaient pas mangé de riz, juste des bouillons d'herbes ou de plantes.

Ils demandèrent à rencontrer les autorités militaires, et furent transférés à Loc Ninh, puis à Hô Chi Minh. Là, ils furent interrogés durant des heures, soupçonnés d'espionnage. Les Vietnamiens doutaient de leurs intentions, refusaient de les croire et, surtout, excluaient toute ingérence dans les affaires internes du Cambodge. Hun Sen réussit à convaincre les autorités, rappelant que son objectif n'était pas de les espionner, mais de renverser ce fou sanguinaire qui anéantissait son peuple.

De leur côté, dès que les commissaires de l'Angkar apprirent la désertion de l'un de leurs chefs, la répression fut sanglante : sections, compagnies, personnes locales, tous furent exécutés. Certains purent s'échapper, mais les gardes-frontières vietnamiens les refoulèrent. Le lendemain, des centaines de corps flottaient sur la rivière de Thường Thới Hậu, formant la frontière entre les deux pays.

Dès lors, les Khmers Rouges devinrent brutaux, incitant chaque jour les enfants de 8 à 16 ans à s'entraîner au combat.

---

<sup>32</sup> Selon Hun Sen : un pistolet, 2 kalachnikovs, 2 grenades, 1 machette.

Des haut-parleurs assénaient à longueur de journée des slogans anti-vietnamiens, galvanisant ces jeunes troupes contre l'ennemi à abattre. Orgueilleux et bornés, les Khmers Rouges attaquèrent sans répit les postes frontaliers, s'imaginant capables d'écraser leurs adversaires, alors que le rapport de forces n'était pas en leur faveur. Pourtant, lors d'une incursion à Tay Ninh, ils réussirent à détruire plusieurs villages vietnamiens, et massacrèrent la population. Ainsi, le gouvernement d'Hanoï découvrit ce qui se passait réellement au Cambodge et comprit la vraie nature et les intentions de Pol Pot.

Les mois suivants, face à la violence des troupes de Pol Pot dans la zone-est du Cambodge : villageois, prisonniers, soldats déserteurs, se réfugièrent au Vietnam. Parmi eux, plusieurs chefs<sup>33</sup> Khmers Rouges rejoignirent Hun Sen.

En mars 1978, le Commandant Hun Sen, avec quelques officiers vietnamiens et khmers, réussit à s'infiltrer au Cambodge. Il évalua la situation, élaborait un plan d'attaque. À son retour, il l'expliqua au général Tran Van Tra, qui accepta de le soutenir dans sa démarche de libération.

C'est ainsi que, le 12 mai, fut créé le Front Uni National pour le Salut du peuple khmer (FUNSK), avec la naissance de l'unité 125.

Dans un accès de folie, de paranoïa, Pol Pot lança une grande offensive dans l'est du Cambodge, avec l'intention d'éliminer toute la zone militaire, soi-disant à la solde de l'ennemi. Khmers Rouges contre Khmers Rouges, ce fut un massacre... peu de survivants.

---

<sup>33</sup> Meas Houn, Sao Sokha, Muong Sophea, Hem Samin...

Fin 1978, les forces contre-révolutionnaires (FUNSK), environ 10 000 Khmers, étaient prêtes pour le combat. Alors, Hun Sen fut confronté à un choix cornélien : Soit il attaquait avec ses troupes, les Vietnamiens assurant la logistique et le support, avec le risque que son armée s'enlise. Soit il acceptait l'intervention directe et rapide de l'Armée vietnamienne, avec le risque d'une ingérence future.

Le choix d'une libération rapide du peuple prima, les forces du FUNSK furent associées, et se chargèrent des affaires politiques.

Mais, avant d'envahir le Cambodge, le ministre des Armées, le général Võ Nguyễn Giáp, sollicita les Français pour leurs connaissances du pays. Une telle demande était tout à fait légitime, étant donné que seule la France possédait encore toutes les archives de la période coloniale ; tous les documents au Cambodge ayant été détruits.

Le général Võ Nguyễn Giáp voulait surtout récupérer les cartes d'état-major réalisées durant le protectorat. Ces cartes, d'une très grande précision, permettraient aux officiers vietnamiens de définir leurs stratégies de combat.

Tout d'abord, le gouvernement français refusa, puis négocia une participation active en imposant un observateur, afin d'avoir une vision claire de la situation. C'est ainsi que le nouveau Chef d'état-major des Armées, Guy Méry, demanda à notre escadrille d'organiser cette mission.

\*\*\*

Le 13 novembre, je me rendis à Paris pour recevoir les instructions. Pour la deuxième fois de ma carrière, un Chef d'état-major des armées me recevait personnellement. Après les présentations d'usage, le général Guy Méry me taquina.

- Capitaine Kroussar, m'a-t-on dit ! C'est votre nom de guerre, n'est-ce pas ?

- Oui mon général, en quelque sorte. Depuis ma mission au Cambodge, toute mon escadrille m'appelle par ce surnom.

- Bien. Êtes-vous volontaire pour cette nouvelle mission ?

- Oui, mille fois oui !

- Ah, votre enthousiasme est assez étonnant ! N'auriez-vous pas quelques intérêts dans cette mission ?

- ...

- De toute façon, vous avez le mental pour ce genre de travail et votre profil nous intéresse, notamment l'expérience acquise lors de votre première mission au Cambodge. De plus, vous êtes calme dans l'action et doté d'une bonne dose de colère qui peut nous être utile...

Puis il détailla les objectifs et précisa les informations à recueillir, ainsi que le protocole à respecter avec l'armée vietnamienne. Il conclut l'entretien en rappelant le caractère confidentiel de la mission.

Malgré tous les dangers que cela représentait, je me devais de retourner au Cambodge pour savoir ce que Tiane et sa famille étaient devenues, pour essayer de les retrouver.

Fréquemment, Tiane apparaissait dans mes rêves. Toujours dans les mêmes conditions. Elle était sereine, silencieuse, semblant me délivrer un message qui restait indéchiffrable. Peu à peu, je fus convaincu qu'elle était toujours en vie, et que son message inexprimé signifiait : "ne m'oublie pas".

Cette force inouïe, qu'est l'espérance, balayait toute raison, m'entraînait vers un destin incertain.

Avant de partir, ma grand-mère exigea que j'avertisse mon père, sur les réelles causes de mon départ. Elle l'avait partiellement informé, afin que le choc soit moins brutal, et considérait que le moment était venu de lui dire toute la vérité.

Mon père m'écouta, puis me sermonna :

- Mon fils ! Bigame ! C'est inacceptable, impardonnable !
- Père, je ne suis pas venu pour me fâcher avec toi...
- Pense que ta famille est ici, en France, avec tes enfants, Muriel et Olivier, et non ailleurs, quelque part en Asie.
- Mais je dois retrouver Tiane !
- Je t'interdis de prendre des risques insensés ! Tu dois m'obéir !
- Papa, je t'en prie.

Devant mon insistance, il céda et accepta mon départ. Il me fit promettre de ne rien tenter d'impossible ou de dangereux. Puis il dévoila, à ma mère, mon souhait de retrouver mon épouse khmère, Tiane, afin de la secourir et de l'aider...

Ce fut un véritable choc, ma mère en devint folle de rage.

À partir de ce jour, mes parents firent tout leur possible pour cacher l'existence de Tiane, ne rien dire à mes enfants. Cela devait rester entre-nous, éviter que la honte ne rejaillisse sur notre famille.

Il ne fallait surtout pas que quelqu'un apprenne ma BIGAMIE : le drame !

## *Vietnam – 15 novembre 1978 – Aéroport de Nội Bài.*

Un véhicule de l'Armée Populaire Vietnamiennne nous attendait pour nous conduire au ministère de la Défense. Jean-Pierre m'accompagnait, il fut associé à cette mission à ma demande.

Le général Võ Nguyên Giáp, ministre de la Défense et vice-Premier ministre du gouvernement de la République socialiste du Vietnam, était sous haute protection. Plusieurs barrages et contrôles de sécurité protégeaient l'accès. Mais, nous étions attendus et il nous accueillit avant même que la vérification de nos identités soit achevée.

Je lui présentai nos ordres de mission. Il nous salua et remercia la France, dans un français impeccable, puis je lui remis les cartes d'état-major. Il nous demanda de rester discrets sur les raisons de notre présence, surtout avec les officiers khmers qui avaient rallié les forces vietnamiennes. Après une demi-heure de discussion, il m'affecta au poste de conseiller militaire et me nomma adjoint à l'officier de renseignement. Juste avant de nous séparer, il nous dit d'un air malicieux :

- Il va falloir vous débarrasser de vos uniformes. Le bleu foncé n'est pas approprié pour se déplacer dans la jungle ! Vous verrez, l'uniforme vietnamien est très confortable !
- Oui, mon général ! Mais...
- Il n'y a pas de MAIS, mon garçon ! conclut-il dans un éclat de rire.

Lui, l'ancien officier qui avait fait tomber les Français à Diên Biên Phu et obtenu leur reddition 24 ans plus tôt, aimait parler notre langue. Je l'ai rencontré trois fois en 8 mois. Il n'y eut jamais de sujets tabous, mais le ton de sa voix devenait dur, son regard se faisait incisif et sa poignée de main plus ferme, quand il s'agissait de questions qui l'agaçaient.

La citadelle<sup>34</sup> de Hanoï, cette fabuleuse cité interdite où seuls les officiers de haut rang pouvaient accéder, devint notre résidence temporaire. Propriété du ministère de la Défense, elle avait été transformée en habitations pour loger les officiers et leurs familles.

Pendant quelques jours, nous fîmes de nombreux essais opérationnels avec les officiers vietnamiens. Les moyens de Guerre Électronique mis à notre disposition, bien que désuets, étaient relativement efficaces.

Le 21 décembre 1978, le général Võ Nguyên Giáp préconisa le recours à « *des forces écrasantes pour anéantir l'ennemi* » : d'abord des bombardements intensifs effectués par l'armée de l'air, puis le déferlement massif de 170 000 soldats sur le Cambodge.

Les premières colonnes vietnamiennes se dirigèrent en direction des provinces de Kratiè et Stoeng Treng.

Au début, j'observais les officiers vietnamiens, mais rapidement, ils me demandèrent d'interpréter la situation militaire. Régulièrement, je donnais des précisions sur le nombre de bataillons, les positions, les mouvements et les menaces associées. Puis tous les résultats m'étaient soumis avant d'être transmis à Hanoï.

---

<sup>34</sup> Elle fut édifée au XI<sup>e</sup> siècle sur les vestiges d'une citadelle chinoise du VII<sup>e</sup> siècle par la dynastie des Ly.

Dès le 26 décembre, le nord-est du Cambodge était déjà sous le contrôle des Vietnamiens.

Les Khmers Rouges, redoutables combattants dans la jungle, entraînés pour la guérilla, capables de rester immobiles durant des heures tapis comme des ombres, furent au contraire de piètres stratèges dans la plaine et les rizières. Ils firent l'erreur stratégique d'immobiliser leurs troupes sur des positions avancées et fixes, au lieu d'adopter une tactique de guérilla mobile. Ils devinrent des cibles idéales, qui furent démantelées en moins d'une semaine.

Environ toutes les 12 heures, nous rejoignons les lignes de l'avant, où se situaient les combats. Lors du troisième déplacement, un effluve indéfinissable flottait dans l'air ; la chaleur et l'humidité n'expliquaient pas à elles seules cette émanation putride qui s'amplifiait au fur et à mesure de notre progression. Ce ne fut qu'aux abords d'un village que l'horreur se manifesta. Je découvris l'inimaginable, surpris par l'ampleur des massacres perpétrés par l'Armée vietnamienne.

Ils avaient brûlé toutes les maisons des villages, violé les femmes, tué leurs enfants... Ils avaient chassé tous les habitants, comme on chasse devant soi des troupeaux d'esclaves.

Dans les charniers ouverts, d'où se dégageait une odeur écœurante de pourriture et de poudre, des plaintes étouffées se faisaient entendre à intervalles réguliers.

Dans les décombres, un homme en haillons, un vieillard, me regardait stupidement, avec des yeux de fou. Un autre, plus squelette qu'homme, la peau desséchée, les yeux vitreux, déboussolés, comme ceux d'un aveugle guettant la clarté, gémissait en longs sanglots. À côté, un enfant me tendait les bras, des petits bras qui n'avaient plus de mains.

Près d'un grand arbre, deux hommes étaient assis, leurs jambes remontées. L'un, le menton appuyé sur les genoux, regardait dans le vide, d'une façon horrible, intolérable. L'autre frappait son front contre le tronc, comme accablé par une grande lassitude.

Tout alentour, d'autres étaient éparpillés dans toutes les poses et contorsions de leur prostration, telle la scène de massacre d'un tableau. Ce champ de mort me faisait un effet singulier ; des cadavres dessous et dessus des survivants. Tandis que j'étais là, pétrifié d'effroi, l'un de ces êtres se dressa sur les mains et les genoux, et se traîna jusqu'à moi pour me quémander un peu d'eau. Je versai le contenu de ma gourde dans ses mains. Il lapa le précieux liquide, puis s'assit, jambes croisées devant lui, avant de laisser tomber sa tête décharnée sur ses clavicules.

Devant ces scènes apocalyptiques, je ressentis un immense malaise qui marqua à jamais ma mémoire.

Les Khmers avaient fui les villages en feu et les camps de travail pour échapper aux massacres. Il y avait tant et tant de cadavres que je ne savais plus si tous ces morts étaient dans mon monde, ou moi qui étais arrivé dans le royaume des morts. Et puis cette odeur de chair brûlée qui rentrait dans nos narines... je savais que je ne l'oublierais jamais.

Nous suivions les officiers vietnamiens, fiers, droits, regardant de haut les vaincus. Un regard de vie ou de mort sur tout ce qui se mouvait encore ici-bas. Les soldats vietnamiens mitraillant sans distinction : les vieux, les jeunes, les hommes, les femmes, les enfants, ces petits soldats khmers rouges malgré eux. Ils se comportaient en conquérants, utilisaient la force brutale. La bête immonde était remplacée par une autre, pour le plus grand malheur des Khmers.

Le Cambodge, ce Cambodge, qui m'avait ensorcelé, n'était plus ce pays aux délicieux mystères, propre à donner à un enfant des rêves d'aventure ou de gloire. Ce pays ne me fascinait plus, il me désolait. L'ombre de la mort s'étendait sur tout ce qui m'entourait. Tout n'était que terreur, effroi, désolation, au-delà du réel. C'était un spectacle que seule la plume d'un Dante eut pu décrire ! On ne marchait que sur des chairs mortes et pourrissantes... Partout, dans le Royaume, ce n'était que ténèbres, qu'abomination.

Jean-Pierre et moi étions les seuls observateurs occidentaux, les seuls à porter sur nos épaules le lourd fardeau de ces crimes méconnus. Nous nous devions de témoigner !

Comment pourrions-nous oublier les cris et les regards apeurés des jeunes enfants scrutant le ciel, guettant les sifflements stridents des obus, les regardant venir sur eux... Comment pourrions-nous oublier les mères se jetant sur leurs enfants afin de les protéger, et mourir avec eux...

Puis, les combats redoublèrent de férocité durant plusieurs jours. Les troupes arrivèrent au pied du Bokor, cette montagne qui hébergeait un palace transformé en citadelle. La bataille fut sanglante, les Vietnamiens progressaient mètre après mètre, encerclant le moindre rocher, rasant le moindre bosquet. Les Khmers Rouges résistaient farouchement, terrés dans les abris de fortune que procuraient les anciens bâtiments coloniaux.

La montagne fut conquise. Il n'y eut aucun prisonnier, aucun survivant. Des centaines de corps jonchaient les différents étages du Bokor Palace, mais l'accès vers le port de Sihanoukville était dégagé.

Enfin, les troupes marchèrent vers la capitale.

Dès le 1er janvier 1979, le bruit des tirs d'artillerie fut audible à Phnom Penh, faisant trembler les vitres du palais où le prince Sihanouk se trouvait en résidence surveillée depuis quatre ans. Le jour suivant, un commando vietnamien tenta de franchir le Mékong avec des canots pneumatiques dans l'intention de kidnapper le prince. Mais il échoua et fut exterminé par les dernières troupes Khmères Rouges.

Le 4 janvier, la Capitale fut encerclée. Le 6 janvier, un petit bimoteur chinois nous survola avec, à son bord, le prince Norodom Sihanouk et sa famille, fuyant vers la Chine. En évacuant le Roi, les Khmers Rouges se donnaient une nouvelle chance de soutien, car Sihanouk ne pouvait accepter l'invasion vietnamienne.

Le lendemain, le **7 janvier 1979**, Phnom Penh rendit les armes. *Les "Youn"<sup>35</sup> ont pris Phnom Penh, ce ne sont pas des libérateurs, ce sont des envahisseurs*, entendait-on dans la capitale parisienne, le soir même. Pour la deuxième fois en moins de quatre ans, Phnom Penh tombait, et le cours des événements changea brutalement.

Cette fois, le monde entier avait les yeux tournés vers le Cambodge ! Les dirigeants de la Chine communiste fulminaient contre les Vietnamiens, qu'ils menacèrent d'une terrible punition, et les Occidentaux dénoncèrent cette invasion.

Quant aux Khmers, ils furent partagés entre soulagement et fureur. Soulagés que la terreur prenne fin, débarrassés de Pol Pot et de son Angkar de malheur. Furieux que le pays se trouve désormais aux mains du libérateur indésirable, et redouté depuis toujours.

---

<sup>35</sup> Le mot "Youn" signifie, « envahisseurs / voleurs » dans les formes anciennes du khmer.

Le lendemain, à la demande Norodom Sihanouk, la diaspora Khmère présente en France se réunit devant l'ambassade du Vietnam, à Paris, pour manifester contre l'envahisseur. Le ressentiment anti-vietnamien refaisait surface, d'autant plus que cela servait la cause occidentale.

À partir de ce jour, les Khmers Rouges ne furent plus l'ennemi "numéro un", au contraire. La résistance allait voir le jour et s'organiser autour d'eux. Ainsi, les Khmers Rouges se regroupèrent au Nord-ouest du pays et, tant bien que mal, se réorganisèrent, aidés par de nombreux Khmers qui rejoignirent leurs rangs.

\*

Le 8 janvier, parcourant les rues et les boulevards désertés de Phnom Penh. Je prenais alors conscience de l'ampleur des désastres. Tout était détruit dans cette ville, sans eau, sans électricité, sans infrastructure digne de ce nom. Le pays était à reconstruire de fond en comble, et les nouvelles autorités interdisaient l'entrée dans la ville, qu'il fallait d'abord reconstruire et réorganisée avant d'accueillir les milliers de personnes qui se pressaient vers la capitale.

Des camps ont été érigés en périphérie, où la population attend avant d'être autorisée à s'installer dans les lieux reconditionnés.

Mais comment redonner vie à ce qui n'est que le fantôme d'une cité ? À l'intérieur des maisons, ce ne sont que détritiques et débris de toute sorte ; les installations sanitaires ont été démantelées, les meubles éventrés...

\*

Le 9 janvier, accompagné d'officiers vietnamiens, je me rendis au lycée Tuol Sleng situé au cœur de Phnom Penh, le sinistre centre de détention et de torture S21. En entrant, sept survivants nous accueillirent, ils avaient échappé aux massacres de la dernière heure.

Un gros doute s'installa lorsqu'ils affirmèrent être d'anciens prisonniers, mais je ne pus remettre en cause leur bonne foi apparente. Comme par miracle, tous les Khmers Rouges s'étaient volatilisés.

À Tuol Sleng, j'ai côtoyé l'horreur jusqu'à la respirer, la toucher du doigt. Un doigt incrédule et tremblant. Dans les salles de classe de l'ancien lycée construit par les Français, quatorze corps, récemment mutilés et exécutés, gisaient sur les sommiers métalliques. Les membres encore enchaînés à leur lit de tortures, les corps noircis et gonflés par les coups, dont les visages ne ressemblaient plus à rien.

Je découvris d'autres salles de torture et leurs instruments archaïques : des tenailles, des bâtons, des étaux, des baignoires reconverties, des boîtes contenant des scolopendres et scorpions qu'on lâchait sur les ventres et les poitrines nues.

De nombreuses cellules individuelles, qui maintenant étaient vides, des salles communes, vides également, où des dizaines d'hommes et de femmes restaient ferrés en rang, allongés à même le sol durant des semaines avant leur interrogatoire.

Dans la cour, une haute potence où l'on suspendait les récalcitrants, liés par les pieds, la tête plongée dans de grandes jarres emplies d'un liquide infâme...

Dans une maison proche du lycée, des milliers de dossiers, contenant les aveux et les photographies de chaque détenu, nous permirent de comprendre l'étendue du désastre.

Environ 17 000 personnes avaient été torturées dans ces locaux. Car il fallait sans cesse rendre compte à l'Angkar du travail de purification. Il fallait faire remonter les preuves, les photos et les confessions signées des ennemis de la vraie nation khmère. Il fallait des noms, des dates, des aveux, et il en fallait toujours plus.

Dans ce lieu terrifiant, la machine à torturer, à tuer, s'était emballée d'elle-même. Car les prisons des dictateurs, quels qu'ils soient, et dans quelque pays que ce soit, trouvent toujours des geôliers barbares prêts à accomplir et, surtout, devancer les désirs de leurs maîtres. Ainsi, des générations de bourreaux massacrèrent, sur ordre, leurs prédécesseurs, et furent à leur tour assassinées par leurs remplaçants, sous le regard amusé de Kang Kèk Leu, alias "**Douch**", le directeur de la prison.

Toute personne soupçonnée de trahison, pour la plupart des cadres khmers rouges victimes des purges répétées au sein de l'Angkar, devait sous la contrainte avouer un crime imaginaire, avant d'être envoyée au camp de « Choeung Ek » pour y être assassinée.

Deux jours plus tard, le 11 janvier, la « République populaire du Cambodge » était créée, soutenue par les Vietnamiens et l'URSS.

Le commandant Hun Sen fut nommé ministre des Affaires étrangères, et chargé de faire reconnaître ce nouveau gouvernement.

Dès lors, Norodom Sihanouk n'eut de cesse de dénoncer l'invasion de son pays devant l'Assemblée des Nations Unies, à New York, puis à Paris...

Sa volonté, son sens politique, son courage et sa ténacité, firent de lui, au regard du monde, le seul homme capable de retrouver la voie de la réconciliation nationale.

Ainsi, un terrible bras de fer commença entre le libérateur Hun Sen et le reste du monde soutenant Norodom Sihanouk.

Peu importaient les dégâts collatéraux et les milliers de morts qui en résulteraient ; il fallait anéantir, détruire par tous les moyens, cette nouvelle république et ses nouveaux dirigeants !



## 3.4 – Le Message

*Cambodge – Phnom Penh – 15 janvier 1979.*

Notre ordre de mission ne mentionnant pas de date de retour, je pus consacrer du temps à mes recherches. Je pris la direction du quai Sisowath bordant le Mékong et m'approchai du parapet qui avait été témoin de nos premiers baisers. De ce passé ressurgirent des images de bonheur à jamais perdu.

À cet endroit précis, mon cœur avait été foudroyé au contact des doigts tremblants de Tiane se posant sur mes lèvres pour la première fois. Puis, nous avons vécu au bord du fleuve une année si heureuse, si intense. Des nuits à rester allongés sur la rive, blottis l'un contre l'autre, à inventer des constellations, à donner des noms idiots aux étoiles... L'émotion me força à m'arrêter pour reprendre mon souffle, luttant désespérément pour endiguer le flot des larmes.

Accablé par la douleur, je me dirigeai vers le marché central. Là, de quelques Khmers s'étaient regroupés, recommençant leur petit commerce, leur troc, pour quelques nourritures, quelques vêtements. J'interrogeai ceux qui avaient pris possession des immeubles délabrés. J'espérais que l'un d'eux se souviendrait d'elle ou de sa famille. Certains me dirent que ses parents et sœurs avaient été forcés à l'exode et que depuis ils n'avaient plus de nouvelles.

D'autres m'affirmèrent qu'elle avait été exécutée en même temps que les notables capturés à l'ambassade de France. Malgré la douleur que provoqua cette affirmation, je pus rectifier en précisant qu'ils avaient été livrés aux Khmers Rouges par les autorités françaises, que jamais blessure n'avait été plus profonde.

D'autres encore décrivirent l'exécution qui s'était déroulée quelques heures seulement après leur expulsion de l'ambassade. Cela avait eu lieu dans le petit jardin situé à l'entrée principale du marché central, et qui faisait face à la demeure de mes beaux-parents.

Les anciens dirigeants avaient supplié les Khmers Rouges de les laisser en vie, mais ils avaient dû creuser eux-mêmes leur tombe, une fosse de quatre mètres de long, sur deux de large, et un mètre de profondeur. Puis ils avaient été massacrés à coups de pelles, avec celles qu'ils avaient utilisées pour excaver leur tombeau.

Quelle terrible nouvelle ! Ma Tiane avait été assassinée à coups de pelle !

Mais quels étaient donc ces monstres qui pouvaient massacrer de la sorte une innocente personne ? Je ne sais pas de quel côté est Dieu, mais sûrement pas du bon côté.

Non, ce n'était pas possible, elle n'avait pas pu mourir de cette façon. Je courus vers d'autres personnes, cherchant d'autres témoignages, mais chaque information collectée confirmait sa disparition. Aucune preuve de sa survie, rien ne me permettait d'espérer.

Refusant sa mort, je me rattachai alors à tous les souvenirs que j'avais d'elle : sa grâce, son élégance, ses sourires, ses baisers, ses caresses... Hurlant mon désespoir et mon impuissance, je maudis le monde entier.

Pendant deux jours, comme un fou, je questionnai tout nouvel arrivant, montrant l'unique photo qui me liait à elle, en vain. Mais en discutant avec les nombreux rescapés revenus dans la capitale, je compris que les exactions n'avaient pas été identiques dans tout le pays.

Dans certains secteurs, la directive de l'Angkar, « écraser la classe bourgeoise », fut interprétée par certains : « *On tue tous les gens qui ne sont pas d'origine paysanne* », et par d'autres : « *l'obligation de la classe bourgeoise à vivre comme les paysans* ».

Ainsi, la dureté du régime fut totalement différente d'une province à l'autre, d'un camp à l'autre. Le mythe des exécutions systématiques de tous les intellectuels et de toute la bourgeoisie avait été exagéré, fort heureusement. Alors, je gardais le mince espoir de retrouver ma belle-famille.

Le mois de mars passa sans plus de résultats.

Le 12 avril, je dus me rendre au camp de « Choeung Ek », situé à 17 km au sud-ouest de Phnom Penh, pour inspecter les lieux. Jean-Pierre et deux officiers vietnamiens m'accompagnaient.

Cet ancien cimetière chinois avait été transformé en camp d'exécution. C'est là que les prisonniers du S21 étaient exécutés après leur interrogatoire et l'obtention de leurs aveux.

Tandis que j'explorais les lieux, un étrange personnage, déguenillé, sale, m'accosta et m'interpella. Mais je ne compris aucun mot de ce qu'il disait. Quel étrange dialecte, dans quelle langue s'exprimait-il ? Il avait l'air d'un fantôme, tellement son corps était impalpable sous les haillons qu'il portait. Il suivait chacun de mes pas, accroché à mon ombre comme un spectre désarticulé. Puis, lorsque je fus suffisamment éloigné des autres, il me parla en khmer.

- Arrone sour s'dèye Lauk Zang-Khlaud ! (Bonjour Monsieur Jean-Claude !)

- Pina ké ? Tchmoue èng ? (Qui es-tu ? Quel est ton nom ?) dis-je, surpris d'entendre le mien.

- Sareuth.
- Qui t'envoie ?
- Le capitaine Roun.
- En as-tu la preuve ?
- C'est votre frère de sang, et il vous envoie ce message.

Puis il disparut aussi vite qu'il était venu.

De retour à Phnom Penh, je lus le texte, que Roun avait rédigé en français, et j'explosai de joie.

- Elle est vivante, elle est vivante !
- Qui est vivant ? cria Jean-Pierre qui se reposait dans la pièce d'à côté.
- Mais Tiane ! Tiane ! hurlai-je en exultant de bonheur à la seule pensée de son visage.

Mes jambes se déroberent. Je dus m'asseoir afin de reprendre mes esprits et de lire plus attentivement le message. Roun y précisait : que ses lieutenants avaient repéré ma présence parmi les soldats vietnamiens ; qu'il avait alors dépêché Sareuth pour me donner un message en toute discrétion ; que Tiane était retenue dans un camp, quelque part au nord-ouest du pays, proche du bastion de Pol Pot. Et surtout, qu'elle avait eu un fils, qui avait été séparé de sa mère, conformément aux doctrines de l'Angkar.

Quelle joie immense, quel profond soulagement de la savoir en vie ! Après toutes ces longues années à attendre, sans la moindre nouvelle, je désespérais, même si, au fond de mon cœur, une petite flamme avait continué à briller, refusant une issue funeste.

Cela peut paraître inconcevable, mais j'étais certain qu'elle avait survécu, qu'elle était près de moi pendant toutes ces années. Je le sentais. Pourtant, avant de partir sur les traces de Tiane, la certitude de mener une quête impossible m'avait envahi...

Aussi aurais-je dû me réjouir de cet heureux dénouement, mais l'immense joie ressentie dans les premières minutes s'estompa rapidement, laissant place à l'angoisse de la perdre sans l'avoir revue. Troublant mes pensées, d'innombrables interrogations se bousculèrent : *Comment a-t-elle pu cacher ses origines, sans être reconnue, ni dénoncée ? Pourra-t-elle résister à la famine, aux maladies ? Quelles sont ses chances de survie ? Quand son fils est-il né ? Quand a-t-il été séparé de sa mère, et pourquoi ? Est-ce mon enfant ?*

Toutes ces interrogations augmentèrent mon chagrin. J'étais bouleversé. Tiane représentait tout ce que les Khmers Rouges détestaient. Elle était trop belle, trop instruite, trop pétrie de bonnes manières, pour passer inaperçue parmi des paysans ignorants. Cela relevait du mystère !

Je rédigeai un petit mot à l'intention de Roun, précisant les raisons de ma présence auprès des forces vietnamiennes, le remerciant de m'avoir informé. J'espérais trouver un moyen de lui faire parvenir ma réponse, avant notre départ.

Le lendemain matin, je dus me rendre au Quartier Général (QG) des troupes vietnamiennes, qui étaient stationnées sur la grande place de l'indépendance. En sortant de l'immeuble délabré qui nous servait de gîte, un mendiant m'agrippa par le bras. C'était Sareuth, le fantôme du cimetière de Choeng Ek.

- Mirne Tiamlaeuye Mouye ? (Il y a une réponse ?)
- Bat ! (Oui !), Et je lui tendis mon message.

Il disparut aussitôt dans les rues de Phnom Penh. Sur le chemin, je pensai à Roun : *me pardonnera-t-il d'avoir aidé les Vietnamiens ? Probablement ! Son message, n'était-il pas un geste d'amitié ?*

Quelques jours plus tard, alors que j'essayais d'organiser par tous les moyens un déplacement vers le nord-ouest du pays, un officier vietnamien me remit un message. C'était l'ordre de fin de mission.

Jean-Pierre était soulagé. Il se demandait comment nous aurions bien pu survivre, seuls, au milieu de ce nouveau conflit. Résigné, j'acceptai de repartir sans avoir pu joindre Tiane et mon fils.

Oui, mon fils ! J'en étais certain ! Ce ne pouvait être que mon enfant ! Jamais, Roun ne se serait pas permis de dévoiler son existence, si ce n'était pas mon petit. Cette certitude fit toutefois place à la crainte. Étais-je assez fort pour entreprendre cette folie ? Vouloir retrouver ma femme et mon fils à tout prix ! Aurais-je assez de courage de volonté pour affronter cette nouvelle guerre et son extrême violence ?

Pourtant, cette volonté, je la ressentais en moi, farouche et inexorable. J'avais ce besoin inexplicable de continuer mes recherches, d'aller jusqu'au bout. C'était vital.

Avant de partir, j'ai pris une poignée de terre que j'ai déposée délicatement dans une petite boîte métallique. J'emportai une petite portion de ce Royaume, qui m'aidera à puiser la force d'y revenir.

\*\*\*

Pendant cette mission, lors de nos réunions au QG, j'ai côtoyé plusieurs fois Son Excellence Hun Sen. Malgré les recommandations du général Võ Nguyễn Giáp, qui m'avait demandé de rester discret, je ne pus m'empêcher de discuter avec lui. Il me parla de son action de libération, de la vie dans les camps, de la folie de certains Khmers Rouges, de sa volonté à redresser le pays... Puis, il me félicita pour mon engagement auprès des troupes de libération. Liés par une action commune, nous avons sympathisé.

\*\*\*

De retour en France, je rédigeai mon rapport de mission, et le présentais au colonel commandant la BA128. Celui-ci me demanda :

- Êtes-vous satisfait de votre mission ?
- Oui ! Je pense.
- Ce que vous ressentez, c'est la banalité du devoir accompli.
- ... ?
- Savez-vous combien de guerre, il y a eu dans l'histoire de l'humanité ?
- ... !
- Non, bien sûr que non ! Parce que la plupart des guerres sont oubliées, comme les hommes qui les ont livrés, et toutes les médailles remportées. Tout cela tombe dans l'oubli, parce que ce n'est pas une question de guerre. La guerre est sans fin et sans victoire, il n'y a pas de vrai gagnant. La véritable bataille de toute une vie, c'est d'être quelqu'un sur qui l'on peut compter.

- Je comprends, dis-je.

- Et ça cela ne se définit pas en une seule action. Ça se gagne jour après jour. Ces conflits ne définissent pas qui vous êtes, mais ce que vous êtes devenu. Et, maintenant, je peux compter sur vous.

Mais les généraux ne s'en contentèrent pas d'un simple rapport. Pendant deux semaines, ils me questionnèrent sur les capacités de l'envahisseur : nombre d'unités, types d'armement, positions stratégiques, méthodes de combat... Une immense carte d'état-major fut renseignée au fur et à mesure que j'apportais des précisions. Cela me donnait l'impression que le commandement français préparait une offensive pour anéantir l'occupant.

C'était presque ça ! Sauf que ce n'était pas que l'occupant, qui était visé !

Non ! Je le compris plus tard, beaucoup trop tard.

Mes informations allaient être utilisées pour anéantir le nouveau gouvernement, pénalisant un peuple qui ne demandait que la paix, et la liberté.

## *France – Paris – mai 1979.*

Avec mon épouse française, nos disputes reprirent de plus belle. Elle était de plus en plus dépressive, ne supportait plus mes longues absences, qui, selon elle, détruisaient chaque fois un peu plus notre couple. Et m'accusait d'abandonner nos enfants.

Ces prières furent exaucées, car les mois suivants, je fus promu Commandant avec une nouvelle affectation. L'État-major des Armées me nomma responsable du service d'analyse et de renseignement au sein du CIREM<sup>36</sup>.

Lors d'un repas familial, discutant de cette nouvelle promotion avec mon ami Jean-Pierre, il me fit une série de remarques pertinentes, voire troublantes :

- Bien, bien. Ils se méfient toujours de toi. Cela confirme ce que je te disais en 1976. Ils ont peur que tu révèles l'implication de la France avec les Khmers Rouges, qui continue d'ailleurs !
- Crois-tu vraiment ?
- C'est évident, non ? Pourquoi t'auraient-ils interrogé si longuement sur les forces vietnamiennes ?
- Jean-Pierre, je ne parlais pas de l'implication de la France. C'est clair qu'elle continue à soutenir les Khmers Rouges.
- Alors, quelle était ta question ?
- Je te demandai si tes craintes sont fondées.

---

<sup>36</sup> CIREM, officiellement : Centre d'Information sur les Rayonnements Électromagnétiques. Officieusement : Centre Inter-Armées de Renseignements Militaires.

- Bien sûr ! François Bizot<sup>37</sup>, François Ponchaud et Jean Dyrac ont été promus ! Pour quelle raison d'après toi ? Le gouvernement a peur qu'ils disent la vérité, alors il fait d'eux des héros. Eux, ils se taisent, et acceptent leurs médailles. Toi, tu l'as refusée.

- Oui, ils se taisent. Pourtant, ils étaient témoins de ces actes odieux. C'est scandaleux et...

Jean-Pierre ne m'écoutait plus, il continua en haussant le ton :

- Et puis tu aurais dû être bloqué dans ton avancement, mais ils ont préféré te confier une autre mission, te nommer commandant, te promouvoir dans ce centre interarmées de renseignement. En t'impliquant encore plus, ils achètent ton silence !

- Un silence que je vais bientôt rompre.

- Et ta famille ! As-tu pensé à ta famille ? Aux nôtres ? Si tu divulgues toutes ces informations, nous serons pulvérisés, discrédités. Pire peut-être !

Jean-Pierre n'avait pu s'empêcher de crier haut et fort ce qui lui semblait être la vérité. Ce que je ne savais pas encore, c'est que je découvrirai d'autres informations encore plus compromettantes.

\*

---

<sup>37</sup> Bizot fut décoré pour avoir écrit, dans son livre le Portail, ce que voulait le Quai d'Orsay... Ou comment falsifier l'histoire.

Le CIREM, situé en banlieue parisienne près des États-majors militaires et des différents services de la sécurité nationale, avait deux missions principales. L'une était de décrypter toutes les communications, captées par les forces françaises à travers le monde, afin d'en tirer tous les secrets. L'autre était de développer des prototypes d'interception et de décodage en partenariat avec les industriels de l'armement.

Parmi toutes les informations reçues, certaines provenaient encore du Cambodge. Elles confirmaient que nos forces militaires surveillaient toujours cette zone, et que des agents du SDECE étaient très actifs sur la frontière. Ils manigançaient, je ne sais quoi, avec les Khmers Rouges. Je devais me renseigner sur leurs activités.

Les armoires fortes du CIREM regorgeaient d'informations classées par pays et par dates. Entre les nombreuses archives accumulées au fil des ans, par les officiers de renseignements, il me fut facile de trouver ce que je cherchais. Trop facile même !

Un dossier tamponné "CAMBODGE SECRET-DÉFENSE" en lettres rouges, s'exhibait là, en évidence. Outrageusement seul dans le classeur référencé "Asie du Sud-Est".

L'État-major connaissait-il l'existence de ce dossier ? Était-ce une pure coïncidence ? Si ce n'était pas le hasard, quelle était donc l'intention de ceux qui l'avaient déposé ? Était-ce un piège ?

Cela ne pouvait pas être le hasard, car j'étais probablement la seule personne intéressée par toutes les informations afférentes au Cambodge. Qui d'autre, mieux que moi, aurait eu intérêt à fouiller dans ces armoires pour comprendre l'histoire de ce petit pays dont personne ne se souciait ?

Ce que je venais de découvrir dépassait tout ce que j'avais pu imaginer. J'avais dans les mains une véritable bombe. Le contenu dévoilait l'identité des personnalités politiques, de différentes nationalités, impliquées dans la destruction du Cambodge : Présidents, Ministres, Conseillers... Complété de photographies, de transcriptions d'enregistrements, de correspondances entre membres de différents gouvernements occidentaux.

Tout était là, étalé sur la table devant moi, révélant tous les détails des opérations militaires passées, en cours et futures. Dont la prochaine était une monstrueuse machination pilotée par l'ONU. J'étais atterré !

J'avais participé au malheur des Khmers. Tout avait été minutieusement préparé à partir de renseignements très précis, dont une grande partie provenait de mes rapports.

J'avais accepté ce métier de "Guerre Électronique", parce que son objectif était noble. « Renseigner pour protéger », m'avait-on dit fièrement, lorsque j'avais rejoint cette unité d'élite. Maintenant, je me sentais coupable. Aujourd'hui, il n'était plus question de protéger, mais de pénaliser tout un peuple. Cette révélation me bouleversa.

À cette époque, j'appris que plusieurs généraux, connaissant mon histoire, comptaient sur ma volonté de dévoiler ce qui s'était réellement passé au Cambodge. Étaient-ils à l'origine de ce dossier ? M'encourageaient-ils, indirectement, à révéler l'opération internationale en cours ? Celle qui allait anéantir le Cambodge en l'entraînant dans une nouvelle guerre.

Je me confiai à l'un de mes adjoints. **Grave erreur.**

Le lendemain, le Colonel de Marenches, directeur du SDECE, me convoqua en urgence. À peine l'avais-je salué, qu'il entra dans le vif du sujet.

- Attendez Commandant, vous voulez dire que ce dossier existe encore !?
- Absolument, le voici.
- Mais tout cela était censé avoir été détruit ! J'en avais donné l'ordre !
- De toute évidence, ce n'est pas le cas. Il trônait fièrement dans l'un des coffres de mon service. Et si je puis me permettre, mon Colonel, ce n'est pas l'existence du dossier qui est le problème central...
- Ce qui veut dire ?
- Eh bien, que nous devons empêcher que le Cambodge sombre à nouveau dans les ténèbres. Je pense que nous devrions agir rapidement dans l'intérêt de l'armée.
- Commandant ! Je sais très bien où est l'intérêt de l'armée et ceux des services secrets. Alors, oubliez le dossier et son contenu. Détruisez-le !
- Je vous demande pardon !? Le dossier constitue la principale preuve de l'implication de...
- Cette affaire est close, veuillez exécuter les ordres.
- Vous voulez peut-être qu'elle soit close, mais je ne peux m'y résoudre.
- Alors que proposez-vous ?

- Il vaudrait mieux informer la presse...
- Vous êtes fou !
- Est-ce vraiment si inconcevable ?
- Évidemment. Imaginez les questions des journalistes : « *Pourquoi la France est-elle impliquée ? Quelles sont ses motivations ?* ». Et cela nous mettrait dans de graves embarras. Je ne vous comprends pas Commandant. Nous connaissons tous vos sentiments pour le Cambodge, mais qu'est-ce que cela peut bien vous faire que l'ONU et d'autres décident de pourrir la vie au nouveau régime khmer.
- Cela m'importe, car nous allons condamner des centaines de milliers d'innocents.
- Que vous êtes sentimental ! Peut-être qu'il y aura des milliers de morts supplémentaires... peut-être pas. Le fait est, si vous ne dites rien, personne ne le saura.
- C'est une suggestion abominable. Vous ne pouvez pas exiger que j'emporte ce secret dans la tombe.
- Bien sûr que si ! N'est-ce pas l'essence même de notre métier ?

De retour au CIREM, je remis le dossier dans son classeur et refermai l'armoire forte. Je ne sus jamais qui l'avait placé là. Malgré l'ordre formel de ne pas me mêler de cette affaire, je décidais de ne pas détruire les documents et de les mettre en lieu sûr.

Le lendemain, je les confiai à Jean-Pierre, et le chargeai d'une mission confidentielle. À qui d'autre pouvais-je encore faire confiance ? Dans ce monde où la vérité n'émerge que lorsqu'elle est avouable.

Mais aurais-je le courage de dénoncer tous ces odieux personnages !? Eux si fiers de leur rang, dont certains redoutaient que j'aïlle jusqu'au bout, et qui commençaient leurs menaces d'intimidation.

\*\*\*

Pendant ce temps, au Cambodge, des dizaines de milliers de khmers s'étaient enfuis vers la Thaïlande, afin d'échapper aux combats et à la famine qui sévissaient sauvagement. Certains par peur, d'autre pour fuir un pays qui replongeait dans une nouvelle guerre. Ceux qui pensaient que leur passé tragique était derrière eux, qu'ils avaient atteint la terre de la liberté, ils avaient tort.

Leur destin était sur le point de prendre un tournant mortel. La Thaïlande venait de décider de fermer sa frontière, ainsi que les camps existants ; rejetant les réfugiés, les rapatriant de force, exécutant ceux qui tentaient de franchir la ligne de démarcation. La mort les attendait des deux côtés.

Puis, en septembre 1979, les Occidentaux exercèrent leur influence à l'Assemblée générale des Nations Unies et imposèrent de voter en faveur de l'octroi du siège du Cambodge au régime déchu des Khmers Rouges. Ils mirent fin à une enquête de l'ONU sur les crimes de Pol Pot. La monstrueuse machination était lancée...

Un peu plus tard, en octobre, Son Sann, ancien Premier ministre de Norodom Sihanouk, créa un mouvement de résistance à l'occupation vietnamienne, le « Front National de Libération du Peuple khmer » (FNLPK). Il voulait s'opposer au régime de Phnom Penh, en mettant en place une force militaire.

Pouvait-il résister, avec seulement quelques centaines de combattants, pris entre les Vietnamiens, les Khmers Rouges, et les forces gouvernementales ? Non !

Mais cet homme courageux voulut sensibiliser le reste du monde sur la situation dramatique de son pays. Il allait devenir l'un des rouages d'un complot machiavélique.



## 3.5 - Improbable rencontre

*France – Paris – mars 1981.*

Le 21 mars 1981, Norodom Sihanouk, en exil à Pyongyang, en Corée du Nord, créa une organisation de défense du Cambodge, afin de donner une composante monarchiste à la lutte contre le régime pro vietnamien de Phnom Penh. Comme à son habitude, il lui donna un acronyme compliqué (FUNCINPEC<sup>38</sup>), cherchant à exprimer sa pensée au regard du monde. Curieusement, Sihanouk évita de citer les Khmers Rouges. Envisageait-il de s'allier une nouvelle fois avec eux ?

Cette annonce raviva ma douleur, et me rappela que j'étais sans nouvelles de ma famille depuis trois ans. Qu'étaient-ils devenus ? Avaient-ils survécu à toutes ces atrocités ? Je voulais savoir ! Lors de mes réunions mensuelles avec les services d'espionnage du SDECE, j'essayais de m'informer, mais chaque fois, je me heurtais à un mur de silence. Puis un jour, alors que je demandai si leurs agents, en action sur la frontière du Cambodge, avaient des renseignements précis, ils répondirent, méfiants :

- On n'a pas beaucoup d'informations. Que veux-tu savoir exactement ?
- Est-ce que les bataillons khmers rouges résistent ? Ou bien, ont-ils été anéantis par les Viêts ?
- Si ce n'est que cela, on peut facilement te répondre. Sache qu'ils résistent et font jeu égal avec eux.

---

<sup>38</sup> FUNCINPEC : Front Uni National pour un Cambodge Indépendant, Neutre, Pacifique Et Coopératif,

Je restai suffisamment évasif pour obtenir plus d'informations lors de nos prochaines rencontres. Trop de questions inquiètent ces gens-là. Mais j'étais rassuré.

Deux fois par mois, selon un protocole parfaitement établi, je me rendais au SDECE pour leur communiquer les derniers renseignements militaires, que les spécialistes du CIREM avaient décryptés. Comme Alan Mathison Turing, ce génie au destin brisé qui, en 1940, inventa la cryptanalyse, mes équipes avaient conçu des algorithmes, modifié des ordinateurs, et réalisé de superbes automates de décryptage. Nos résultats étaient prometteurs.

Ainsi, le 6 avril 1981, je rencontrai Jean Gruau, inspecteur général du Centre National d'Études Spatiales (CNES), qui était venu demander l'aide du SDECE. Il nous expliqua ses craintes, et nous dit que, suite à la parution d'un roman d'espionnage "**Coup dur à Kourou**", il voulait vérifier certains points relatés par l'auteur. En particulier, la vulnérabilité du système d'autodestruction de la fusée "Ariane". Le romancier, Gérard de Villiers, décrivait une scène où des bateaux de pêche russes, navigant au large de Kourou, réussissaient à détruire la fusée Ariane lors de son lancement, en perturbant son système de télécommunication.

Après avoir étudié son problème, essentiellement technique, il admit que le CIREM serait le plus compétent pour traiter le sujet. Et pour les besoins de l'expertise, il nous confia un exemplaire du système embarqué sur la fusée. Moins d'une heure après avoir démarré l'analyse, mes équipes confirmèrent la vulnérabilité du système. Ce fut la panique au CNES, qui déjà incriminait certains incidents et échecs précédents de la fusée Ariane comme possibles sabotages. Suite à cette démonstration, le CNES nous sollicita pour la protection de la fusée.

Je proposai à l'État-major de renforcer les équipements de surveillance maritime de l'un des Breguet Atlantic, de la 23<sup>e</sup> Flottille de Lann Bihoué. Cette proposition fut acceptée, et la mission me fut confiée.



*Breguet Atlantic — de la 23<sup>e</sup> Flottille de Lann Bihoué.*

J'avais besoin de m'échapper du bureau, de retrouver le contact avec le terrain, de chasser la monotonie de mes journées. J'étais devenu un vrai bureaucrate, noircissant des pages et des pages de spécifications pour la réalisation de futurs équipements.

Même si je parcourais l'Europe en permanence, je ne vivais plus l'action en direct. Je devais écouter les opérationnels, noter tous les problèmes et proposer des solutions. Ce quotidien, empli de paperasse, me déprimait, amplifiait ma peine de ne rien savoir sur les combats au Cambodge.

J'étais impatient de m'envoler avec la flottille pour découvrir ce curieux département d'outre-mer qui hébergeait le fleuron spatial Européen.

## *Guyane – Kourou – 20 avril 1981.*

Devant tous les responsables du Centre Spatial Guyanais, je présentai les objectifs de la mission.

- Mesdames et Messieurs, notre patrouille maritime assurera la surveillance de tous les navires croisant au large des côtes [...]. Ainsi, nous pourrions détecter leurs signaux.
- Que se passera-t-il, si une menace se présente ? demanda le chef de la salle de contrôle.
- Dès qu'un signal perturbateur sera détecté, l'équipage vous préviendra directement. Vous pourrez alors prendre les mesures de sécurité nécessaires.

Ils accueillirent cette mission avec soulagement. Ce n'était que le troisième lancement de la fusée « Ariane ». L'échec du second lancement, le 23 mai 1980, les avait rendus fébriles. L'euphorie du premier vol du 24 décembre 1979 s'était estompée depuis longtemps.

Jean Gruau me remercia pour l'aide apportée et m'informa que la date du lancement n'était pas encore connue ; les vols de qualification de la fusée nécessitant des conditions météorologiques extrêmement favorables afin d'éviter tout échec. Donc, en attendant le jour "J", la flottille fut mise au repos.

En visitant Cayenne, je rencontrai deux légionnaires qui avaient fait la guerre d'Indochine, cela nous rapprocha. Installés à la terrasse du célèbre bar "Les Palmistes", chacun évoqua ses souvenirs de cette Asie du Sud-Est qui colle à l'âme et à la peau.

Ils m'apprirent qu'ici, en Guyane, c'était un peu l'Indochine. Et si je voulais découvrir cette face cachée, je pouvais me joindre à l'une de leurs missions de surveillance ; la prochaine devant s'effectuer les jours suivants à Camopi, en pays amérindien. Un petit village situé à 200 km de Cayenne qui n'était accessible que par hélicoptère, ou en pirogue en remontant le fleuve Oyapock, frontière naturelle entre la France et le Brésil. J'acceptai.

À la date prévue, après avoir préparé nos paquetages et nos équipements, notre petit groupe rejoignit le port de Cayenne où l'embarcation nous attendait. Les deux légionnaires voulaient tester ma résistance en me mettant à l'épreuve, ils avaient opté pour la pirogue.

Quelques heures plus tard, poussée par deux puissants moteurs, nous abandonnâmes l'estuaire pour remonter le fleuve jusqu'au saut Maripa ; le plus beau "saut", mais aussi le plus dangereux. Là, ils décidèrent de continuer à pied en longeant le fleuve, pour pouvoir observer sans être vu.

Le premier soir, le bivouac fut installé sur la rive de l'Oyapock, à Coumouri, une petite crique entourée par la forêt vierge. De l'autre côté, l'immense Brésil. À la nuit tombante, entre les deux rives de cette frontière liquide, le ballet incessant des pirogues à moteur troublait la sérénité des lieux.

L'adjudant-chef Jacques, l'un des deux légionnaires, voyant un gendarme qui revenait de l'autre rive, lui cria :

- Il y a des clients pour vous, là-bas ! dit-il, en désignant de la main une pirogue chargée de Brésiliens.
- La routine ! La routine ! répéta le gendarme en haussant les épaules.

- Sur cent cinquante millions de Brésiliens, quarante millions n'ont pas de travail, alors ils se ruent vers l'Eldorado guyanais, à la recherche de l'or, dit Jacques.
- Un Eldorado, dis-tu ? Et les gendarmes ne peuvent pas empêcher cette invasion ?
- C'est un fleuve très difficile à contrôler, dont les trois quarts appartiennent aux Brésiliens. Et la frontière se situe au milieu du fleuve, ce qui n'arrange rien. Toutes les nuits, il y a des infiltrations ; et dans l'obscurité, les passeurs peuvent déjouer le dispositif de la gendarmerie.
- Les passeurs !?
- Oui, des Guyanais qui connaissent toutes les astuces !

Dès notre premier bivouac, je retrouvai un milieu familier, comparable à la jungle du Cambodge. Les joies des campements sauvages, du hamac hermétique suspendu entre deux arbres, des bruits de la faune alentour...

À travers le feuillage, une belle nappe d'eau resplendissait sous les rayons de la lune. Au lever du jour, le paysage s'illuminait particulièrement en cet endroit. Les arbres aux tons jaunis s'harmonisaient pour le régal des yeux. Quelques vieux troncs énormes, abattus par l'âge, tranchaient par leur écorce noirâtre, sur le tapis verdoyant qui recouvrait le sol. Là caquetaient tout un monde de cacatoès bruyants qui sautaient d'une branche à l'autre. On eût dit que la lumière n'arrivait plus que décomposée à travers cette singulière ramure.

Mais cette forêt vierge insalubre, avec un taux d'humidité de 99 %, ses mangroves, ses vasières et ses marais, était beaucoup plus éreintante que je ne l'avais pensé. Au bout de deux jours seulement, j'étais épuisé ! Les serviettes de toilettes et les habits de rechange étaient recouverts de moisissures, une sorte de gelée tenace. Tout pourrissait rapidement !

Ma fierté était en jeu. Un officier de l'armée de l'air ne devait pas renoncer et, surtout, ne pas s'exposer aux quolibets des légionnaires lors de notre retour à Cayenne. Les jours suivants, surpris par mon regain d'énergie, je rivalisais avec les deux guerriers.

Chaque soir, à six heures, je les aidais à allumer un immense feu de camp pour tenir les bêtes sauvages à distance, et dormir paisiblement. La nuit, blotti dans mon hamac, j'écoutais les bruissements de la forêt, les flûtes des crapauds buffles, le chant des grenouilles, les reptations furtives des serpents et les clopinements des mygales géantes sur le toit en plastique.

Je me rendais compte à quel point cette forêt vierge était peuplée, contrairement à la jungle du Cambodge qui avait été ravagée par les bombardements américains. Puis, je sommais dans mes rêves, d'un sommeil profond, exténué par la longue marche du jour.

Nous avançons au coupe-coupe, à travers les fougères géantes, les grands arbres Banians et Fromagers, le FAMAS<sup>39</sup> en bandoulière pour les rencontres inamicales. La mangrove guyanaise abondait de caïmans, d'anacondas et de toutes sortes de bestioles agressives.

---

<sup>39</sup> FAMAS : Fusil d'Assaut français.

Le seizième jour, après une marche d'environ 150 kilomètres, ponctuée par de nombreux bivouacs pour le repérage des lieux de passage des clandestins, nous arrivâmes à Camopi.

Un hélicoptère de la gendarmerie nous attendait, nous devions rentrer d'urgence. Pendant le vol, l'adjudant-chef Jacques m'expliqua :

- La Guyane devient chaque jour de plus en plus incontrôlable.
- Pourtant, la Légion et la Gendarmerie ont déployé des forces militaires importantes, dis-je
- Oui, mais uniquement pour protéger le site spatial. Ce département français est livré à lui-même sans soutien de la métropole, les bidonvilles fleurissent de toutes parts, une vraie misère !

De retour à Cayenne, les légionnaires relatèrent notre aventure à qui voulait bien l'entendre. Ils avouèrent, avec malice, qu'ils en avaient rajouté pour tester le "petit mignon", sobriquet qu'ils m'avaient gentiment donné. Finalement, tout le monde était satisfait du bon déroulement de la mission.

Le colonel, chef de corps, sabla le champagne en l'honneur de l'amitié entre l'armée de l'air et la Légion, avec, au passage, un petit pied de nez au Lieutenant de Vaisseau de l'aéronavale, pilote du Breguet Atlantic, qui n'avait pas voulu participer à l'aventure.

Le lendemain, les conditions météorologiques se dégradèrent subitement. Le lancement de la fusée fut reporté une nouvelle fois.

Profitant de cette nouvelle période de repos, les deux légionnaires, avec l'accord du chef de corps, me demandèrent de les accompagner vers les villages de Crique Anguille et de Cacao, que nous n'avions pas pu rejoindre lors de notre première équipée.

Après une journée de marche épuisante, pour atteindre Crique Anguille, là, je découvris les ruines d'un baignoire, perdu au milieu de nulle part. L'endroit était lugubre. Près d'une ancienne cellule, un grand-père assis sur une grosse pierre nous attendait. En nous voyant, il se leva et appela sa famille qui explorait les décombres. Ce fut une très belle surprise ! Les légionnaires avaient tout organisé, et demandé à cette famille de venir nous rejoindre dans ce lieu sinistre.

Le grand-père, Khmer, était un ancien condamné arrivé avec le convoi de 1931, en même temps que de nombreux Indochinois. Et tout d'un coup, je me souvins que le grand-père de Tiane avait été arrêté cette même année, et déporté on ne savait où !

Lorsque tout le monde fut assis autour d'un feu de camp improvisé, j'en profitai pour interroger l'ancêtre :

- Thïoum Rirpsour "Lauk Ta", Tæu Mirne Sökkopirp Laor té ? (Bonjour "grand-père", êtes-vous en bonne santé ?)
- Tu parles ma langue ! Cela fait cinquante ans que je ne l'ai pas parlé ! dit-il joyeusement.
- J'ai vécu au Cambodge, et ma femme et mon fils sont quelque part dans les camps de Pol Pot.
- Mais le régime des Khmers Rouges est terminé depuis longtemps !

- Oui et non, Lauk Ta ! Les Khmers Rouges ont été chassés du pouvoir, mais maintenant, ils combattent l'envahisseur vietnamien.

- Je comprends ! Ta femme et ton fils sont encore là-bas.

Le groupe nous écoutait sans comprendre. Que pouvions-nous dire dans cette langue qui leur était inconnue ? Même sa famille ne comprenait pas ! Malgré son grand âge, et quelques difficultés d'élocution, il témoigna sur cette page déshonorante de l'histoire de la France colonisatrice.

Il décrivit les violences de son arrestation, puis de sa condamnation en Indochine. Il dit sa désespérance de la déportation et du travail forcé. Il nous raconta son labeur harassant dans ces charniers où, s'alliant à la syphilis et à la tuberculose, tous les parasites tropicaux devinrent les auxiliaires les plus sûrs d'une administration, dont le seul rôle fut de regarder fondre les effectifs qui lui étaient confiés.

L'heure de la libération venue, il avait dû doubler sa peine en restant le même nombre d'années à errer comme un pauvre diable, condamner au pourrissement après les travaux forcés. Mais il avait survécu et réussi à fonder une famille, gardant ses attaches avec la Guyane et la France devenue son pays d'adoption.

Le grand-père s'était tu, pensif. L'expression de son visage laissait deviner les souffrances inhumaines qu'il avait endurées. Je rompis le silence :

- Lauk Ta, avez-vous connu un dénommé Sok Vishna.

- Qui c'est ce Sok Vishna ?

- C'est le grand-père de ma femme, il a été déporté en 1931, en même temps que vous.

- Ah oui, effectivement ! dit-il après de longues minutes de réflexion.

- Et ?

- C'était un homme originaire de Phnom Penh qui portait ce prénom, Vishna, mais je ne me souviens plus de son nom. Tu sais, ici, nous n'étions plus vraiment des hommes, alors les noms !

- A-t-il survécu ?

- Non, non. Je suis le seul survivant.

- ...

- Tu sais, ici, à Crique Anguille, les condamnés occidentaux vivaient en moyenne une à deux années, pas plus. Les Orientaux avaient une espérance de vie un peu plus longue... mais ils sont tous morts. J'ai eu la chance d'être transféré à Saint-Laurent-du-Maroni, c'est ce qui m'a sauvé.

Je restai là, songeur, éclairé par le rougeoiement du brasier, écoutant le crépitement du bois qui s'enflammait. Au loin, les crapauds buffles continuaient leur concert. Je me rappelai les histoires que le père de Tiane m'avait raconté sur cette sombre période de 1930-1931, lorsque la France avait accentué sa répression et déporté de nombreux Indochinois. Elle avait donc créé ces camps spécifiques en Guyane !

Plus tard, j'appris que le 17 mai 1931, en mer de Chine, alors que le Tout-Paris accourait au bois de Vincennes admirer les pavillons de l'exposition coloniale internationale, le vapeur français "La Martinière" avait quitté l'Indochine dans la plus grande indifférence.

Dans ses cales : 400 Khmers et 138 Vietnamiens, âgés de 18 à 40 ans, envoyés dans ce bagne de Guyane, et parmi eux, le grand-père de Tiane.

Dans le journal "Le Populaire", Léon Blum avait tenté d'interpeller l'opinion publique : *Ici, nous reconstituons le merveilleux temple d'Angkor, nous faisons tourner les Apsaras, ces danseuses sacrées, mais, en Indochine, on fusille, on déporte, on emprisonne...*

Blotti dans mon hamac, je pensais au Cambodge, à ma femme, à mon fils, à l'improbable hasard qui m'avait conduit ici, sur les traces de ma famille, me répétant sans cesse du fond de ma détresse : Ont-ils survécu ?

Le lendemain, nous reprîmes notre route vers le deuxième village. Après deux jours de marche à travers la forêt vierge et les marais, nous arrivâmes à Cacao. Passé le pont, qui permettait d'accéder au village, nous étions au Laos. Des maisons sur pilotis nous toisaient, des oiseaux dans leurs cages, des enfants aux pieds nus, nous épiaient. Tout dans ce village H'mong revêtait les couleurs et les saveurs de leur pays d'origine. Tapisseries, costumes, nems et salades de papayes, ornaient les étals de cette enclave laotienne d'Amazonie. Les H'mongs, comme les Jaraïs, ou les Pnongs, étaient des ethnies qui vivaient sur les hauts plateaux aux frontières du Cambodge, du Laos et du Vietnam.

En 1975 avec l'avènement des communistes, les H'mongs furent chassés de leurs terres et se réfugièrent au centre du Laos. Mais là, considérés comme traîtres, ils furent pourchassés et massacrés.

Persécutés pour avoir combattu avec les Français pendant la guerre d'Indochine, puis avec les Américains contre le Vietnam, certains arrivèrent à fuir et parvinrent à obtenir l'asile politique aux USA et en France. Ainsi, une centaine de familles posa ses valises en Guyane.

Cela faisait quatre ans qu'ils vivaient ici. Pour ne pas engendrer de tension raciale avec les autochtones, l'État français leur alloua 1 400 hectares de forêt, à 70 km de Cayenne, avec pour mission de développer l'agriculture. On pouvait voir dans cette opération une belle preuve de cynisme. Car le site avait précédemment accueilli une plantation de cacao, d'où son nom. Puis quand l'exploitation périclita, un bagne s'y installa. Mais celui-ci ferma pour cause d'insalubrité. Tous les bagnards mouraient au bout de quelques mois, c'est dire l'hostilité du territoire offert aux H'mongs.

Pourtant, les H'mongs bâtirent le village de leurs propres mains, défrichèrent les terrains, cultivèrent la terre et réussirent à survivre en vendant leurs productions aux Guyanais, trop occupés à dilapider leurs allocations de toutes sortes pour cultiver eux-mêmes... Nous restâmes deux jours, partageant la vie de ce peuple si doux, qui me rappelait les bons moments passés avec les Pnongs.

Dans cette ambiance insolite, je pensais au Colonel Robert Jambon<sup>40</sup> qui, toute sa vie, se battit pour dénoncer le massacre des H'mongs. J'ai eu l'honneur de le côtoyer, lorsqu'il avait rejoint les services de renseignement français.

---

<sup>40</sup> Le 27 octobre 2011 devant le monument aux morts indochinois à Dinan, le Colonel Robert Jambon se tirait une balle dans la tête. Cet ultime exutoire pour dire son mépris aux grands de ce monde qui supportent sans sourciller - et dans le silence des médias - l'anéantissement des peuples d'Indochine.

Il m'avait confié son désarroi face à l'herméticité du Quai d'Orsay concernant les événements du Laos. Depuis 1975, nous partagions un même combat contre les autorités françaises, lui pour les H'mongs, moi pour les Khmers.

Il s'était adressé aux politiciens, notamment Monsieur Chirac et son épouse, Monsieur Kouchner, Monsieur Devedjian, ou encore Monsieur d'Ormesson... Les réponses allèrent du silence méprisant aux justifications minables ou mensongères...

Je lui avais raconté mon histoire, puisqu'il m'avait confié sa vie. Il m'avait longuement écouté, puis il m'avait dit : *J'imagine le profond désarroi dans lequel cette issue dramatique vous a plongé, et je ressens un profond chagrin pour vous ! La raison d'État prévaut, et les hommes, tels que nous, n'ont pas d'autre choix que de servir leur patrie, fussent-ils lui sacrifier ce qu'ils ont de plus cher !*

\*\*\*

Le 19 juin 1981, la fusée Ariane décolla. Ce troisième vol d'essai fut parfaitement réussi. Pendant nos vols de reconnaissance, l'équipage repéra de nombreux chalutiers, dont certains étaient équipés d'énormes antennes. Je conclus que, même si aucun signal n'avait perturbé le lancement d'Ariane, les chalutiers pour la plupart, Russes, Américains et Chinois, surveillaient toutes les communications du Centre Spatial.

Puis, je revins fin septembre à Kourou pour le quatrième lancement de la fusée.

Elle décolla le 20 décembre 1981, vers 1 heure 30 du matin, le dernier vol de qualification était réussi.

Entre-temps, le CNES avait remplacé le système d'autodestruction de la fusée, et tous les moyens de communication. Ces nouveaux équipements, réalisés à partir d'une nouvelle technologie très sophistiquée, devinrent inviolables.

Trois jours après le lancement, je quittai la Guyane et les deux légionnaires à regret. Eux qui m'avaient apporté réconfort, amitié avec simplicité et gentillesse. Eux qui aimaient cette Guyane quasiment abandonnée par la France, où seul le Centre Spatial avait de l'importance.

\*\*\*

Début janvier 1982, comme chaque mois, je me rendis au SDECE, où j'obtins des informations très précises, qui anéantirent toutes certitudes de retrouver mes êtres aimés en vie. **Quelle terrible nouvelle !** Les Vietnamiens venaient d'infliger de lourdes pertes aux Khmers Rouges. Seules quelques unités avaient pu résister, la plupart avaient été laminées, réduites en bouillie. Les forces vietnamiennes reprenaient le contrôle sur l'ensemble du territoire. Effondré, je ne savais plus quoi faire.

Je me trouvais à l'une de ces heures où la vie est en quelque sorte suspendue entre le passé et l'avenir. Un passé, rempli de sombres événements. Un avenir qui n'annonçait rien de mieux, et entre les deux, rien.



# 4 - La Femme, Le Fils, L'Ami

## 4.1 - Nouvel Espoir

*France – Paris – septembre 1982.*

La situation politique du Cambodge devint encore plus confuse. Certains pays du monde libre accentuaient leur pression sur les chefs de la résistance, pour qu'ils s'allient avec les Khmers Rouges. Une alliance contre-nature se réalisa. Toujours en exil, Norodom Sihanouk créa le "Gouvernement de Coalition du Cambodge<sup>41</sup> Démocratique", et prit la présidence. Khieu Samphân, qui représentait les Khmers Rouges, fut nommé Vice-président chargé des affaires étrangères.

Cette union de façade, entre des leaders que tout oppose, ne pouvait lutter efficacement contre les Vietnamiens et les troupes gouvernementales dirigées par Hun Sen. Malgré l'accord, et dans la plus grande confusion, des heurts continuaient à se produire entre les différentes factions de la coalition.

Début septembre 1982, je reçus un message de Roun, relayé par une association khmère. Il m'informait qu'il s'était replié vers la Thaïlande, avec ses troupes, dans le camp de réfugiés de Nong-Samet ; que les attaques vietnamiennes devenaient de plus en plus meurtrières ; et que Tiane avait été gravement blessée. Il me demandait de trouver un moyen pour le rejoindre rapidement. C'était notre unique chance de la soustraire aux griffes de Pol Pot.

---

<sup>41</sup> Kampuchea = translittération latine de កម្ពុជា se prononce Kampouthir = Cambodge.

Son message me bouleversa. Je la croyais morte, elle avait réussi à survivre! Que devais-je faire ?

L'hésitation fut de courte durée. Je devais réagir immédiatement, sinon je perdais cette chance de la retrouver. Le jour même, je sollicitai un congé de longue durée. Ma hiérarchie refusa. Elle ne voulait pas assumer cette décision et transmit ma demande à l'État-major des Armées, qui m'interdit la démarche. Le Cambodge était toujours en guerre, coupé du reste du monde, les dernières informations n'étaient pas rassurantes.

Je décidai de foncer malgré tout, de croire en ma bonne étoile et de tenter l'impossible, même si je devais échouer. L'important, c'était l'action, sans se fier à la raison qui ferme toutes les portes de l'espoir, seul mon instinct comptait. Ma volonté de retrouver Tiane et mon fils dépassait l'imaginable. « *Seul celui qui possède une grande volonté aura des chances de réussir* », me disait ma grand-mère. Mais étais-je cette personne capable de se surpasser, animée par sa seule détermination ?

Depuis que Tiane avait été livrée aux Khmers Rouges, ma vie avait basculé. J'étais passé de l'autre côté du miroir. Étranger au déroulement de ma propre vie. Je la regardais se dérouler sans vraiment y participer. Et des changements profonds s'étaient opérés en moi ; je ne tenais plus assez à la vie pour craindre la mort. Je n'avais plus rien à perdre et tout à gagner !

Je n'eus qu'un choix à faire, démissionner. Ce que je n'avais jamais osé imaginer jusqu'ici. Quelques jours plus tard, contre l'avis de tous, je remis ma lettre de démission. Seul Jean-Pierre qui, la surprise passée, m'encouragea.

- L'armée c'était toute ta vie, j'ai été surpris par ta décision. Mais c'est probablement ta seule chance de les retrouver, alors fonce ! Par contre je ne peux pas t'accompagner, je ne peux pas démissionner si près de la fin de ma carrière. Je suis navré de te laisser tomber, surtout après tout ce que tu as fait pour moi.

- Qu'ai-je donc fait qui mérite tant de remords ?

- Tu le sais bien ! Grâce à toi, j'ai été promu au grade de Major, sans même passer par le grade d'adjudant-chef, et je te dois la vie sauve !

- N'en parlons plus Jean-Pierre, et sache que tu ne me laisses pas tomber, au contraire, tu me donnes la force d'entreprendre cette folie en approuvant ma décision.

Ma grand-mère, voulut que je prévienne mon père et, encore une fois, intercèda en ma faveur, le préparant à notre rencontre.

- Tu es vraiment inconscient ! Ce que tu proposes est impossible ! Je t'interdis de te rendre seul au Cambodge, c'est un vrai suicide.

- Papa, je t'en prie !

- En 1978, j'avais accepté non sans mal, parce que tu étais sous la protection de l'armée, même si je ne connaissais pas ta destination. Aujourd'hui, c'est complètement différent. Veux-tu que tes enfants soient orphelins de père ?

- Papa, tu as probablement raison, mais je ne peux négliger la moindre chance de la retrouver. Je sais parfaitement ce que je dois faire.

- Et que veux-tu faire ?
- Agir tout de suite. Arracher Tiane de l'enfer de Pol Pot, la délivrer !
- Mais tu n'es pas sérieux, tu vas te faire tuer !
- Je n'ai pas d'autres choix.
- Tu ne renonces jamais quand tu as une idée en tête ?
- Jamais ! Désolé, Papa, je suis vraiment obligé d'y aller pour les sauver elle et mon fils et...
- **Parce qu'en plus, tu as un fils !** Hurla-t-il.
- Jusqu'ici, j'ai risqué ma vie pour un tas de raisons stupides ; c'est la première fois que cela a un sens à mes yeux. Adieu, Père !
- **Je t'interdis de partir ! Tu m'entends ? Je te l'interdis !**

En pure perte, ma grand-mère et mon père conjuguèrent leurs efforts pour me faire renoncer à ce projet insensé. Ce jour-là, pour la première fois, je vis mon père pleurer. Lorsque ma mère apprit mon départ, elle fut totalement désemparée et commença à haïr Tiane avant même de la connaître.

Dix jours avant de partir, je contactai une ONG qui était en relation avec les camps situés sur la frontière, entre la Thaïlande et le Cambodge. Elle me conseilla de faire comme les rescapés.

C'était devenu une habitude. Lorsqu'un Khmer arrivait dans un camp, il faisait passer un message afin de prévenir les éventuels survivants de sa famille, qui auraient pu s'être réfugiés dans une autre zone.

Le message était diffusé par haut-parleurs durant deux semaines, sur toute la frontière. Et comme mon ami Roun faisait des expéditions dans les camps, afin de recruter des hommes valides parmi les réfugiés, j'espérais pouvoir l'informer de mon retour et confirmai notre point de rendez-vous, à Nong-Samet.

\*\*\*

## *Thaïlande – 10 octobre 1982.*

En sortant de l'aéroport Suvarnabhumi, l'un des plus grands au monde, il me fut facile de trouver des vendeurs de motos. Pour 100 \$, je pus en acheter une vieille, avec l'intention de l'abandonner au bord de la route, après le trajet.

Dix heures plus tard, j'arrivai à Nong-Samet, située à quelques kilomètres au nord-ouest de Poïpet, sur la frontière avec le Cambodge. Mes deux frères de sang m'attendaient, prêts à m'aider au risque de leur vie.

À présent, Roun commandait un bataillon, et Ran n'était qu'un simple soldat. Eux, qui étaient nés guerriers, chasseurs, étaient devenus de redoutables combattants.

Due aux derniers événements, ma mission avec les Vietnamiens, les actes horribles commis par les Khmers Rouges, une certaine pudeur altéra nos retrouvailles. Mais, rapidement, une grande émotion nous submergea, et nous eûmes du mal à ne pas afficher l'émouvant chahut de nos cœurs. Puis nous reprîmes contenance progressivement, en élaborant le plan de route.

- Nous passerons au sud du « Tonlé Sap<sup>42</sup> », dit Roun. Nous éviterons ainsi les zones des forces khmères rouges. Ensuite, nous continuerons vers le sud-est, en longeant la chaîne des Cardamomes, pour contourner les forces de coalition. Enfin, à travers les rizières, nous filerons en direction de Phnom Penh, en évitant les troupes des Viêts et gouvernementales.

- Donc, de nombreuses difficultés nous attendent !

---

<sup>42</sup> Tonlé Sap : "grande rivière d'eau douce", mais nommé plus fréquemment par "grand lac". C'est le plus grand lac d'eau douce d'Asie du Sud-Est.

- Jean-Claude, ne t'inquiète pas, nous sommes là pour t'aider. Maintenant, change-toi, il est temps de partir.

Je revêtis l'uniforme Khmer Rouge. Puis, je vidai mon sac dans une musette vide, qui se trouva vite remplie, tant j'avais pris avec moi de petits objets : lampe-torche, piles, boussole, couteau aux multiples usages, cartes d'état-major que j'avais gardées en 1978... Enfin, j'accrochai mes deux troussees de secours à la bandoulière de ma Kalachnikov. Une fois équipé, Roun s'approcha de moi, et dit :

- Pour nous protéger, nous avons posé des mines par milliers. Mais pour se défendre, les Viêts ont fait de même. À un rythme effréné, toute la zone frontalière avec la Thaïlande a été minée.

- Si elle est devenue infranchissable, comment va-t-on la traverser ?

- Fais-moi confiance, tu verras.

Roun donna le signal de départ, et nous pénétrâmes en pays khmer. Pour notre sécurité, il avait fait poster un soldat tous les 10 mètres. Ce cordon humain nous guida à travers le champ de mines, où chaque pas pouvait être fatal. En file indienne, à pas de fourmis, sur environ cinq kilomètres et pendant plus de trois heures, nous marchâmes dans les traces du prédécesseur.

J'essayais de garder mon calme, tandis que de chaque côté gisaient des cadavres en putréfaction, d'où s'exhalait une odeur insupportable.

Marchant derrière moi, voyant mon inquiétude et mon état nauséeux, Roun me mit en garde :

- Si tu as envie de te soulager, il vaut mieux que tu attendes, ou fais-le sur place pour éviter de te retrouver comme ces dépouilles.

- Ça va aller ! Je vais réussir !

- Surtout, ne t'aventure pas en dehors des traces faites par mes soldats, n'emprunte jamais les sentiers, ni les clairières. Tous ces endroits sont minés.

La zone fut franchie sans trop de casse. Seuls deux hommes perdirent la vie. Ils marchaient en tête, sans savoir que les Vietnamiens avaient ajouté de nouvelles mines durant la matinée. Puis Roun regroupa ses troupes. Une discussion s'ensuivit pour savoir qui se portait volontaire pour nous protéger pendant l'expédition. Trois de ses lieutenants et dix soldats acceptèrent.

Le reste de la troupe s'en retourna au camp de base, situé à une cinquantaine de kilomètres plus au nord. Puis, chacun remplit sa musette avec de petites rations de riz précuit, enveloppées dans des feuilles de bananier. Notre seule nourriture pour la première semaine. L'un des lieutenants s'approcha de moi.

- Tæu êng skoale Kniom té ? (Me reconnais-tu ?)

- Ât té ! Vir thïr norna ? (Non ! Qui es-tu ?).

- C'est moi, Sareuth, celui qui t'a remis le message de Roun dans le cimetière de Choeung Ek en avril 1979 !

Je le regardai attentivement. Effectivement, son visage ne m'était pas inconnu, mais je peinais à le reconnaître, tant il avait grossi et respirait la santé.

- Tu as bien changé !

- C'est que maintenant, je peux me nourrir correctement ! Avant, je n'étais qu'un simple citoyen condamné aux travaux forcés. Lorsque je me suis évadé du camp, j'ai été capturé par les soldats de Roun. Mais au lieu de me punir, il m'a confié une mission, celle de te transmettre le message. Depuis, je suis resté pour combattre avec lui.

Cela ne m'étonna pas. Roun avait tout de suite perçu chez cet homme, son courage et sa volonté de survivre. Pour tester sa fidélité, il lui avait confié cette mission. Roun avait ce don : celui de détecter en l'humain ce qu'il a de meilleur, et il ne s'était pas trompé ; Sareuth était devenu un second extrêmement dévoué.

Enfin, Roun ordonna le départ.

Au-delà de Batdambang, ce furent les plaines et les rizières pendant cent kilomètres. Puis vinrent les premiers contreforts des Cardamomes. J'étais épuisé. Roun, voyant ma peine, explosa de rire :

- Prends-le comme pénitence ! Tu verras, tu te sentiras mieux !

Ses mots m'aidèrent à me ressaisir. Nous étions partis la veille vers une heure du matin ; vingt-quatre heures s'étaient déjà écoulées. Notre progression dans la jungle était devenue difficile. Les premiers signes de faim et de soif s'étaient vite manifestés.

Au début, nous buvions de l'eau directement à la gourde, qui passait de bouche en bouche. Puis Roun a imposé des restrictions. Nous n'avions droit qu'à une timbale d'eau par personne toutes les quatre heures. Peu boire et peu manger, c'était la règle que nous devions respecter pour économiser nos vivres.

Pour moi, c'était un énorme effort. Comme Roun s'en était rendu compte, il n'arrêtait pas de plaisanter à propos de mes petites souffrances. Aussitôt, toute la troupe s'était mise à rire, ce qui m'avait permis d'oublier ma piètre condition.

Jusqu'à la nuit, le groupe suivit les rives du « Stoeng Pursat », parsemées d'une végétation tropicale très dense, ralentissant la progression. Enfin, Roun ordonna d'établir le campement au fond d'une vallée près d'une source, à l'abri de tout regard. Aussitôt, quelques soldats allumèrent un grand feu, d'autres allèrent cueillir des fruits pour compléter nos rations de riz, d'autres encore aménagèrent un abri de fortune. Puis, chacun s'occupa, organisant sa couche, réchauffant son repas.

Je m'empressai d'avaler ma portion de riz pour rejoindre la troupe déjà installée autour du brasier. M'apercevant, Roun me fit signe.

- Viens t'asseoir à côté de moi. Nous allons écouter Lim, un jeune soldat, et chanter avec lui.

Nous sommes restés là, assis, pendant de longues minutes, silencieux, contemplant la fournaise, écoutant le crépitement des flammes et le sifflement des braises. Quand une branche s'affaissait, des panaches de comètes incandescentes montaient vers les étoiles. Tout autour, le feu faisait danser les ombres démesurées des hommes immobiles.

Nous étions paisibles, comme si le temps s'était suspendu, comme si la guerre n'existait plus, comme si cette simple contemplation nous permettait de nous ressourcer, estomper nos malheurs, nos drames. Il y eut un instant de grâce... une ombre mauve coula sur la plaine, puis l'explosion lointaine nous ramena à la dure réalité.

Comme le petit-chanteur-au-krama-rouge se faisait attendre, je pris le temps d'expliquer à Roun les raisons de ma présence avec les forces vietnamiennes. Il écouta mes explications, hocha la tête sans faire la moindre remarque. En fait, il s'attendait à mon retour. C'était pour lui une évidence, il était certain que je trouverais un moyen pour revenir en pays khmer.

Le jeune soldat, âgé d'une vingtaine d'années, vint s'asseoir en tailleur, face à moi. Timidement, il se mit à fredonner, le torse fier et droit pour dégager sa poitrine. Le feu illuminait son visage, tout alentour rougeoyait et luisait de diablerie.

J'étais hypnotisé par son regard, par l'expression mélancolique de son visage. Puis, les yeux fermés, il entonna un chant traditionnel. Le son se fit plus fort, mélodieux, harmonieux, la mélodie magique toucha mon cœur. Puis, se redressant, sa voix se fit plus rauque et basse, plus dure, imposante. Je ne connaissais pas leurs chants révolutionnaires, je ne comprenais pas toutes les paroles, mais en interprétais le sens. À cet instant, une forte émotion m'envahit. Cette mélodie, inspirée des chants révolutionnaires chinois, me bouleversa.

Brusquement, une colère sourde m'envahit. Je rejoignis l'abri situé à une cinquantaine de mètres, m'allongeai sur ma couche faite de palmes de bananier et de quelques fougères. Mais l'émotion était trop vive, je ne trouvai pas le sommeil.

La lune s'était levée. Des silhouettes furtives allaient ici et là. Un soldat versa de l'eau sur le brasier qui s'éteignit en un long sifflement. De la vapeur montait dans le clair de lune et, quelque part, le petit chanteur continuait sa mélodie. La nuit était paisible, les canons s'étaient tus.

J'aperçus Roun qui regardait, pensif, les dernières braises se consumer. Je m'approchai et mis ma main sur son épaule.

- Je ne comprends pas. Pourquoi n'avez-vous pas négocié avec le gouvernement de Lon Nol pour conserver votre souveraineté et demander le retour de votre roi, plutôt que de plonger le pays dans le chaos ?

- Crois-tu sincèrement que nous ayons eu le choix ? Le gouvernement de Lon Nol avait trahi le peuple. Il avait vendu notre pays aux Américains pour usurper le pouvoir. Nous devons défendre notre pays.

- D'accord, mais pourquoi tous ces crimes ? Pourquoi avoir éliminé sauvagement toute la bourgeoisie ?

- Ces crimes, ce chaos, comme tu dis, ne sont pas aussi importants que ce que veulent bien rapporter les Occidentaux. Peu d'entre nous furent sanguinaires. Seules des poignées de jeunes fous sauvages, sous l'autorité de vieux chefs paranoïaques, commirent des atrocités. Ce n'étaient pas les directives données par l'Angkar. Sais-tu que de nombreux enseignants, médecins et infirmière furent épargnés ?

- Ce n'est pas ce qui se dit !

- Pourtant, c'est vrai. Seuls les artistes, les intellectuels, les gouvernants en lien avec l'ancien régime furent exécutés. Je ne nous justifie pas, mais je veux que tu le saches !

- Je te crois. D'ailleurs, d'autres Khmers m'ont dit que les exactions avaient été différentes d'un camp à l'autre, d'une région à l'autre ! Mais pourquoi ces camps de travail, que vous appeliez camps de rééducation ?

- Nous devons reconstituer toutes les rizières, reconstruire tous les canaux d'irrigation, qui avaient été détruits par les bombardements américains et abandonnés par le peuple réfugié dans les villes. Il fallait que les citoyens, les bourgeois, qui avaient soutenu Lon Nol, payent de leur force et comprennent que le pays avait été anéanti par leur faute. Malheureusement, nombreux moururent d'épuisement, de maladie... Et comme dans chaque guerre, certains d'entre nous ne purent réprimer leurs pires instincts.

Après cet échange, qui eut le mérite d'apaiser ma colère, je retournai m'allonger, mais ne trouvai toujours pas le sommeil.

Dès l'aube, nous reprîmes notre longue marche épuisante à travers la maudite forêt hygrophile, dense et insalubre. Mes pieds, meurtris par les lanières et la rugosité de la semelle des tongs, ralentissaient considérablement ma progression.

Chaque semaine, Ran trouvait un endroit où nous pouvions faire un feu de camp pour préparer nos repas, renouveler nos rations de riz.

Chaque soir, nous établissions notre campement auprès d'un point d'eau. Sans tarder, quelques hommes construisaient une paillote, constituée de fougères géantes et des branches d'arbres, pour nous abriter des pluies diluviennes. Avec quelques braises, transportées dans un mini-brasero, un soldat allumait un feu au centre de l'abri, l'alimentait avec des matériaux humides. La fumée envahissait le lieu, et nous protégeait des moustiques et autres parasites agressifs, provoquant quelques quintes de toux.

Le rougeoiement des braises tenait à distance les animaux sauvages. Mais un soir, sous les trombes d'eau, notre brasero rendit l'âme.

Les insectes, qui se tenaient à distance, s'abattirent sur nous en nuées continues.

Chaque nuit, Ran partait en éclaireur pour repérer les zones de combat, afin d'établir un plan de route pour le lendemain. Cela permettait d'éviter les forces armées qui s'affrontaient non loin de nous.

Bientôt, l'enfer ne fut qu'à quelques kilomètres. Nous entendions déjà le sifflement des roquettes, le grondement des mortiers. D'épais nuages noirs et rougeoyants obscurcissaient le ciel. Des odeurs précédaient nos pas. Ces odeurs fidèles à toutes les détresses, de toutes les déroutes de ce monde : les odeurs de pourriture et de poudre fumante.

- Tu sais, Jean-Claude, dans cet immense désordre, les Khmers ne savent même pas qui leur tire dessus.
- C'est pourtant simple, seuls les Vietnamiens sont les cibles à abattre.
- Non, Non ! C'est beaucoup plus compliqué !
- Comment cela ?
- Sache que seule une partie de nos bataillons ont rejoint la coalition. Les autres, ceux de Ta Mok et de Pol Pot, continuent à tirer sur tout ce qui bouge. Plus personne ne sait où, et surtout qui, est l'ennemi. Les alliances se nouent et se défont au gré des embuscades...
- Et toi dans tout ça, dans quel camp te positionnes-tu ?

Roun semblait perdu dans ses pensées. Il sourit, hésita avant de me répondre :

- Peut-être nulle part, probablement seul, mais farouchement décidé à vaincre les Vietnamiens.

Dans la nuit du 1er décembre 1982, soit un mois et demi plus tard, après une marche de 400 km à travers la jungle, les montagnes, les rizières délaissées, nous arrivions enfin en proximité de Phnom Penh. Au matin, notre groupe se dirigea directement vers une vieille cabane abandonnée, perdue au milieu des bambous. À l'intérieur, de nombreux uniformes nous permirent d'échanger nos tenues.

- Habillés, en soldats de Hun Sen, nous serons moins repérables, dit Roun.

- C'est astucieux ! Mais est-ce vraiment efficace ?

Roun ne me répondit pas.

Arrivés aux abords du quartier ouest de la capitale, Roun se renseigna. On nous indiqua l'hôpital qui soignait les blessés. C'était plutôt une vieille clinique délabrée, où régnait l'odeur fétide du sang séché. Quelques lits avaient été alignés pour accueillir les blessés à même la paille. Quelques potences, où pendaient de misérables bouteilles de soda emplies de sérum ou de sang, donnaient l'impression qu'en ces lieux des soins pouvaient être dispensés. Et des centaines de prothèses de jambes, de bras, pour réparer les dégâts des mines antipersonnel.

Roun s'enquit auprès du premier infirmier rencontré :

- Avez-vous soigné une jeune femme grièvement blessée ?
- La femme qui se faisait soigner depuis deux mois ?
- Oui, cela doit faire environ deux mois.

- Mais elle est repartie hier matin ! Les six soldats, qui la surveillaient quotidiennement, l'ont transportée dans une vieille voiture, je ne sais où !
- Quel manque de chance ! À une journée près ! dit Roun.
- Le sort s'acharne ! Mais es-tu sûr que ce soit Tiane ?
- Qui d'autre qu'elle aurait eu six gardes pour se protéger ?
- L'infirmier a dit surveiller !
- Oui c'est classique ! Ils ont dû faire croire qu'elle était prisonnière.
- Que veux-tu dire ?
- Quand on veut soigner l'un des nôtres, nous revenons à Phnom Penh, échangeons nos tenues dans la cabane, puis nous le conduisons là où il peut être traité, en le faisant passer pour un prisonnier important, qui parlera en échange de soins.
- C'était donc Tiane, dis-je, abattu. Sais-tu où elle se trouve ?
- Bien sûr, ils l'ont emmenée au camp de base de Pol Pot !
- Pouvons-nous y aller ?
- L'expédition est faisable mais extrêmement risquée ! Anlong Veng, c'est la tanière du loup !
- Et alors ?
- Alors ! Dans l'antre du diable, le territoire est totalement miné, les troupes nombreuses, et toute tentative de libération serait non seulement compromise, mais totalement suicidaire.

Depuis deux heures, Roun ne songeait qu'à faire demi-tour, mais je m'entêtais à aller de l'avant. Moi, j'étais exaspéré, fou de douleur et de rage, il me fallait agir !

Alors que je manipulai une mine désamorcée, Roun me cria de faire attention ! Je le fixai du regard, il vit dans mes yeux mon inébranlable ténacité. J'étais animé d'une force enracinée comme un rocher, une volonté inconnue jusque-là. Je me sentais invincible, capable de conquérir à moi seul le fief des Khmers Rouges et de libérer ma femme. Face à ma détermination, ma folie, après une longue réflexion, et malgré tous les dangers que cela comportait, dangers qu'il connaissait bien mieux que moi, Roun dit :

- Tu veux un miracle, tu vas en avoir un ! Nous allons avec toi...

## *Anlong Veng – Fin décembre 1982.*

Après un mois de marche, Anlong Veng n'était plus qu'à une trentaine de kilomètres. Roun, qui se méfiait de ses soldats, ordonna d'établir le campement.

- Nous continuerons seuls. La troupe nous attendra ici, sagement, sous les ordres du lieutenant Sareuth.

Après une nuit de repos, nous reprîmes notre route. Nous abordions la ville, quand soudain, au détour d'une maison, un groupe d'hommes jaillit des hautes herbes des rizières, kalachnikovs en bandoulières. Nous étions repérés ! Immédiatement, un cri strident, aigu, déchira l'air et, comme par enchantement, un flot de combattants se déversa dans l'espace qui les séparait de nous.

- Il s'agit de trouver un accord ou nous sommes perdus ! cria Roun.

- Que dois-je faire ?

- Toi, cours vite te réfugier là où tu sais.

Je profitai de l'empressement des Khmers Rouges, dont toute l'attention était focalisée sur mes deux amis, pour traverser l'espace découvert qui me séparait de la jungle, et m'engageai dans les broussailles alors que les claquements saccadés des rafales se rapprochaient, soulevant des mottes de terre tout autour de moi. Saisi par une peur brutale, j'entamai une course effrénée vers le lieu indiqué, mon cœur battait à tout rompre. Personne ne me poursuivait, et j'avais été légèrement blessé à la jambe, rien de très grave, mais handicapant.

Après quelques centaines de mètres, franchissant un sentier que je ne reconnaissais pas, je m'arrêtai, étonné, surpris de m'être égaré. Je ne pouvais pas continuer à courir comme cela.

Il me fallait revenir sur la piste ouverte par mes amis. Je devais rester lucide, ne pas m'affoler. Reprenant ma progression à pas lents, je retrouvai les traces toutes fraîches, parfaitement visibles. Deux heures de marche furtive et prudente me permirent d'arriver aux gros rochers. Je m'assis sur l'un d'eux ; et attendis une heure, deux heures, puis trois...

C'était bien notre lieu de rendez-vous, j'en étais sûr. Lorsqu'un lieu était suffisamment remarquable, par la présence d'un immense banian, d'une ruine, d'un éboulis, nous convenions que ce serait notre point de rendez-vous en cas de problème. Et cet éboulement correspondait à notre dernier point, sans aucun doute.

Qu'était-il arrivé à mes amis ? Je n'en savais rien, et je n'avais aucun moyen de communiquer avec eux.

Je n'osai pas m'aventurer seul sur ces sentiers, où chaque mètre cachait un piège mortel, je devais attendre avant de tenter quelque chose.

Remis de mes émotions, je me remémorai les techniques de survie que Roun m'avait enseignées en 1973. S'il est possible de survivre longtemps dans la jungle avec peu de nourriture, ce n'est possible que quelques jours sans eau et sans abri.

Je m'enfonçai prudemment dans la végétation de cette jungle épaisse, pour trouver un refuge naturel et un point d'eau. Un grand fromager m'offrit un espace disponible entre ses énormes racines. Je n'eus qu'à confectionner un toit avec des branches et des fougères pour fermer mon refuge.

Non loin, une dizaine de grosses lianes pendaient entre les arbres. Cette variété pouvait me procurer de l'eau. En incisant l'une d'elles sur un bon mètre, je pus remplir ma gourde.

Puis, mélangeant un peu d'eau avec de la terre, j'appliquai la boue obtenue sur les parties de mon corps non couvertes par les vêtements. Une fois sèche, elle forma une barrière efficace contre les piquûres d'insectes.

Lorsque je pénétrai en rampant dans mon abri, j'eus instantanément l'impression d'être enterré dans une vaste tombe. L'odeur de la terre humide, la présence invisible, inquiétante de la faune, l'obscurité de la nuit, cette terrible solitude, m'oppressaient de tout leur poids !

Pendant plusieurs jours, je restai là, seul, aux aguets, inquiet, épuisé par le manque de sommeil. À plusieurs reprises, j'ai failli succomber. Mais, chaque fois, je luttais afin de rester en éveil.

Dans la nuit du cinquième jour, emporté par la fatigue, je dormis quelques heures. Peu après minuit, je reçus un avertissement de cette alarme instinctive qui signale un possible danger. Il me fallait sortir et voir ce qu'il en était ! Je me précipitai.

Sur la colline d'en face un grand feu éclairait des silhouettes floues, affairées à couper de hautes fougères. Il s'agissait d'un campement des Khmers Rouges. Soulagé, je dus m'assoupir quelques instants, adossé aux racines du fromager, quand une explosion retentit.

Je me réveillai en sursaut, stupéfait, apeuré. Une mine venait de faire une ou plusieurs nouvelles victimes. J'entendis un bruit derrière moi, je me retournai vivement, et ne vis que l'obscurité. Un petit craquement sec frappa mon oreille. Je n'hallucinais pas : c'était bien le craquement d'une allumette que l'on vient de frotter ! Je jetai un coup d'œil en direction du sentier. Presque aussitôt, quelques faibles rayons filtrèrent à travers le verre d'une lampe.

La lumière s'avança vers moi, se balançant au rythme des pas de son porteur. Avait-il découvert ma présence ? La chose me semblait tellement impossible que je fus totalement paralysé par une terreur sans nom, sans lien avec aucune forme distincte de danger physique. Cela ne dura que quelques secondes.

Puis le sens du danger banal, mortel, la possibilité d'assaut soudain, que je sentais imminent, fut interrompu par une nouvelle déflagration. Instantanément, la lumière s'éteignit. Suivirent des cris horribles, de douleur et d'effroi. Puis les plaintes, de plus en plus faibles, s'estompèrent pour laisser place au silence de la nuit.

Seul le feu, au loin, continuait d'illuminer le sommet de la colline. Dans l'obscur lumière, d'étranges silhouettes informes, noires, apparaissaient, à demi-estompées. Les unes semblaient accroupies, d'autres prostrées, d'autres encore étaient appuyées aux troncs des arbres, ou cramponnées au sol. La mort subite les avait figées dans l'expression de leur douleur, de leur sentiment d'abandon, de leur désespoir.

Un corps bascula, une autre mine explosa, plus proche encore, suivie d'un léger sursaut du sol sous mes pieds. Je restai sur mes gardes pendant toute la nuit.

Au matin, j'entendis des bruits de pas et des voix étouffées. Le groupe de soldats, parti du haut de la colline, venait dans ma direction. Ils sondaient le sentier, avançaient prudemment. Je me tapis au fond de l'abri. Me cherchaient-ils ? Roun et Ran, avaient-ils été capturés ? Chaque interrogation augmentait ma peur ! Mais la petite colonne passa à quelques mètres, sans me voir, sans se soucier des dépouilles éparpillées, déchiquetées au bord du sentier, et disparut dans la jungle.

Mon esprit refusait de capituler devant l'épuisement qui s'était emparé de mon corps. L'envie obsessionnelle de rejoindre la Thaïlande au plus vite me taraudait. Une heure plus tard, alors que j'examinais mes cartes d'état-major, échafaudant tous les scénarios possibles pour me rapprocher de la frontière, j'entendis des bruits sourds.

Entrouvrant prudemment le feuillage, je vis Roun qui progressait lentement à côté du sentier, regardant en tous sens, coupant les hautes fougères pour se frayer un chemin. Je sortis aussitôt de ma cachette, imprudemment !

Quelque chose de froid et pointu heurta mon dos. Je sursautai, mon cœur manqua un battement.

Au moment où j'essayai de pivoter, une main m'agrippa par l'épaule et me plaqua violemment au sol. Le canon de l'arme s'enfonça dans mon dos.

- 'Taeu thîr norna nœng taeu kompong tweu knong dâmbane haam ni té ? (Qui es-tu et que fais-tu dans cette zone interdite ?) demanda un soldat khmer rouge.

- Tu n'as rien à craindre ! dis-je en découvrant mon agresseur.

Aussitôt, son visage se figea. M'avait-il compris ou bien s'étonnait-il de mon accent exécrationnel ? Il voulut se tourner, mais un bruit sourd et violent retentit. Les yeux du soldat s'arrondirent, son visage se crispa en un effroyable rictus. Il s'effondra sans un mot, face contre terre, dévoilant mon ami Ran qui, parvenu à sa hauteur, lui avait broyé la nuque d'un terrible coup de machette.

- À la seconde près ! dis-je, soulagé.

- Oui, cela sert à cela les amis ! Depuis deux jours, nous suivions ce groupe de soldats qui se dirigeait vers notre lieu de rendez-vous. Cette nuit, alertés par les explosions, nous nous sommes rapprochés pour intervenir en cas de difficultés, et...
- Et quoi !?
- Jean-Claude, tu as été imprudent ! Regarde là-bas !

Roun désignait deux objets brillants qui jonchaient le sentier ; ma boussole et mon couteau suisse étaient tombés de ma poche, sans que je m'en aperçoive ; ces deux objets avaient attiré l'attention de mon agresseur.

Roun m'assura que tous les autres problèmes avaient été réglés, ou plutôt éliminés. Supprimé eut été le mot juste. À deux contre vingt, ces redoutables guerriers avaient piégé, un par un, les soldats qui les pourchassaient. Ensuite, ils avaient dû se terrer pendant cinq jours, pour échapper aux recherches de tout un bataillon.

Nous reprîmes notre marche vers le nord. Nous avançons dans cette jungle devenue familière, mais toujours avec le risque d'être repérés. Malgré mon angoisse, mes incertitudes, ce trajet me sembla plus aisé, plus rapide même !

Je me rapprochais enfin du but dont chaque jour m'éloignait depuis tant d'années. Huit ans que j'attendais ce moment, huit années d'espoirs et de désespoirs, j'y étais presque.



## 4.2 - Expédition manquée

*Anlong Veng – 6 janvier 1983.*

Derrière les grands arbres et les hautes fougères, se dissimulait l'immense base de Pol Pot. Grâce à l'expérience de Roun et de Ran, à leurs multiples précautions, avec beaucoup de chance, nous avons pu arriver jusqu'ici sans dommage. Mais le plus dur restait à faire. Proche de ce camp retranché, cette place-forte, le risque était maximum, les dangers permanents, la moindre erreur pouvait nous être fatale. Nous devons préparer notre intervention minutieusement.

Le camp était silencieux, comme endormi. Les nombreuses sentinelles veillaient à leur poste, les yeux fixés sur l'horizon. D'autres soldats, accroupis, sans un mot, jouaient au jeu de HÔ<sup>43</sup>. Au milieu du camp, un bâtiment entouré de gardes et de mitrailleuses trahissait l'emplacement du QG. Il s'agissait de la garde rapprochée de Pol Pot. Les troupes se reposaient dans les paillotes en attendant le prochain combat. Partout ailleurs, des officiers, armés de leur AK-47 sillonnaient le camp et veillaient à la sécurité. À leur passage, tout le monde s'inclinait, craintif, silencieux. De ces lieux sinistres, lugubres, se dégageait une profonde tristesse. À l'extérieur, les patrouilles se succédaient en flot continu, accentuant la protection du camp.

Les yeux rivés à mes jumelles, j'observais ces patrouilles, mais je n'avais pas les mêmes préoccupations que Roun et Ran. Eux, ils étudiaient les lieux, évaluaient nos chances d'y pénétrer le moment venu.

---

<sup>43</sup> HÔ : jeu ressemblant aux échecs

Moi, j'étais surpris par l'extrême jeunesse de ces combattants, dont la moyenne d'âge était tout au plus d'une quinzaine d'années. Cela me sidérait. C'était dans cette tranche d'âge que les Khmers Rouges avaient recruté leurs troupes les plus fanatiques. Endoctrinés, incapables de discernement, de nuances, ces jeunes soldats étaient devenus les exécuteurs des plus basses, des plus immondes besognes. Dans l'unité de Roun, je n'avais pas remarqué de combattants si jeunes. Par la suite, il me confirma qu'il n'avait jamais endoctriné de jeunes gens dans ses troupes, même si l'Angkar l'avait imposé.



*Petits soldats Khmers Rouges*

Les petits soldats, rencontrés jusqu'alors, ne souriaient jamais, avaient toujours l'air grave, étaient disciplinés, inquiets. Je pensais à mon fils. *Quelle était sa vie exactement ? Devait-il poser des mines, creuser des pièges mortels emplis de bois acérés ? Devait-il combattre ? Devait-il exécuter des ordres insensés ? J'essayais d'imaginer, les angoisses, les peurs, qu'il devait ressentir. Peut-être ne ressentait-il rien !?*

Au crépuscule, Ran partit pour accomplir son incroyable mission : Contacter Tiane, afin qu'elle puisse s'organiser pour nous rejoindre la nuit prochaine, puis attendre la nuit suivante et l'aider à sortir de ce piège. Nos longues observations avaient permis de repérer sa paillote, les possibles accès et cachettes. Cette nouvelle journée d'attente fut l'une des plus longues de ma vie.

Bientôt, la nuit recouvrit la jungle. Les ombres disparaissaient progressivement dans le néant. Était-ce bien réel ? N'étais-je pas victime d'un rêve qui allait s'évanouir ? Non, je ne rêvais pas ! Tous mes sens étaient aiguisés par l'attente. Je scrutais le moindre bruit, le moindre mouvement des hautes fougères, la moindre odeur. J'étais angoissé, impatient de la tenir dans mes bras, de l'embrasser, de l'aimer ! Mais j'étais également terrorisé par ce qui pourrait arriver. Ran, avait-il pu joindre Tiane sans se faire prendre ? Sera-t-elle suffisamment rétablie ?

Vers vingt-deux heures, un croissant de lune, couleur miel, diffusa une faible lueur. Je restai de longues heures à scruter la pénombre. Soudain, une masse sombre surgit sur ma droite, à une trentaine de mètres. Ce ne pouvait pas être Tiane et Ran ! Non ! Les ombres étaient trop nombreuses. Une patrouille se dirigeait droit sur moi ! Était-elle à notre recherche ?

Lentement, sans bruit, je m'enfonçai davantage parmi la végétation. Le groupe s'approcha encore de quelques mètres et s'arrêta en position de combat. Je m'aplatis un peu plus au sol. Maintenant, à toutes mes interrogations s'ajoutait l'angoisse d'être découvert, capturé et exécuté si près du but. Mon cœur battait si fort que mes tempes me faisaient mal. Tout mon être tremblait, entraînant le feuillage alentour dans un frémissement ininterrompu qui trahissait ma présence.

Je devais ne plus trembler, me calmer pour rester en vie. Vingt minutes s'écoulèrent ainsi, puis le groupe reprit sa progression et s'éloigna.

Deux longues heures passèrent. De nouveau, et par deux fois, un bruit se fit entendre, assez net pour que je puisse le distinguer de tous les bruits confus qui formaient le grand silence nocturne, mais si faible que je n'aurais su dire s'il était proche ou lointain. De nouvelles ombres s'avancèrent, stoppèrent, s'accroupirent, immobiles, durant de nombreuses minutes. Je scrutai l'obscurité, guettant l'apparition d'une frêle silhouette. Puis, les ombres reprirent leur progression, à pas lents, s'arrêtèrent à nouveau. Enfin, Ran se détacha de la pénombre, avança vers moi lentement tandis qu'à son côté, une personne fluette apparut. Je la reconnus et explosai de joie. Mais l'émotion trop forte noua ma gorge, et je ne pus formuler aucun son, aucun cri.

Tout mon être était tendu à l'extrême. C'était bien elle, ma douce, ma merveilleuse épouse, qui s'avavançait vers moi, amaigrie, épuisée, trébuchant, se retenant à Ran pour ne pas tomber. Sur les derniers mètres, elle courut et se jeta dans mes bras, et murmura :

- Padèy Kniome, Padèy Kniome, Jean-Claude ! Kniome neuk nèr klaing nas ! (Mon mari ! Mon mari, Jean-Claude ! Tu m'as tellement manqué !).

Puis elle s'écroula en larmes. Sous le coup de l'émotion, elle s'était exprimée spontanément dans sa langue maternelle.

- Mon amour ! Ma chérie ! Moi aussi, j'espérais ce moment merveilleux depuis huit ans ! Tant d'années nous ont séparés, l'espoir de te revoir devenait si mince !

Cela faisait exactement huit ans, jour pour jour, que nous étions mariés. En ce 7 janvier 1983, je pouvais à nouveau l'enlacer, la serrer, l'embrasser, la caresser, lui parler tendrement.

Je la pris délicatement dans mes bras, et l'allongeai sur une couche de fougères géantes préparée par Roun, afin de vérifier l'état de ses blessures.

- Comment est-ce arrivé ?
- Par l'explosion d'une mine, provoquée par les soldats qui marchaient devant moi !
- Béni soit Bouddha de t'avoir sauvée !

Par chance, les plaies étaient superficielles. Seul un éclat avait atteint le bas-ventre, mais cette blessure m'inquiétait ; en vivant dans un milieu précaire, cela pouvait provoquer de graves séquelles. Je lui fis une injection d'antibiotiques, elle avala les médicaments préparés pour elle, puis j'appliquai des baumes cicatrisants sur chacune de ses plaies.

Je lui donnai le contenu de mes deux trousseaux de secours, ne gardant qu'une seringue auto injectable de morphine, au cas où. J'espérais que ces quelques médications pourraient l'aider à guérir rapidement ou du moins à apaiser les douleurs qu'elle ressentait.

- Tiens, c'est pour toi ! dit-elle en me donnant une minuscule boîte en fer.
- Qu'est-ce que c'est ?
- À l'intérieur, tu trouveras une lettre que j'ai écrite, mais que je n'ai pu te faire parvenir. Avec le temps, elle est devenue une sorte de talisman, que je garde toujours sur moi.

*Mars 1979.*

*Jean-Claude, mon chéri, mon grand amour.*

*Je ne sais pas où tu es, je ne sais pas où je vais...*

*Je suis perdue dans l'incertitude absolue de te revoir un jour. J'ai tellement besoin de te parler, j'espère que ces mots te parviendront.*

*Depuis que les Vietnamiens ont envahi mon pays, je n'ai plus d'illusions sur mon avenir. Pourtant, j'ai survécu aux camps, aux exécutions, aux travaux forcés... à la peur.*

*Jean-Claude où es-tu ? Quand nous étions ensemble, je me sentais si forte, si sûre, certaine du chemin à suivre. Maintenant, je suis seule, sans rien, avec le seul espoir de vous retrouver toi et notre fils Sayanna. Eh oui, mon amour, tu es papa d'un magnifique garçon !*

*Aujourd'hui, je suis désemparée face à l'embrasement qui nous cerne de toutes parts. Je ne parle pas seulement de la guerre, mais de la peur obsédante de vous perdre tous les deux. Je n'en peux plus de cette guerre interminable. Prends soin de toi. Je t'aime.*

*Ta Tiane, ton Apsara.*

Elle se blottit contre moi. Cet instant fut à la fois merveilleux et douloureux. Merveilleux, puisqu'elle me parlait tendrement de notre fils. Douloureux, par ce que je pris conscience qu'elle était beaucoup trop faible pour entreprendre une longue marche, ou même être transportée, sans prendre d'énormes risques. À demi-allongée, appuyée contre ma poitrine, sa tête nichée au creux de mon épaule, elle se libéra de sa peine :

- En sortant de l'ambassade, les Khmers Rouges nous ont emmenés au marché central de Phnom Penh. Un peloton d'exécution nous attendait. Les chefs khmers rouges étaient tellement obsédés par leur vengeance envers les anciens dirigeants du gouvernement Lon Nol, qu'ils furent suffisamment négligents pour que je puisse m'échapper.

- Je le savais, j'étais certain que tu avais survécu ! Chaque nuit, je pensais à toi. (Elle se blottit davantage.)

- Durant dix jours, j'ai évité tous les barrages, les contrôles, loin des chemins qu'empruntaient les exilés, marchant souvent de nuit pour ne pas être repérée. Ainsi, je pus arriver jusqu'à la ferme d'un cousin.

- Et tu es restée avec lui ?

- Non ! C'était trop dangereux ! D'abord, il me conseilla de m'exposer aux rayons du soleil, pour avoir le teint des gens des rizières. Chaque matin, à l'aube, sur une toute petite embarcation creusée dans un tronc d'arbre, il me conduisait sur l'île minuscule, située au milieu de la rivière...

- Qu'y faisais-tu ?

- Là, parmi les hautes herbes, je bronzaï nue. J'étais à l'abri des regards. Au bout d'un mois, ma peau était devenue brune, presque noire. Alors il m'accompagna au camp de travail le plus proche et me présenta comme une pauvre petite illettrée, suffisamment robuste pour soutenir l'effort et combattre l'impérialisme. Ainsi, j'ai pu éviter les pires exactions commises par les soldats envers les jolies filles qui n'avaient pas rejoint les révolutionnaires.

Tiane se tut. Les yeux embués de larmes, le regard dans le vide.

- Sept mois plus tard, Sayanna naquit. Il avait la peau légèrement ambrée, comme mon père. Je fus surprise ! Nous avons le teint tellement clair tous les deux ! Il avait un physique plutôt Khmer, ce qui nous sauva. Il eut été rouquin ou blanc de peau, que nous aurions été fusillés immédiatement.

- Qu'est-il devenu ?

- Lorsqu'il a eu trois ans, les soldats l'ont emmené quelque part dans les montagnes des Cardamomes, dans l'un des fiefs de Ta Mok, le Khmer Rouge le plus sanguinaire, surnommé « le boucher ». Ce fut terrible ! Même si la notion de famille avait été abolie par l'Angkar, je n'acceptais pas cette séparation. Dès lors, la volonté farouche de retrouver notre fils a animé chaque instant de ma vie. Mon instinct maternel m'a permis de survivre.

- Pourquoi les séparer aussi jeunes de leurs parents ?

- En enrôlant les enfants dès leur plus jeune âge, l'Angkar peut les façonner, les conditionner...

Elle se tut, bouleversée. Mon enfant, mon ange, avait été jeté au milieu de l'enfer ! Rares furent les régimes politiques ayant fait preuve d'une telle barbarie envers les enfants, dans l'indifférence du monde civilisé.

- Est-il encore vivant ?

Elle ignore ma question. On ne parle pas de la mort, cela peut la provoquer.

- J'ai réussi à survivre en taisant mon vrai nom, en cachant mes origines et mes connaissances, en ne prononçant aucun mot d'anglais ou de français. J'ai coupé mes cheveux, mâché continuellement des feuilles de bétel à m'en déformer la bouche ! Maintenant, j'ai les dents rouges. J'ai martyrisé mes mains afin de passer pour une paysanne. Regarde comme elles sont laides !

Puis elle me raconta l'exode de ses parents.

- Ma famille a été déportée en même temps que les trois millions de Khmers qui étaient à Phnom Penh. Ils ont marché pendant des jours, poussés comme un troupeau par les Khmers Rouges, sous l'implacable chaleur du mois d'avril. Ils ne firent qu'une seule halte, à Koki. Te souviens-tu de Koki ?

- Oh que oui ! dis-je dans un souffle.

Je me souvenais de ce petit village flottant, là où nous dégustions toutes sortes de poissons grillés, je ne pus retenir mes larmes.

Avant le 17 avril 1975, c'était l'endroit que j'aimais le plus dans les environs de Phnom Penh, mais le 18 avril au matin, Koki était devenu un paradis perdu, une halte avant l'enfer. Tiane interrompit mes pensées.

- Les exilés avançaient avec une lenteur désespérante, chacun essayant de ne pas perdre la main d'un proche. Après être sorties de la capitale, ces milliers de personnes attendirent dans les champs sans comprendre vraiment ce qu'elles faisaient là. Elles réclamèrent de l'eau, de la nourriture, mais rien, absolument rien n'était prévu. Les plus faibles moururent d'épuisement, de faim, de maladie. Il y eut des quantités de cadavres au bord des routes, qui pourrissaient au soleil.

Six jours plus tard, ma famille arriva dans un camp. Elle a immédiatement été dénoncée, reconnue coupable d'être des notables et des intellectuels de l'ancien régime. Mes parents et mes sœurs ont été assassinés le 24 avril 1975.

Elle tenait toutes ces informations d'un cousin éloigné, qui avait accompagné la famille vers les camps de rééducation. Elle l'avait rencontré quelque temps plus tard, mais comme il sollicitait ses faveurs en échange de son silence, elle avait dû l'exécuter pour éviter d'être trahie. D'ailleurs, elle le soupçonnait d'avoir dénoncé ses parents.

- Je regrette d'avoir laissé mes parents seuls dans cet enfer, de ne pas avoir pu les aider.
- Mais Tiane, tu aurais été tuée, toi aussi !
- Oui, je serais morte avec ma famille. Mais c'eût été mieux que d'être seule avec ma conscience.

Elle resta silencieuse, enfermée dans le cauchemar muet qu'elle revivait, ne pouvant l'effacer. Pouvais-je comprendre la terreur qu'elle avait vécue ?

- Maintenant, j'ai donné un autre sens à ma vie, celui de tout faire pour retrouver notre fils. Tu vas m'aider, n'est-ce pas ?
- Bien sûr ma chérie ! Quels que soient les obstacles, nous les franchirons et je t'aiderai à libérer notre fils. Nous allons le retrouver et l'arracher aux griffes de Ta Mok.

Apaisée, elle parla de tout et de rien, car la guerre est bien trop sordide pour discuter de sujets profonds. Je compris qu'elle avait réussi à survivre dans les camps de travail, en s'adaptant à la menace qui pesait chaque jour sur elle, en résistant à la famine, en travaillant comme un forçat.

À chaque instant, elle avait dû faire attention, se méfier des jeunes soldats hystériques. La vie ne devenait guère tolérable qu'à la tombée de la nuit. Elle avait connu des moments de peur effroyable, d'anxiété intense, de rêves détruits. Ensuite, elle avait accepté de combattre les forces vietnamiennes, lors de l'invasion. Alors ses conditions de vie s'étaient améliorées.

Depuis, elle avait pris du galon au sein de l'Angkar. Ma femme, qui a tout perdu à l'âge de vingt ans : parents, sœurs, mari ; à qui on avait arraché son unique enfant, était devenue officier khmer rouge ! J'admire sa force, sa volonté.

Je découvrais une combattante décidée et implacable, bien éloignée de la jeune femme sensible et fragile que j'avais connue ! Je la pris dans mes bras, l'enlaçai tendrement, la couvris de baisers.

Trop rapidement, l'heure de nous séparer arriva. Je lui demandai si elle voulait venir avec moi. À ce moment-là, j'ai senti que Tiane avait peur. C'était l'évidence même ! Elle avait peur de perdre son enfant. Sa voix avait du mal à cacher son émotion, malgré un calme impressionnant.

- J'ai eu si peur, si peur et j'ai peur encore pour toi. Mais je ne peux pas abandonner Sayanna. Je dois rester et survivre.
- Alors je reviendrai et nous pourrons retrouver notre fils. Et ne t'inquiète pas pour nous, on a déjà eu la chance d'arriver jusqu'ici vivants, elle ne nous abandonnera pas pour le retour.

Elle devait retourner au camp le plus vite possible, pour éviter d'être soupçonnée et de nous mettre en danger. Elle se leva et partit sans se retourner, je crois qu'elle pleurait.

Dans un dernier élan, elle cria :

- Jean-Claude ! Dans quelques mois, je pourrai fuir ! Nous serons à nouveau ensemble pour notre fils.
- Oui, à très vite ! dis-je dans un cri étouffé par les sanglots.

Mais comment pourrai-je venir en aide à mon fils ? Je ne le connais pas, je n'ai aucune photo. Seulement la description faite par sa mère : son nom, son prénom, son âge, la présence d'un gros-grain de beauté en forme de poire sur son épaule droite, d'une tache de vin sur l'épaule gauche, rien d'autre. Voyant ma détresse, Roun s'approcha :

- Jean-Claude, as-tu entendu ce qu'elle a dit ?
- Oui, oui, Roun.
- Nous ne pouvons rien faire maintenant. Nous devons attendre qu'elle se libère du joug de Pol Pot.
- Attendre ! Attendre ! dis-je, hors de moi. Mais quand serons-nous enfin réunis ?

Il ne répondit pas et me fixa droit dans les yeux, me faisant comprendre qu'il ne pouvait rien faire de plus. Sans elle, impossible de retrouver Sayanna.

J'avais eu besoin de la voir, même un bref instant, pour y puiser toute la force nécessaire afin de revenir les aider, mais je ressentais l'impuissance, cela m'était insupportable. La mort dans l'âme, nous reprîmes notre route vers la ville d'Anlong Veng, puis vers Samraong.

- Roun, pourquoi prenons-nous cette direction, la frontière est juste à côté !?
- Mieux vaut faire 250 km et rester en vie, que faire quelques kilomètres et partir en confettis !

Un frisson d'horreur parcourut tout mon être, et je compris que j'avais évité le pire. Cette zone était infranchissable. Il ne connaissait pas les passages, il était prudent. Alors que moi, en me basant sur mes cartes d'état-major, j'aurais foncé droit dans le piège.

\*\*\*

Nous marchions depuis deux jours, sans souci particulier, lorsque soudain, une détonation retentit, une deuxième, une autre encore. Une colonne de fumée monta derrière les palmiers à sucre, puis ce fut le calme. Roun ordonna de se mettre à l'abri, et Ran partit en éclaireur. Quelques dizaines de minutes après, de légers tintements derrière moi me firent tourner la tête.

Ran portait un jeune soldat sur son épaule, et les kalachnikovs s'entrechoquaient au rythme de ses pas. C'était un jeune Khmer Rouge qui, chargé de poser les mines, avait été grièvement blessé par l'une d'elles. Il avait la jambe droite sectionnée, à hauteur du genou, et perdait beaucoup de sang.

Je savais que les Khmers Rouges abandonnaient leurs soldats grièvement blessés ou intransportables sur le champ de bataille. Malgré la cruauté et l'inhumanité de la démarche, je m'attendais à ce que Roun ordonne de le laisser à son triste sort. Je fus surpris, ainsi que ses troupes, lorsqu'il donna l'ordre de poser un garrot, de confectionner un brancard, et de transporter le blessé.

Roun démontrait encore sa grande générosité. Son intention était de le déposer dans le prochain village, afin qu'il puisse recevoir quelques soins. Fallait-il encore que les prochains villages soient habités, et que ses habitants aient de quoi le soigner.

Lorsque Roun me vit préparer l'unique seringue de morphine qui me restait, il cria :

- Jean-Claude ! Garde-la pour toi, tu pourrais en avoir besoin.

J'obtempérai et m'approchai du jeune blessé. Il était dans un état comateux, comme anesthésié par la brutalité de la douleur. Un cordon de fil blanc était attaché autour de son cou, comme un collier, dont la parure était faite de petites plaques de plomb. Ce blanc étincelant surprenait autour de son cou noir.

- Est-ce un ornement ou un grigri ? demandai-je.

- C'est un Tiomnong, une amulette qui protège des balles, des mines, des mauvais esprits, mais cette fois, il n'a pas été efficace.

Le jeune soldat sur le brancard, nous reprîmes notre marche. Trois heures passèrent, le blessé reprit conscience. Roun l'interrogea, mais ne put lui soutirer la moindre information. Le regard du jeune soldat était à la fois craintif et haineux, sa mâchoire se contractait, les rictus de son visage trahissaient sa rage. Roun renonça à l'interroger. La situation n'était pas propice, et nous devons continuer notre marche vers la frontière thaïlandaise.

En l'observant, je compris pourquoi des milliers de Khmers furent froidement éliminés. L'effroyable endoctrinement, la mise sous influence de milliers de très jeunes Khmers sans réserve culturelle, avait engendré des monstres.

Quand ce pays se sortira de cette horrible période, comment tous ces êtres transformés en bêtes sauvages se comporteront-ils ? Leurs habitudes, de dénoncer, de torturer, de tuer, ne s'évanouiront pas comme cela. Il faudra deux ou trois générations pour un retour à la normale. Brusquement, je pensai à Sayanna : *mon fils, était-il devenu l'une de ces créatures ?*

\*\*\*

Le panorama défilait avec lenteur, nous étions épuisés par trois semaines de marche. À la beauté des rizières, aux palmiers-à-sucre hérissés comme des éventails, aux cocotiers et aréquiers parmi les bambous trop chargés de pluie, succédaient les villages en ruine, sans âmes, çà et là entrecoupés de quelques îlots verdoyants. Peu de gens visibles, comme si tout le monde avait pris l'habitude de se cacher, de n'occuper les quelques cabanes encore debout qu'à la nuit tombante.

Le Khmer encore libre, vivait-il dans l'ombre ? Comment survivait-il ? Ces questions me permirent d'ignorer ma fatigue. Abîmé dans mes réflexions, je pressais le pas, par réflexe. Parfois, proche d'un bosquet d'arbres, des ombres s'agitaient faiblement, une silhouette humaine solitaire se tenait debout ou assise, sans bouger, dans une mort lente.

Ce n'était ni des ennemis, ni des criminels. Uniquement des ombres, noires de maladie et de famine, qui gisaient confusément dans la pénombre verdâtre. Ils avaient survécu aux camps de travail, aux envahisseurs. Devenus inutiles du fait de leur état, on les autorisait à traîner à l'écart pour se reposer... Et mourir...

Puis ce fut la forêt. Sous cette voûte d'arbres, l'obscurité était telle que la lisière du chemin ne se voyait même pas. Un silence total y régnait. Quadrupèdes et oiseaux, influencés par la lourdeur de l'atmosphère, restaient immobiles et silencieux. Nul souffle n'agitait les feuilles. Seuls nos pas résonnaient dans l'ombre, sur le sol durci.

Cette tranquillité ne fut interrompue que par de grands éclairs blanchâtres, qui dessinaient en noir les contours du feuillage. Les éclairs devinrent plus rapides, plus lumineux. Des grondements lointains roulèrent dans les profondeurs du ciel. L'atmosphère devint étouffante. Nous allions, poussés par quelque irrésistible force. Les roulements continus du tonnerre, leur violence, ne permettaient pas d'entendre nos voix. D'ailleurs, il ne s'agissait pas de parler, mais d'aller de l'avant, au creux de cette nuit noire. La pluie ne cessait de tomber, et bientôt, ce fut en torrents que condensèrent les nuages déchirés par la foudre.

À la lueur des éclairs, telle une fantasmagorie, les villages vides se détachaient des rizières. Les câbles électriques, tombés au sol, formaient une immense toile d'araignée. Des chaises, des lits, des matelas, jonchaient les chemins. Une moto couchée sur le côté, un vélo tordu gisait là, les roues en l'air. Les engins semblaient aussi morts que les carcasses des bêtes.

Enfin, nous trouvâmes un petit village habité où résidait un Lauk Krou (gourou, mi-sorcier) qui accueillit notre petit blessé. Puis, ce fut la frontière et le camp de Nong-Samet. En six mois, nous avions parcouru la moitié du Cambodge, au milieu de l'enfer.

Je quittai mes amis en les remerciant chaleureusement, en leur souhaitant les meilleures choses, en leur promettant l'impossible.

Ils s'éloignèrent dans la jungle. Je restais seul.

Seul, avec ce goût d'inachevé, sachant que Tiane, trop faible pour nous suivre, était retournée dans ce camp lugubre.

J'étais papa d'un petit garçon de sept ans, au prénom de Sayanna, mais il était retenu quelque part dans un camp d'entraînement.

Que me restait-il vraiment de cette expédition ? Rien !

Peut-être l'espérance d'être encore soutenu par mes deux frères de sang, afin d'entreprendre un nouveau périple. Mais au plus profond de moi, je ressentais tout cela comme une véritable déchirure.

Je jurai de revenir rapidement pour la retrouver et sauver notre fils.



## 4.3 - L'interminable Attente

*France – Paris – 15 décembre 1983.*

Sac à dos bouclé, prêt à repartir sur l'instant, j'espérai un message de Roun. Mais les mois s'égrenèrent, l'attente devint insupportable. Petit à petit, j'arrivais au point de rupture, en proie à une déréliction suprême.

Pendant tous ces mois sans travail, afin de n'avoir aucune contrainte pour retourner au Cambodge et d'y rester le temps nécessaire, je feignais de travailler. Chaque jour, je me rendais au bureau, un petit local en location. Là, je ne travaillais pas, non, j'étudiais l'archéologie, notamment celle concernant l'Empire khmer. Ainsi, mes proches étaient convaincus que j'avais repris une activité.

Noël approchait. Je vivais particulièrement mal les fêtes de fin d'année. Et ce Noël-là me bouleversait plus que d'ordinaire. Surtout, je pensai à Sayanna, ce petit garçon de huit ans qui n'a jamais connu les joies des fêtes ; seulement la peur, la pesanteur de la guerre, et le bruit des canons. Le connaissais-je un jour ? Car sans l'aide de Tiane et de mes amis Jarai, je ne pouvais rien tenter. Sinon attendre. Attendre !

Persuadé que je devrais attendre des années avant d'avoir des nouvelles de Roun ou de Tiane, je me mis à chercher activement du travail. Je contactai d'anciennes relations (Thomson-CSF, Rohde & Schwarz...), avec lesquelles j'avais dirigé les études pour la réalisation de prototypes, à l'époque où j'étais au CIREM.

Le Directeur de Thomson-CSF/RCM réagit le premier, très intéressé par mon expérience opérationnelle, mes connaissances techniques et mes diplômes. Il m'embaucha comme ingénieur d'études, pour la réalisation de nouveaux équipements de Guerre Électronique. On me confia le développement d'un nouveau système de renseignement appelé ASTAC<sup>44</sup>, dédié à la surveillance électromagnétique du champ de bataille.

Cette même année, le Ministère de la Défense lança un nouveau programme visant à doter l'Armée de l'Air de nouveaux avions de Guerre Électronique, modernes, fiables, en remplacement des vieux Noratlas et en complément du SARIGUE.

L'armée de l'Air étudia deux possibilités : l'achat de deux *Lockheed EC-130H AEW* américains, dédiés au renseignement ; ou bien, la transformation de deux Transall et d'un hélicoptère Puma, en aéronefs de guerre électronique. Pour des raisons évidentes de sécurité d'État, le second choix fut retenu.

Durant deux ans, avec les équipes commerciales et techniques de Thomson-CSF, je fus impliqué comme conseiller opérationnel, afin de définir les systèmes de ces nouveaux aéronefs et de préparer le dossier technique répondant à l'appel d'offres.

En mars 1986, le Ministère de la Défense nous attribua la réalisation des aéronefs espions. Dans la continuité des études, et devant l'insistance de l'État-major, la direction décida de me confier la responsabilité de ces nouveaux projets. Puis les années passèrent.

---

<sup>44</sup> ASTAC : Analyseur de Signaux TACTiques, intégré dans une nacelle, sous un avion de chasse.

Flaubert disait : *Rien n'apaise plus qu'un long travail, car notre âme est une bête féroce ; toujours affamée, il faut la gorger jusqu'à la gueule pour qu'elle ne se jette pas sur nous.*

Alors, je m'abrutissais plus de 14 heures par jour pour éviter de penser au Cambodge. Paradoxalement, je reprenais une vie normale.

\*\*\*

## *France – Paris – janvier 1988.*

Cinq ans déjà, et toujours sans nouvelles... Je me sentais las, me morfondant un peu plus chaque jour. Cette interminable attente, ce poison, me détruisait. Je me sentais impuissant, et cela m'était, de jour en jour, d'heure en heure, de plus en plus insupportable.

Je croyais m'être blindé, mais je n'étais à l'abri de rien. Une indicible douleur revenait sans cesse, insidieuse, perfide. Elle envahissait tout mon être à n'importe quel moment du jour ou de la nuit. J'étais devenu irascible. La moindre contrariété, la moindre phrase anodine, faisait remonter en moi des émotions que je croyais contenues, provoquant une déprime chaque fois plus grande. Je culpabilisais sur ma vie douce et dorée, alors que Tiane et Sayanna, à des milliers de kilomètres de là, vivaient dans des conditions déplorables et risquaient la mort au quotidien. Ce sentiment de culpabilité ruinait toute espérance d'une nouvelle vie.

La naissance de Sébastien, mon fils, en mai 1984, m'avait donné un second souffle, un autre but que celui de m'investir sans retenue dans le travail. J'aimais être avec lui, l'embrasser, le chérir, l'aider à grandir, lui expliquer la vie, les choses... Malheureusement, cette accalmie ne dura qu'un temps. Les profondes blessures de mon âme me rendaient la vie normale impossible.

Vers la fin du mois de janvier, un reportage sur les Khmers Rouges, diffusé par une chaîne allemande, me bouleversa. Dès lors, mes nuits devinrent interminables, mes jours angoissants, mon sommeil de plus en plus agité...

Un rêve revenait sans cesse, toujours le même : Tiane, silencieuse, un petit garçon à son côté, me souriait en me tendant les bras. Puis, tous deux disparaissaient dans une immense explosion suivie d'un cri strident, un cri déchirant, un cri désespéré. Et chaque fois, ce cri venait du plus profond de ma gorge. J'agrippais le drap, étourdi, m'enroulais autour, me réveillais enfin, je me redressais comme un automate mû par un ressort trop bandé, le corps mouillé de terreur, le visage enfoui dans mes mains, le temps de reprendre mon souffle.

Durant six mois, hanté par cette vision récurrente, cet horrible cauchemar prenait possession de mon corps et de mon âme, j'étais totalement désespéré ! Je me mis à penser à Tiane, à l'amour que je ressentais pour elle, depuis le jour où je l'avais rencontrée. Cet amour si fort, si grand, ne devait pas faillir. Je devais conserver cette petite flamme au fond de mon cœur, garder la force nécessaire afin de les retrouver, elle et mon fils.

Début juin 1988, ce fut le miracle ! Je reçus le message tant attendu ! Je repris espoir !

Roun m'indiquait que Tiane était partie à la recherche de notre fils, et me demandait de le rejoindre immédiatement au camp de Nong-Samet, où il m'attendait déjà.

Tiane, qui devait s'échapper en quelques mois, avait dû attendre cinq longues années avant de pouvoir le faire. Sans hésiter, je pris six mois de congé sabbatique, cachant ma destination à tout mon entourage. Pourquoi ? Je ne le sais toujours pas ! Probablement un vieux réflexe militaire, conditionné par les missions confidentielles ;

Mais surtout, je ne voulais pas affronter mon père dans une discussion longue et stérile.

## *Nong-Samet – Cambodge – juin 1988.*

Le 17 juin, après un vol direct Paris-Bangkok, un parcours en bus de quelques heures jusqu'à proximité de la frontière, non loin du camp de Nong-Samet, j'approchai enfin du lieu de rendez-vous. Sous une pluie battante, je gravis la digue de la rivière et me retournai. Je vis l'arrière de l'autocar qui s'éloignait silencieusement, cahotant dans un nuage de fumée noire, puis il disparut en un clin d'œil. Là où il m'avait déposé, tout était désert, sans vie. Je devais parcourir encore trois à quatre kilomètres en direction du camp. Le conducteur avait refusé de s'approcher de cette zone devenue dangereuse. J'étais tant excité que j'avais du mal à m'orienter. Je crois que seuls les personnes, qui ont été séparé de leur famille pendant de longues années, puissent ressentir cela.

Parvenant à hauteur d'un vieux pont en bois, j'aperçus Ran qui, tout heureux, gesticulait de l'autre côté du cours d'eau. Je compris qu'il m'indiquait un autre passage. Après avoir longé la rivière pendant deux kilomètres supplémentaires, et franchi un petit gué, je pus rejoindre la jungle et retrouver mes amis et leurs lieutenants.

- Mon frère t'attendait, pour t'empêcher de te rendre au camp de Nong-Samet. Il regorge de Khmers Rouges et d'agents des services d'espionnage de tous pays.
- Heureusement que Ran m'a intercepté, alors !
- Oui ! Là-bas, ils t'auraient questionné, inquiété, voire refoulé, et notre expédition aurait été compromise, dit Roun en me serrant dans ses bras.

Quelle joie immense d'être ensemble ! Je les touchais, les regardais sous toutes les coutures, découvrant là une nouvelle cicatrice, ici une vieille brûlure. Ils avaient combattu sans répit et, malgré tout, ils étaient là pour m'aider une fois encore. J'admirais leur courage et leur dévouement.

Trois lieutenants : Sareuth, Kouane, et Hirn, qui m'avaient adopté lors de notre première aventure, insistèrent pour nous accompagner. Sans eux, je ne serais pas bien protégé, disaient-ils pour taquiner mes deux amis. J'étais ému par cette marque d'amitié, proche du sacrifice, si rare en Occident.

Puis je pris les trois talkies-walkies qui étaient dans mon sac, et les réglai sur un canal dont la fréquence ne pourrait être détectée, ni interceptée, par les autres forces en présence. Je les avais achetés à la brocante de Paris, avec plusieurs batteries de rechange, juste avant de partir pour Bangkok. Roun les examinait, étonné !

- Que veux-tu faire avec ces engins ?
- Communiquer avec toi, pardi ! Je ne veux pas me retrouver seul, dans la jungle, sans pouvoir te contacter, comme en 1982 à Anlong Veng.

Roun, qui connaissait ce type d'appareils, sut tout de suite comment les utiliser et, tout en les manipulant, il me décrivit la situation :

- Tu sais, la guérilla fait toujours rage ; les forces de coalition luttent encore contre les Vietnamiens et contre les nombreux bataillons des Khmers Rouges dissidents. C'est un infâme borbier, à croire que les Occidentaux veulent nous faire périr jusqu'au dernier !

- Pourquoi dis-tu cela ?
- Parce que sans leur soutien militaire et financier, et leur abominable blocus, nous aurions cessé la guerre depuis longtemps !

Je perçus sa colère, sourde, portée par une ironie féroce, contre l'absurdité de la guerre et de ceux qui la mènent : les Vietnamiens, les bataillons de Pol Pot et de Ta Mok, les Occidentaux qui, en soutenant la guérilla et en interdisant les aides internationales, ruinaient toutes possibilités de paix et de survie.

Comme la dernière fois, je revêtis l'uniforme Khmer Rouge, mis la Kalachnikov en bandoulière, une besace de vivres sur le ventre, une musette contenant tous mes objets de survie, la gourde et mes troussees de secours accrochées au ceinturon. J'enfilai la paire de sandales achetées expressément pour cette expédition. Paré de l'essentiel, j'étais prêt pour ce nouveau périple.

L'horizon s'obscurcissait, Roun s'impatientait :

- Dépêchez-vous ! Nous devons franchir la zone dangereuse avant la nuit ! Et toi, Jean-Claude, n'oublie pas ! Tu marches uniquement dans les traces de ton prédécesseur !

En six ans, le nombre de mines avait décuplé le long de la frontière. Cette fois-ci, Roun avait posté ses hommes tous les 5 à 10 mètres, pour nous guider à travers cette jungle meurtrière, regorgeant d'engins explosifs. Ce cordon humain nous guida à travers le champ de mines et les palissades en bambou du K5<sup>45</sup>, hérissées de barbelés, où chaque pas pouvait être fatal.

---

<sup>45</sup> Connu, sous le nom « K5 », appelé « mur bambous », fait de palissades doublées de barbelés et de champs de mines sur une profondeur de **5 km, sur plus de 100 km bordant la frontière.**

Accompagné des trois lieutenants et de cinq soldats, notre petit groupe prit la direction des chutes du mont Samlot, au sud de Pailin. L'une d'elle abritait une grotte enfouie sous la végétation, c'était notre lieu de rendez-vous. Tiane nous rejoindrait, là-bas.

Nous nous lancions dans une longue expédition, dont l'issue était incertaine. Ce fut un parcours long et difficile, parsemé d'embûches, de pièges à éviter, car nous étions en pleine saison de la mousson. Les rizières cachaient des gouffres profonds, et les clairières inondées dissimulaient les zones minées. Les pluies diluviennes transformaient les sentiers des Cardamomes en torrent impétueux, en longues ravines infranchissables. L'eau fouettait nos chevilles, nos mollets étaient meurtris par les débris emportés par les flots.

Puis notre groupe arriva dans la plaine inondée. Le ciel devint orageux, et la nuit noire nous enveloppa. Malgré l'obscurité, les énormes banians ou figuiers sauvages se dédoublaient, se reflétaient dans le miroir obscurci des eaux du marais où nous avançons, l'eau jusqu'à la taille. À tout instant, nous heurtions les branches basses des arbres. Les grandes fougères retombaient sur nos épaules, les lézards et araignées qui y dormaient, surpris, s'agrippaient alors à nos vêtements, à nos cheveux...

Au bout de dix heures de marche, la jungle, avec ses plantes géantes, succéda à l'infâme marigot. Là, sommeillait une rivière très étroite qui offrait une minuscule sente le long de son cours. Sur notre passage, de grands oiseaux s'envolaient, effarés, ou bien quelques petits mammifères s'enfuyaient en bonds légers.

Harassé, titubant, avançant à grand-peine, je chassai de la main la sueur qui m'aveuglait. Et, lors du franchissement d'un ruisseau, je ressentis une vive douleur ; une épine d'environ cinq centimètres avait transpercé ma sandale.

Elle s'était enfoncée dans la partie charnue de mon pied gauche. Ran réussit à l'extraire, mais les chairs se déchirèrent davantage, et la plaie me faisait terriblement souffrir, ce qui amusait mon ami.

- Cela te fais si mal que ça ?
- Tu m'a appris à ignorer la douleur !
- Et ça marche ?
- Pas vraiment.

Mes amis confectionnèrent une sorte de chaise à porteurs, et quatre hommes me transportèrent jusqu'à notre destination. Le 22 juillet, après plus de 200 km de marche, dont un quart assis sur la chaise, nous approchions du lieu de rendez-vous. Vers midi, le groupe s'arrêta au pied des chutes d'eau du mont Samlot. Roun, toujours enclin aux bonnes farces, fit aligner toute la troupe, puis s'approcha respectueusement :

- Son Altesse, daignerait-elle descendre ?

Me voyant poser le pied à terre, ils s'agenouillèrent tous devant ma personne. Seul Roun resta debout. D'une courbette, suivie d'un mouvement ample du bras, il m'invita à le suivre :

- Qu'il plaise à son Altesse de goûter aux joies du campement sauvage...

Tout le groupe éclata de rire. La tension qui régnait s'estompa instantanément, et les sourires illuminèrent à nouveau nos visages fatigués.

Dès notre arrivée, l'équipe organisa le campement au fond de la grotte. Et Ran partit à la recherche de Tiane. Il devait s'assurer qu'il n'y avait aucun danger alentour. Était-elle arrivée jusqu'ici sans encombre ?

Avait-elle pu franchir les zones minées entre Poïpet et Batdambang, l'une des zones les plus dangereuses du pays ? Tant de questions qui me torturaient.

Une fois encore, il me fallait attendre... Toujours attendre !

Je bouillais d'impatience, et quittai la grotte pour me jucher au sommet de la falaise. Pendant cinq heures, je scrutais la lisière de la forêt, mais point de Tiane. Peu à peu, l'impatience laissa place à l'inquiétude, puis à l'angoisse. La luminosité s'estompait, la nuit envahit la plaine, demain peut-être !

La nuit fut agitée, impossible de dormir. J'imaginai les pires catastrophes. Dès l'aube, je repris le guet au sommet de la falaise, inquiet, tourmenté. Roun, qui m'avait rejoint, fixait, immobile et silencieux, je ne sais quel point à l'horizon. Je me surpris à prier ! Oui à prier. Prier pour qu'elle soit en vie ! Deux nouvelles heures passèrent, puis trois, puis quatre...

Durant six longues années, j'avais rêvé de cet instant, celui d'être à nouveau ensemble, sans contrainte, et pour une longue période, non pas pour quelques heures comme la dernière fois. Ce rêve, se réalisera-t-il ?

Du haut du rocher où j'étais assis, je vis au loin la végétation s'animer ici et là. Amis ? Ennemis ? Après quelques minutes, enfin, je l'aperçus gravissant le sentier, marchant d'un pas alerte devant Ran qui devait courir derrière elle.

- C'est elle ! C'est elle ! criai-je en exultant de joie et de bonheur.

Occultant ma douleur, clopinant, je courus à sa rencontre. Elle se jeta dans mes bras, et je l'embrassai fougueusement tout en la faisant tourner en rondes folles.

Mon pied céda et, déséquilibré, je tombai, entraînant Tiane qui roula au sol. Elle riait aux éclats, je pleurais à chaudes de larmes. Nous étions si heureux !

- Kadèye Srolagne rôbor kniom, Kadèye Srolane rôbor kniom, near neuv ti ni ! Near bane mok ! (Mon Amour, mon Amour, tu es là ! Tu es venu !), cria-t-elle plusieurs fois à tue-tête.

- Oui ma chérie, nous sommes ensemble, enfin !

Tellement impatiente de me conter son aventure, elle ne prit le temps ni de souffler, ni de se reposer, ni même de s'asseoir.

- Une nuit, tandis que tous les soldats de garde dormaient, ce qui n'arrivait jamais, eux d'habitude si vigilant, j'ai saisi cette chance, et me suis enfin enfuie. Durant de longs mois, patiemment, j'avais incrusté de petits éclats de miroir sur le tronc des arbres. Alors il m'a suffi de pointer ma lampe torche en éclairant devant moi. Les reflets m'indiquaient le chemin à suivre parmi les mines.

- Parce que tu as une lampe torche spéciale ?

- Oui, avec un filtre, de couleur verte, pour ne pas perturber la vision de nuit.

- C'est astucieux ! Mais qui te l'a fournie ?

- Un cadeau des Occidentaux ! Sais-tu que le peuple khmer vit dans le plus grand dénuement, dans la plus grande misère, mais que nous, les Khmers Rouges, nous ne manquons de rien ?

- Je sais, quel scandale ! dis-je, attristé.
- Après avoir déserté le camp d'Anlong Veng, j'ai traversé le pays du nord au sud, en contournant le grand lac « Tonlé Sap », par l'ouest, pour éviter toutes les unités khmères rouges, dont certaines étaient déjà à ma recherche. J'ai pu me fondre dans la jungle, et me suis nourrie de fruits, de feuilles... Chaque nuit, je marchais dans les rizières, l'eau jusqu'à la taille. Plusieurs fois, je fus entraînée par le fond, nageant de toutes mes forces jusqu'à ce que je reprenne pied.
- Et ton armement ?
- Rien. Juste un poignard, une boussole et ma lampe torche. Que voulais-tu que je fasse avec une Kalachnikov, ses chargeurs, tous ses bidules ? Non, je préférais être libre de mes mouvements ! Et puis seule, que pouvais-je faire d'autre à part me rendre en cas d'affrontement ?
- Et tu es là, rayonnante, magnifique ! C'est à peine croyable !

Tiane avait repris du poids et des forces. Ses blessures avaient bien cicatrisé. À présent, elle dégageait une énergie intense, une joie communicative. Pendant quatre jours, elle parla de tout et de rien, puis questionna Roun sur la situation du pays. Dans le camp de Pol Pot, les informations filtraient difficilement.

Avec Roun, nous lui avons fourni de nombreuses informations dont elle n'avait pu avoir connaissance : les soldats vietnamiens avaient reçu l'ordre d'occuper les terres abandonnées et d'y faire venir leur famille pour les coloniser. Les Khmers Rouges avaient alors détruit plusieurs de ces villes occupées.

Ce fut une grande victoire ! Puis les Vietnamiens avaient riposté violemment, infligeant à leur tour de lourdes pertes. Malgré une cuisante défaite, les Khmers Rouges avaient pu se replier vers les camps de réfugiés, au nord-ouest du pays. Très rapidement, ils avaient réorganisé une armée, avec le soutien de l'ONU, des Chinois et des Occidentaux dans le seul but d'écraser le Cambodge.

- Alors, si ce que vous dites est juste, cela est inacceptable, on se doit de réagir.

- J'ai essayé d'alerter les médias. Malheureusement, la réalité nous domine, nous broie, je ne sais plus quoi faire pour vous aider !

- Je n'imaginai pas que notre pays était abandonné par tous. Jean-Claude, tu disais souvent que la volonté est la meilleure des armes, que seuls ceux qui en sont armés peuvent faire face aux événements pour les dominer et changer le cours des choses...

- Quelle mémoire ! Tu te rappelles, par cœur, nos longues conversations philosophiques...

- C'est surtout toi que je connais par cœur. Tu as fait ce que tu as pu en alertant les autorités, mais tu n'as pas d'autre choix que de continuer. Peut-être réussiras-tu à convaincre les médias, si tu divulgues les documents qui prouvent que l'ONU est impliquée et...

- Tiane ! As-tu conscience des risques que prend Jean-Claude ?

- Quels risques ?

- Sais-tu ce qui adviendra de lui après cette divulgation ?

- Dites-moi.

- Une solitude absolue. Il devra faire face à une campagne de dénigrement, son passé ne comptera pour rien, son futur ne sera que néant, et les représailles seront immédiates.

- Oui Roun, c'est le risque ! Tu sais, j'ai déjà tout perdu : mes fonctions, ma carrière, mes enfants, pour ne pas laisser Tiane et Sayanna dans un pays à feu et à sang, alors au point où j'en suis...

Toute la nuit, je repensai à ce que Roun avait dit : sans le soutien des Occidentaux, la guerre aurait cessé depuis longtemps !

Et une sempiternelle question me taraudait : Aurais-je la force et le courage de dénoncer tous les responsables ? Le cours des événements changerait-il en provoquant un scandale ?



## 4.4 - L'enlèvement de Sayanna

*Cambodge – Cardamomes – 2 août 1988.*

Après cinq jours de repos, qui me firent le plus grand bien, je pus à nouveau marcher en clopinant et en m'appuyant sur une canne spécialement taillée par Ran. Notre groupe prit la direction de « Krôpeu Pi Leu », où se situaient plusieurs camps d'entraînement pour enfants. C'est là que nous pensions trouver notre fils Sayanna.

Au bout de trois semaines de recherche sans parvenir à le localiser, Tiane repéra un groupe de jeunes soldats patrouillant aux abords d'un camp. Ils posaient des mines et des pièges sur les sentiers et dans les clairières.



*Petits poseurs de mines et pièges*

Elle décida de surveiller ce campement-là.

Guidée par son instinct maternel, elle était quasiment certaine que Sayanna se trouvait par ici !

Sa volonté de le retrouver m'impressionnait ! Elle était très déterminée, prête à toutes les éventualités, même à celle de combattre pour le délivrer.

Après deux jours de guet, scrutant chaque soldat avec des jumelles, Tiane localisa notre petit bonhomme, torse nu, au bord d'un ruisseau, et s'écria.

- C'est LUI ! Oh ! C'est mon garçon !

- En es-tu vraiment certaine ?

- OUI, Jean-Claude. J'en suis sûre ! Je le reconnais ! Et puis, il a un gros-grain de beauté en forme de poire sur l'épaule droite, et une tache de vin sur l'épaule gauche, comme moi ! Regarde comme il me ressemble ! dit-elle en me tendant les jumelles.

Les deux premières tentatives de récupération échouèrent. Trop de soldats autour de lui, cela augmentait le risque de le blesser, nous dûmes abandonner. Le lendemain, Sayanna n'était accompagné que par deux soldats, à peine plus âgés que lui. Ils posaient des mines sur un sentier. L'opération semblait possible, et Roun donna les ordres :

- Nous devons agir rapidement. Le camp de Ta Mok se situe à moins d'un kilomètre. Ran, Sareuth et Hirn, s'approcheront le plus près possible du petit groupe ; Ran capturera Sayanna, Sareuth et Hirn se chargeront des deux jeunes garçons...

- Yol ! (compris !), dirent en chœur les deux lieutenants, alors que Roun ajoutait :

- Kouane et moi, nous suivrons en soutien. Vous tous (il nous désigna de la main.) vous restez ici en position de combat, en direction du camp, afin de protéger l'opération.

Le plan fonctionna à peu près comme prévu. Mais les lieutenants outrepassèrent les ordres, et des mines explosèrent. Les corps des jeunes soldats, mutilés, étaient éparpillés dans un indescriptible chaos. Une forte et douloureuse émotion m'envahit ! J'étais meurtri par tant de bestialité ! Voyant mon désarroi, Tiane s'approcha, et me fit face :

- Est-ce que ton pied te fait souffrir ?

- OUI ! Mais il ne s'agit pas de ça ! Regarde ce massacre !

- Parfois, il nous faut tuer !

- Pas de cette façon !

- Peut-être, mais en acceptant d'enlever notre fils, nous les avons condamnés de toute façon. En déguisant notre intervention en accident, nous le protégeons. Nous camouflons sa disparition. Comme cela, si trois petits soldats manquent à l'appel du soir, les soldats de Ta Mok sauront pourquoi.

J'étais bouleversé par tant de réalisme. Tiane se rapprocha, chercha à dévier mon regard, que je ne pouvais détacher de cette scène macabre.

- Je remercie Bouddha de t'avoir rencontré et aimé. Notre fils peut être fier de son père, qui est prêt à tout abandonner pour le sauver.

- Merci, mais nous ne sommes pas encore sauvés ! Loin de là ! De nombreux obstacles nous attendent, dis-je machinalement.

Au même moment, des cris retentirent. Les soldats de Ta Mok, alertés par les explosions, couraient vers nous en mitraillant. Les balles sifflèrent autour de nous. Roun empoigna Sayanna avec autorité et lui demanda de nous indiquer un passage. Mais il refusa, il se débattit, frappa de toutes ses forces.

- Sayanna, kniom thir madaye robâ èng ! (Sayanna, je suis ta mère !), cria Tiane.

Surpris d'entendre son prénom, il cessa de lutter, et Roun le relâcha. Tiane courut vers Sayanna, lui prit la main, lui parla doucement. Il doutait encore. Indécis, il fit quelques pas en direction du camp.

- Il va nous échapper ! Roun, arrête-le !

Ceinturé pour la deuxième fois, il se débattit.

- Sayanna, je suis ta mère ! Je t'en prie, aide-nous !

Il nous dévisagea, regarda sa mère dans les yeux, puis il désigna un grand arbre.

- Vir neuw ti nou (c'est par là).

La végétation était compacte, elle semblait impénétrable. Roun hésita.

- **Vir Neuw Ti Nou**, (c'est par là.) insista Sayanna.

Roun s'engouffra en premier, suivi de Tiane et Sayanna. Ils progressèrent rapidement.

Ran et les trois autres soldats restèrent en arrière pour retarder nos assaillants. Sareuth m'aida à me mettre debout, Kouane me soutenait. Je mis mes bras autour de leurs épaules, ainsi, je pus me déplacer plus rapidement.

La peur au ventre, nous forçâmes l'allure sur une dizaine de kilomètres. Parfois, Hirn, qui nous suivait, me poussait lorsque la végétation se faisait plus dense. Soudain, une rafale se fit plus proche. Je me retournai.

Hirn, à une dizaine de mètres derrière nous, tomba face contre terre, de nombreux impacts dans le dos. Ne pouvant pas le sauver, le groupe accéléra de plus belle.

Enfin, nous réussîmes à semer nos poursuivants. Ran et ses soldats assuraient toujours nos arrières. Roun nous guidait. Apparemment, il savait où il allait. Une heure plus tard, il désigna un amas de pierres, dont la partie encore dressée laissait deviner un temple totalement abandonné, délabré, surmonté d'un immense ficus dont les racines enchâssaient les pierres éboulées.



*Temple des retrouvailles*

- Abritons-nous dans le temple !
- Tu crois vraiment que nous y serons en sûreté ?
- Parfaitement ! Je connais cet endroit depuis longtemps, et je sais que nos poursuivants ne viendront jamais jusqu'ici. Les Khmers éviteront ce lieu sacré, hanté par les esprits de leurs ancêtres, qui pourraient se venger de leurs audaces sacrilèges.
- Heureusement, que tu ne partages pas les mêmes superstitions que les Khmers, sinon tu aurais tout fait pour éviter cet endroit !
- En es-tu sûr ! répondit Roun, malicieusement.

Sareuth repartit à la rencontre de Ran, pour lui indiquer notre position. Roun ordonna aux soldats de se poster alentour, et de prévenir en cas de danger.

De toute façon, ils préféreraient tous rester hors de ce lieu maudit. Je fus le seul à entrer dans le temple pour inspecter l'endroit. Un vieux bonze, qui me tournait le dos, était penché sur une petite lampe à huile, essayant d'allumer quelques bâtons d'encens, libérant de doux effluves à la mémoire de ce lieu. Sa robe couleur safran était en lambeaux. Il semblait solide malgré son âge et sa maigreur. Je m'approchai :

- Thvaye Bangkoum lauk sang. (Bonjour vénérable bonze)
- Cé Ké ! (c'est quoi !) dit-il, surpris, en lâchant les bâtons d'encens.
- Ne craignez rien, nous venons en amis !

Redoutant le châtimeur, Tiane et Sayanna refusèrent d'entrer. Je dus insister et les pousser de force à l'intérieur. Le bonze les reçut amicalement, tout en se méfiant de nous. Après lui avoir expliqué notre situation et les raisons de notre présence, il se fit chaleureux et particulièrement prévenant à l'égard de Sayanna. Ainsi, une étonnante discussion philosophique commença entre mon fils et le vieux bonze : À quoi sert un temple. Qu'est-ce qu'un lieu de prière. Qu'est-ce que l'Éveil, à quoi cela sert-il ?...

Après avoir écouté les longues explication du bonze, Sayanna demeura perplexe. Jamais l'Angkar ne lui avait enseigné des choses si subtiles. Il lui faudra des années pour s'affranchir de son endoctrinement.

Notre fils, silencieux, nous devisageait tour à tour. Il regardait sa mère avec une fixité surprenante. Avait-il du mal à la reconnaître ?

Quant à moi, il me lançait d'innombrables regards furtifs, il était dérouté par ma présence. L'idée d'avoir un père Barraing<sup>46</sup> le révoltait. Comment un étranger, impérialiste, pouvait-il être son père, alors que l'Angkar les avait expulsés et condamnés bien avant sa naissance ?

Il observait le vieux bonze d'un air méfiant, le considérant comme un parasite vivant aux dépens de paysans crédules, desservant une communauté qui avait plus besoin de bras et de riz que de sermons et d'encens ! Du moins, c'était ce que lui avait inculqué l'Angkar.

Certes, les Khmers Rouges n'étaient plus ces fous sanguinaires, ils avaient édulcoré passablement leur sombre doctrine. Néanmoins, ils demeuraient réticents envers les bonzes.

---

<sup>46</sup> Désignait les Français du temps du Protectorat, dérivé. Par extension, il désigne tous les étrangers, dont la couleur de peau est blanche.

Sayanna s'était couché sur une natte, ma musette lui servant d'oreiller, la petite lampe à huile à côté de lui. Dans cette ambiance ouatée, paisible, odorante d'huile de palme et d'encens, lui qui n'avait connu que le bruit des rafales des mitraillettes et l'odeur de la poudre, découvrait peu à peu la sérénité.

En cette nuit du 5 août 1988, mon cœur gonflait de bonheur, car nous étions enfin réunis ! Tiane et moi étions si heureux ! Quant à Sayanna, il lui faudra beaucoup de temps pour se laisser apprivoiser.

Je restai près de lui toute la nuit. Parfois, je passais ma main dans ses cheveux. Il ne bougeait pas, endormi de ce sommeil profond propre aux Khmers.

Notre enfant, qui fut arraché à sa mère comme des milliers d'autres, meurtri par la guerre, obligé de vivre et réagir en adulte, faisait preuve d'un courage remarquable et d'une maturité étonnante. Mais je repensais aux deux jeunes garçons que nous avions sacrifiés pour le sauver, cette vision me hantait. Dieu, nous le pardonnera-t-il ?

Au milieu de la nuit, Tiane vint se blottir près de moi, tout en caressant la tête de Sayanna, elle me dit :

- Tu sais, tous ces jeunes enfants ont reçu une formation brutale : le maniement des armes, le combat au corps-à-corps, l'entraînement militaire... une vie inhumaine. L'Angkar leur imposait de dénoncer tout comportement suspect des prisonniers, poussait les enfants d'une même famille à se haïr, ou à se battre pour un peu de nourriture ! Tu peux comprendre ce que Sayanna, seul au monde, a dû endurer et subir durant ces longues années.

Je ne répondis pas. Je sombrai dans une étrange torpeur en repensant à ces milliers de jeunes, endoctrinés tels les Gardes Rouges Chinois. Mais Pol Pot avait fait pire que Mao, en enrôlant les enfants dès l'âge de quatre ans. Et cela continuait encore et encore. Jusqu'à quand ?

Tiane poursuivit :

- En temps de guerre, c'est la plus vicieuse des tactiques, on utilise les gosses, on leur donne des kalachnikovs, on leur ordonne de combattre... C'est ça la guerre, la guerre brise les gens et brise les vies.

Nous restâmes pensifs jusqu'au petit matin.

Le lendemain, essayant de marcher, mon pied se déroba. Il avait doublé de volume, la blessure s'était infectée, la douleur devenait insupportable. J'étais contraint d'attendre qu'elle s'estompe avant d'affronter notre longue marche.

Tiane pansa, aseptisa la plaie, fabriqua deux compresses retenues par un bandage. Elle n'avait rien perdu de ses connaissances en médecine. Pour nous aider, le bonze se chargea de nous approvisionner, allant quêter auprès des paysans alentour : du riz, du poisson séché, des fruits, un peu d'eau. Tiane et Sayanna se régalerent. Quant à moi, je me contentai du riz froid et des fruits, leur laissant volontiers le poisson séché et son odeur fétide.

Peu à peu, Sayanna accepta d'être avec nous. Il commença à sourire, à parler avec sa mère et les autres ; par contre, il se méfiait toujours de moi. Il me regardait étrangement, ne me parlait pas, ne me souriait pas. Il esquissait juste un léger rictus, dévoilant un timide sourire, pour me remercier lorsque je lui tendais une portion de riz ou un fruit...

Un soir vers vingt-heures, le dîner terminé, chacun s'étendit sur sa couche, avec la certitude que la nuit serait aussi calme que la précédente. Mais ce ne fut pas le cas. Vers une heure du matin, des cris violents se firent entendre. Ils provenaient de l'arrière du temple. Aussitôt, l'inquiétude irraisonnée, que provoque le moindre incident en période de guerre, nous paralysa.

- Que se passe-t-il ? cria l'un de nous en khmer.
- Nous sommes attaqués ! répondit Tiane.

Chacun saisit son arme et se précipita hors du temple. Tout était calme à l'extérieur, seul un gémissement continu brisait le silence. Un des soldats qui montait la garde parmi les blocs de pierre éparpillés, avait été mordu par un serpent. Ses cris de douleur nous avaient réveillés brutalement.

Ran s'empressa d'inciser la peau avec son poignard pour en extraire le venin. Le bonze versa de l'eau et appliqua une sorte de poudre sur la plaie. Pendant des heures, le soldat agonisa, nous ne pûmes le sauver.

Au matin, je demandai à Tiane, s'ils allaient venir, en France, avec moi. Elle ne répondit pas, j'insistai ! Son regard immobile fixait la petite flamme de la lampe à huile, mais son corps trahissait ses pensées. Elle pressait ses mains l'une sur l'autre, se mordillait la lèvre inférieure... Roun, nous observait sans rien dire. Voyant mon désarroi, il rompit le silence :

- À Krrâtiè, ils seront en sécurité, c'est une zone hors des combats. Je connais une famille digne de confiance qui pourra les accueillir.
- Et que feront-ils à Krrâtiè !?

- Ils t'attendent. Et lorsque le Cambodge s'ouvrira à nouveau, tu pourras revenir et les emmener.

Terriblement déçu, j'acceptai à regret, mais que pouvais-je proposer ou faire d'autre ? Soulagée, Tiane, parla enfin.

- C'est mieux ainsi ! Surtout, ne t'inquiète pas, nous devons encore rester ici quelque temps. Sayanna ne comprendrait pas pourquoi un étranger, fût-il son père, l'arrache à son pays !

Trois jours plus tard, notre petit groupe entamait sa longue marche vers Krrâtiè<sup>47</sup>.

Sayanna était équipé de pied en cap, vêtu comme ses parents : le costume noir, le sac au dos, la canne de bambou à la main pour la détection des mines, les jumelles en bandoulière, le fusil-mitrailleur à l'épaule, le Krama à carreaux rouges et blancs en écharpe, la casquette informe sur la tête.

Lors de nos haltes, il s'empressait avec une dextérité étonnante. Tout d'abord, il déroulait la toile juchée en haut de son sac, l'attachait aux troncs d'arbres environnants, et posait une couverture sous cet abri de fortune. Puis il se hâtait d'allumer un feu. Ce n'était pas évident avec du bois humide, mais il y parvenait néanmoins rapidement ; dénotant une certaine expérience de la vie en forêt.

Là, sous les fagots, il plaçait une poignée de feuilles d'Artémise séchées, disposées de manière que l'air puisse circuler aisément et enflammer rapidement le bois mort. L'allumette à peine craquée, le feu s'embrasait. Je le regardais faire avec étonnement.

---

<sup>47</sup> S'écrit Kratiè, mais se prononce Krrâtiè. Ancienne ville coloniale sur le Mékong, après Kampong-Cham

Puis, nous continuâmes notre route pendant huit jours. Nos forces diminuèrent. Nous étions épuisés par ces longues marches dans la jungle sous des averses torrentielles.

Arrivé au pied du mont Oral, Roun nous trouva une ancienne paillote pour nous abriter et nous reposer.

Ces paillotes avaient été construites au temps des camps de rééducation. Elles servaient de dortoir communautaire pour les malheureux citadins qui, chassés de leur foyer, étaient obligés de travailler, de souffrir, et souvent de mourir dans ces lieux.

Longues et étroites, elles étaient montées sur pilotis et recouvertes d'un toit de chaume. Les murs, réalisés avec de larges feuilles de palmier, s'encadraient dans le plancher en bambou tressé. Sans porte, ni fenêtre, elles étaient ouvertes sur un seul côté ; leur structure rudimentaire les rendait invisibles tant elles se confondaient et s'intégraient dans l'environnement. Au fond de la paillote, derrière une cloison en bambou, se trouvait une pièce assez vaste pour y dormir à deux ou trois. C'était là que se tenait le chef de camp, celui qui avait le droit de vie et de mort sur la communauté.

Toujours situées à côté d'un point d'eau, un ruisseau en général, elles possédaient une cache souterraine où étaient entreposées munitions, vivres, matériels d'intendance et de première urgence.

La cache, accessible à l'aide d'une trappe, était si bien dissimulée qu'elle demeurait invisible aux non-initiés. Comble de l'horreur, les exécutants étaient immédiatement emmurés, au fond, lorsque celle-ci était terminée. Roun, qui avait dirigé leur construction, en connaissait tous les accès, à la grande surprise de Tiane et Sayanna qui ignoraient ces cachettes.

À l'intérieur de celle-ci, il y avait de nombreux ustensiles de cuisine, des marmites, des bols, des couvertures, des hamacs, des sarongs, et tout le nécessaire de survie. Chacun accrocha un hamac entre les gros pitons vissés sur les poutres transversales.

- Le dîner est prêt, annonça Tiane, toute joyeuse.

Elle avait préparé le repas avec le riz entreposé dans la cache, agrémenté de quelques poissons desséchés, dont l'odeur était acceptable.

Assis en tailleur, à même le plancher de bambou, notre petit groupe dîna à la lueur de la lampe à huile. Suivant les mouvements de nos corps, nos ombres se profilaient, s'animaient sur la végétation alentour, comme des ombres chinoises. Ce spectacle amusait Sayanna. À la fin du repas, tout le monde alla se coucher.

Roun prit le premier quart de veille. Quant à moi, je m'approchai de mon fils, pour l'admirer dans son sommeil. Dans le silence de la nuit, interrompu seulement par les chants monotones des crapauds buffles, sous mon regard attendri qui veillait sur lui, ce petit garçon de 13 ans, mitrailleuse posée sur son ventre, affichait ce qu'il n'avait jamais vécu jusqu'alors : le ravissant mouvement des yeux et des lèvres qui caractérise le "Sourire" d'un enfant heureux.

Deux heures plus tard, je pris mon tour de veille, mais Roun resta près de moi. Nous demeurions là, ensemble, à bercer nos angoisses, nos craintes... Nous chuchotions :

- En quoi consistaient les réunions hebdomadaires et journalières dirigées par les chefs de l'Angkar avec leurs troupes et les prisonniers, lui demandai-je.

- C'étaient les mêmes réunions, sauf que la réunion hebdomadaire était plus longue avec un discours plus musclé, suivi d'une séance d'autocritique de tous les individus présents.

- Une sorte de confessionnal sans curé !

- Ne plaisante pas ! Aucune faute digne de ce nom n'était évoquée, chacun sachant bien que son auteur risquait trop gros en la dévoilant.

- Mais de quoi parliez-vous ?

- Souvent, nous parlions du "camarade bœuf" comme d'un révolutionnaire idéal. Ta Mok comparait les gens à des bœufs : *"Voyez le bœuf, camarades ! Admirez-le ! Il mange où on lui ordonne de manger. Si on le laisse paître dans un champ, il mange. Si on le conduit dans un autre champ qui ne contient pas assez d'herbe, il broute quand même. Il ne peut pas aller et venir, il est surveillé. Quand on lui demande de tirer la charrue, il s'exécute. Il ne pense jamais à sa femme et à ses enfants et ne se plaint pas lorsque sa famille est exécutée"*.

- Je comprends mieux pourquoi Ta Mok a été surnommé le « Boucher ».

- C'est le plus sanguinaire d'entre nous, un fou !

- Mais tu ne parles pas du contenu des discours.

- Eh bien, puisque tu veux savoir, je vais prendre un exemple, mais sache que cela peut durer des heures.

- Pas de problème ! Nous avons toute la nuit !

Roun commença son long monologue :

- Camarades soldats, ouvriers, paysans, je vais vous parler de l'Angkar et vous rappeler les buts qu'elle poursuit. L'Angkar est une nouvelle renaissance de l'homme khmer. Elle lui apportera l'égalité, la fraternité, mais point de liberté... L'Angkar donnera une nouvelle mentalité au peuple et lui inculquera un très haut niveau de renoncement, il devra se serrer la ceinture pour des décennies... L'Angkar lui donnera aussi l'esprit de responsabilité et de vigilance collective, il n'hésitera pas à dénoncer, son voisin, ses parents...

- Roun, Roun, arrête, je t'en prie ! Cela me suffit largement comme échantillon. Mais pourquoi ironises-tu ?

- Parce que je n'y crois plus depuis longtemps, que je suis las de tous ces boniments. Maintenant, nous devons nous rallier au gouvernement de Hun Sen, et non le combattre. Je pense que c'est la seule façon de sortir de ce conflit. Mais nous devons encore convaincre Ta Mok, Ieng Sary et Pol Pot qui ne veulent en aucun cas signer une reddition !

Roun avait parfaitement raison. Il fallait cesser cette guérilla stupide et faire confiance à Hun Sen qui, depuis neuf ans, devait faire face aux pires difficultés. Impuissant sous la pression des Vietnamiens, victime de l'embargo imposé par l'ONU, faible par rapport aux Khmers Rouges militairement armées et financées par les Occidentaux...

Les États-Unis voulaient renverser le nouveau gouvernement Khmer, comme en 1970, et les Khmers rouges étaient la seule force capable de le faire. L'histoire se répétait !

D'autres, que Son Excellence Hun Sen, auraient capitulé depuis longtemps ! Comment pouvait-il résister à autant de sauvagerie qui s'abattait sur son peuple ? Envers et contre tous, cet homme courageux essayait de sortir son pays du chaos !



## 4.5 - Direction Kratiè

*Cambodge – Mont Oral – 10 septembre 1988.*

Le second jour, las de toujours porter les mêmes vêtements sales et trempés en permanence, je décidai d'allumer un grand feu. L'idée de me laver avec un peu d'eau chaude, de décrasser ces guenilles, et de revêtir une tenue propre et sèche, me donna de l'entrain. Entre les gros rochers qui entouraient la paillote, une roche qui affleurait le sol, telle une dalle, offrit une surface plane et large pour allumer un bûcher à l'abri de tout regard. Mes amis comprirent mon intention et, quelques minutes plus tard, toute la troupe s'affairait, chacun cachant sa nudité entortillée dans son Krama. Telles les lavandières, nous nettoyâmes nos frusques avec de l'eau chaude et de la cendre.

Reposés et proprement vêtus, nous reprîmes notre longue marche. Trois semaines à progresser de quelques kilomètres par jour. D'abord la jungle, pendant des dizaines de kilomètres, sur une piste que Roun et Ran ouvraient à coups de machettes. Puis ce furent les rizières, où l'eau nous arrivait à mi-corps, que nous parcourions de nuit pour ne pas être repérés.

Ran marchait en tête, sondant le fond avec un long bambou, montrant le chemin pour contourner les zones dangereuses. Avec le temps, les cratères creusés par l'explosion des bombes américaines s'étaient transformés en gouffres profonds.

Chaque jour qui passait me désolait un peu plus. J'allais encore devoir les quitter, me retrouver seul, supporter cette attente interminable et destructrice.

Nous arrivâmes enfin sur les bords du Mékong, Kratiè n'était plus qu'à une vingtaine de kilomètres. Mais ces derniers kilomètres étaient dangereux. Les Khmers Rouges venaient de reprendre des positions précédemment contrôlées par les forces de libération. Nous devions redoubler de vigilance.

- Cette petite forêt nous permettra d'attendre la nuit, dit Roun.

Nous longions la lisière, lorsque des coups de feu partirent des fourrés. Nous ripostions à l'aveuglette, car les cibles étaient invisibles. Sayanna fut touché, Tiane se précipita auprès de notre fils, tandis que le reste de la troupe s'engouffra dans le sous-bois. Les rafales de mitraillettes s'amplifièrent suivies de l'explosion de plusieurs mines, les éclats meurtriers volèrent dans toutes les directions, plusieurs impacts m'atteignirent et la douleur me fit perdre la raison. J'essayai de me relever, je m'écroulai, ce fut le silence...

Deux gifles, une troisième...

- Eh, ça va, ça va ! dis-je à Roun, qui s'apprêtait à m'en flanquer une quatrième.

- Comment te sens-tu ?

- J'ai eu de meilleurs moments...

- Tu as de plus en plus de cicatrices. dit Tiane en suivant des doigts mes anciennes blessures.

- Tu ne les aimes pas ? C'est à cause de toi qu'elles sont là ! dis-je en plaisantant.

- Je n'ai rien contre elles, mais je n'aime pas les histoires qu'elles racontent.

Blessé pour la énième fois, mais sans gravité. Des plaies douloureuses, mais superficielles ; que Tiane avait pansées, suturées tant bien que mal. Je devais être vraiment inconscient puisque je n'avais rien senti.

Toute la troupe se pressait auprès de moi, même Sayanna était là et me tenait la main. Chacun voulut me réconforter, m'aider. Dans cette sympathique cacophonie, je me relevai et je pus marcher, c'était le principal.

Quant à Sayanna, une balle avait effleuré son côté gauche sans pénétrer profondément, mais deux de nos compagnons avaient péri dans l'affrontement.

Les tireurs, qui nous avaient si gentiment accueillis, étaient morts aussi. Des soldats des forces de libération qui, voyant des Khmers Rouges pénétrer dans la forêt, n'avaient fait que leur devoir.

\*\*\*

Enfin Kratiè ! La petite ville était endormie. La nuit noire, sans lune et sans étoiles, nous protégeait des regards. Aucune ombre ne trahissait notre présence. Nous pûmes progresser en file indienne, en longeant les murs, jusqu'à une grande bâtisse. Roun toqua plusieurs fois, puis la lourde porte s'ouvrit.

Une tête ébouriffée apparut et reconnut mon ami. On nous invita à nous glisser à l'intérieur de la maison. Le mari était Chinois et la femme Khmère. Une lointaine cousine du père adoptif de Roun. Ils avaient assez d'influence et de pouvoir pour se faire respecter par les différences forces qui transitaient dans le secteur.

Je les soupçonnais de trafiquer, en plus du commerce officiel. Mais Roun m'assura qu'ils sauraient protéger ma femme et mon fils. C'était l'essentiel.

Les présentations terminées, Tiane se tourna vers moi, me regarda tristement.

- Nous avons la chance d'être en vie, nous le devons à Bouddha, Roun, et à toi. Mais tu dois repartir pour la France. Tu ne peux pas rester ici. Nous ne pouvons pas te cacher, je suis terriblement désolée.

Même si j'appréciais le fait que Roun et moi étions sur un pied d'égalité avec Bouddha, la fin de sa phrase me fit terriblement mal.

- Je ne veux pas te perdre encore une fois.
- Je sais que tu es venu pour moi, mais tu dois partir, car si tu restes, tu vas te faire tuer.
- Oui, Tiane, je le sais. Personne ne peut me protéger sur une longue période, pas même mes deux frères de sang ! Dans tous les cas, je suis condamné à vivre sans vous ; ma présence vous mettrait en danger.

Je voulais être l'homme fort, celui qui accepte toutes les peines, celui qui fait face à toutes les situations. Mais je dus faire un effort surhumain pour prononcer ces quelques mots, sans chialer comme un gosse. Cette nouvelle séparation allait me briser, je le savais.

Au bout du compte, le pays était toujours en guerre, une guerre qui n'en finissait pas, où je n'avais pas ma place. Il me fallait partir ou, sans l'ombre d'un doute, mourir !

Au moment de nous quitter, Sayanna refusa de me saluer. Il se contenta d'un simple « lir heuye » qui correspond à un banal « au revoir ».

- Sayanna ! Kome plèite thir kniome srrolagne near ! ... (Sayanna ! N'oublie pas, que je t'aime !... Je te souhaite longue vie et bonne santé).

Avec ces mots, je le saluais respectueusement selon la coutume. Il ne me répondit pas, et s'éloigna pour s'asseoir près d'un arbre, loin de nous. Tiane était furieuse, mais ne lui fit aucune remarque.

- Laisse-lui le temps de s'adapter. Tu verras, il finira par t'accepter.

Après plus de six mois d'un réel bonheur, je devais quitter mon Apsara, me séparer de mon fils. Il me fallait retrouver mon pays, mais je ne pouvais m'y résoudre. Je la tenais blottie contre moi, l'enlaçant par la taille, la couvrant de baisers...

Roun me prit délicatement par l'épaule et me tira doucement vers le chemin.

- Viens, il faut y aller.

- ...

Quatre mois, à marcher la nuit, au milieu des rizières, dans les profondeurs de la jungle, avant d'atteindre le camp de Nong-Samet.

Près de quatre cents kilomètres à clopiner, trébucher, se relever, et souffrir. Souffrir des douleurs que m'infligeait mon pied, souffrir de mes nouvelles blessures, souffrir de la plaie béante de mon cœur...

## *France – Paris – Avril 1989.*

De retour en France, je repris mes activités et consacrai toute mon énergie à la réussite des projets de Thomson-CSF. Les nouveaux systèmes furent développés rapidement et là encore, l'État-major souhaita que la direction des essais opérationnels me soit confiée.

Ainsi, avec les officiers et sous-officiers de mon ancienne escadrille, j'organisai les essais en vol. Pendant un an, je retrouvais l'ambiance opérationnelle qui m'avait tant manqué en démissionnant de l'Armée.

Au soir de chaque essai, je rejoignais ce petit groupe que je connaissais bien et qui composait l'équipe de marque<sup>48</sup>. C'était un retour d'une dizaine d'années en arrière, et nous partagions nos souvenirs des missions passées...



*Transall Gabriel - Avion espion*

---

<sup>48</sup> Groupe d'officiers et sous-officiers représentant l'État-major des armées, chargé d'expérimenter l'aéronef, de vérifier ses performances avant sa mise en opération.

L'État-major nous félicita pour les performances de ces nouveaux aéronefs, dont le nom de code était "Transall Gabriel". Puis, les avions rejoignirent leur base, la "BA-128" de Metz-Frescaty, et complétèrent la flotte des avions espions.

Il faut dire que le "Gabriel", se distinguait des autres Transall. Le radôme situé sous son fuselage, contenant les antennes des systèmes d'espionnage, et les quatre antennes hérissées sur le haut du cockpit étaient bien visibles ; ainsi que les deux nacelles, en bouts d'ailes, contenant les antennes de localisation.

À l'intérieur, une multitude d'équipements électroniques, d'immenses écrans sur lesquels s'affichaient toutes les menaces interceptées... Ainsi équipé, il ne put dissimuler ses missions.

Les années passèrent. Toujours sans nouvelles du Cambodge, j'imaginai le pire. Alors, tous les soirs jusqu'au milieu de la nuit, pour calmer mes tourments, avec l'aide de Christian, un collègue tout autant passionné que moi, je créais un nouveau concept d'identification et de reconnaissance automatique de signaux électromagnétiques.

Au bout de quelques mois, notre solution technique fut suffisamment au point pour être expérimentée par l'un des Gabriel. Les résultats obtenus furent très satisfaisants. L'État-major des Armées souhaita que cette invention soit intégrée dans les futurs systèmes de Guerre Électronique.

Nous la fîmes breveter (EP0458669A1).



## 4.6 - La fuite de Roun

*Japon – Osaka – mars 1992.*

Après quatre nouvelles années d'angoisse, je reçus un message de Roun, qui m'informait de sa fuite en Thaïlande. Il s'était réfugié dans la banlieue de Bangkok. Cette dépêche me surprit, une folle espérance balayée par la crainte de mauvaises nouvelles, provoquant de multiples questions : *Pourquoi avait-il fui ? Pourquoi ne parlait-il pas de ma famille, ni de son frère ? Que s'était-il passé après mon départ, en 1988 ? Reverrai-je un jour ma femme et mon fils ?*

Je craignais le pire, j'étais effondré.

Alors que je préparai mon voyage pour rejoindre mon ami en Thaïlande, une opportunité se présenta : Thomson-CSF, venait de remporter un important contrat au Japon. Après de longs mois de pourparlers et de négociations, les Japonais s'étaient décidés à acheter une vingtaine d'exemplaires du système d'espionnage ASTAC. Ces systèmes étaient officiellement destinés à la gendarmerie japonaise, car nous avions **l'interdiction formelle** de les vendre directement aux forces militaires...

Ayant participé aux études, je postulai pour la mission. Ma demande fut acceptée. J'intégrai l'équipe d'assistance technique, détachée auprès des industriels Japonais. Et la direction m'accorda la responsabilité de ce projet.

Le 17 mars, je posai mes valises à Osaka, la troisième plus grande ville industrielle et commerciale, située sur l'île de Honshū, l'île principale du Japon.

Dans cette ville gigantesque aux immenses buildings et au vacarme assourdissant, circulaient des métros aériens et souterrains, des voitures, des vélos, des motos... Tout était situé en hauteur. Les parkings, les terrains de tennis, les *practices de golf*, parfois même des jardins et des espaces de repos avec piscine, étaient sur les toits des immeubles.

La ville grouillait de monde, de jour comme de nuit. Le soir, des dizaines de milliers de magasins, ouverts 24/24, illuminaient les rues. Il y avait un nombre incalculable de bistrots, de restaurants de toute sorte, des dancings, des night-clubs, des salles de jeux, où s'entassaient des milliers de personnes dans une ambiance bon enfant.

Dès sept heures du matin et jusque tard le soir, l'équipe Thomson-CSF, qui m'avait rejoint, travaillait avec les ingénieurs du laboratoire de recherches de MELCO (Mitsubishi Electric Corporation). Rapidement, je compris que cette mission d'assistance technique prendrait des mois, et non quelques semaines comme le prévoyait le contrat. Les trente ingénieurs japonais devaient TOUS avoir compris nos explications techniques et opérationnelles. Dès que l'un d'eux manifestait une petite incompréhension, nous devions recommencer.

Inlassablement, en anglais, chacun notre tour, nous répétions les mêmes choses. Deux traductrices transcrivaient toutes nos discussions. Le soir même, avec le responsable de MELCO, je vérifiais la traduction en français, et lui, celle en japonais. En cas d'incertitudes, tout était à refaire !

Par lassitude, mon équipe fut détachée en mission spéciale longue durée, avec le statut d'expatrié.

Ainsi, mes collègues consacraient leurs weekends aux visites des sites touristiques, tous plus magiques les uns que les autres. D'autres se laissèrent envoûter par les charmes de l'Asie, se marièrent et restèrent comme assistants techniques plusieurs années. En ce qui me concerne, je me rendais en Thaïlande toutes les deux semaines pour rejoindre mon ami Roun.

Lors de mon premier voyage, il m'attendait à l'aéroport et m'accueillit tristement. Son air soucieux et sa réserve me surprisent. Il paraissait brisé par le poids de terribles événements. Cet homme d'exception semblait avoir perdu l'aura qu'il dégagait naturellement. Son attitude contrastait avec la jovialité qu'il me témoignait autrefois. Sur sa joue coulaient quelques larmes me faisant craindre une abominable tragédie. L'infâme pressentiment, qui m'avait envahi à la réception de son message, se renforça et m'oppressa.

J'imaginai alors les pires catastrophes. Incapable de parler, mes yeux ne purent que lui transmettre l'expression de mes folles angoisses.

Dans le bus qui nous ramenait vers le centre de Bangkok, il me raconta en détail les raisons de sa fuite, tout en évitant de parler de ma femme et de mon fils. Je devenais fou !

- Peu de temps après notre départ pour aller libérer ton fils, nous avons été dénoncés...
- Qui t'a dénoncé ?
- Un des soldats qui était avec nous, et que j'avais renvoyé vers notre base, alors qu'il souhaitait nous accompagner dans notre aventure.
- Il t'espionnait ?

- Oui, je ne l'ai su qu'après. Il nous avait déjà accompagnés en 1982, mais il s'était tenu à carreau jusqu'alors.

- Qu'est-il devenu ?

- Il a sauté sur une mine. Enfin, on l'a un peu aidé. De retour à notre camp, après t'avoir raccompagné jusqu'à la frontière thaïlandaise, un comité disciplinaire nous attendait pour nous juger. Notre exécution était prévue pour le lendemain.

- Et vous avez pu vous échapper ?

- Heureusement ! Pendant la nuit, quelques fidèles soldats nous aidèrent à nous enfuir et à revenir vers les zones libérées, sans toutefois pouvoir nous réfugier à Krrâtiè. Durant deux mois, notre ancien bataillon n'eut de cesse de nous retrouver, et lors d'une embuscade, dix des miens furent tués, dont Ran.

- Ran est mort ! Ce n'est pas possible ! C'est terrible, ce que tu me dis là ! dis-je sans pouvoir refouler l'émotion qui m'envahissait.

Roun se tut, perdu dans ses pensées, les yeux rivés sur le paysage qui défilait à travers la vitre.

- Tiane et Sayanna, que sont-ils devenus ? Dis-moi !

- Attends, je continue. Je n'ai pas pu lui rendre hommage, ni l'inhumer selon nos traditions, j'ai dû l'abandonner comme une bête. Puis, nous nous sommes réfugiés dans la jungle et nous avons survécu en utilisant les paillotes dortoirs que tu connais. Leurs caches nous fournissaient l'essentiel. Malheureusement, seuls deux de mes lieutenants, Sareuth et Kouane, survécurent. Les autres moururent de maladie, d'épuisement, ou sautèrent sur des mines.

- Sareuth et Kouane ont survécu ! Où sont-ils ?
- Attends ! Puis nous avons pu fuir le Cambodge sur une toute petite embarcation et rejoindre la province côtière de Rayong, en Thaïlande. Nous avons navigué la nuit, durant plusieurs semaines, entre les îles du Cambodge et de la Thaïlande, échappant à la surveillance des différentes forces militaires terrestres et navales...
- Sareuth et Kouane sont en Thaïlande !
- Non ! En débarquant, les gardes côtiers nous attendaient. Sareuth et Kouane ont essayé de s'enfuir, mais ils ont été abattus. On m'a jeté en prison. Deux mois plus tard, une ONG, qui faisait le tour des geôles, m'a aidé à retrouver la liberté.

Roun se tut, évitant de me regarder.

- Et Tiane et Sayanna !? Où sont-ils ?
- Je n'ai plus de nouvelles !
- Ils sont morts ?
- Non !
- Alors quoi ? Tu ne veux pas m'avouer la vérité ?
- Je n'ai plus de nouvelles, mais je suis confiant. La province de Krrâtiè est toujours protégée par les Forces de Libération de Son Sann, ce qui limite les incursions des Khmers Rouges.
- Ça limite peut-être, mais ça ne protège pas !
- Écoute, s'il leur était arrivé quelque chose, je l'aurais su...

Roun se voulait rassurant. Il était affirmatif et réussit à me convaincre. Pourtant, je percevais une sorte d'inquiétude que trahissait le timbre de sa voix.

Ce colosse, capable d'arracher à la nature sauvage tout ce qui était nécessaire à la vie de ses compagnons et à la sienne, avait réussi à protéger ses camarades. Durant plusieurs années, il avait chassé dans la jungle, pêché dans les ruisseaux ou dans les rizières abandonnées, pour parvenir enfin sur les rives du golfe de Siam.

Maintenant, il était déterminé à rentrer dans son pays le plus vite possible pour retrouver ma femme et mon fils, et les protéger, car Tiane avait été condamnée à mort. Elle était activement recherchée depuis qu'elle avait déserté son bataillon.

Je demandai à Roun de m'accompagner au Japon, mais il refusa.

Déjà mal à l'aise dans cette banlieue de Bangkok, le gigantisme d'Osaka lui faisait peur. Pourtant, quelques mois plus tard, à force d'insister, il accepta. En débarquant de l'avion Bangkok-Tokyo, je fus le premier à présenter mon passeport, que le fonctionnaire examina attentivement.

Au Japon, il fallait toujours être sur le qui-vive. Les employés, en charge du contrôle des passagers aux aéroports, étaient versatiles. Les visas "longue durée" étaient analysés avec soin. Néanmoins, cet examen se fit sans difficulté, et le cachet officiel me déclara « bon pour entrer ». Quant à Roun, d'habitude si calme, si impassible, avec son regard froid sous ses paupières immobiles, il allait et venait, en proie à une forte inquiétude qu'il ne pouvait maîtriser. Je le voyais bien, dans sa façon d'agir.

Théoriquement, il ne s'agissait que d'une simple vérification de papiers, et puisque les nôtres étaient censés être réguliers, peu importait que la mine de ce fonctionnaire soit rébarbative ou non.

- Quel air a-t-il ? murmura Roun en s'approchant.
- L'air d'un Japonais et on ne saurait lui en vouloir ! dis-je en rigolant pour détendre l'atmosphère.

Quand il fut invité à présenter ses papiers, je l'observai de loin, amusé. Il adopta l'attitude type d'un inculpé qui essaierait d'attendrir les juges de la correctionnelle. Il fit les yeux doux, ses lèvres ébauchèrent un sourire, il sembla implorer une grâce ou tout au moins une faveur, et pourtant...

- Parfait, dit le fonctionnaire, vous pouvez entrer.

Roun était soulagé, car il avait de bonnes raisons d'être inquiet. Il était en possession d'un faux passeport que j'avais payé à prix d'or à Bangkok. Ce document attestait de sa nationalité thaïlandaise. Un Khmer ne pouvait pas obtenir de passeport sans avoir préalablement demandé l'asile politique, et nous étions pressés par le temps.

Ainsi chaque soir, comme deux frères, nous allions au restaurant, au cinéma, ou dans des bars à bière, où nous discussions des derniers événements survenus au Cambodge, et parlions de Tiane, de Sayanna. Dans la journée, Roun apprenait l'anglais. Il espérait retourner rapidement à Bangkok, et attendre une opportunité pour rentrer au pays.

Pour nous ressourcer, nous allions fréquemment à Nachi, dont les chutes féériques dépassent la centaine de mètres, les plus grandes du Japon.

Ce petit coin de paradis, situé dans la province de Wakayama, avec son temple construit dans leur sillage, était notre lieu préféré. L'atmosphère qui y régnait nous rappelait le Cambodge. Nous y passions plusieurs jours chaque mois. Un soir, au pied de la plus grande cascade, alors que l'ivresse nous gagnait après un bon repas copieusement arrosé de Saké, Roun devint nostalgique :

- Ce qui me manque le plus, ce sont les nuits étoilées du Cambodge. C'est le seul endroit sur terre où l'on peut en voir des millions !
- Non Roun, seulement quatre ou cinq mille, peut-être jusqu'à dix mille dans des conditions extrêmement favorables, mais pas plus, c'est la limite de l'observation à l'œil nu.
- Eh ben moi, j'ai sûrement de bons yeux, puisque j'en voyais des millions.

Roun avait raison. Au Cambodge, notamment lors de nos longues marches dans les rizières, sans lune, sans aucune source lumineuse, les étoiles brillaient d'un éclat particulier. Elles formaient un dôme de cristaux scintillants, par-delà un océan de nuit. Même lorsque la nuit s'empourprait des lueurs rougeoyantes des tirs de mortiers, les étoiles guidaient nos pas vers Tiane et Sayanna.

Tandis que nous regrettions mélancoliquement cette terre lointaine, comme pour répondre à nos pensées, un aigle vint planer au-dessus de nous. Les serres rentrées sous son ventre, il poussa un long cri. Nous le saluâmes en faisant de grands gestes, puis, en un immense cercle parfait, il regagna les rochers où se trouvait son aire.

- Te souviens-tu de ce poème que nous récitons sur la plage de l'île du Lapin, avant ton mariage avec Tiane ?

- Bien sûr Roun ! Je crois même pouvoir te restituer le passage qui nous concernait tous les deux. Du moins, je vais essayer de le faire. Tu me corrigeras si je me trompe, cela fait tellement longtemps !

*Devant la mer aux reflets d'opale,  
Roun et Jean-Claude n'en croient pas leurs yeux.  
Danseuses célestes aux seins ronds et pâles,  
Les Apsaras pointent leurs doigts vers eux.*

*Tournent les Apsaras en rapides cadences,  
Éveillent en nous toute la vigueur de nos sens.  
Divines Apsaras aux doigts recourbés,  
Cachent sous leurs cils l'ardente volupté.  
Secoue au vent des mers un reste de langueur,  
Roun lève-toi, éclate-toi, dans toute ta vigueur !*

*Belles Apsaras, témoins d'un passé glorieux,  
Restent seules pour nous rendre heureux,  
Leurs corps cambrés leurs seins bombés,  
Déeses pleines de tendresse et de volupté,  
Les Apsaras invitent Roun à se baigner.*

- Bravo Jean-Claude ! Tu as une mémoire d'éléphant !

- Merci Roun. Mais je ne me souviens plus très bien, qui en étaient les auteurs. Je crois que nous avons mélangé deux poèmes, dont l'un était écrit par Leconte de Lisle, et modifié largement les deux textes pour ne garder que les passages de volupté. Et puis, il y a plusieurs domaines où ma mémoire me fait défaut, probablement en raison de la douleur que provoquent certains souvenirs.

C'était particulièrement douloureux de penser à l'île du Lapin. J'avais trop de bons souvenirs de cette petite île de l'archipel de Kep. Des souvenirs perdus à jamais...

Alors pour changer de sujet, je le remerciai de son dévouement à notre famille. Il me regarda, étonné. Il ne comprenait pas. Et ce n'étaient pas les effets de l'alcool ! En fait, il n'y avait jamais réfléchi. Tout cela était venu naturellement ! Il avait accepté spontanément !

Je dois dire que, pour ma part, je n'ai jamais rencontré une amitié aussi forte, aussi désintéressée ; d'une pureté absolue, exempte de calcul. Je lui enviais la possession de cette modeste flamme, qui avait consumé en lui toute pensée égoïste.

Puis, je lui rappelai sa demande, faite dix-sept années plus tôt, le lendemain de mon mariage.

- Te souviens-tu de ta demande pour obtenir une pension d'ancien combattant d'Indochine ?

- Eh bien ?

- Tu ne me croiras pas ! La France n'a pas daigné me répondre lorsque, auprès des différents ministères, j'ai posé cette question. Certains fonctionnaires m'ont éconduit. L'un d'eux m'a même répondu : *Vous ne vous rendez pas compte du coût, si nous devons indemniser tous nos anciens supplétifs !*

- Pourquoi ce refus ? La France n'a pas les moyens ?

- Si ! Mais ce fut pareil dans toutes les anciennes colonies. Lorsque la France s'engageait, elle avait besoin de ces Africains, ces Arabes, ces Asiatiques qui devenaient les enfants de la mère Patrie...

- La France nous a sollicités par deux fois, mon frère et moi.
- Je leur ai dit ! J'ai même ajouté que, sans vous, nous n'aurions pu mener à bien notre mission au Cambodge.
- Alors ?
- Alors, laisse-moi terminer. Lorsque la France perdait, les supplétifs redeviennent des nègres, des bougnoules, des niakoués... Et, parfois, ceux-ci étaient exécutés en cas de révolte, comme au Sénégal<sup>49</sup>.

Roun me dévisagea, surpris, ne comprenant pas cet abandon... cette trahison d'une telle cruauté. Lui, qui, après le massacre de ses parents, avait donné ses meilleures années pour lutter aux côtés des Français, dans cette sombre histoire que fut la guerre d'Indochine.

\*\*\*

Je devais retourner en France, Roun refusa de me suivre et repartit pour Bangkok. Selon lui, il pourrait bientôt retourner au Cambodge pour aider ma famille. À présent, il baragouinait l'anglais suffisamment pour vivre en Thaïlande, jusqu'à ce qu'une opportunité se présente.

Ces huit mois s'étaient écoulés rapidement, trop rapidement. La présence de Roun à mes côtés, avec sa joie de vivre retrouvée, son amitié en toutes circonstances, m'avait apporté le réconfort nécessaire, et comblé l'absence cruelle de Tiane et de Sayanna.

---

<sup>49</sup> Le massacre de Thiaroye, qui s'est déroulé dans un camp militaire de la périphérie de Dakar, au Sénégal, le 1er décembre 1944 : des troupes coloniales et des gendarmes français ont tiré sur des tirailleurs sénégalais, qui manifestaient pour le paiement de leurs indemnités et le versement du pécule qui leur était promis depuis des mois.

# 5 - LE RETOUR

## 5.1 - Ouverture des Frontières

*France – Paris – septembre 1993.*

Suite à un accord de paix signé à Paris en 1991, l'APRONUC<sup>50</sup> avait reçu tous les pouvoirs nécessaires pour sécuriser le pays, organiser des élections générales et former un nouveau gouvernement.

Bien que les Khmers Rouges fussent signataires de cet accord, ils refusèrent de déposer les armes, et ne voulurent pas participer aux élections, empêchant même les gens de certains villages d'y participer dans le nord-ouest du pays.

Contre toute attente, les élections tenues dans les autres provinces furent un succès pour la démocratie. Mais, à l'issue du scrutin, aucun parti politique ne disposait ni de la majorité absolue, ni de la majorité des deux tiers requise pour l'adoption de la Constitution. L'opposition royaliste s'auto-proclama vainqueur, réinvestissant Norodom Sihanouk dans sa fonction de chef d'État.

Une crise politique ne tarda pas à éclater. Certains membres du Kanapa Prothithioun Kâmpouthir KPK (Parti du Peuple Khmer), arrivés en seconde position, dont Hun Sen, et Norodom Chakrapong l'un des fils du Roi, menacèrent de faire sécession pour créer une république dissidente dans l'est du pays, où ils étaient majoritaires. Norodom Sihanouk réussit à maintenir un

---

<sup>50</sup> APRONUC : Autorité Provisoire des Nations Unies au Cambodge.

semblant de stabilité politique, en créant un système de « double gouvernement ».

Ainsi, chaque ministère eut deux ministres. Le Prince Norodom Ranariddh, fils de Sihanouk, fut élu Premier ministre. Son Excellence Hun Sen, fut nommé second Premier ministre... Tandis que le 24 septembre 1993, la Monarchie était rétablie.

L'Assemblée constituante redonna au pays son statut de « Royaume du Cambodge », et reconnut la souveraineté du Roi Norodom Sihanouk.

Quelques jours plus tard, je reçus un appel téléphonique, qui me surprit !

- Eulo, Eulo, Zang klod ! (Allo, Allo Jean-Claude !)  
Comment vas-tu ?
- C'est toi, Roun ?
- OUI ! Qui veux-tu que ce soit ?

Des grésillements, un claquement, la liaison fut interrompue quelques secondes...

- Où es-tu ?
- À la poste centrale de Phnom Penh, le seul endroit où on peut téléphoner vers l'Occident.
- Tu es au Cambodge !
- OUI ! J'ai pu rentrer clandestinement et j'ai retrouvé ta famille !
- Ils sont vivants ! Comment vont-ils ?, dis-je submergé par l'émotion.
- Moi ça va, merci !

- Mais où sont-ils ?
- Toujours à Krrâtiè ! Je voulais surtout te dire qu'ils vont bien et que tu pourras bientôt nous rejoindre...

Il était revenu au pays, prenant des risques insensés pour être près d'eux et les protéger. Ce long cauchemar de six années, sans aucune nouvelle, sans aucune possibilité de les contacter, tant que Roun était en Thaïlande, prenait fin.

J'étais soulagé de les savoir en vie et en bonne santé. Maintenant, je n'avais plus qu'à attendre qu'il rapatrie ma famille vers la capitale, car malgré l'ouverture du pays aux étrangers, le Cambodge restait un pays dangereux, où il ne fallait pas s'aventurer sans protection...

Mais il me fallut attendre encore huit mois ! HUIT MOIS !

\*\*\*

### *Cambodge – juin 1994.*

Après une escale à Singapour, je m'embarquai sur la compagnie "Royal Air Cambodge", qui avait repris du service en utilisant une flotte de petits Boeing prêtés par la Malaisie, afin de relancer les vols commerciaux. L'avion longea une partie du golfe du Siam, survola les eaux nationales du Cambodge en basculant sur l'aile ; je gardai le front écrasé contre le hublot, à regarder monter vers moi cette mer immobile et dorée de lumière rasante du levant. La grande baie de Sihanoukville apparut dans toute sa splendeur, puis ce fut le Bokor perché sur la montagne des éléphants et l'archipel de Kep aux îles magnifiques.

L'aéronef prit la direction des plaines alluviales bordant le Mékong. Le paysage défilait rapidement, les rizières et ses palmiers à sucre, et... je pleurais.

Ce retour au pays m'oppressait ! La joie débordante, à l'idée de retrouver ma famille, laissait place à une inquiétude beaucoup plus forte : *Quelle sera la réaction de Sayanna en me voyant ? Me reconnaîtra-t-il ? M'acceptera-t-il ?*

Enfin, les roues se posèrent sur la grande piste de Pochentong. On m'avait dit que le pays commençait à renaître. Mais combien de mes amis étaient encore de ce monde ? Qu'étaient-ils tous devenus ? Avaient-ils réussi à survivre à ces vingt-cinq années de guerre ? Ces questions augmentèrent encore plus la confusion de mes sentiments.

En débarquant de l'avion, je retrouvai cette odeur si caractéristique, que j'avais gardée en moi toutes ces années. Lors de mes retours précédents (1978, 1982, et 1988), je n'avais parcouru que la jungle, les montagnes ou les rizières, où ne flottaient que les odeurs de poudre et de pourriture.

Je n'avais pas encore renoué avec les odeurs des villes. Cette odeur, prenante, captivante, que les Européens appellent l'odeur de l'Indochine, qui vous imprègne et vous donne un constant mal de vivre, lorsque vous quittez la terre d'Asie du Sud-Est.

Dans le grand hall de débarquement, le personnel de l'aéroport n'arborait plus cet éternel sourire d'autrefois. Ils considéraient tous les étrangers comme de nouvelles menaces. Je tentai de parler avec eux en français, mais je me rendis compte que notre langue n'était plus connue. Les fonctionnaires de l'aéroport n'avaient appris que quelques mots d'anglais.

Je rejoignis le hall d'accueil, et j'aperçus mon ami Roun. Il était seul. Une nouvelle angoisse m'accabla davantage.

Il me prit dans ses bras, me soulevant jusqu'à sa hauteur pour mieux me regarder dans les yeux.

- La guerre est finie ! FINIE ! Tu m'entends ? Nous pouvons enfin vivre normalement ! Et bienvenue dans ton pays, mon petit frère !

- Es-tu certain que tout soit fini ? Qu'il n'y ait plus rien à craindre ?

- Je n'en suis pas certain, j'essaye de m'en convaincre. Car depuis deux semaines, le pays est à nouveau en pleine insurrection. De nouveaux affrontements entre les deux partis au pouvoir. Ce matin, il y a eu des heurts violents sur la route qui mène à l'aéroport. C'est pour ça que j'ai préféré venir seul !

- Il me semble que Ieng Sary, Ta Mok et Pol Pot, continuent leurs combats, non ?

- C'est vrai, mais ils sont très isolés. Le premier s'est retranché à Pailin, et les deux autres se sont regroupés à Anlong Veng. Il faut éviter ces deux régions.

Je le trouvais bien trop optimiste. La guerre était finie certes, mais il ne faisait pas bon circuler seul dans le pays !

Après avoir franchi le portail, les rouleaux de barbelés, et tous les barrages qui transformaient l'aéroport en camp retranché, le Tuk-Tuk<sup>51</sup> nous emmena en direction de la ville. En nous rapprochant de la cité, je pensai à mon arrivée, à mon enthousiasme d'hier.

---

<sup>51</sup> Tuk-Tuk : sorte de cyclo-pousse à moteur.

À l'époque, j'avais un peu plus de vingt-deux ans, j'étais émerveillé par ce que je découvrais. Aujourd'hui, je ne reconnaissais plus rien, et je redoutais ce que j'allais découvrir. Alors que Roun continuait de parler :

- Quand je suis revenu, j'ai ressenti un immense sentiment de désolation, de gâchis, mais en même temps, le pays semblait être animé d'un même élan, pour revivre.

- Grace à l'APRONUC ! Non ?

- Non ! Tu te trompes ! L'ONU, avec ses quatre mille fonctionnaires, a fortement brisé et étouffé toute cette joie de vivre qui fleurissait partout. En prenant la place des Khmers pleins de bonne volonté, ils les ont découragés, écartés et, une fois leur travail terminé, ils sont partis en laissant un vide total, et l'incompétence. Alors qu'ils auraient pu nous former.

- Mais les forces militaires de l'APRONUC ont été efficaces sur le terrain, déminage, protection de la population...

- Peut-être Jean-Claude ! Tu sais, aujourd'hui, on feint de l'oublier, **mais l'arrêt des hostilités et le désarmement des forces en présence constituaient le premier et le plus important objectif des « Accords de paix »**. Comme les Khmers rouges n'ont pas appliqué une seule des dispositions des Accords, en réaction l'APRONUC a manifesté de l'hésitation, de la faiblesse, de l'impuissance, et a échoué.

- Echoué dis-tu ?

- Oui, c'est ce qui a renforcé la détermination de Khmers rouges peu intéressés par la paix et plus que jamais avides de pouvoir. Six mois après la fin de la mission de paix de l'ONU,

deux armées continuent à s'affronter, engageant parfois plusieurs milliers de soldats...

- Il y a encore des combats ?

- Oui, et les combats font, chaque mois, des dizaines de victimes et des centaines de sans-abri. Un tiers du pays est toujours en zone de guerre, cela entretient un climat général d'insécurité aggravé par une propagation effrayante du banditisme. Alors elle est où, la paix ?

C'était ce que je pressentais. J'acquiesçai d'un hochement de tête. L'histoire se répétait. Chaque fois qu'une opération de paix de l'ONU débarque dans un pays et commence à se déployer sur son territoire rien ne se passe, tout s'enlise. Ils promettent la paix, mais ils entretiennent la guerre, veulent placer les dirigeants à leurs bottes, et chassent ceux qui déplaisent. Puis la prostitution et la corruption prennent le relais...

Nous arrivions au centre-ville, quelques rues portaient encore des noms français, comme la rue Pasteur, le boulevard Charles de Gaulle, mais beaucoup étaient désignées par un numéro comme aux États-Unis, et affublées du fameux "Street". À ma demande, le Tuk-Tuk prit la direction de l'hôpital Calmette, puis passa devant l'ambassade de France, en pleine reconstruction, dont le monstrueux mur d'enceinte masquait l'intérieur. Le quartier résidentiel avait été rasé. Les décombres avaient été pillés pour reconstruire, çà et là, des baraquements qui formaient un énorme bidonville. Des quartiers entiers étaient à l'abandon ou squattés par les plus miséreux.

Mais je voulais revenir sur ce lieu, où le dernier évêque Franco-Khmer nous avait donné sa bénédiction, la veille de notre mariage.

Je ne pus m'empêcher de penser à la folie des hommes qui, en quelques heures, détruisent ce que d'autres bâtirent en plusieurs dizaines d'années.

En m'imprégnant de ce Cambodge encore en ruine, je trouvais la force nécessaire pour affronter mon fils. Je pressentais des retrouvailles très difficiles.

Deux heures plus tard, je tenais Tiane dans mes bras et l'embrassais amoureusement. Quelle joie d'être enfin réunis ! Mais ce que je redoutais arriva. Sayanna quitta les lieux dès qu'il m'aperçut, et alla se réfugier chez un copain. Sa mère, consternée, ne put le retenir

Pourtant, chaque jour, elle lui avait rappelé mon combat pour le retrouver et le libérer des Khmers Rouges. Avait-elle trop idéalisé ce père entrevu six années plus tôt ? Qu'avait-il imaginé durant mon absence ? Avait-il compris que je ne pouvais pas rester dans ce pays, sous peine d'emprisonnement, de condamnation à mort ?

Malgré tout, le lendemain, je me rendis chez son copain, et Sayanna accepta de m'écouter.

- Maintenant, je vais rester près de toi. Ensemble, nous allons réapprendre à vivre, à mieux nous connaître, à nous aimer. Tu verras, nous serons heureux, je t'en fais la promesse !

Il ne répondit pas, mais ses yeux trahissaient son émotion. Même s'il comprenait le français, sa mère avait repris toutes mes phrases pour éviter les contresens, ajoutant la douceur nécessaire, créant un climat de confiance. Mais un Khmer est buté, surtout lorsqu'il considère tout étranger comme une menace, voire un ennemi. Il refusa de venir avec nous.

\*\*\*

Ils avaient quitté Kratiè six mois plus tôt, en prévision de mon retour. Roun les avait protégés tout le long du chemin. Puis il avait réussi à dénicher un abri au deuxième étage d'un immeuble décrépi, pas trop en ruine et, avec les moyens du bord, il avait aménagé deux pièces pour dormir. Mais l'endroit était si sale, que seuls les rats et les cafards en étaient devenus propriétaires au fil des ans.

Alors, dès le lever du jour, nous quittions ces lieux insalubres, et parcourrions la ville en quête de nourriture, d'ustensiles, et de produits de première nécessité.

La vie reprenait peu à peu dans la capitale, la joie de vivre revenait, les sourires d'autrefois illuminaient à nouveau tous ces visages meurtris. Mais la vie pouvait-elle s'accommoder de cet environnement empli de détritrus, d'odeurs nauséabondes, de rats, dans le dénuement et la maladie ?

Comment la vie pouvait-elle seulement exister dans une si grande pauvreté ? Combien étaient-ils maintenant dans la capitale ? Des centaines de milliers, peut-être le million déjà, et rien pour leur permettre de vivre décemment.

Et lorsque les nuages déversaient leurs torrents impétueux, que l'inondation s'abattait sur la ville, charriant la boue, les détritrus mêlés aux odeurs d'excréments et de fange... Comment voulez-vous survivre, sans le minimum vital, sans un minimum de soutien !?... Je me devais de tout faire pour les aider.

\*

Parfois, nous nous rendions en pèlerinage sur le quai Sisowath, bordant le Tonlé Sap, l'un des bras qui alimentent le Mékong. En ce lieu, nous avons échangé notre premier baiser, vingt ans plus tôt. C'était toujours l'endroit le plus fréquenté de la capitale, mais nous ne reconnaissons personne. Tous nos amis avaient péri ou avaient réussi à fuir vers je ne sais quelle destination.

Devant l'hôtel du Mékong, lieu des rendez-vous, les uns observaient les gens qui débarquaient ou embarquaient sur les bateaux, les autres échangeaient des potins, les dernières nouvelles de tel village, de violences conjugales ordinaires, ou d'actes de banditisme courants. De l'autre côté du quai, en fin de journée, les généraux et les dirigeants de Phnom Penh arrivaient dans leurs belles voitures, les uns après les autres, pour des nuits promises aux plaisirs, aux bons whiskies, aux filles légères... Tout recommençait comme avant. Les vingt-cinq années de guerre n'avaient pas entamé les vieilles habitudes de ces messieurs.

Tiane semblait perdue au milieu de tout cela, et ces visages inconnus l'inquiétaient. Elle regardait la foule avec un mélange de dégoût, de commisération, serrant Sayanna contre elle, redoutant je ne sais quelle agression.

Des soldats attendaient eux aussi. Mais quoi ? Minés par l'alcool, la malaria, ils étaient exténués d'être baladés sans but, sans ordres précis, sans argent, affublés de pétoires obsolètes, hors d'usage, et sans munition. Pour survivre, ils devaient racketter leurs compatriotes, surtout les étrangers ou les "Revenants".

Les revenants ! C'est comme cela qu'ils appelaient les Khmers qui s'étaient réfugiés en Thaïlande, considérés comme d'anciens fuyards, et détestés.

Le Cambodge était devenu un pays dur, traumatisé par ses guerres, il n'accueillait plus personne à bras ouverts. Chacun devait retrouver ses marques, reconstruire une nouvelle vie, essayer de sortir de cette misère qui régnait encore.

Le soir, à la lueur des lampes à huile, qui donnent aux choses cet étrange reflet de lumière et d'ombre, Tiane me racontait les principaux événements qui avaient jalonné leur longue retraite à Kratiè. Et surtout, elle aimait me conter les frasques de notre fils qui était devenu un ardent défenseur de la solidarité.

Il avait retenu, compris, et appliqué à la lettre, les leçons de morale que sa mère lui avait enseignées. Il s'était érigé en fervent chevalier, protégeant les orphelins qui étaient des proies faciles pour l'esclavage et la prostitution. Il avait demandé à sa famille d'accueil, qu'il appelait tante Chan et oncle Suong, d'héberger une dizaine d'enfants, que sa mère se chargeait d'éduquer.

Plusieurs fois, il s'était insurgé contre les trafiquants. Il avait pris des risques insensés, en voulant combattre toute forme d'inégalité, mais la reconstruction de son pays était et demeurait pour lui une priorité absolue.

Dernièrement, il avait surpris un groupe venu piller le temple de "Sâssor Mouye Roye", le temple aux cent colonnes, proche de Kratiè. Il avait réussi à les chasser avec une bande de copains équipés de kalachnikovs.

Elle était tellement heureuse de me rapporter les aventures de notre fils, avec tant de romance, que je passais sous silence les quelques exagérations...

\*\*\*

Les semaines suivantes, je trouvai une vieille villa abandonnée de style colonial, entourée de grands arbres, dont les murs disparaissent sous la végétation.

Elle était située sur le boulevard Norodom, proche du Tonlé Bassac, un autre bras du Mékong. J'eus un coup de cœur, pour cette bâtisse ! Pourrions-nous l'acquérir !? Personne n'osait l'habiter, par superstition, par peur de cette végétation trop dense, de ces arbres centenaires qui abritaient des esprits malfaisants.

Bien que délabrée, elle offrait de grands espaces au rez-de-chaussée. Un escalier central desservait une mezzanine à l'étage qui accueillait de nombreuses pièces que nous pourrions transformer en chambres et salles de bains.

La terrasse surplombait le fleuve, offrant au fil des heures un tableau changeant, au gré des pirogues qui passaient, de celles qui, contre la berge et poussées par le courant, s'allongeaient flanc contre flanc, arrêtant de leurs proues les jacinthes flottantes. Bref, nous pouvions en faire un Palace, tellement cette demeure était majestueuse.

Mais Tiane refusait d'y habiter. Je dus insister plusieurs semaines avant de la convaincre. Puis un jour, notre fils, poussé par la curiosité, vint nous rendre visite et découvrir notre nouvelle maison. Il était émerveillé, il n'avait jamais vu une demeure aussi belle de sa vie. Pour notre plus grand bonheur, il choisit l'emplacement de sa future chambre.

Avant d'entreprendre la rénovation de la maison, je devais obtenir un titre officiel d'occupation, afin de légaliser notre présence, ce qui fut fait quand le chef de district nous autorisa à nous y installer.

Mais, nous eûmes l'obligation de l'acquérir ou de la rendre, lorsque les anciens propriétaires se manifesteraient.

Pour être certain que cette belle bâtisse ne soit revendiquée par un Khmer Rouge moins superstitieux que les autres, je devais convaincre les cinq hauts fonctionnaires, des colonels, en charge du dossier. Chaque fois, que je les rencontrais, c'était le même rituel. Ils m'accueillaient avec de grands sourires et très vite, ils se répartissaient la tâche afin de percevoir les billets verts en juste proportion.

Le premier remplissait un nouveau formulaire avec de grands sourires, et me demandait de revenir dans quinze jours, en hochant de la tête, ou bien...

Le second m'accueillait joyeusement en disant "Sok Sabaye Tir Té ? » (comment vas-tu ?), puis datait et signait le formulaire, précisant qu'il manquait un tampon officiel !

Le troisième apposait le fameux tampon, l'air très grave, et me demandait d'attendre un bon mois, ou bien...

Le quatrième mettait le formulaire dans une enveloppe, en clignant de l'œil, affirmant qu'il le transmettra à son supérieur, dès que possible, mais que ça prendrait du temps...

Le cinquième, le supérieur, m'invitait à revenir impérativement, ou bien...

Ainsi, je revenais chaque semaine, avec de grosses liasses de dollars et quelques friandises pour remercier ces gentils fonctionnaires, compétents et surtout efficaces, afin d'accélérer le mouvement.

\*\*\*

Les mois passèrent. Tiane, qui ne supportait plus l'atmosphère qui régnait dans la capitale, souhaita déménager à Kep-sur-Mer. Elle voulait revoir les deux belles villas que ses grands-parents avaient construites jadis. Et voulait savoir ce qu'elles étaient devenues...

Roun chercha à l'en dissuader, car les Khmers Rouges occupaient toujours la station balnéaire. En juillet, ils avaient bloqué la voie de chemin de fer entre Kep et Kampot, puis avaient attaqué le train et rançonné tous les passagers. Trois touristes avaient été enlevés contre une rançon : un Français, Jean-Michel Braquet, un Australien, David Wilson et un Britannique, Mark Slater.

L'ouverture des frontières n'était pas synonyme de paix retrouvée, loin de là ! Beaucoup de globe-trotters ne prirent pas conscience des dangers encourus, dès lors qu'ils furent autorisés à circuler dans le pays.

Malgré cette nouvelle alarmante, Tiane insista. Elle voulait vivre au bord de la mer, proche de la nature, la ville lui faisait peur. Alors, Roun accepta d'organiser un voyage de reconnaissance.

- Tiane, nous irons seuls, en éclaireur, Jean-Claude et moi, afin de voir s'il est possible de vivre là-bas.

Notre parcours fut périlleux. Roun slalomait avec la moto entre les rizières, à travers les plaines, évitant les différents barrages : bandits, Khmers Rouges, police, ou militaires qui, les uns comme les autres, rackettaient toute personne se déplaçant sur les axes principaux.

En soirée, nous arrivâmes sans dommage. Ah ! Cette ville de Kep ! Le long du littoral, il ne régnait que désolation et ruines, il ne restait rien des belles demeures d'autrefois.

Nos villas, qui avaient échappé aux bombardements américains, avaient disparu du paysage, totalement rasées par les Khmers Rouges. Seuls, deux ou trois monticules de gravats, étalés çà et là sur le domaine, rappelaient leurs existences.

Qu'elles étaient belles, avec leur structure en bois précieux, leurs majestueuses colonnes en teck, soutenant les auvents des vérandas. De grandes ouvertures offraient un accès direct sur le jardin tropical qui dominait la mer. Les soubassements, maçonnés, supportaient de larges terrasses posées en forme d'amphithéâtre, entourées de balustrades en acajou. Oui, elles étaient vraiment belles et agréables à vivre.

Trop belles peut-être, pour survivre à la folie destructrice ! La première villa datait de 1905, elle avait été bâtie par l'arrière-grand-père de Tiane. La seconde avait été construite par son grand-père en 1925, quelques années avant sa déportation en Guyane.

Depuis 1991, les terrains avaient été confisqués par d'anciens Khmers Rouges, repentis, mais puissants. Comme tous les titres de propriété furent détruits durant le régime de Pol Pot, Tiane n'avait aucune preuve pour les récupérer. Bien que Roun me l'ait déconseillé, je voulus rencontrer ces pilleurs de terrains.

L'un d'eux, un officier de police, accepta de me recevoir puis, ne comprenant pas mes revendications, il accepta de m'accompagner jusqu'aux terrains de ma belle-famille. Là, son visage se crispa, sa colère explosa et je compris rapidement qu'il n'y aurait aucune discussion possible et que, si j'insistais, le son de la Kalachnikov tiendrait lieu d'explication.

Tandis que je m'éloignai, il saisit son talkie-walkie et ordonna à ses troupes de patrouiller la ville, afin de m'arrêter.

Il n'avait pas apprécié qu'un étranger lui demandât des comptes. Roun, qui avait anticipé sa réaction, s'était absenté durant l'altercation et avait emprunté une pirogue. Il m'attendait en bord de plage, face au terrain.

Dès que le policier disparut, il sauta dans l'eau, courut vers moi. M'agrippant par le bras, il m'entraîna jusqu'à l'embarcation, me hissa à bord et me recouvrit de la bâche qui, habituellement, protège le moteur.

Puis, au rythme de la pagaie, la pirogue s'éloigna doucement en direction de l'île, située à quatre kilomètres de la côte. Tout en pagayant, Roun scrutait la plage, une vingtaine de policiers parcouraient les chemins alentour, mais ne prêtèrent pas attention à la frêle embarcation qui s'éloignait.

Nous accostâmes sans bruit, l'île du Lapin était déserte. Au crépuscule, personne ne s'y risquait, craignant quelques esprits malfaisants. Allongés sous les arbres en forme de parapluie, nous rêvassions. Les branches basses aux larges feuilles resserrées, offraient une suite d'ombrelles naturelles, nous abritant pour la nuit.

- Te souviens-tu lorsqu'en 1973 nous avons volé une pirogue pour rejoindre cette île ?...

- Roun ! Nous l'avions empruntée, pas volée ! Comme aujourd'hui d'ailleurs !

- Apparemment, le propriétaire de la pirogue était d'un autre avis, c'est qu'il avait bien failli nous tuer avec sa Kalachnikov, cet idiot !

- Oui, mais nous étions en pleine guérilla. Aujourd'hui, ce n'est plus le cas.

- Parce que tu crois que les policiers vont hésiter à tirer ? Tu te trompes vraiment ! Ici, nous sommes dans le fief des Khmers Rouges, il ne faut pas s'y aventurer. Et encore moins s'y installer, comme le souhaite Tiane.

- Elle va être terriblement déçue !

- Tu sais, certaines régions ont été cédées aux Khmers Rouges, afin de maintenir un semblant de paix entre les différentes factions politiques. Et l'archipel de Kep, tout comme celui de Sihanoukville, représente un capital d'investissement important pour le futur. De même qu'à Pailin, où se situent les mines de rubis, ou encore au Mondolkiri, avec ses forêts de bois précieux.

- Je comprends, mais toi, tu n'as rien eu !

- Non ! J'ai été condamné à mort pour t'avoir aidé, et puis, je m'étais enfui...

Pour changer de sujet, Roun récita notre poème, aux Apsaras aux seins ronds et pâles...

Avant l'aube, il poussa la pirogue dans les eaux calmes de l'archipel, et lança son sac dans l'embarcation, qui résonna en retombant.

- Curieux ce bruit métallique, que contient ton sac ?

- D'après toi ?

J'avais ma petite idée, mais je voulais vérifier. L'AK-47 et ses chargeurs étaient bien les seuls ustensiles qu'il avait emmenés. Puis, Roun godilla de toutes ses forces, et la pirogue fila à vive allure vers la côte. Là, cachée entre d'immenses buissons, notre moto nous attendait. Nous arrivâmes à Phnom Penh sans encombre. Il ne fut plus jamais question de venir à Kep.

Quelques jours plus tard, le 5 novembre, un avion décolla en direction de la France. À son bord, le corps de Jean-Michel Braquet, assassiné par les Khmers Rouges. La veille, une dernière cérémonie avait rassemblé, à la résidence de l'ambassadeur de France, tous ceux qui avaient lutté pour sa libération.

Sur une couronne, déposée par l'ambassadeur, on pouvait lire : *Pardon de ne pas avoir réussi à vous sortir de là.* Le contraire m'eut étonné !

Pourtant, l'ambassadeur, M. Gildas Le Lidec, avait pris cette affaire à cœur et se sentait si coupable qu'il s'en accusait en public. Selon son entourage, il avait fait tout ce qui était en son pouvoir pour libérer l'otage Français. Malheureusement, à Paris, ils raisonnèrent encore en technocrates et ne lui donnèrent pas les moyens de discuter directement avec les Khmers Rouges.

Car c'était avec eux qu'il fallait négocier, et non avec les deux Premiers ministres. Son Excellence Hun Sen faisait tout son possible pour trouver une issue favorable, alors que Norodom Ranariddh contrariait tous les plans de négociations...

Plusieurs personnes rencontrées accusaient l'armée d'être responsable de la tragédie. Impliquée, elle l'était, pour ce qui fut de l'attaque du train où se trouvaient, le 26 juillet 1994, Jean-Michel Braquet et ses deux compagnons.

Des témoins attestèrent que des militaires avaient prêté main-forte aux hommes de Noun Paet, le général khmer rouge responsable de l'enlèvement.

Les maquisards s'étaient servi les premiers, leurs complices avaient raflé le reste. N'obtenant pas la rançon exigée, les Khmers Rouges avaient revendiqué l'assassinat. Il n'était plus question de dollars, mais d'exigences politiques.

La décision était venue d'en haut.

Une lettre signée « 99 », l'un des noms de code Pol Pot, donnait les directives : *Il faut utiliser les otages comme une arme, à la fois militaire et diplomatique, pour faire peur aux gouvernements étrangers et les empêcher d'accorder la moindre assistance aux forces gouvernementales.*

Pour rester crédibles dans leur chantage et imposer leurs vues lors d'une future prise d'otages, il fallait qu'ils les tuent. On ne saurait être plus clair. Jean-Michel Braquet, Mark Slater et David Wilson avaient été exécutés et retrouvés ensevelis, face contre terre, les mains liées dans le dos.

\*\*\*

### *Écartelé entre France & Cambodge.*

Peu à peu, la vie reprit son cours, et les affrontements cessèrent. Les rues s'animent, les universités accueillirent les étudiants, et surtout, l'électricité fut rétablie dans presque tous les quartiers.

Quant à moi, tel un funambule, j'étais en équilibre entre deux mondes, entre deux familles... Était-ce possible de continuer ainsi ? Eux qui vivaient depuis presque vingt ans dans une misère sans nom, la peur vissée au ventre, vivant dans l'incertitude la plus totale. Je ne pouvais pas les délaisser. Alors, je pris une décision radicale, qui peut sembler cruelle même : celle de me consacrer uniquement à ma famille khmère, afin de les aider, eux qui manquaient de tout. Ainsi, je pus revenir régulièrement au Cambodge, pour de courts séjours.

Désormais, Sayanna me considérait comme son père, je n'étais plus ce simple protecteur qu'il avait longtemps considéré.

Sayanna parlait parfaitement le français et l'anglais, ces deux langues que sa mère lui avait enseignées pendant les longues années passées à Kratiè. Il avait dû apprendre le vietnamien qui était devenu la langue officielle pour l'enseignement depuis 1979, et que l'on imposait d'office aux jeunes enfants des écoles primaires et secondaires.

Il aimait discuter, jouer, rigoler avec moi, partager ses peines et ses amours. Nous restions de longs moments à parler de tout et de rien, de cette France qui le faisait rêver et l'inquiétait en même temps ; de l'évolution du Cambodge, dans laquelle il espérait jouer un grand rôle ; du monde moderne qui lui faisait peur et qu'il trouvait dépravé. Et j'aimais être avec lui !

Ce beau garçon de vingt ans, au regard noir comme sa mère, athlétique et musclé, affolait les jeunes filles qu'il rencontrait. Son humour, sa joie de vivre, sa volonté à reconstruire le pays, m'impressionnaient et je me devais tout faire pour l'aider.

Puis un jour, le chef de district nous apprit que les descendants des propriétaires de la villa s'étaient manifestés ; ils vivaient au Canada, et ne souhaitaient nullement revenir au pays. Après quelques négociations sur le prix de vente, nous fîmes l'acquisition légale de la demeure, pour notre plus grande joie. Ce titre de propriété mit fin à notre désespérance de n'avoir aucun lieu pour reconstruire notre avenir. Une nouvelle vie commençait. La perspective de jours meilleurs nous rendait heureux.

Tiane reprenait goût à la vie et rêvait d'une grande famille.

- Jean-Claude ! Je veux un autre enfant ! Une fille ! Oui, ce sera une fille belle comme ses parents, et qui nous aimera tendrement !

Dès lors, pendant plusieurs mois, nous eûmes des nuits de tendresse, d'amour, espérant une grossesse.

Hélas, ce fut déception sur déception. Je repensais à son accident, à l'explosion de la mine. Après de nombreux examens médicaux, le diagnostic fut sans appel. Ce qui avait été détruit ne pouvait pas être réparé. Elle ne pourrait plus donner la vie !

- Non ! Ce n'est pas possible ! Nous devons consulter tous les grands chirurgiens d'Asie ! cria Tiane, refusant ce verdict.

Nous allâmes à Saïgon, Shanghai, puis à Bangkok ; mais chaque fois, ce fut la même réponse : *On ne peut rien faire pour vous ; peut-être plus tard, lorsque la chirurgie le permettra !*

Résignés, nous donnions tout notre amour à Sayanna.

Il réussit brillamment son baccalauréat et souhaita suivre un cycle universitaire en développement économique, à la "Royal University of Phnom Penh". Mon fils, qui devait être l'un des rares jeunes Khmers quadrilingues vivant au Cambodge, avait de précieux atouts pour l'avenir, et cette filière lui ouvrirait les portes de l'administration, qui peinait à recruter des personnes diplômées.

Alors, pour essayer de l'aider au maximum, j'envisageai de m'installer au Cambodge. Mais après une longue prospection sans succès, je dus renoncer. Les emplois étaient si peu rémunérés, que l'idée d'une vie confortable s'évanouissait. Le doute s'installa.

- Comment puis-je payer les études de Sayanna avec un salaire de misère ? Dis-je à Tiane.

- Nous pouvons vivre simplement, sans excès !

- Il n'est pas question de vivoter, il faut beaucoup d'argent pour entretenir la maison, notre voiture, payer les études de Sayanna... En démissionnant de Thomson-CSF, je perds tout !

- Continuons à vivre comme cela, si tu préfères.

Tiane avait raison, j'aurais pu rester, ne pas continuer à faire mes va-et-vient. Nous aurions bien pu vivre simplement et retrouver une vie convenable, progressivement. Mais je n'ai pas compris son message. Je suis passé à côté d'une chance inouïe qui ne se renouvellera pas. En restant au Cambodge, j'aurais peut-être pu changer le cours des choses, et surtout, j'aurais pu profiter de mon fils et de ma femme, **avant qu'il ne soit trop tard...**

\*\*\*

Au printemps 1997, la paix qui semblait s'installer durablement fut compromise. Les deux Premiers Ministres, Son Excellence Hun Sen et le Prince Norodom Ranariddh, s'affrontèrent à nouveau. Chacun avait ses propres forces de police et son armée. Les escarmouches entre les deux partis reprirent, les affrontements furent de plus en plus fréquents. Suivis d'exécutions arbitraires, les combats en différents points de la ville firent plus d'une centaine de morts. Dès la tombée de la nuit, l'État de droit balbutiant n'existait plus que sur le papier.

La liste de traîne-misère, qui vivotaient de rapines, était longue : estropiés, soldats déserteurs ou démobilisés, Khmers Rouges en rupture de ban, réfugiés sans toit ni travail, orphelins shootés à la colle...

Un soir, une patrouille militaire nous barra la route et nous demanda de descendre de voiture. Les soldats nous fouillèrent, l'un d'eux déroba l'argent dans la poche de ma chemise tandis qu'un autre m'arracha des mains mon téléphone portable que je tentais de dissimuler. Puis il exigea ma montre, et le collier en or que Tiane portait. Lorsqu'ils comprirent qu'il n'y avait plus d'argent ni bijoux à dérober, ils nous autorisèrent à repartir avec notre véhicule. Ces scélérats profitaient de l'insurrection dans le pays pour recommencer leurs larcins.

L'insécurité était de retour, et de nombreux habitants fuyaient la capitale. Roun, qui partageait mes craintes, organisa notre départ. Tout était prêt pour partir en Thaïlande. Mais Tiane et Sayanna refusèrent. Ils ressentaient cet exil comme une déchirure. Hélas, je ne pus les contraindre.

Durant six mois, ils vécurent reclus dans notre villa, ne sortant que pour le strict nécessaire, et Tiane m'interdit de revenir au pays.

Fin novembre 1998, les affrontements cessèrent.

Son Excellence, monsieur Hun Sen fut élu « l'Unique » Premier ministre, mettant fin à sept années d'insécurité. Les jours suivants, Pol Pot mourut d'une crise cardiaque. Son médecin personnel l'avait aidé à faire le grand saut !

Puis, l'armée attaqua les dernières bases des Khmers Rouges. Khieu Samphân et Nuon Chea se rendirent. Ta Mok fut arrêté et emprisonné. Ce fut la fin officielle de la guérilla.

Depuis les accords de paix de 1991, l'ONU fut l'acteur majeur, pour ne pas dire le seul responsable des troubles qui ont suivi.

Sept années d'incertitudes, d'instabilité, retardant d'autant les capacités du Cambodge à retrouver son économie, **dans le seul but d'évincer Son Excellence Hun Sen.**

Puis, le Roi Norodom Sihanouk gracia les derniers rebelles. Nous étions tous soulagés. Ma famille n'allait pas être inquiétée, ni rattrapée par son passé. J'espérais la clémence pour les Khmers devenus rouges malgré eux, embarqués dans une révolution qui s'était transformée en terreur.

Quatre nouvelles années passèrent, tandis que là-bas, Sayanna s'occupait de sa mère et de Roun qu'il considérait comme son grand-père, je m'abrutissais dans le travail, en France. Il avait obtenu son diplôme d'ingénieur en sciences économiques et enseignait dans les universités. Il conseillait les membres du gouvernement, bref, son futur était prometteur.

Il était tellement passionné, qu'il avait transformé une partie du rez-de-chaussée de notre Villa, aménageant deux salles de classe pour donner des cours gratuits : d'anglais, de mathématiques et de physique aux enfants du quartier ; *j'aide les jeunes de mon pays à sortir de la misère !* **disait-il joyusement en m'appelant, Papa.**



## 5.2 - Le temps des drames

*France – décembre 1999. Jean-Pierre.*

En ce mois d'hiver, je me recueillais auprès du cercueil de mon meilleur ami, repensant à toutes nos aventures. Jean-Pierre, mon compagnon d'armes, s'était brutalement éteint, à l'âge de 58 ans. Dix jours avant son décès, je lui avais rendu visite sur son lit d'hôpital, où nous avons échangé nos souvenirs.

- Nous ne nous reverrons pas, et je le regrette, car tu n'as toujours pas dénoncé ces misérables, ces odieux personnages qui furent responsables des malheurs du peuple Khmer et des tiens !

- Jean-Pierre, je dois encore attendre quelques années. Je suis toujours tenu par mon devoir de réserve et je dois encore protéger ma famille. Mais toi, tu aurais pu faire l'effort d'attendre encore un peu !

- Ah ! C'est toi qui deviens sarcastique ?

Jean-Pierre se tut quelques instants. Une larme coula sur sa joue. Il me prit la main et trouva la force de parler :

- Jamais je n'oublierai nos escapades à travers le monde, particulièrement ce 29 septembre 1980, lorsque tu m'as sauvé la vie !

- Jean-Pierre, tu as toujours été là pour me protéger en toutes circonstances, nous sommes largement quittes !

- Allez, va-t'en ! Je ne veux pas que tu me voies mourir.

Ce fut notre dernier échange. Je l'embrassai et sortis en lui adressant un dernier signe...

Sa mort, m'avait profondément affecté, j'avais perdu un frère. Cette fraternité s'était renforcée au fil des ans, à tel point que nous étions devenus inséparables. Mais, ce qui m'intriguait le plus, c'était cette maladie si soudaine, alors qu'il était en pleine forme physique.

Du jour au lendemain, il avait ressenti de vives douleurs à l'estomac. À l'hôpital, les médecins pensèrent d'abord à une intoxication alimentaire, mais son état se détériora rapidement. Au bout d'une semaine d'hospitalisation, il avait perdu ses cheveux, et ses reins se dégradèrent rapidement. Les médecins m'avaient avoué leur désarroi, l'autopsie n'ayant rien révélé. Il n'y avait aucune cause apparente, le décès fut classé dans les cas non expliqués.

Je me souvenais aussi de ce jour de septembre 1980, qui avait pris une dimension importante dans notre vie. L'Irak avait envahi la région iranienne du Khouzistan huit jours plus tôt. Nous survolions la zone frontalière à basse altitude lorsqu'un tir antiaérien avait explosé à proximité de notre avion, provoquant un trou béant dans la carlingue, aspirant tout ce qui était proche.

Trois d'entre nous furent happés, dont Jean-Pierre, mais je pus le rattraper au dernier moment en me retenant aux sangles qui pendaient dans la carlingue. À plusieurs, nous pûmes le maintenir et le plaquer au sol, tandis que les deux autres disparurent dans le vide...

Nombreux furent nos incidents en vol : porte arrière arrachée, incendie dans la soute, moteur en feu... Mais jamais ce ne fut aussi dramatique que ce jour-là !

## *Cambodge – Avril 2000 – Roun.*

Quatre mois plus tard, Roun, qui circulait à moto sur le boulevard Norodom en direction de la maison, fut renversé par un camion. Heurté violemment, traîné sur une centaine de mètres, il succomba immédiatement. Dès le lendemain, je rejoignis ma famille au Cambodge, et organisai la cérémonie en son hommage.

Lors d'un décès, la tradition khmère veut que l'on organise trois cérémonies pour accompagner le défunt vers sa nouvelle vie : le jour de l'incinération (lendemain du décès, au plus tard le troisième jour), le septième jour et le centième jour. Pour Roun, nous n'organisâmes qu'une seule cérémonie, car peu de personnes vinrent lui rendre hommage. Il y avait encore une odeur de soufre autour des anciens Khmers Rouges.

En soirée, nous dispersâmes ses cendres dans le Mékong, là où il souhaitait renaître. J'avais perdu mon dernier frère, Tiane perdait un père, Sayanna un grand-père. De retour à notre villa, Tiane me confia que Roun avait dû esquiver plusieurs fois de gros camions qui lui fonçaient dessus, et avait réussi à les éviter de justesse, jusqu'à cet effroyable accident. Elle ne savait pas s'il s'agissait du même véhicule, mais elle en était persuadée.

- Allons Tiane, tu sais bien, qu'ici, ils conduisent tous comme des fous ! Alors, que vas-tu imaginer ?

- Non, Jean-Claude ! Je t'assure qu'il y a quelque chose d'étrange dans cet accident ! Selon les témoins, le camion s'est arrêté, le chauffeur est descendu du véhicule, puis s'est approché du corps, comme s'il voulait vérifier que Roun était bien mort.

- Qui aurait eu intérêt à le tuer ?
- Je ne sais pas, et c'est bien ce qui m'inquiète !
- D'anciens Khmers Rouges qui auraient retrouvé Roun par hasard ?
- Non ! Ils auraient utilisé une méthode plus expéditive !

À cette époque, encore sous l'émotion de la perte subite de mes deux amis, je n'avais pas fait le rapprochement entre ces deux décès, d'autant plus que j'avais enfin pu convaincre Tiane de venir en France.

Notre fils préféra rester au Cambodge avec ses amis. C'était son souhait, un peu celui de sa mère, pas du tout le mien. J'avais comme un terrible pressentiment. Pour je ne sais quelle raison, je redoutai qu'il reste seul au pays. Malgré mon insistance, il ne céda pas, il se sentait invincible. Sa décision me peina, j'aurais tant aimé l'avoir près de moi.

- Papa, je suis certain qu'il n'y a pas de dangers !
- L'avenir nous le dira, mon fils, l'avenir nous le dira.

\*\*\*

En arrivant à Paris, Tiane prit peur. Tout lui paraissait démesuré, et le climat ne lui convenait pas. Naturellement, elle choisit le sud-est de la France, là où elle pourrait s'adapter sans trop de difficultés.

Après avoir postulé auprès de plusieurs sociétés, qui offraient des emplois dans cette région, Thales/Naval, qui cherchait un directeur technique, retint ma candidature.

Je fus détaché à la Direction des Constructions Navales (DCN) de Toulon pour la réalisation des frégates « Horizon », construits en coopération entre la France et l'Italie.

Mais le Mistral, tenace et oppressant, ne lui convenait pas. Je dus chercher un autre logement plus à l'Est, là où la météo était plus clémente. Par chance, de nouvelles propositions d'embauche arrivèrent, dont un contrat pour le poste de responsable des méthodes à Alcatel-Space. Cette entreprise, fleuron de l'industrie spatiale, située à Cannes-la-bocca, dans un cadre agréable face à la mer, m'offrait l'emploi rêvé.

Sur les hauteurs de Mandelieu-la-Napoule, je pus trouver un logement. Mais Tiane n'aimait pas le clinquant de la ville et refusait de se mêler à la foule. Elle souhaitait vivre dans un endroit plus calme, plus serein. Par chance, une petite maison en pierre, située proche du massif de l'Estérel, était en vente. Elle eut le coup de foudre, je l'achetai. Ainsi, nous pouvions faire de longues promenades sur les sentiers surplombant la mer d'un bleu unique, aux à-pics grandioses...

Au loin, on apercevait la baie de Cannes et les cimes enneigées des Alpes du sud. Dans ce cadre exceptionnel, nous vivions heureux, enfin réunis, et profitions au maximum de ces années de répit, mais notre fils nous manquait.

## *France – septembre 2003 – Sayanna.*

Trois années passèrent, nous avions enfin trouvé le bonheur ! Mais au soir du 15 septembre 2003, le téléphone sonna. C'était un appel du Cambodge, j'avais reconnu l'indicatif du pays. Tout heureux, je décrochai le téléphone.

- C'est Sayanna, dis-je à Tiane, viens vite me rejoindre !
- Oh ! Sayanna ! Dis-lui que j'arrive !

À l'autre bout du fil, une voix inconnue se présenta comme le camarade de notre fils et m'informa de son décès. Sayanna avait été victime d'un accident de moto.

Nous étions sidérés, anéantis par le choc, tant cela semblait irréel ! En reprenant progressivement conscience de la réalité, nous comprîmes que notre monde venait de s'écrouler.

- Qu'avons-nous fait, "Seigneur", pour mériter tant d'adversité ? Et maintenant cette terrible injustice ! hurlai-je de désespoir.
- Tu veux dire : qui peut nous en vouloir à ce point ? rectifia Tiane, pointant la similitude avec l'accident de Roun.

La désolation dans l'âme, nous partîmes au Cambodge pour préparer les deux premières cérémonies. Désemparés, amputés d'une partie de nous-mêmes, blessés au plus profond de nous, nous dûmes faire face à un deuil très douloureux et une rage intense, lorsque le camarade de Sayanna, nous rapporta ses derniers mots : *“Tu diras à mes parents que je les aime tous les deux ! Et j’aurais tant aimé être auprès de papa...”*

Tiane, beaucoup plus forte que moi, organisa les cérémonies dans l'immense jardin de notre maison. Elle avait eu ce courage d'inviter quelques centaines de personnes pour partager notre douleur.

Puis, nous nous rendîmes au temple, là où le bûcher avait été dressé. L'Atïa<sup>52</sup> de cérémonie lui prit la main, et la guida vers les torches déjà enflammées, m'invitant à les suivre. Je déclinai d'un signe de tête. Puis, ma merveilleuse Tiane, observa les rites séculaires : elle caressa une dernière fois le cercueil, prit une torche, le bûcher s'embrasa. Elle se retourna et éclata en sanglots, incapable de soutenir l'abomination d'un tel spectacle. Dans le même état qu'elle, je me jetai dans ses bras...

Avant de repartir pour la France, l'un de nos voisins qui veillaient sur la maison m'appela :

- Lauk<sup>53</sup> Jean-Claude, plusieurs nuits de suite, des personnes se sont introduites dans votre maison.
- Cherchaient-ils un abri pour la nuit ?
- Non ! Ils ne restaient qu'une heure ou deux et repartaient.
- Avaient-ils les clés ?
- Non, je ne pense pas ! Mais un passe-partout sûrement, car ils pouvaient ouvrir la porte que j'avais refermée.

À chaque fois, il s'était rendu sur place le matin même, et n'avait constaté aucun vol, aucun dégât. Seule la petite porte qui donnait sur l'arrière du jardin n'était plus verrouillée, bien qu'il l'avait fermée à double tour.

---

<sup>52</sup> Atïa : intermédiaire entre les fidèles et les bonzes, maître de cérémonies.

<sup>53</sup> Lauk = monsieur. Placé devant le prénom c'est une marque de politesse.

De retour en France, trois mois nous séparaient de la prochaine cérémonie, celle du centième jour. Ce fut un calvaire au quotidien. Sournoisement, la routine s'installa, nous faisons ce que nous pouvions, Tiane et moi, délaissant par faiblesse, nos projets, nos désirs et nos aspirations. Le drame, fut de n'avoir plus ni espoir ni but.

« *Tu n'es plus là où tu étais, mais tu es partout là où je suis* », a écrit Victor Hugo qui pleurait sa fille décédée. Ses mots reflétaient exactement ce que nous ressentions. Nous vivions avec une chape de plomb au-dessus de nos têtes. Tous les matins au réveil, tel un coup de poignard, la douleur me rappelait que mon fils n'était plus là.

Voyant mon immense affliction, mon père cessa de lutter contre le cancer et la gangrène qui le rongeaient. Le soir de sa mort, il me demanda de lui pardonner d'avoir rejeté Tiane et Sayanna pendant toutes ces années. Ce que je fis, en l'embrassant affectueusement. Je ne pus détacher mon regard de son visage en lui fermant les yeux.

La mort de mon père accentua la déchirure causée par la disparition de notre enfant. Une disparition qui allait à l'encontre du sens même de la vie.

Mais je ne devais pas céder à la tristesse, je devais continuer à être fort pour nous deux, car Tiane déprimait. Elle se sentait extrêmement coupable, ressassant en boucle ce qu'elle aurait pu faire, ce qu'elle aurait dû faire. Tous les huit jours, nous célébrions la mémoire de notre fils, agenouillés au pied de nos autels de prières. Le premier était dédié aux membres disparus de la famille, le second aux esprits protecteurs de la maison, aux forces surnaturelles. Sur chaque autel, nous disposions des fruits, du riz, des fleurs, des bougies ardentes, et quelques bâtons d'encens.

En vénérant notre fils, nous l'aidions à renaître, à apaiser son esprit. Selon la coutume khmère, l'esprit d'un défunt ne meurt pas, soit il erre à jamais dans les limbes, soit il se réincarne.

Nous sommes retournés au Cambodge afin d'organiser la dernière cérémonie. Nous n'avions pas eu le courage d'inviter des centaines de personnes... En dispersant ses cendres sur les eaux du Mékong, je m'écroulai, terrassé.

À partir de cet instant, Tiane se désola de tout, ressassa sans cesse que nous n'aurions pas dû laisser notre fils tout seul, là-bas. Un soir, alors que nous vénérions Sayanna par la prière, écrasé par tant de souffrances physiques et psychologiques accumulées durant toutes ces longues années, le cœur de Tiane explosa. Jusqu'alors, quasiment muette sur son passé, elle se mit à parler, à hurler sa colère :

- La première année, je fus contrainte d'exécuter de nombreux membres du gouvernement de Lon Nol pour prouver ma fidélité à l'Angkar. J'ai réprimé sévèrement les Citadins qui ne travaillaient pas suffisamment. Mais je n'ai jamais torturé quelqu'un.

Tiane ! Tiane ! Le passé, c'est le passé, ne te persécute pas !...

- Je faisais tout ce que je pouvais pour aider les femmes, les enfants. Je leur donnais des compléments de riz, lorsque cela était possible, au risque de me faire prendre.

- Oui, tu n'as jamais été mauvaise. Tu as juste été entraînée dans cette terrible guerre !

- Non, pas juste entraînée !

- ...

- Ensuite, j'ai gravi les échelons, et on me confia la responsabilité de tout un camp de travail, où les efforts pour reconstruire le pays furent surhumains. Mais j'avais interdit les actes de violence envers les hommes, les femmes, et les enfants.

- Si tous les chefs de camp avaient été comme toi, il n'y aurait pas eu toutes ces victimes.

- Arrête, Jean-Claude ! Laisse-moi t'expliquer !

- Puis, sous les attaques sans cesse répétées des Vietnamiens, l'Angkar devint brutal, et une seconde vague de massacres fut organisée, en 1978, pour éliminer les dirigeants Khmers Rouges suspectés de collaboration avec l'ennemi. Plusieurs fois, on me suspecta, mais je réussis à survivre en m'impliquant davantage dans l'organisation, en formant les paysans au maniement des armes, à la pose des pièges et des mines, pour protéger les camps. Enfin, en 1979, lors de l'invasion du pays, je fus promue au grade de capitaine. C'est à partir de ce moment-là que j'ai cessé d'avoir peur des Khmers Rouges, et que je me suis décidée à lutter avec eux contre l'occupant. Pendant trois ans, j'ai mené une centaine d'hommes au combat, jusqu'au jour où j'ai été gravement blessée par l'explosion de la mine...

- Et c'est à ce moment que Roun m'a prévenu de ton accident, et que je suis parti, en 1982, à ta recherche la première fois.

- Oui, Jean-Claude, mais même si j'étais extrêmement fragile, j'avais décidé de ne pas te suivre ! Je voulais continuer le combat contre les Vietnamiens !

- Tiane ! Ne dis pas cela !

- C'est pourtant vrai !
- Pendant ce temps-là, je me morfondais sans avoir de tes nouvelles !
- Je le sais ! Ce n'est qu'en 1988, quand j'ai compris que Pol Pot ne cesserait jamais sa lutte contre Hun Sen, alors que les Vietnamiens étaient moribonds, que j'ai décidé de désertier et de te faire prévenir.
- Six ans ! Tu te rends compte ? Notre fils, ma chérie, était plus important que la guerre !
- Jean-Claude, tant que les Vietnamiens nous bloquaient sur Anlong Veng, je ne pouvais rien faire !
- En es-tu vraiment certaine ?
- Oui ! Roun, avec son bataillon qui se situait de l'autre côté du pays, ne pouvait pas m'aider ! Il me fallait l'attendre aussi, c'est terrible pour une mère !

Elle se tut de longues minutes. Puis, dans sa grande détresse, elle termina sa confidence en criant :

- Non, je ne suis pas un monstre ! Je n'ai pas mérité de perdre mon enfant encore une fois ! J'ai aidé les Khmers Rouges pour survivre, pour retrouver l'enfant qu'ils m'avaient enlevé ! Rien d'autre !

Elle s'écroula en larmes, et pleura durant des heures. Elle se libérait. Je fis tout mon possible pour la soutenir, mais le chagrin était vraiment trop fort. Malgré tous mes efforts, rien ne l'intéressait, rien ne pouvait atténuer sa peine, sa tristesse, qui était chaque jour plus grande.

Les fêtes de famille, les anniversaires, les dates importantes (Noël, Pâques, les vacances) devinrent des moments redoutés. Comment pouvais-je partager pleinement la joie de mes enfants sans avoir une pensée pour Sayanna ? La grande souffrance que nous ressentions nous isolait, nous séparait.

Par pudeur, par respect de la souffrance de l'autre, par peur de réveiller la peine, nous n'osions plus prononcer certains mots. Les mois passèrent, puis les années. La maladie nous guettait. Nos corps avaient sonné l'alarme depuis longtemps, mais nous ne les écoutions plus, accaparés par nos fantômes.

Tiane s'affaiblit en premier, perdit du poids, ne mangea plus. En décembre 2009, elle dut être hospitalisée. Les médecins diagnostiquèrent un cancer du pancréas, l'un des plus redoutables. Un cancer dû autant à la maladie qu'au chagrin.

Déstabilisé par cette sinistre nouvelle, je ne savais plus comment réagir. Je refusais d'y croire, j'étais révolté et anéanti. Comment devais-je accompagner Tiane ? Avec amour, bien sûr, mais aussi avec justesse : ne pas affoler, ne pas minimiser, trouver l'énergie pour dire les mots appropriés... sans m'écrouler.

Cette fois, j'étais totalement démuni. Je ne pouvais ni la protéger ni la guérir. Mon statut d'homme fort s'effondrait dans un sentiment d'impuissance, j'étais désarmé.

Comble de l'ironie, lors d'une échographie, alors que mon médecin cherchait les raisons de la présence de sang dans mes urines, il décela une grosseur sur mon rein gauche. Un scanner abdominal et une biopsie confirmèrent le diagnostic : cancer du rein. Comme mon père et mon grand-père, c'était héréditaire.

Sachant la douleur que provoquerait l'annonce de ma maladie, je décidai de ne pas en parler. Dès lors, je me dis qu'il fallait que je maîtrise mes angoisses, conscient que je devais me battre pour Tiane, me concentrer sur elle, apaiser ses tourments. Pourtant, le terrible verdict avait été prononcé, l'issue était irrémédiable, l'angoisse du lendemain me minait, sans savoir ce qu'il m'advierait.

Une personne de mon entourage, qui s'occupait de ma mère, informa mes enfants. À mon grand désarroi, ils prirent l'information avec détachement, ce qui renforça davantage ma profonde solitude et ma peine. Quand les épreuves s'enchaînent, que le malheur s'acharne, comment fait-on pour rester debout ?

\*\*\*

Le 26 janvier 2010, je reçus un courrier me demandant de me rendre au tribunal de Créteil. Après des années de procédure, une enquête ouverte en 1999, puis arrêtée pour cause d'incompétence juridique des tribunaux français, venait d'être relancée par la cour d'appel de Paris.

Madame Billon Ung Boun Hor, veuve du président de l'Assemblée nationale du Cambodge, accusait la France d'avoir, par « complaisance », livré son mari aux Khmers Rouges, le 20 avril 1975, le condamnant à une mort certaine.

Cette enquête pourrait, selon le vœu des parties civiles, conduire à l'audition des responsables politiques français de l'époque. Cette convocation, nous redonna du courage. Tiane jubilait :

- Nous tenons enfin notre vengeance !

- Ils vont enfin être confrontés à leurs mensonges.
- Oui, Tiane. Et tu peux compter sur moi pour crier haut et fort ce qui s'est passé ce jour-là !
- Sois fort, car pour de nombreux Khmers, tu apporteras la délivrance.

Dès le début du procès, je sus que les poursuites seraient compliquées : la compétence de la France, pour enquêter sur des faits anciens au Cambodge, se fondait sur d'éventuels actes de torture, ou des exécutions. Or, il fut impossible de savoir ce qu'il était advenu de Ung Boun Hor et de tous les autres. Sans crime identifié, il était impossible de retenir d'éventuelles complicités. Alors je téléphonai à Tiane peut-être qu'elle savait !

Elle se rappelait l'avoir vu parmi les dignitaires rassemblés au marché central. Mais elle avait pu s'échapper avant leur exécution. Avait-il pu fuir également ? Elle ne savait pas !

Mais ce n'était pas le vrai problème. Pour moi, la vraie question était : **La France a-t-elle livré, ou non, des Khmers aux Khmers Rouges ? La réponse est OUI !**

Comme toujours, les politiciens se sont arrangés avec la réalité. Et sur ce point encore, l'enquête se heurtait à un ensemble d'obstacles, d'impossibilités, de mensonges, d'alibis, qui, pour moi, révélaient l'action continue et toute-puissante d'une autorité sans limites.

Sur la dizaine de témoins directs, seuls l'ex-journaliste de l'AFP Claude Juvéнал et moi-même affirmâmes, devant les enquêteurs, que Ung Boun avait été livré aux Khmers Rouges sous la contrainte.

François Bizot et le révérend père Ponchaud restèrent évasifs : *Les gendarmes sont allés vers lui pour répondre à un moment de détresse et l'aider à faire face à cette situation qui le dépassait*, avait dit François Bizot aux enquêteurs.

Effectivement, « l'empoigner pour l'évacuer de force » peut s'interpréter comme cela. D'autres, dont Jean Dyrac, continuèrent à affirmer que les Khmers avaient quitté l'ambassade de leur plein gré. D'ailleurs, François Bizot, dans son récit « Le Portail<sup>54</sup> », eut beaucoup de difficultés à décrire l'expulsion des réfugiés, arrangeant l'histoire à sa façon. Il prit le soin de décrire les scènes dans un ordre si particulier, que seuls les vrais témoins peuvent déceler les non-dits et les contre-vérités.

Pourtant, Pierre Guillon, l'un des deux gendarmes qui avaient expulsé les réfugiés, avait fini par admettre : *Je n'étais qu'un simple exécutant. Ils ne voulaient pas y aller, il faut être franc. Ils se sont débattus, on les a poussés. De toute façon, les Khmers rouges les auraient chargés de force.*

Moi, on m'auditionna à huis clos. Mon nom ne fut jamais versé au dossier de l'instruction, seul un numéro y figurait. Oui, je ne fus qu'un « numéro » dans ce procès visant à déterminer la responsabilité de la France, car j'étais lié par mon devoir de réserve. Muselé, je n'ai jamais pu critiquer ou dénoncer ouvertement les actes du gouvernement, alors que ma famille en avait subi directement les conséquences.

L'affaire, après quelques échos dans la presse nationale, s'évanouit dans les labyrinthes de la justice et de l'étouffoir politique. Ceux qui devaient juger s'étaient dérobés.

---

<sup>54</sup> Récit retraçant la captivité de Bizot, et la prise de l'ambassade par les K-R.

Comme toujours, le gouvernement a réfuté ses responsabilités dans l'abandon du peuple khmer depuis 1970, dans l'expulsion des Khmers réfugiés dans l'ambassade. Ni responsables, ni coupables, et pourtant ! Ils sont bien coupables, mais bénéficient encore de protections.

Un regret tout de même. S'il y avait eu un vrai procès, que les responsables de ces drames auraient eu à répondre devant la justice, tout le monde aurait pu avoir la même et terrible révélation que moi. Les plus grands crimes dont les hommes sont capables peuvent s'accomplir à l'abri des regards, dans la quiétude des bureaux anonymes... C'est l'œuvre d'hommes ordinaires, normaux ; effroyablement normaux, froids et arrogants, même s'ils occupent des fonctions d'état.

Je n'étais pas juge, et je ne voulais pas prendre un droit qui ne m'appartenait pas. Moi, je voulais juste **ACCUSER** !

Jean de La Fontaine le disait si justement : *selon que vous serez puissants ou misérables, les jugements de cour vous rendront blanc ou noir.*

Juste avant de quitter le tribunal, une personne que je pris pour un juge m'interpella en s'avançant vers moi :

- Monsieur, Monsieur ! Nous ne comprenons pas votre acharnement !
- Quel acharnement !?
- Votre famille a survécu, alors, que cherchez-vous à faire exactement ? Avez-vous remarqué que vous n'avez pas de chance ces derniers temps ? Nous admirons votre façon de ne pas avoir peur, alors que vous le devriez. Un conseil. Je redoublerais de prudence si j'étais vous ! Nos avertissements, n'ont-ils pas suffi ?

- Quels avertissements !?
- Fiez-vous à ce que je vous dis.
- Je ne me fie jamais à ce que l'on me dit.

Il tourna les talons et disparut dans les couloirs du tribunal...

\*\*\*

**Avertissement !** Ce mot résonna comme un coup de tonnerre et déclencha une avalanche d'images qui envahirent mon esprit.

Ce fut comme une révélation ! La mort mystérieuse de Jean-Pierre, les accidents de Roun et de Sayanna, les cambriolages ici et là-bas... Est-ce que tous ces événements étaient liés ? Mais sans preuves, quelle était la part de vérité et la part de suppositions ?

Pour les cambriolages, je n'avais aucun doute. Chaque fois, c'était du travail de professionnel, quasiment militaire, la signature d'une équipe entraînée. Tout était remis en place. Seul un œil averti aurait pu remarquer le léger déplacement des affaires dans les tiroirs ou dans les armoires. Les seuls indices qui trahissaient l'effraction étaient la porte qui n'avait pu être refermée, et quelques bijoux de pacotille dérobés, afin de faire croire à un simple cambriolage.

En novembre 1999, lorsque Madame Billon Ung-Boun-Hor avait déposé une plainte contre X, Jean-Pierre et moi avions demandé d'être entendus comme « témoins à charge ». Deux semaines plus tard, Jean-Pierre décédait, d'une maladie mystérieuse.

En avril 2000, lorsqu'une information judiciaire fut ouverte pour « séquestration » et « actes de torture », je m'étais encore présenté au tribunal pour les informer que j'étais en possession de preuves accablantes, et que mon ami khmer viendrait témoigner. La semaine suivante, Roun était écrasé par un camion.

En mai 2003, l'Assemblée générale de l'ONU approuva le projet d'accord concernant la poursuite, conformément au droit khmer, des auteurs des crimes commis pendant la période du 7 avril 1975 au 6 janvier 1979.

Je rédigeai un manifeste, demandant à l'ONU de prendre en compte mon témoignage afin d'élargir le débat et d'inclure les périodes pré-et-post génocide dans le but de juger tous les responsables et pas seulement les Khmers Rouges. Ce fut un refus cinglant.

J'insistai, en vain. Affligé, je fis part de mon intention de faire un scandale dès l'ouverture du procès. **Six semaines après, Sayanna était victime d'un accident.**

Toutes ces coïncidences étaient troublantes. Est-ce que des salopards s'acharnaient à faire disparaître mes êtres chers ? Était-ce possible que l'on s'attaque directement et ouvertement à ma famille ? Quelles seraient les prochaines ? Mes autres enfants ? Des proches ? **J'en étais persuadé !**

Les cambriolages prouvaient qu'ils étaient toujours à la recherche des documents que j'avais subtilisés dans les coffres du CIREM. Je décidai de me taire afin d'éviter l'hécatombe, et jurai de tout dévoiler, un jour, lorsque j'en aurais marre de respecter mes obligations. Alors, salopards, je vous accuserai, vous, les lâches et plus immondes encore.

\*\*\*

En juin 2010, je fus nommé à un poste important à la direction du groupe Thales, à Paris. Six mois plus tôt, j'avais envoyé une candidature spontanée. J'espérais qu'elle soit retenue, car Paris nous rapprochait des grands oncologues et des meilleurs établissements pour nous faire soigner. La santé de Tiane s'améliorant, elle préféra rester à Nice, plutôt que déprimer dans la grisaille parisienne. Invoquant que les infirmières lui faisaient profiter de l'ensoleillement qu'offrait la grande terrasse de l'hôpital.

Alors, chaque week-end, pendant deux ans, je retournais auprès d'elle. Ma présence lui redonnait des forces, nous gardions l'espoir. Malheureusement, " Le miracle Niçois " ne se réalisa pas. Après une légère amélioration, son état de santé se détériora brutalement.

Elle m'implora de la rapatrier sur la terre de ses ancêtres, afin de reprendre vie rapidement, sans errer entre deux mondes. Elle espérait se réincarner en belle Apsara, mais cela ne pouvait se réaliser qu'au Cambodge !

Sinon, son âme errerait à jamais, hantant la terre des vivants. La civilisation orientale croit depuis toujours que la mort n'est qu'une illusion. Pour toutes ces raisons, j'acceptai de la rapatrier.

Mais était-ce possible ? Une amie Khmère nous aida et sollicita son frère, conseiller auprès de Son Excellence Hun Sen. Elle se chargea de toutes les formalités nécessaires auprès des instances khmères. Lorsque le feu vert arriva, en mai 2012, j'organisai le retour. En dépit du coût financier exorbitant, je pus tenir mon engagement.

Un avion privé fut affrété, le plan de vol Nice-Phnom Penh fut accepté par l'aviation civile. À bord, une antenne médicale mobilisée veillait sur ma femme. Ainsi, je pus tenir mon engagement vis-à-vis de Tiane qui, malgré tout, était heureuse d'être de retour au pays.

Lorsque tout fut en ordre, je rentrai en France pour me faire soigner. Mais tout me pesait, je n'avais plus la force de lutter. Je vivais mon dernier combat.

Chaque jour, ou presque, pour me donner un peu de courage, j'écrivais une lettre, sachant même qu'elle n'arriverait jamais. Le principal était d'écrire pour me sentir proche d'elle, pour ne pas sombrer.

*Paris 29 octobre 2012 :*

*Ma Chérie, ce ne sont pas les jours ni les heures que je compte, mais les secondes. Il m'arrive de penser que je vais mourir d'ennui ou encore de peur, plus que de maladie.*

*Si jusqu'ici aucune des épreuves n'a été insurmontable, il se trouve que les derniers événements m'ont bouleversé, et que l'idée de te perdre m'est insupportable !*

*Pourtant, j'ai conscience que, face à nos malheurs, je suis le plus chanceux des hommes. Car tu m'as aimé, comme je vous ai aimés, toi et Sayanna, au plus profond de toi. Vous me teniez chaud, vous me redonniez les forces nécessaires pour surmonter chaque épreuve, pour me nourrir de l'espérance d'une vie où nous serions enfin réunis.*

*Jamais vous ne quittiez mon cœur !...*

Pour la première fois de ma vie, je fus atteint d'une grande mélancolie. Je devins fragile. Fragile ! Quel mot détestable !

Cette lutte devenait inégale. Impuissant, je dus abdiquer. Je décidai de tout abandonner, de fuir ; convaincu que mes jours étaient comptés ; persuadé que nous ferions le grand saut en même temps, Tiane et moi, main dans la main...

Quelques jours plus tard, j'informai ma hiérarchie, lui faisant part de mon intention de partir au Cambodge.

Mais avant, je voulais revoir une dernière fois ma mère. Le 10 décembre 2012, j'entrai dans sa chambre pour lui dire adieu, mais je n'osai pas l'embrasser pour la dernière fois, de peur de ne pas être capable de la quitter.

- Mère, je t'ai apporté des confiseries, dis-je en m'approchant d'elle. À ces mots, elle ouvrit les yeux.
- C'est, toi Claude ? dit-elle en dévisageant.
- Non, mère ! Ce n'est pas ton mari, c'est ton fils Jean-Claude. Je suis venu te dire adieu, car je pars rejoindre Tiane.

Elle m'a regardé longuement, paraissant lutter contre quelques fantômes qui semblaient la hanter. En la quittant, je lui dis :

- Mère je veillerai sur toi depuis là-haut.

Ce furent nos seules paroles. Mourir avant sa mère, ce n'est pas très correct de la part d'un enfant, surtout lorsque celui-ci décide de se cacher à l'autre bout du monde, loin des siens.

\*\*\*

Puis, je m'envolai à destination de Phnom Penh, et restai près de Tiane. Elle s'affaiblissait de plus en plus, elle était préoccupée. Elle hésitait, ne sachant pas comment aborder les sujets délicats :

- Jean-Claude, ma fin approche, je souhaiterais te demander une chose, qui me semble importante.
- Ma chérie, que souhaites-tu exactement ?

- Je souhaite que tu vendes tous nos biens. Et que l'argent des ventes soit utilisé pour aider les miséreux, ici, dans notre pays.

Je lui ai souri, l'ai embrassée, lui ai promis. Elle me savait malade, condamné, mais elle espérait que j'eusse suffisamment de force pour réaliser son vœu.

Quand son état de santé s'aggrava, je fis appel à un ami français, professeur au centre de cancérologie de Shanghai, en relation avec les hôpitaux français, mais aussi un centre de recherche clinique.

Je l'avais rencontré lors d'un dîner officiel, et lui avait parlé de mon cas médical. Connaissant mes séjours réguliers à Shanghai, il m'avait demandé si j'accepterais de lui servir de cobaye. Ainsi, il m'avait soigné, durant trois ans, testant chaque fois un nouveau protocole, dont l'éthique était très discutable, qui plus est hautement expérimental et non autorisé en France...

Sans se faire prier, il vint à Phnom Penh pour tenter le tout pour le tout, il voulait sauver Tiane, quel qu'en soit le prix. Il en profita pour dispenser de nouvelles thérapies, appliquer de nouveaux protocoles, plus performants encore que ceux qu'il avait expérimentés sur moi.

Les semaines passèrent, et le moment tant redouté arriva. Tiane se mourait, et je crevais de douleurs physiques et morales. Les Lauk Ta<sup>55</sup> et Lauk Yièye du temple vinrent la veiller, l'accompagner dans ses dernières heures. Au matin, des dizaines de personnes envahirent la maison. La nouvelle s'était propagée dans tout le voisinage : la jolie femme du Barraing s'en était allé...

---

<sup>55</sup> Lauk Ta (monsieur grand-père) et Lauk Yièye (madame grand-mère).

Chacun voulut m'aider ; les uns préparèrent la soupe de riz pour la distribuer après la cérémonie ; les autres se rendirent au temple pour composer le bûcher funéraire ; d'autres encore construisirent dans le jardin un petit chapiteau, plaçant plusieurs effigies du Bouddha, allumant de grands cierges, décorant l'ensemble de fleurs et de tissus d'or. Là, selon la tradition, les bonzes firent la bénédiction du corps.

Puis le cercueil fut transporté au temple, où l'on me demanda d'allumer le bûcher, mais je ne pus le faire. Tout s'écroula autour de moi !

*Je cherche. Je cherche encore. Je suis privé de ta présence, de ton réconfort. Je n'ai plus ta silhouette menue et légère, je n'ai plus tes yeux écarquillés, brillants, ironiques, ta manière de pleurer, sans larmes.*

*Je n'ai plus ta cicatrice sur ton visage qui te donnait ce sourire mélancolique, tes moues, tes soupirs. Je n'ai plus ton doux sourire qui apaisait mes tourments. Je n'ai plus mon oiseau des mers chaudes, mon grain de riz, ma vie, ma quête, je n'ai plus rien...*

*Tiane, tu me manques cruellement !*

J'aimais éperdument Tiane et Sayanna. J'aurais préféré mourir pour elle et pour mon fils, plutôt que ne rien faire. Toute ma vie, je fis tout ce qui était en mon pouvoir pour les protéger, mais aujourd'hui ma famille khmère n'existait plus ! Seul le vide était présent !

Le centième jour, selon la tradition, j'organisai une nouvelle cérémonie en son honneur. Chacun m'entoura de son affection, m'aidant au mieux à recevoir toutes les personnes du quartier venues lui rendre hommage. Ce fut pour moi un véritable supplice, mais la présence chaleureuse du peuple khmer me permit de tenir jusqu'au bout.

En soirée, je me rendis seul au village de Koki, où je dispersai ses cendres dans les eaux du Mékong. Ainsi, elle rejoignit Roun et Sayanna qui avaient pris le chemin de la renaissance dans les eaux du grand fleuve.

À genoux sur la rive, je hurlai ma douleur sous une pluie battante que les dieux, insensibles à mon chagrin, déversaient en multiples torrents. *"Comme un vol criard d'oiseaux en émoi, tous mes souvenirs se jettent sur moi"*, cette citation de Verlaine ne résonna jamais autant dans mon esprit que ce jour-là.

Anéanti, dévasté, aucun mot n'était en mesure de décrire la désespérance dans laquelle sa mort m'avait précipité. J'embrassais sa photo<sup>56</sup> qui ne m'avait jamais quitté depuis notre mariage.

Je m'accrochais à cette image, froissée et jaunie par le temps, comme à un trésor perdu qui, pendant de longues années, avait été le seul remède à ma souffrance.

La vie, qui se déroulait comme une évidence quand tout allait à peu près bien, faisait maintenant l'objet de questionnements intenses. Et quand le corps se dérobe, la sensibilité explose, l'image de soi se brouille.

Devais-je rester au Cambodge pour exaucer le vœu de Tiane, et consacrer mes dernières forces au service des malheureux ? Ou devais-je rentrer en France pour être auprès de mes enfants et petits-enfants, en leur imposant le lourd fardeau de ma présence, pour qu'ils deviennent, au quotidien, les témoins des ravages de ma maladie. Terrible dilemme !

---

<sup>56</sup> Photo de Tiane (page de couverture), fut recréée à partir de cette vieille épreuve.

Désespérément seul, sans personne à qui me confier, troublé par mes pensées, je ne savais plus quoi faire. Je lançai un appel désespéré à mes trois enfants, Muriel, Olivier et Sébastien. En vain ! Est-ce que mon appel fut entendu, compris ou reçu ?

Depuis plusieurs années, mes enfants me considéraient comme l'unique coupable. Mais pouvaient-ils me comprendre, sans connaître les mobiles de cette existence qu'ils jugèrent tourmentée, décousue, voire étrange ? Ignorant une grande partie de mon passé, pouvaient-ils se douter de mes déchirements, alors je que désirais ardemment rester près d'eux pour les chérir ?

Celui qui se trompe dans une intention qu'il croit bonne, on peut le condamner, mais on ne doit pas cesser de l'estimer ou de l'aimer. C'était ce que je ressentais à travers leur silence.

Alors, je décidai tout changer autour de moi, de me concentrer sur l'essentiel. Et l'essentiel pour moi, c'était d'exaucer le vœu de Tiane en restant dans mon pays d'adoption, pour les derniers mois qui me restaient à vivre...



## 5.3 – Un Rêve Réalisé

### *Cambodge – Angkor.*

Dix mois déjà. Dix mois que Tiane a succombé à ce cancer qui l'avait fait tant souffrir. Depuis, j'ai arrêté de vivre, cessé de lutter, et m'affaiblissais de jour en jour. Je n'en pouvais plus, j'étais au plus mal. Je n'étais plus que l'ombre de moi-même. Une ombre malade, mourante... Chaque jour, je ressentais des douleurs de plus en plus intenses, accompagnées de ces brusques étourdissements sournois qui me laissaient sur le carreau des heures durant.

Le soir, pour calmer ma douleur, je me shootais à haute dose de ces drogues frelatées, vendues la nuit tombée sur le port de Sihanoukville. La morphine de mon ami de Shanghai ne me suffisait plus. Terrible déchéance. Paradoxalement, cela me permettait d'atténuer ma peur de la mort, même si je voulais crever au plus vite, me libérer, ne plus affronter le quotidien.

Quoi qu'il en soit, je connaissais ma situation et personne n'y pouvait rien. Mon sort était désormais scellé. Je me dirigeais doucement et volontairement vers la fin de mon existence. J'ai vu mon père se battre contre la maladie pendant des années et mourir à petit feu. Je ne voulais pas vivre ça !

Alors, une nuit, trop en souffrance, nauséux, déboussolé et terriblement abandonné, je passai à l'acte... enfin, je chargeai quelqu'un de le faire. Son pouce enfonçait tout doucement le piston. Je ne sentais rien ou presque.

L'agonie fut interminable.

Je me surpris à réaliser que j'avais de plus en plus mal, de plus en plus froid, de plus en plus peur. Je ressentais la froidure de la mort comme une eau glaciale qui parcourait mon corps. Étrange sensation... Entrecoupée de peurs, de pertes de connaissance, procurant de profonds soulagements.

J'entendais mon cœur ralentir. Il battait si peu, si faiblement que je savais qu'il allait s'arrêter. Je me sentais délivré, je n'avais plus aucune peur...

Dans un dernier sursaut de lucidité, je pris conscience du décor et vis l'homme penché au-dessus de mon corps. Il s'affolait, me secouait, arrachant quelque chose de ma poche avant de s'enfuir en courant, tandis qu'une jeune femme s'approchait... J'étais affalé sur le dos, au bord de la route, la jeune femme s'approcha encore, se pencha sur moi, me palpa, vérifia mon pouls, appela à l'aide.

J'ai senti le souffle d'un ange qui me prenait la main, me signifiant de mettre fin à ce calvaire... Ce fut très intense, presque irréel. Troublant ! Comme si le destin, qui après m'avoir tout pris, me donnait une dernière chance, que je ne devais pas gâcher. Puis, ce fut le noir absolu... Était-ce un rêve ? Avais-je déliré ?

Le hasard avait voulu que cette jeune femme alerte plusieurs hommes qui me chargèrent sur une moto, comme un sac, et m'emmenèrent à l'hôpital.

En reprenant progressivement conscience de mon corps, je réalisai que mon bras droit me faisait horriblement souffrir. Je vis un large bandage marbré d'une tache rouge. L'infirmière de service m'expliqua qu'à mon arrivée, elle avait trouvé une grosse aiguille encore fichée dans la veine, retournée comme un crochet... qui avait déchiré les chairs.

Surtout, elle me traita d'idiot et me gronda comme un enfant, pour avoir commis un tel acte qui avait provoqué un coma, court, mais profond. Elle me demanda ce dont je me souvenais, je lui répondis : *la peur, la nuit noire, puis le réveil. C'est tout ce dont je me souviens.*

\*\*\*

Quelques mois passèrent, entre déchéances et sursauts. Enfin, je pus mettre mes dernières forces pour rejoindre Angkor.

Depuis l'âge de 15 ans, je voulais accomplir le même pèlerinage que fit Pierre Loti en novembre 1901, dont le récit avait accompagné toute mon adolescence et entretenu ce rêve qui, jusqu'alors, n'avait pu se réaliser. Car au plus profond de la forêt, se niche un fragment d'éternité. Des centaines de Temples, vestiges d'une civilisation disparue, se cachent dans la jungle. Autour d'Angkor, des villages et des paysans vivent là depuis des générations. Pour eux, à cet endroit, un architecte céleste aurait bâti la réplique de la demeure des dieux.

Traditionnellement, l'histoire d'Angkor commence au IX<sup>e</sup> siècle, mais selon les annales chinoises, le peuple khmer, dans sa folle migration, arriva dans la péninsule indochinoise vers la fin du Ve siècle et occupa un vaste territoire nommé Chenla<sup>57</sup>. Là, il bâtit la première capitale, dont la centaine de temples atteste encore de sa grandeur.

Ainsi, on apprit que les Khmers, plus exactement les Khmers-Môns, étaient des descendants du peuple Munda, qui furent les premiers habitants des terres indiennes, avant que de nouvelles civilisations ne viennent envahir et repousser les autochtones.

---

<sup>57</sup> Nom donné par les Chinois au Royaume khmer, englobant toute l'Indochine.

Le peuple Munda refusa de se soumettre et, plutôt que de perdre sa culture et ses traditions, préféra l'exode dont l'une des routes les conduisit vers le nord-est, et migra progressivement vers l'est, jusqu'à la Mer de Chine, intégrant le bas Mékong. La langue, l'écriture, les pratiques religieuses de l'hindouisme arrivèrent en Asie avec eux. Ils apportèrent également leurs divinités indigènes, les génies maîtres du sol et de ses richesses, ou héros humains devenus esprits protecteurs. Toutes ces divinités eurent une importance considérable dans la vie des Khmers et furent transcendées à Angkor par la construction de centaines de temples qui leur étaient dédiés.

Puis, dans leur frénésie, les Khmers construisirent des milliers d'autres temples, dans diverses régions de leur vaste Empire. Ce qui allait devenir la fabuleuse cité d'Angkor fut construit progressivement.

Au XI<sup>e</sup> siècle, le roi « Sûryavarman 1<sup>er</sup> » bâtit les premiers temples<sup>58</sup>, entourés de larges bassins. Au XII<sup>e</sup> siècle, le site connut sa période d'apothéose. Tout d'abord, le roi « Sûryavarman II » fit édifier le mystérieux Angkor Wat.

Cinquante ans plus tard, le roi « Jayavarman VII » termina le chef-d'œuvre en érigeant la grandissime cité Royale d'Angkor Thom.

Ainsi, en ce matin de novembre, tandis que les premiers rayons du soleil embrasaient le ciel, je m'approchai de la mystérieuse Angkor. Une douve, une enceinte colossale et des tours qui s'élevaient dans la lumière crue, surgirent au détour de ma route.

C'était le majestueux Angkor Wat.

---

<sup>58</sup> Temples : Baphûon, Phimeanakas, Palais Royal...

Le voilà donc ce sanctuaire qui hantait jadis mon imagination ! Je pouvais enfin le toucher des doigts, l'admirer, après tant de courses par le monde... hélas, au crépuscule de ma vie ! Je franchis la douve et entrai par le Gopura<sup>59</sup> central, puis remontai la voie sacrée.



*Angkor Wat - Magnifique et Mystérieux*

En pénétrant dans la seconde enceinte, les bas-reliefs ininterrompus déroulaient à perte de vue, des batailles, des combattants par milliers, des éléphants caparaçonnés, des monstres, des chars de guerre... Ces fresques, qui prolongeaient leur mêlée de personnages sur une longueur d'un kilomètre, aux quatre faces du temple, s'inspiraient des plus antiques épopées réalisées par les hommes : le Mahâbhârata et le Ramayana.

---

<sup>59</sup> Dans l'architecture des temples hindouistes, un Gopura est une immense porte par laquelle on pénètre dans les enceintes successives d'un temple.

Ces deux épopées, créées environ 5 000 ans avant l'ère chrétienne, sont les textes fondamentaux de l'hindouisme et de la mythologie hindoue. Ils racontent deux épopées mythiques qui relatent la création de l'Univers, la naissance des dieux et démons...

Chacune des scènes semblait n'être composée que d'une seule pièce, d'un seul tenant ! Seule une observation attentive me permit de découvrir de fines jointures liant ces énormes pierres entre elles dans une parfaite concordance. Une prouesse architecturale !

Des ouvertures, placées à égale distance, filtraient une lumière atténuée, presque verdâtre, éclairant ces scènes antiques. Elles étaient encadrées de si délicates ciselures que l'on eût cru des dentelles plaquées sur la pierre.

Plus loin, comme pour reposer les yeux après la longue bataille, d'adorables créatures, incrustées çà et là aux parois, se tenaient deux par deux, ou trois par trois, un lotus à la main, calmes et souriantes sous leurs tiaras archaïques. C'étaient les divines Apsaras, que les artistes de l'époque avaient ciselées, sculptant leurs gorges de Vierges, leurs torsos parfaits, leurs courbes généreuses, et leur taille fine.

Puis, brutalement, je m'arrêtai. J'étais là, seul, encore ébloué par tant de beauté, mais en mon cœur point de joie débordante. Pourquoi une indicible mélancolie envahissait mon âme et inhibait ces moments de bonheur à peine retrouvés et déjà estompés ? Ma Tiane, mon Apsara, la plus belle de toutes, et notre fils, Sayanna, n'étaient plus ! Leur absence, tel un vide insupportable, me pesait, m'attristait.

Alors, j'errai l'esprit à la dérive, blessé par tant de peine et de joie englouties.

Je m'éloignai du temple et des chants des bonzes qui psalmodiaient sans trêve en ce lieu sacré. Leurs murmures se perdirent dans le silence du matin.

Apercevant la porte sud d'Angkor Thom, je fus aimanté par cette vision soudaine et ne pus réprimer mon envie de rejoindre le pont cyclopéen<sup>60</sup> bordé de Dévas (Dieux) et d'Asuras (Démons) enlaçant le corps d'un Naga<sup>61</sup>.

À l'intérieur de l'enceinte, une fois passé le pont qui enjambait la douve de la cité Royale, se trouvaient les ruines sublimes de palais, de temples et d'autres bâtiments. À chaque pas resurgissaient les vestiges d'un Empire écroulé, d'une beauté inégalable, jamais édifiée. Je ne pus résister.



*Porte sud Angkor Thom*

Au loin, se dessinait l'imposante structure du temple Bayon, isolé dans ce vide si clair, dressant ses tours aux multiples visages. Je gravis le rempart orné de rocailles garnies d'orchidées et de mille plantes rares.

---

<sup>60</sup> Cyclopéen désigne une construction constituée de pierres énormes, de dimensions démesurées.

<sup>61</sup> Naga : Serpent protecteur à sept têtes, dans la mythologie hindouiste.

Puis, je franchis un dernier chaos de roches, surplombant une large étendue d'eau, et là, la splendide citée d'Angkor Thom se révéla dans toute sa dimension.

Le silence matinal prenait ici une forme particulière. Un bruissement s'y mêlait en sourdine, sans le troubler, comme une vague musique aérienne indéfinissable. Puis il fut relayé par le concert des cigales qui entonnaient leur chant matinal.

Tout était propice à la rêverie : *Coupée du monde pendant toutes ces années de guerre, la légendaire Angkor attendait mon retour !*

Cette pensée m'incita à parcourir ce temple-ville, cette cité Royale. Quatre portes monumentales, ornées d'immenses visages de Brahmâ chevauchant l'éléphant tricéphale, permettaient d'accéder en ce lieu magique qui abritait des merveilles. Une cinquième porte, la porte de la Victoire, permettait à l'armée victorieuse de défiler jusqu'à la terrasse des éléphants du Palais Royal, où le roi les attendait sous les acclamations du peuple rassemblé.

Cette cité fut l'une des plus grandes villes médiévales du monde. Elle accueillait, à l'époque, plus d'un million d'habitants.

À l'extérieur de l'enceinte, des dizaines de temples grandioses témoignaient du génie des bâtisseurs. Ces constructions humaines, ces hauts rochers, faisaient corps avec la forêt. Des milliers de racines les enveloppaient, les étreignaient comme des pieuvres.

À « Ta Prohm<sup>62</sup> », la forêt enlaçait étroitement le temple de toutes parts, l'étouffait et le broyait. D'immenses « figuiers des ruines », installés partout jusqu'au sommet de ses tours qui leur servaient de piédestal, achevaient de le détruire.

---

<sup>62</sup> Ta Prohm est le nom Khmer de Brahmâ



*Ta Prohm – Figuiers enlaçant les ruines*

Subjugué par tant de beauté, imprégné de la sérénité des lieux, je décidai de rester sur le site d'Angkor, afin de confronter mes notes historiques et archéologiques à la réalité. Ces notes, je les avais patiemment assemblées, numérotées, puisées dans les livres anciens des bibliothèques parisiennes ou parmi les archives de l'ÉFEO.

Ainsi, après quarante années d'études, je pouvais toucher des doigts ces merveilles et reconnaître tous les détails de ces palais, où vécurent des rois prodigieusement fastueux.

J'étais à la fois fasciné et impressionné.

Ce temple hétéroclite défiait l'entendement, avec ses structures empilées les unes sur les autres au cours des XI et XIIes siècles, ses bas-reliefs sans fin ornant les murs extérieurs d'une exubérante prodigalité.

À l'origine, le Bayon comportait cinquante-quatre tours de tailles différentes, groupées en faisceau, sur un socle immense, accolées les unes aux autres, faisant cortège à la tour centrale, géante, qui les dominait.

Ces tours, avec leurs formes trapues et leurs rangs superposés de couronnes, comparables à de colossales pommes de pin, possèdent quatre visages regardant vers les quatre points cardinaux. Ces visages aux paupières baissées affichent la même expression d'ironie, de pitié, le même sourire, et affirment, répètent d'une façon obsédante, l'omniprésence du Dieu d'Angkor : Brahmâ !



*Tour aux quatre visages de Brahmâ - Bayon*

Des différents points de l'immense ville, je pouvais voir ces figures aériennes, les unes de face, les autres de profil ou de trois-quarts, tantôt sombres sous un ciel bas chargé de pluie, tantôt ardentes sous le soleil torride, tantôt bleutées et spectrales par les nuits de lune, mais toujours là, toujours dominatrices. J'étais captivé par la métamorphose permanente des pierres au gré des heures et du temps, par ces couleurs particulières qui donnaient aux ruines encore plus de mystère et de beauté.

Une telle profusion me déconcertait, J'arrivais à peine à comprendre ce que fut la persévérance, la richesse, la foi, l'amour du grandiose et de l'éternel, du peuple khmer.

C'était un défi porté par le génie de l'homme à la nature, et la gloire était restée au génie.



## 5.4 - Le livret

### *Cambodge – Parmi les Khmers – décembre 2013*

Bien imprégné de l'atmosphère des lieux, je décidai de partir en direction de Phnom Kulen, l'endroit le plus sacré du Royaume, là où fut créé l'Empire khmer en l'an 802 par le roi suprême "Jayavarman II". Il y bâtit la première grande capitale d'Angkor, connue sous le nom de Mahendraparvata.

Plus tard, des ermites s'installèrent et, soucieux d'éterniser dans la roche les principales divinités Brahmaniques, ils sculptèrent dans le lit de la rivière des milliers de merveilles en référence à la « Trimurti<sup>63</sup> », ainsi que des milliers de Lingas (sexe masculin) reposant dans leur Yoni (vulve féminine).



*Lingas dans leur Yoni.*

---

<sup>63</sup> La Trimurti : trinité brahmanique, Brahmâ est le dieu de la création ; Vishnou , le dieu le protecteur ; Shiva, le dieu destructeur.

Plus loin, au milieu de la végétation, se trouvait la source d'immortalité, ronde comme un puits. Une fine pellicule de sables mouvants semblait matérialiser le fond, à un mètre en dessous de la surface. Intrigué, je plongeai l'extrémité d'un long bambou afin d'en déterminer la profondeur. Un mètre, puis deux, puis quatre... les sept mètres disparurent, engloutis. La légende dit qu'auprès de cette source abyssale se trouvait un Linga d'or, orné de pierres précieuses, symbolisant la puissance du dieu Shiva.

Les jours de grandes cérémonies, la foule se faisait marée humaine, et chacun voulait toucher ce linga afin de trouver en lui la virilité, la fécondité, l'amour, la richesse, la guérison... Avec une écuelle en or, les hommes, les femmes, versaient sur eux cette eau qui, quelques mètres en amont, venait de caresser le corps de l'Apsara de pierre. Comme eux, je fis les mêmes rituels, les mêmes prières, et surtout, je m'aspergeai avec l'eau de la source d'immortalité. On dit aussi que la rivière recèle des pouvoirs cachés, alors je me baignai dans les eaux de la montagne. Ce fut comme un baptême de jouvence. Puis je me recueillis auprès du grand Bouddha couché, sculpté en son sommet.

Curieusement, je me sentis revivre ! Après plusieurs mois, mes douleurs s'estompèrent et mes forces revinrent.

Reprenant la route vers Siem Reap, je pris le temps de découvrir la fabuleuse « Citadelle des femmes ». D'une grande beauté, unique dans son genre, elle est souvent décrite comme le joyau de l'art khmer. Plusieurs bas-reliefs endommagés montraient encore des traces de pillage. Je repensai à André Malraux, ce brigand perclus de dettes, qui avait osé piller cette merveille et emporter de superbes sculptures, dont trois Apsaras, dans l'espoir de les revendre.



*La citadelle des femmes.*

Poursuivant ma route vers Siem Reap, au détour d'un chemin, je m'arrêtai brusquement. Était-ce une hallucination ? Non ! Elles étaient bien là, comme ressuscitées !

Agenouillées en cercle, elles regardaient leur reine évoluer avec grâce et volupté. Ces belles Apsaras étaient parées de tous les ors du Royaume comme des déesses, les poignets et les chevilles ornées des plus beaux bracelets sertis de pierres précieuses. Elles avaient quitté le lit de la rivière pour m'offrir leur dernière danse ! En spectateur, j'assistai, médusé, à leurs danses rituelles inspirées du Ramayana.

Auguste Rodin, qui découvrit ces danses en 1906, disait : *Il est impossible de voir ailleurs la nature humaine portée à cette perfection.*

Parées de leur Sarong en soie, celui des grandes fêtes religieuses, un arc-en-ciel de couleur défilait devant moi.



*Apsaras - Danse de la révérence*

Parfois, elles étendaient les bras en croix, et l'ondulation serpentine commençait dans les doigts de la main droite, remontait en suivant le poignet, l'avant-bras, le coude, l'épaule, traversait le visage, se poursuivait du côté opposé, suivait l'autre bras, et venait mourir aux extrêmes des phalanges de la main gauche, surchargée de bagues. Ce spectacle m'émerveillait, et je restai sous le charme jusqu'à la nuit.

Pendant un mois, je visitai les différents temples de ces lieux majestueux, ébloui par tant de beauté, impressionné par tant de sérénité, imprégné des forces qu'ils dégageaient. Et je continuais mes recherches archéologiques et historiques sur l'histoire du Royaume.

Chaque jour ou presque, je revenais à Angkor Thom. Le rempart de la porte de la victoire était devenu mon lieu de réflexion, de recueillement. Sur le sommet de la muraille, un grand fromager m'offrait un siège naturel entre ses racines.

Dans ce lieu, à l'aube comme au crépuscule, le moindre souffle de vent me transportait, me transcendait, me faisait rêver.



*Mon lieu de réflexion, avec Brahmâ.*

Sous le regard bienveillant de Brahmâ, dont la tête aux quatre visages me surplombait de quelques mètres, je faisais le tri dans mes notes, préparant les parcours du lendemain ; commençant l'écriture de ce récit...

Mais, surtout, je profitai de ces moments pour y puiser la force nécessaire afin d'évacuer ma colère, afin d'oublier que tous ces événements avaient fracassé la sérénité de mon âme, afin d'atténuer ma peine d'avoir perdu ce que j'avais de plus cher.

Un soir, alors que la lune était déjà haute dans la nuit étoilée, ces ruines impressionnantes qui emplissent la moitié du ciel de leur lourdeur et de leur mystère m'inquiétèrent davantage, à mesure que mes yeux se fermaient. Ce fut seulement lorsque le sommeil m'envahit, au point de sombrer dans l'inconscience, que je reconnus comme accompli mon souhait de jadis.

J'avais enfin pu m'enivrer de la mystérieuse Angkor ! Mon rêve de gamin s'était enfin réalisé ! J'étais enfin en paix !

J'ai dû dormir deux ou trois heures avant de reprendre conscience. Quel était donc ce songe ? Cela se passait dans un pays sans nom, où il faisait étonnamment clair. Près de moi, sur une plage d'une blancheur éclatante, le long d'une mer d'émeraude, s'agitaient deux silhouettes humaines. Mon cœur se serra à l'idée que Tiane et Sayanna puissent être près de moi pendant mon sommeil. Était-ce un présage ? Je ne le savais pas. Le souvenir de ce rêve persistait, tellement vrai, tellement fort que j'eus envie de pleurer. Des larmes coulaient sur mes joues.

Dans mon esprit, ces deux ombres continuaient à danser autour de moi en rondes joyeuses, m'invitant à les suivre par-delà l'écume des vagues. L'une revêtait les parures des Apsaras, l'autre portait les habits et la coiffe des Tévadas.

Étrange et pénétrant, ce rêve d'une femme inconnue, accompagnée d'une merveilleuse petite fille aux cheveux auburn, au regard intensément brillant, dont l'inflexion de la voix d'une douceur absolue m'invitait à les suivre. Je ne pouvais me détacher de cette vision. J'aurais aimé la faire perdurer longtemps encore.

J'avais l'impression que ce songe révélait un autre rêve que je n'avais pu jusqu'alors concrétiser, celui d'être auprès de mes enfants, de les élever, de les voir grandir. Le destin m'avait éloigné d'eux.

Prenant conscience de l'heure tardive, minuit passé, je réalisai que je devais être l'unique homme de chair parmi les dieux de pierre, avec pour seuls compagnons la persistance des ombres de mon rêve, le glissement discret des serpents, ou la fuite légère des singes rompant le silence de la nuit. Au loin, les ruines s'enveloppèrent d'une majesté soudaine, et ce fut si intense que j'eus l'impression de profaner ces lieux sacrés. C'était ma dernière nuit à Angkor, au milieu de ces majestueux sanctuaires.

Demain, je repartirai vers d'autres horizons, où des centaines, que dis-je, des milliers de temples m'attendent. Incroyablement ressourcé, je retrouvai suffisamment de force pour parcourir le Royaume : Preah Vihear, Koh Ker, Preah Khan, Kâmpong Svay, Banteay Cchmar, Wat Nokor... Aux côtés de ces sites emblématiques, d'autres vestiges moins connus témoignent, par leur nombre et leur diversité, de la puissance de l'Empire khmer.

\*\*\*

J'arrivai enfin dans les montagnes du Ratanakiri et de Mondolkiri. Immédiatement, je reconnus nos sites d'observation. Puis, parcourant les villages des ethnies Jarai et Pnong, je retrouvai l'atmosphère de ma première mission, l'extrême gentillesse de ces gens et leur simplicité qui avaient gravé d'éternels souvenirs dans ma mémoire. Rien n'avait changé, ou si peu.

Ils vivaient toujours dans le même dénuement, et pratiquaient toujours les mêmes rites ancestraux. Quelques écoles avaient poussé çà et là, pour que les ethnies puissent apprendre la langue khmère.

De nombreux poteaux, supportant quelques lignes électriques, reliaient les petits villages au monde moderne, mais peu de huttes étaient connectées. La majorité des Pnongs utilisaient toujours la lampe à huile et le brasero de charbon de bois.

Puis, un jour, du côté de "Däk Dam», situé au sud-est de Sen Monorom à l'extrême-est du Cambodge, alors que j'essayais de retrouver le village Pnong qui nous avait aidés avec ses éléphants, je rencontrai un vieux grand-père (Lauk Ta).

Assis sur le tronc d'un arbre abattu, à l'ombre d'un immense kapokier qui répandait en gros flocons ses perles de coton, il se confia :

- Maintenant, les étrangers viennent chaque semaine nous rendre visite, mais ils se comportent très mal avec nous !
- Que viennent-ils faire ?
- Faire des photos, de nous, de nos huttes, violer notre intimité.
- Qui sont-ils ?
- Je ne sais pas. Ils parlent fort, et ressemblent aux Chinois. Ils arrivent par paquets, en minibus !
- Probablement des Coréens ! Dis-je.

- Peut-être... Ce n'est pas comme ces Français qui étaient venus il y a bien longtemps, avant le régime de Pol Pot. Eux, ils nous respectaient !

- Était-ce dans les années 1973-74 ?

- Non ! Non ! Tu te trompes ! Pol Pot, c'était bien après, vers 2517 ou 2518 !

- Bien sûr grand-père, suis-je bête<sup>64</sup> ! C'était effectivement en 2517 ! Et ces étrangers avaient de drôles de véhicules ! N'est-ce pas ?

- Oui ! C'est cela, avec nos éléphants, nous tractions leurs camions !

- Lauk Ta ! Je faisais partie de cette équipe ! Et souvent vous nous invitiez à partager vos festivités.

D'un seul coup, son visage s'illumina, laissant apparaître quelques chicots dans sa bouche édentée. Il me confirma les dates et m'apprit qu'il était le fils du vieux chef de village.

- Te souviens-tu que mon grand-père voulait vous marier avec les filles du village ?

- Oh que oui ! Je m'en souviens. Une fois, il m'avait même présenté ses deux petites-filles !

Il se souvenait encore de cette histoire, qui nous fit beaucoup rire, comme deux gosses heureux venant de faire une bonne farce...

---

<sup>64</sup> Les Phongs, comme les Khmers, utilisent un calendrier Bouddhique, luni-solaire, qui démarre à la mort du Bouddha, fixé en 544 avant J.C.  
En ajoutant 544 ans c'était bien dans les années 2517.

Tristement, il reprit la conversation :

- Tu sais, les bombardements américains continuent à faire des victimes.
- Comment ça ?
- Dernièrement, une femme Pnong a été tuée, et trois membres de la famille gravement blessés par l'explosion d'une petite bombe datant de l'époque.
- Elle était où, cette bombe ?
- Son fils, un garçon de 16 ans, l'avait trouvée en se baignant dans la rivière, et rapportée avec des camarades à la maison pour l'offrir à sa mère. Mais elle a roulé sur la table et explosé en tombant !
- Les accidents de ce genre, sont-ils fréquents ?
- C'est le 60<sup>e</sup> cette année, et le deuxième fatal pour ce mois.
- Pourtant, les actions de déminage sont importantes et efficaces !
- Importantes, oui ! Efficaces peut-être ! Mais comment peut-on retrouver tous ces engins qui ont été largués par millions ?

Puis, il m'invita partager sa hutte, avec toute sa famille. Une petite place fut même aménagée en mon honneur. Une nouvelle natte avait été posée sur l'immense lit en latte de bambou, où toute la famille dormait allongée les uns à côté des autres.

Pendant une semaine, je vécus à leur rythme, partageant leur repas, leur alcool de riz fermenté.

Le brasero fonctionnait nuit et jour, servant à la préparation des repas, au chauffage... Il faisait froid sur ces hauts plateaux, surtout la nuit.

Une bouilloire, noircie par les flammes, sifflait sur le feu en laissant s'échapper un filet de vapeur aux effluves de citronnelle. Les moustiques fuyaient cette odeur, ainsi que la fumée qui se répandait autour de nous. La nuit, le brasero était coiffé, et la fumée s'écoulait au travers d'un long tube vers l'extérieur... Magique !

Les semaines suivantes, je parcourais les campagnes et les pistes, m'arrêtant dans chaque village, appréciant chaque rencontre, fouinant dans les marchés communaux ; visitant tous les lieux historiques, à la recherche de la vérité, à l'écoute d'effroyables récits de ce qu'endurèrent les Khmers.

Ainsi, je pris ma revanche sur l'histoire et le temps, et surtout, je pus compléter mes connaissances auprès des personnes d'un certain âge qui me confièrent leurs souvenirs et la dureté de leur vie. Parfois, je restais plusieurs heures à les écouter, voire la journée entière, acquiesçant ou réfutant certains points qui les encourageaient à poursuivre sans gêne. Il leur était difficile de parler de toutes ces années, mais voyant mes connaissances sur l'histoire du pays, mon vécu qui me rapprochait d'eux, ils se libéraient progressivement.

Au fur et à mesure, les faits historiques se complétèrent, se clarifièrent, renforçant ma certitude que le moment était venu de dénoncer tous les coupables. J'hésitais encore. Comme tous les Khmers, je voulais tirer un trait sur ce douloureux passé. Je ne voulais pas rouvrir des plaies à peine cicatrisées.

Pourtant, lorsque je parcours le royaume, je crois que les victimes hantent encore les lieux des tragédies, je les entends. Alors, je leur parle, c'est pour elles que je veux témoigner...

Surtout, je voulais contrer toutes ces informations erronées qui circulent en boucle, depuis de nombreuses années. Car depuis 1970, Bangkok a été l'un des principaux centres de propagande de la CIA, propageant de fausses nouvelles concernant l'Asie.

La méthode d'intox était des plus simples : Un journal local publiait une information « fabriquée » ; celle-ci était reprise par une agence de presse sans pouvoir vérifier l'authenticité de l'information (l'AFP est toujours coutumière du fait). Des journaux prestigieux reproduisaient la dépêche. Dès lors, l'information appartenait au domaine public ; elle était reprise par les radios, les télévisions, d'autres journaux. Le circuit l'avait légitimée.

Par la suite, lorsque Internet fut accessible de partout dans le monde, les internautes, par sottise, par ignorance, par méconnaissance, ou sciemment, propagèrent des informations partielles voire fausses, contribuant à rendre l'histoire du Cambodge de plus en plus confuse, ne parlant que du régime de Pol Pot, rien d'autre. Pour tenter de convaincre, d'expliquer, de faire comprendre, je rédigeai des articles, sur mon blog, mais en vain.

Discutant de tout cela avec mon ami Hirm, vivant à Phnom Penh, il confirma mon analyse et partagea pleinement ma vision de l'histoire. Nous avons tous les deux le même âge, nous avons vécu des événements identiques, avec des perceptions différentes liées à nos cultures respectives, nos drames personnels.

Mais nous étions d'accord sur un point : Il fallait absolument expliquer aux jeunes générations ce qui s'était réellement passé !

Après avoir décortiqué, comparé, rejeté ou validé de nombreuses informations accumulées depuis quarante ans, nous avons décidé d'élaborer un petit document, un livret en langue khmère, pour informer les jeunes générations. Nous l'avions intitulé « *Histoire secrète du Royaume du Cambodge*<sup>65</sup> ».



---

<sup>65</sup> ប្រវត្តិសាស្ត្រសម្ងាត់ព្រះរាជាណាចក្រកម្ពុជា *Prrowoat téssa sâmg'nât Preah Rithĭrnatia Kâmpouthĭr*

## 5.5 - Briseurs d'enfance

*Cambodge – Avec Tchuon – février 2014.*

Plusieurs mois s'étaient écoulés depuis mon pèlerinage à Angkor. L'heure était venue, très vite, à pas de loup. Celle qui me semblait ne jamais devoir venir, où toutes les choses terrestres s'éloignent, diminuent, s'estompent en grisailles : l'heure crépusculaire de la vie. J'imaginai que ce petit livret sur l'histoire secrète du pays était ma dernière bonne action...

Mais non... Après plusieurs semaines de repos, j'avais encore un peu de force pour rejoindre Préý Veng, la province la plus déshéritée du pays, espérant y trouver une organisation humanitaire auprès de laquelle j'aurais pu m'investir, un peu. Mais là, aucune ONG, aucune grande association pour venir en aide aux plus démunis. J'eus beau me renseigner, rien ! Aucune organisation humanitaire n'avait mis les pieds dans cette région depuis la fin de la guerre. Pourtant, c'était bien là que se trouvaient les plus nécessaires.

Le chef du district m'apprit qu'une toute petite structure, créée par un dénommé Tchuon, un Sino-Khmer, essayait de faire quelque chose, mais il ne savait pas si elle était toujours active. Il m'indiqua l'endroit où je pourrais le trouver, me précisant que l'accès ne serait pas facile.

Effectivement, j'ai dû laisser ma voiture au poste de police du dernier village, louer une moto avec pilote, puis marcher péniblement, pendant une bonne heure au milieu des rizières.

Dans ce coin, il n'y avait ni électricité, ni route, ni commerce, uniquement des rizières et, surtout, quelques mendiants vivant de rapines ; du moins, c'était la vision du chef de Police de Préy Veng qui m'avait déconseillé de m'y rendre seul.

Tchuon m'accueillit joyeusement. Il était plus vieux que moi, environ 75 ans. Son visage anguleux reflétait la tristesse. Une drôle de discussion démarra, mêlant des mots khmers, entrecoupée de mots français, ponctuée de chinois, du moins je ne reconnus pas ces mots-là.

- Bonjour l'Ami ! Avez-vous perdu votre chemin ?
- Non, je viens vous apporter mon aide, si vous l'acceptez, et je m'appelle Jean-Claude.
- Moi, c'est Tchuon ! Pour m'aider !? Mais à quoi faire ?
- Pour vous donner un coup de main à secourir les miséreux !

Il n'en crut pas ses oreilles, ni ses yeux, car ici, on ne croisait jamais personne, ni touriste, ni même des Khmers des grandes villes qui redoutaient cette contrée perdue au milieu de nulle part.

- C'est le chef du district qui m'a indiqué votre association.
- Oh ! Ce n'est pas une association ! Juste une petite structure que j'ai créée il y a deux ans déjà, mais c'est difficile.
- Vous êtes tout seul pour faire ça ?
- Oui, et avec peu de ressource, la tâche est rude !
- Pourquoi ne demandez-vous pas de l'aide aux ONG ?
- Je l'ai fait, mais aucune n'a voulu m'aider dans ce trou perdu, pensez donc !

- Pourtant, il y a énormément d'organismes humanitaires au Cambodge.
- Oui, mais ils sont tous près des grandes villes, là où ils ne servent à rien. C'est ici qu'ils devraient être !
- Toutefois, nombreux sont les enfants dans les orphelinats que j'ai visités.
- Les orphelinats au Cambodge sont légion, et c'est un problème ! L'UNICEF, qui s'est penché très sérieusement sur la question, estime que moins d'un tiers des enfants accueillis sont réellement orphelins. La plupart sont des enfants déracinés de leur famille, pour gonfler le nombre des petits abandonnés.
- Déracinés, dites-vous ! C'est à peine croyable !
- Je vous l'assure, c'est la vérité.
- Mais que peut-on faire, pour lutter contre ça ?
- Ici, je me bats chaque jour contre l'augmentation du trafic d'enfants. Des Khmers peu scrupuleux, payés par de grosses associations étrangères, parcourent la région afin de convaincre les parents de confier leurs enfants. Ils promettent soins, nourriture, protection, et surtout une éducation à laquelle ils n'auraient normalement pas accès.
- Et les parents acceptent ?
- Oui, les malheureux parents acceptent contre une somme misérable, environ 50 \$ par mois, et quelques kilos de riz par enfant.
- C'est honteux !

- Pire encore, le nombre d'orphelinats serait, toujours selon l'UNICEF, en constante augmentation dans le but de soutirer des dons aux étrangers.
- Alors, l'orphelinat est devenu un business comme un autre ! dis-je.
- Très juteux même ! Le problème, c'est qu'un grand nombre de personnes vivent de ces organisations, et profitent de la crédulité des bénévoles.
- Pourtant, les organisations arrivées dans les années quatre-vingt-dix, afin de secourir les orphelins, ont réalisé de belles choses ! Et en suscitant la sympathie et la générosité des voyageurs de passage, elles ont permis la création d'emplois.
- Oui, c'est exact. Mais elles se sont enracinées dans l'économie du Cambodge. Et faute d'orphelins, ces structures se sont progressivement vidées de leurs effectifs, menaçant les emplois de ceux qui y travaillaient.
- Parce qu'elles refusent de fermer leurs portes !
- Non seulement elles ne veulent pas les fermer, mais il s'en crée de nouvelles en permanence, pour atteindre le nombre faramineux de 600 orphelinats !
- C'est énorme ! À quoi servent-ils et à qui profitent-ils ?
- "International Volunteer HQ", "Tourism Concern", et "Projects Abroad", font partie de ces organisations qui vivent sur la misère du Cambodge. Les mêmes qui hurlent, et font croire que les droits de l'homme ne sont pas respectés dans notre pays.
- Quelle honte ! Comment en vivent-elles ?

- Pour deux mille dollars, elles promettent aux touristes volontaires, des expériences extrêmement gratifiantes de deux semaines, empochant au passage plus de la moitié, et ne reversant aux orphelinats qu'une infime partie (environ 10 \$ par semaine), utilisant la part restante pour nourrir et loger le volontaire, sans pour autant lui payer son billet d'avion.

Tchuon se tut. Je restai là, abasourdi par tant de vérité qui m'avait totalement échappé.

- Est-ce que tous ces enfants sont livrés à ces organisations ?

- Entre autres, entre autres ! De plus, ces organisations affirment que les volontaires pourront bâtir une relation avec les enfants, et qu'ils auront un attachement émotionnel. Ça fait vendre. Mais pour les enfants, ce lien est sans cesse rompu par les personnes qui entrent et sortent de leur vie.

- Ils se sentent continuellement abandonnés, non ?

- OUI, ces abandons répétés ont des conséquences très graves sur leur développement et leurs futures capacités relationnelles. Tu sais, les enfants des rizières vivent dans des paillotes où toute la famille se blottit, comme une meute, les uns contre les autres pour dormir dans l'unique pièce qui la compose. Pour les enfants, peu importe le confort précaire, l'absence de literie, d'électricité... Une natte sur le plancher de bambou leur suffit, car ils dorment bien partout, et près de leurs parents, de leurs frères et sœurs, oncles et tantes, mieux qu'ailleurs...

La nuit s'annonçait, Tchuon se leva et me demanda de l'aider à préparer le riz pour le dîner. Il alluma l'unique ampoule reliée à une grosse batterie de camion qui lui fournissait suffisamment d'énergie pour éclairer la pièce et alimenter un petit poste de télévision, son unique lien avec le monde moderne.

Nous soupâmes sans bruit. Le chant des grenouilles des rizières s'arrêtait à chaque tintement de nos cuillères, puis les croassements monotones reprenaient de plus belle.

Tout en faisant la vaisselle, Tchuon, ne parvenait pas à se défaire de sa colère. Il reprit la discussion :

- L'objectif de ces organisations n'est pas d'avoir un impact quelconque, mais de faire du profit. Elles n'ont même pas intérêt à ce que la situation change, puisqu'elles doivent s'assurer que « La Misère », source de profit, soit entretenue pour que l'argent continue d'affluer.
- Je comprends ! Cela explique que la plupart des orphelinats sont délabrés, sans moyens adaptés, et que les enfants rencontrés ont toujours l'air aussi malheureux !
- Oui, il faut bien émouvoir les touristes de passage !
- C'est scandaleux !

Jusque tard dans la nuit, il continua à parler. J'étais convaincu, je devais rester ici pour l'aider. Mais ce que j'avais appris me dérangeait. Comment pouvait-on tolérer que des organisations profitent de la misère du Cambodge ? D'autant, que la plupart ne se privent pas de critiquer le gouvernement.

La nuit était bien entamée quand Tchuon installa une moustiquaire, dans un coin de l'unique pièce. Puis, il posa un petit matelas à même le sol, me donna un tabouret, cela devint ma demeure.

\*\*\*

Deux fois par semaine, dès l'aube, on pouvait apercevoir nos silhouettes se détacher sur l'immense nappe verdoyante. Courbés, les mains sur le guidon, les pieds dans l'eau jusqu'à mi-mollets, les roues des bicyclettes en équilibre sur les minuscules digues séparant les rizières, nous progressions vers les villages pour distribuer nos subsides : riz, bougies, vêtements, boîtes de lait en poudre pour les nouveau-nés, etc. La fatigue se faisait plus grande chaque fois.

Souvent, les "Briseurs d'enfance" venaient récupérer des bambins pour les emmener. J'avais trouvé ce surnom, et Tchuon l'avait immédiatement adopté. Il l'utilisait comme slogan auprès des parents pour les convaincre de garder leurs petits près d'eux, et surtout de ne pas les confier à ces misérables.

Au début, nous leur donnions une centaine de dollars, pour qu'ils laissent les enfants tranquilles. Mais ils devinrent plus gourmands. Ils pleurnichaient presque, suppliant même. Les associations leur avaient coupé les vivres, faute de quota d'enfants.

Ainsi, au bout de quelques mois, entre les achats pour nos bonnes œuvres, les frais de gardiennage de mon véhicule, et les bakchichs distribués à ces ignobles personnages, mes économies fondirent comme neige au soleil.

- Tu sais, me dit Tchuon, je voulais arrêter mon action humanitaire, mais lorsque tu es arrivé, j'espérai que l'on puisse continuer, ensemble, notre bienfaisance quelques années encore.

- Oui, je l'espérais aussi, je voulais t'aider. Mais tu vois, nous sommes fatigués, épuisés et sans le sou.

Chaque fois que je retournais à Préy Veng, pour faire l'approvisionnement et retirer quelques dollars, je désespérais de voir mon compte en banque s'appauvrir. Puis ce fut le jour où, les poches complètement vides, et celles sous les yeux totalement gonflées par la fatigue, nous dûmes abdiquer. J'attendais avec impatience le versement de ma retraite, qui tardait. Et les fonds de la vente de notre maison de Phnom Penh étaient toujours bloqués. Plusieurs justificatifs, prouvant le décès de Tiane, manquaient encore, errant d'un bureau à l'autre dans les services de l'administration khmère.

En attendant que les choses s'améliorent, je restai auprès de Tchuon. De toute façon, où pouvais-je aller ?

Les briseurs d'enfance reprirent leur juteux trafic, mais évitèrent les villages proches de la maison. Parfois, quelques mendiants nous rendaient visite, et quémendaient quelques kilos de riz, que nous leur distribuions généreusement, sachant que cela nous priverait d'autant.

Les jours, puis les semaines passèrent. Je pensais à mes enfants, à qui je ne donnais plus de nouvelles. Eux non plus d'ailleurs. S'inquiétaient-ils ? Qui se donnerait seulement la peine de venir jusqu'à Préy Veng, pour prendre de mes nouvelles ? Personne évidemment.

Le temps passa. Je compris que le Cambodge serait ma nouvelle patrie, ma dernière demeure, mon ultime sursaut pour une bonne action.

Un jour Tchuon me demanda :

- Tu ferais quoi si tu pouvais remonter le temps ?
- Je convaincrai mon fils, Sayanna, de venir avec nous en France ! répondis-je.
- Pourquoi était-il resté au Cambodge ?
- Il avait peur de l'Occident.
- Et tu le convaincras comment ?
- Je lui expliquerais qu'il va mourir... Je lui expliquerais que sa mère n'a jamais surmonté son chagrin... que son père n'a pas réussi à la consoler... et que ce drame nous a complètement détruits. Surtout, je lui dirais combien je l'aime, combien je pense à lui chaque jour... qu'il est toujours dans mon cœur. Et que j'aurais préféré mourir à sa place.



Puis l'argent arriva. Mais Tchuon ne voulait plus continuer l'aventure, il ne se sentait plus la force de continuer. Ces trois mois, avec pour seuls repas une poignée de riz par jour, nous avions totalement laminés.

Avant de le quitter, je lui fis un don pour l'aider à survivre, et surtout pour le remercier de sa gentillesse si mal récompensée. Mais la nôtre, notre vraie récompense, n'était-elle pas le sourire de ces villageois qui nous attendaient chaque semaine comme des sauveurs ?

À quelques mois près, j'aurais pu exaucer le vœu de Tiane ! Il était en passe de se réaliser. Il fallait continuer...

Mais avant, il me fallait reprendre des forces. Je décidai de rejoindre la côte afin de profiter des plages de sable blanc, baignées d'une mer d'émeraude, entourées d'îles paradisiaques.



# 6 - FIN DE MISSION

## 6.1 - Une Apsara<sup>66</sup> nommée Lyly

*Cambodge – Sihanoukville.*

À Sihanoukville, je louai une petite maison proche de la mer avec tout le confort et un vrai lit... C'est fou ce que les petites choses, même les plus simples, peuvent nous manquer.

Pour me simplifier la vie, je décidai de prendre mes repas dans un hôtel-restaurant que je connaissais déjà. Au fil des jours, je remarquai une jeune femme qui ressemblait à ma bien-aimée Tiane. Je ne m'expliquais pas ces similitudes troublantes qui m'attiraient comme autant d'aimants.

En mai 2012, j'étais venu me ressourcer deux semaines dans cet hôtel-restaurant, juste après avoir rapatrié Tiane, elle l'avait exigé. Puis, j'étais revenu quelque temps avant d'entreprendre mon pèlerinage à Angkor. Je ne m'étais pas aperçu de cette ressemblance. Je devais être trop dans la douleur, trop dans le désespoir pour m'en rendre compte... Je n'avais rien vu.

Même si sa peau était plus foncée et sa taille légèrement plus petite, ces détails ne pouvaient atténuer ce même regard, ce même visage, ce même grain de beauté sur l'épaule droite. Elle possédait les mêmes atouts : classe, gentillesse, bienveillance. Elle marchait avec élégance et mesure, se tenait très droite, les mains fines aux longs doigts légèrement courbes, le dos cambré, avec un joli port de tête, telle une Apsara. Elles étaient si identiques que cela m'émut !

---

<sup>66</sup> Apsaras : nymphes, toujours jeunes, très belles, danseuses à la cour d'Indra.

Sous la tonnelle de bougainvillier, allongé sur une chaise longue, je l'observais discrètement. Je remarquai son aisance à communiquer avec le personnel, et les clients.

Curieux, amusé même, je la regardais s'épanouir dans son univers. Insensible aux regards et aux propos, parfois douteux, des clients étrangers quant à ses charmes. Nullement gênée, elle cherchait toujours à être agréable.

La gaieté naturelle de son visage et ses grands yeux noirs me charmaient ! Je ne pouvais m'en détacher ! Ses yeux d'ordinaire mélancoliques ou pensifs, offraient parfois un rayonnement de vie intense, où se mélangeaient joies extrêmes ou douleurs excessives. J'étais résolu à faire plus ample connaissance. La beauté et l'élégance de cette femme méritaient mieux que de simples regards.

Cette belle jeune femme, qui ne correspondait pas aux critères de beauté des riches Khmers, m'attirait profondément ! La peau trop brune pour être remarquée et regardée. Trop âgée pour être aimée. Elle était condamnée à rester célibataire ou à se marier avec plus pauvre qu'elle, ce qu'elle refusait, probablement.

Pour ces messieurs, la future épouse se doit d'être beaucoup plus jeune que le mari, toujours souriante, prévenante, la voix enfantine et la démarche souple. Elle se doit aussi d'être à l'écoute des aînés, et d'aller prier régulièrement à la pagode. Tout cela est bien loin de nos principes Occidentaux. Mais surtout, elle se doit d'avoir le teint clair ! Être belle en Asie est synonyme de blancheur, indication que vous appartenez à un milieu aisé. Être foncée, signifie que vous êtes et resterez une paysanne.

Alors, refusant d'être vouée à la pauvreté, elle s'investissait dans l'hôtellerie pour avoir une vie à peu près décente ; de six heures du matin jusqu'à minuit, pour un salaire de misère.

Parfois, l'après-midi, lorsqu'elle m'apportait une boisson, elle restait auprès de moi pour discuter. Elle n'était jamais allée à l'école, mais elle parlait correctement l'anglais, le vietnamien, et un peu de français, ce qui était surprenant ! Tout le monde connaissait son prénom, Lyly, scandé à longueur de journée par sa patronne, qui lui confiait toutes les tâches importantes.

Souvent, je la rejoignais lorsqu'elle se promenait en bord de mer à la recherche de jolis coquillages. Lors d'une balade, je ne pus résister à l'envie de plonger dans les rouleaux qui déferlaient sur la plage. L'inconscient !

Je n'avais plus assez de force pour lutter contre la vague qui me projeta sur les rochers. Bilan, de nombreuses écorchures. À mon retour, Lyly avait pansé mes plaies, et il suffit parfois d'un petit geste, d'une attention particulière, pour se laisser convaincre d'avoir trouvé cet autre qui vous manque terriblement.

Le lendemain, j'étais si heureux que je l'invitai à dîner. Au cours de cette soirée en tête à tête, je lui dévoilai ma solitude, mes joies, mes peines passées, mon envie d'aider le peuple de ce pays qui m'avait accueilli. Ce pays qui m'avait à la fois tout donné et tout repris.

À mon grand étonnement, elle m'avoua qu'elle m'avait trouvé un soir en fâcheuse posture, au bord de la route. C'était donc elle qui m'avait sauvé la vie ! Je la remerciai chaleureusement. Je n'eus pour seule réponse qu'un magnifique sourire...

Comment était-ce possible que Lyly, sosie de Tiane, ait pu se trouver là au bon endroit et au bon moment pour appeler les secours ? Le destin, peut-être !

Elle qui n'avait presque rien dit sur sa vie, me raconta ses misères. J'appris qu'elle était orpheline, depuis son plus jeune âge ; que ses parents avaient succombé d'une maladie inconnue, après de longues et horribles souffrances. Elle avait d'abord perdu son père à l'âge de huit ans, puis sa mère quelque temps après. Très tôt, elle avait travaillé pour subvenir aux besoins de ses deux plus jeunes sœurs et de sa grand-mère qui l'avait recueillie.

En l'écoutant, je découvris un grand cœur, une grande volonté, un fort tempérament. Une sympathie réciproque naissait, doucement.

Après quelques recherches sur les mystérieux décès qui frappèrent l'est du Cambodge durant deux décennies, dont probablement les parents de Lyly, je découvris, avec stupeur que des épandages d'un herbicide, nommé "Agent Orange", furent effectués par l'armée américaine au-dessus du Cambodge.

Utilisé pour détruire les forêts et les animaux, afin d'empêcher les Viêt-Congs de se cacher et de se nourrir, le produit était épandu par avion au-dessus du Vietnam, débordant largement sur les pays limitrophes. Ce dangereux polluant fut la cause de nombreux décès. Et quand Lyly me confirma que ses parents vivaient, à cette époque, dans un village près de la frontière vietnamienne, ce qui n'était au début qu'une hypothèse devint rapidement une certitude. Ses parents avaient succombé d'un cancer du système lymphatique, directement lié à l'ingestion du produit en grande quantité.

Devais-je le lui dire ? Je ne savais pas. Pourquoi devrais-je réveiller des sentiments de tristesse, ou de haine ? Peut-être lui dirai-je plus tard.

Inlassablement, elle me questionnait sur Pol Pot, Lon Nol, l'invasion vietnamienne, l'histoire du Cambodge, afin de comprendre ce que ses parents avaient vécu. Malheureusement, je ne pouvais fournir que des éléments généraux, rien qui puisse être lié directement à sa famille.

Dès que le poste de télévision de la salle de restaurant diffusait des informations, elle faisait un petit crochet en direction de la télé pour capter quelques bribes du journal télévisé.

- Jean-Claude, qu'est-ce donc que cette dette de guerre que le Cambodge doit aux Américains ?
- Le Cambodge ne doit rien du tout !
- Ils parlent de 500 millions, à la télé !
- Ces millions furent alloués à l'armée de Lon Nol pour lutter contre les Viêt-Congs en 1970. Et maintenant, ils ont l'outrecuidance de réclamer leur dû !

Cette aide d'environ 230 millions de dollars, officiellement allouée pour replanter les rizières détruites par les bombardements américains, s'était transformée avec le temps en une énorme dette de 500 millions de dollars. Lyly était outrée, mais elle ne fut pas la seule.

Cette demande incongrue provoqua la colère de Son Excellence Samdech Hun Sen, Premier ministre du Cambodge qui, dès le lendemain, déclara :

*Les États-Unis ont créé des problèmes dans mon pays et m'ont ensuite demandé de rembourser une dette que j'ignorais. Après notre refus, ils ont ordonné au FMI<sup>67</sup> de ne plus nous prêter d'argent. Nous devrions élever la voix pour dénoncer ce pays qui envahit d'autres et qui massacre des enfants.*

*Le Cambodge ne doit rien aux États-Unis, par contre ces derniers, en bombardant, ont contribué à détruire son peuple, ses animaux sauvages, ses champs de riz et sa couverture forestière.*

*Il reste beaucoup d'explosifs et de bombes, c'est pourquoi des enfants khmers sont si souvent tués parce qu'ils ne savent pas qu'il s'agit de munitions non explosées. Et qui est responsable ? Ce sont les bombes et les explosifs de l'Amérique.*

Ainsi allaient nos journées. Puis, j'ai expliqué à Lyly que, lors de mon dernier passage à Shanghai, mon ami cancérologue avait découvert des taches troublantes sur mon rein. Redoutant le pire, il avait souhaité que je les fasse surveiller. Mais à quoi bon, mon destin était scellé depuis longtemps et je redoutai le diagnostic. Elle n'avait pas tout compris, mais devinait l'issue. Comme tous les Khmers, elle vivait le moment présent sans trop penser au futur. Seuls nos moments d'intimité lui importaient.

Un jour, contre toute attente, elle insista et me supplia de faire cette série d'examen médicaux programmés de longue date, mais que j'avais négligés jusqu'alors. Cédant à sa demande, je me rendis à l'hôpital Calmette. Perplexes, les médecins n'osèrent pas confirmer ma guérison. Est-ce que le nouveau traitement, appliqué à Shanghai, était à l'origine de ce salut ? J'en doutai !

---

<sup>67</sup> FMI : Fonds monétaire international.

Pourtant, l'un des médecins me dit :

- Il y a de fortes chances pour que ce soit le début d'une rémission.
- En êtes-vous certain ?
- Quasiment, mais il y a toujours un risque... alors ne faites pas d'excès, n'abîmez pas le second rein et, surtout, protégez le bout qui reste.

J'étais totalement abasourdi. Était-ce possible ? Était-ce mon séjour à Phnom Kulen, et les bains dans les eaux de la montagne sacrée ? Étaient-ce les soins de mon ami de Shanghai ? Ou bien devais-je me méfier de ce nouveau diagnostic, en complète contradiction avec les précédents ?

En discutant avec les chirurgiens de l'hôpital, certains me confirmèrent, en riant, que les eaux de la montagne sacrée avaient des pouvoirs de guérison, de fertilité, de virilité... Mais qu'il fallait y croire fortement.

Alors, je me mis à y croire désespérément, formulant le vœu qu'un miracle se produise. L'idée, que dis-je, l'espoir de vivre encore suffisamment longtemps pour tenter d'aider tous ces gens qui souffrent, me donnait la force de continuer à me battre.

Le mois suivant, après une surveillance médicale préventive, j'eus le feu vert des médecins. Celui qui m'avait annoncé la possible rémission me conseilla tout de même de me reposer. Il me fit promettre d'attendre quelques mois avant de repartir dans les rizières. Était-il embarrassé par sa confiance ? Craignait-il une rechute ?

Le lendemain, je rejoignais Sihanoukville, Lyly m'accueillit, très heureuse de me revoir, tout comme moi. À partir de ce jour, notre relation devint plus chaleureuse, plus intime. J'eus l'autorisation de sa patronne de l'emmener déjeuner ou dîner, mais pas plus.

Elle me raconta qu'elle avait travaillé très jeune, en tant que servante, dans une riche famille de Phnom Penh. Par chance, elle avait été considérée comme l'une de leurs filles. Elle avait appris les bonnes manières, l'art de tenir une maison, l'exigence de l'étiquette, et l'anglais.

En cinq ans, elle avait tout appris, tout retenu avec l'ambition inavouée d'avoir, plus tard, les moyens de vivre décemment. Ensuite, elle avait travaillé dans la ville balnéaire de Kep, puis à Sihanoukville, toujours dans l'hôtellerie et pour un salaire de misère. En contrepartie, elle pouvait apprendre à cuisiner les plats khmers et occidentaux, en plus de l'apprentissage des langues. C'est pour ces raisons qu'elle avait accepté ce travail si peu rémunéré



## 6.2 - La maison dans les rizières

### *Cambodge – Prey Veng.*

Plusieurs semaines passèrent. Nous profitons de la plage, des joies des promenades en bord de mer. Puis ce fut l'heure de la grande décision. Elle me demanda si je voulais m'engager avec elle, me précisant : *qu'elle était heureuse en ma compagnie*. J'attendis qu'elle s'éloigne pour murmurer à mon tour : *moi aussi, je me sens bien auprès de toi*. Cette pudeur dans mes propos trahissait ma prudence d'aimer à nouveau.

C'est ainsi dans la vie. Quand l'on croit que tout est fini, quand on s'y attend le moins, un nouveau chemin apparaît.

Après tout, pourquoi refuser cette chance qui s'offrait à moi ? Pourquoi refuserais-je le droit de vivre encore quelques années de bonheur ? Ce bonheur, un désir... Une quête ? N'ai-je pas le droit à ce saint Graal ?

Rien de plus tragique pour celui qui a cru mourir, qu'une lente convalescence dans l'isolement, sans amour et ni soutien. Caressé par l'aile de la mort, tout ce qui m'avait paru important ne l'était plus. Quant aux choses insignifiantes, elles prenaient de l'importance. Ma carapace, mon armure, derrière laquelle je masquais ma détresse, s'écaillait comme un fard et dévoilait ma douloureuse solitude. J'avais un besoin fou d'aimer ! Un besoin fou de ne plus être seul ! Tant de déchirements par le passé méritaient bien cette nouvelle chance ! Mais une question me hantait : *Est-ce que je l'aime pour elle-même ou seulement parce que tout en elle me rappelle Tiane ?*

Je le savais. Lyly espérait une réponse positive. Elle était consciente et au courant de mon état de santé, de mon grand âge. Mais au Cambodge, la différence d'âge ne compte pas, on vit au jour le jour, sans penser à la mort, et surtout sans jamais en parler de peur de provoquer les mauvais esprits. Pendant quatre jours, elle m'évita. Craignait-elle une réponse négative ? Le cinquième jour, alors que je m'approchai d'elle pour la prendre dans mes bras, elle me tourna brusquement le dos, et refusa de me parler. Mais, je pus lui déclarer ma flamme.

Plus tard, elle m'avoua attendre cet instant depuis le jour où nos regards s'étaient croisés. Comme Tiane, elle était certaine que nos destins seraient liés.

Aussi surprenant et choquant que cela puisse paraître, je n'éprouvais aucune honte en acceptant ce nouvel amour. Dans mon esprit égaré par la disparition de l'être cher, je percevais en elle la présence de Tiane. Et c'est avec elle que la vie continuait.

Dès le lendemain, heureuse, elle informa sa famille et sa grand-mère, qui devait lui donner son accord. Son village se situait à quelques kilomètres de mon premier point de chute, où j'étais resté plusieurs mois avec Tchuon, et je me promis de lui rendre visite. Comme quoi, le destin guide parfois nos pas.

Depuis notre rencontre, j'avais sans cesse différé mon départ vers les rizières, espérant un improbable dénouement. Maintenant, je me devais d'exaucer le vœu de Tiane, et la province déshéritée de Préy Veng m'offrait cette opportunité.

Après de longues heures de route, au détour d'un chemin, apparut le terrain de Lyly, bordé de bambous et de manguiers centenaires. Lorsque je stoppai la voiture, une foule envahit les lieux. Ils passaient et repassaient, les regards restaient discrets, souriants. Dans la pure lumière qui s'estompait, ce naïf va-et-vient ressemblait à une scène d'un autre âge, où l'homme avait encore la tranquillité. Le soleil couchant jetait partout ses flèches d'or. Entre les arbres, se dessinaient les berges de la rivière qui, paisiblement, traversait le petit village assoupi.

Partout alentour, les rizières, parsemées de palmiers à sucre, offrait leurs nuances de couleurs. Quelques maisonnettes sur pilotis, aux toits de palmes, s'alignaient le long du sentier. Les hommes demi-nus, sveltes, aux torses cuivrés, circulaient parmi la verdure exubérante. Les femmes, vêtues d'un pyjama multicolore, portaient leurs nourrissons blottis au creux de leur hanche. Tout cela donnait l'impression de paradis perdu.

Au milieu des arbres, trônait une cabane délabrée, perchée sur huit pieux, servant de pilotis. Suffisamment élevée pour être à l'abri des inondations, au plus fort de la mousson. Le toit était recouvert de chaume, les murs en feuilles de palmier, le plancher en lames de bambou. Devant la claie, qui servait de porte, les sœurs et nièces de Lyly nous attendaient. C'était la maison familiale !

Subitement, une pluie chaude, pesante, torrentielle, se déversa, inondant les arbres, les terrains. Toute la famille se précipita à l'abri dans la cabane. Une lourde chaleur oppressait les poitrines. L'air ressemblait à la vapeur de quelques chaudières où se mêlaient parfums et pourriture. Le vent souffla en rafales, pulvérisant de fines gouttelettes à travers les cloisons. Nous étions tous trempés.

Puis la nuit enveloppa le village, et toute la faune devint silencieuse, la pluie cessa. La lune diffusait une pâle lueur qui permit à Lyly d'allumer plusieurs bougies. Les rais de lumière filtraient à travers le toit, à travers les murs, se diffusaient vers le ciel et donnaient à cette cabane un étrange aspect. Ce halo de lumière semblait sortir de terre !

Le lendemain, nous nous rendîmes au village de la grand-mère. Lyly me présenta et lui expliqua que nous voulions vivre ensemble. Après une très longue discussion, il me sembla qu'elle nous donnait son accord. C'est alors que Lyly s'enfuit. Je la cherchai durant des heures, mais personne ne l'avait vue... Où était-elle ?

Beaucoup plus tard, elle revint, souriante, les yeux rougis. Elle m'avoua s'être rendue au temple pour se recueillir devant l'urne funéraire de sa maman. Pleurant de joie, elle avait prié pour sa mère, lui avait parlé longuement, lui avait annoncé que, maintenant, elle ne serait plus jamais seule et qu'elle serait enfin protégée.

Durant dix mois, nous vécûmes dans les mêmes conditions que nos voisins, sans électricité, ni eau courante, juste une pompe, pendant que s'érigait notre jolie maison. Elle qui n'avait rien, qui était d'une pauvreté sans nom, qui était rejetée par tous ses voisins, prenait sa revanche sur le destin en devenant la personne la plus importante du village.

Alors, Lyly donna la cabane familiale à l'un de ses voisins. Trente hommes la soulevèrent et glissèrent deux charrettes en dessous de la structure, puis ils la transportèrent sur plusieurs centaines de mètres.



*Maison traditionnelle et la Cabane de Lyly, à droite*

Parfois, elle tanguait si violemment que j'eus l'impression qu'elle allait se disloquer. Mais non ! Elle arriva à destination.

Ainsi, telle cendrillon, Lyly put vivre dans son palais. Elle était émerveillée par cette maison si spacieuse, si confortable, dotée de plusieurs chambres climatisées avec salle d'eau attenante, d'une vaste véranda à l'étage, et d'un groupe électrogène fournissant l'énergie nécessaire. C'était un rêve inespéré pour elle, une grande satisfaction pour moi.

Puis un jour, ce fut l'effervescence dans notre village, une véritable révolution. L'EDC<sup>68</sup> installait les lignes électriques sur la route longeant notre commune. Pendant une semaine, ce fut la principale attraction ! Chacun, discutait du prix du raccordement, du compteur, du kilowatt...

---

<sup>68</sup> EDC : Nom de la compagnie Électricité du Cambodge.

Je compris immédiatement que mes voisins ne pourraient jamais s'offrir ce luxe qu'ils désiraient tant. Alors, à ma demande, notre village fut relié au réseau électrique, et les grosses ampoules, comme des lucioles, remplacèrent les lampes à huile dans les maisonnettes...

Souvent, Lyly me contait les terribles années qu'elle avait vécues ici, avec ses parents, dans le dénuement le plus total. Une mare, où pataugeaient cochons, grenouilles, canards et buffles, leur servait de réserve d'eau qui, une fois bouillie, permettait de préparer les repas. Dans cette mare se développaient des milliers de moustiques porteurs de malaria, qu'elle contracta à l'âge de six ans. Le sentiment d'être seule au monde, sans jamais connaître la joie et l'insouciance de la jeunesse, l'accompagna longtemps.

Elle évoqua également la menace permanente des forces vietnamiennes ; les immenses privations liées à la famine ; les jeûnes que ses parents devaient faire, parfois toute une semaine, pour nourrir leurs enfants seulement deux ou trois jours ; la quête de sa maman pour trouver un ou deux kilos de riz, qu'elle devait rendre au double ou au triple.

L'entraide avait été définitivement cassée par les longues années de souffrances, où le chacun pour soi était devenu l'unique leitmotiv de survie. Pourtant, sans rancœur, Lyly se montrait d'une très grande générosité envers ses voisins. Ceux-là mêmes qui, en d'autres temps, furent impitoyables avec sa famille et qui, maintenant, exigeaient beaucoup. Parfois, sa colère explosait face à tant d'ingratitude, mais retombait aussi vite, continuant à aider les plus pauvres.

Puis, sa grand-mère vint vivre avec nous. Je m'étais attaché à elle. Malgré ses quatre-vingt-huit ans, elle avait toute sa tête et assez de force pour découvrir de nouvelles villes. Un jour, elle me demanda de l'emmener à Sihanoukville. Elle voulait admirer la mer. Je ne pus lui refuser ce plaisir. Elle s'y baigna, et ce fut émouvant de la voir heureuse comme un enfant. Parfois, nous discutons de Pol Pot et, bien qu'elle ait rejoint les Khmers Rouges pour fuir les bombardements américains, elle dénonçait un régime dur et inhumain.

Surtout, elle ne comprit jamais les causes de la famine, alors que les camps regorgeaient de plantations de toutes sortes. Pour elle, c'était inexplicable !

- Dans la région où j'étais, les Khmers Rouges nous félicitaient pour nos excellentes récoltes, dit grand-mère.
- Oui, c'est ce que me disait mon ami Roun.
- Ah, tu vois, je ne perds pas la raison ! Personne ne veut me croire !
- Grand-mère, toutes ces récoltes étaient destinées aux Vietnamiens.
- Non ! Ils n'avaient pas encore envahi le pays ! C'était avant !
- Bien sûr, grand-mère, les Vietnamiens n'avaient pas encore envahi le pays et tout détruit ! Mais ils avaient exigé une compensation des efforts de guerre fournis par le « peuple frère » pour avoir soutenu les Khmers Rouges jusqu'au 17 avril 1975.
- Quelle était cette compensation ?

- Les Khmers durent leur envoyer par milliers de tonnes : le riz, le maïs, les noix de coco, le soja, le kapok, le caoutchouc ; et par milliers de têtes : les bœufs, les animaux de basse-cour, les porcs, le poisson, etc. afin de rembourser l'aide Viêt-Congs.

- Ce n'est pas possible !

- Puis Pol Pot, dans sa folie, fit stocker le riz plutôt que de le distribuer...

- Stocké !? Où ça ?

- D'immenses réserves furent constituées dans les régions périphériques du pays, en prévision d'une guerre inévitable avec le Vietnam. En attirant les troupes vietnamiennes loin de leurs bases, Pol Pot espérait qu'elles se retrouvent sans ravitaillement, alors que les Khmers Rouges auraient des réserves pour faire la guerre.

- Non ! Non ! C'est stupide !

- C'était d'autant plus stupide que les silos furent détruits lors de l'invasion vietnamienne. Ainsi, cette absurde stratégie de stockage vous a condamné à vous épuiser pour nourrir l'ennemi.

- Non ! Non ! Il n'a pas pu faire cela ! répétait-elle.

Cette information fit l'effet d'une bombe dans son cœur. Il me sembla que beaucoup de choses s'écroulaient autour d'elle, elle se mit à pleurer. Cette femme qui dégageait une grande sérénité, qui était si bien avec nous, vivant dans un confort qu'elle n'avait jamais connu, s'éteignit, doucement, sans faire bruit, le 7 octobre 2014 au soir.

\*\*\*

## *Cambodge – Préy Veng – Avril 2015.*

Quelques mois passèrent. Début avril, de passage à Phnom Penh, je me rendis chez mon ami Hirm, afin de prendre de ses nouvelles et de voir où en était la publication sur l'Histoire secrète du Cambodge.

- Jean-Claude, nous avons fait les premiers tirages, ils sont là sur la table, mais les écoles n'en veulent pas !
- Et pourquoi donc Hirm ?
- Parce le livret n'a pas été visé par la commission des programmes, et que le comité n'a pas compris notre objectif !
- Leur as-tu expliqué, au moins ?
- Bien sûr ! Je suis même allé voir Heum Seuthi, le ministre de l'Éducation. Il m'a dit que cela ne fait pas partie du programme d'enseignement. De plus, il doit être remplacé prochainement, alors...

Malgré notre obstination, ce fut un échec. Mais une satisfaction pour nous. Celle d'avoir tenté quelque chose que l'on croyait bien !

\*\*\*

Le 40<sup>e</sup> anniversaire de la chute de Phnom Penh, le 17 avril 2015, apporta une nouvelle démonstration de l'implacable omerta, lorsque tous les médias revinrent sur l'histoire du Cambodge. Toute commémoration est un acte politique. On ne commémore que ce qui ne dérange pas. On y tient des discours qui dissimulent toutes les intentions. Peu importe la vérité !

Chaque État, la France en particulier, poursuivant son propre but, a énoncé sa (ré)vision de l'histoire. Et comme toujours, les éditoriaux cherchèrent à faire le buzz, "Le choc des photos, le poids des mots", sans prendre le moindre recul sur ce qui s'était réellement passé, il y a si longtemps. La presse française en particulier – notamment : Paris Match, Nouvel'Obs, Libération, Le Point, Le Figaro – s'était donné le mot pour rappeler le génocide des Khmers Rouges, mais rien d'autre !

Aucune information sur ce qui provoqua réellement cette sanglante période et son après. La goutte d'eau qui fit déborder le vase fut l'interview de John Gunther Dean. Dernier ambassadeur américain en poste avant l'arrivée des Khmers Rouges, il venait d'évoquer l'un des jours les plus tragiques de sa vie : *Je me souviens du 12 avril 1975, le jour où les États-Unis ont abandonné le Cambodge et l'ont remis au boucher. Nous avons accepté la responsabilité d'aider ce pays et nous sommes sortis sans respecter notre promesse. C'est la pire chose que l'on puisse faire ! Et j'ai pleuré parce que je savais ce qui allait arriver.*

### **C'était faux !**

Comment pouvais-je accepter que les Occidentaux réécrivent l'histoire pour dissimuler leur culpabilité ? Face à tant de mensonges, de bêtises et de contrevérités, je décidai de dévoiler ce qui s'était réellement passé. Tiane me disait toujours : *tu ne changeras pas le monde... il est plus fort que toi. Mais fais ce que tu crois être juste.*

Non, je ne changerai pas le monde. Mais il était de mon devoir de témoigner, pour ce peuple que j'aime.

Alors, protégé par les divinités khmères, réfugié au milieu de mes rizières, je décidai de traduire notre petit livret, en français, et le publiai sur Internet, attendant les réactions.

Je rédigeais également plusieurs articles, c'était mon combat, mon chemin de croix. Il me fallait jeter à la face du monde ce que les Occidentaux avaient caché depuis trop longtemps. Ma plume consignait avec rage tout ce que j'avais vécu, tout ce que j'avais vu... Par prudence, je n'avais pas encore dévoilé les noms des Occidentaux responsables du chaos et des trente années de guerre.

Très vite, plusieurs internautes réagirent, surpris de découvrir un pan méconnu de l'histoire du Cambodge. Certains m'incitèrent à compléter le récit, en l'enrichissant de mon vécu, ce que je fis partiellement.

C'est alors que Jacques, dit Volterre, vivant au Cambodge depuis quelques années, me contacta. Il avait trouvé l'histoire passionnante. Mais, selon lui, elle manquait de force, d'émotion, de descriptions détaillées des terribles épreuves que j'avais traversées. Il avait raison. Ce qu'il ne savait pas, c'est que je ne pouvais pas me mettre à nu et crier ma douleur, sans me briser une seconde fois en retraçant toute ma vie !

Progressivement, une amitié naquit. Il a su m'encourager, m'inciter à entreprendre cet écrit tout en me donnant des conseils. Bien qu'émus, il nous fallut remonter le temps, afin que je puisse tenter de retrouver la paix, et ne plus me dire : ai-je rêvé cette vie ? Ainsi, durant une année, le récit de la longue quête, chapitre après chapitre, prit corps.



## 6.3 - Histoire secrète

*Cambodge – Avec Volterre – mai 2016*

**M**on ami Jacques, dit Volterre, était venu me rendre visite dans mes rizières. Depuis si longtemps que nous correspondions par Skype, nous pouvions enfin être ensemble.

Confortablement assis dans la véranda, il me raconta sa vie, ses aventures au Gabon, auprès de ces populations souriantes, agréables, qu'il avait tant de fois soignées. Le soir, après un copieux repas, que j'avais spécialement préparé pour lui, il me parla aussi de sa vie dans les îles de l'océan Indien : la Réunion, l'île de beauté ; Madagascar, l'île des sourires...

Les jours suivants, non sans une certaine émotion, furent consacrés à la relecture et aux dernières corrections de ce récit, "La longue Quête".

- Quelle histoire ! Tu as vécu de terribles moments !
- Oui, Volterre, mais le fait d'en parler, d'écrire ensemble ce récit pendant de longs mois, même si cela a été une véritable épreuve, ce fut une vraie thérapie. Grâce à toi, j'ai pu me libérer de ce lourd fardeau et des démons qui me rongeaient. Je t'en remercie.
- Ce fut un plaisir, mon cher Kroussar. Mais pourquoi avoir attendu si longtemps ?
- Parce qu'un jour, quelqu'un s'est comporté de manière inhumaine envers mon fils... qu'une partie de moi est morte avec lui ; alors je me suis tu. Maintenant, j'ai décidé de tout divulguer.
- Tu prends des risques, mon ami.

- Au point où j'en suis... Alors, il est important que tu écoutes attentivement ce qui suit. Je vais t'avouer ce qui m'a tant révolté et probablement détruit ! Honoré de Balzac, dans « les illusions perdues », avait raison d'affirmer : *il y a toujours deux histoires : L'histoire officielle, menteuse ; L'histoire secrète, où sont les véritables causes des événements.* Tout ce qui est intéressant se passe dans l'ombre, et on ne sait rien de la véritable histoire, ni des hommes qui la falsifient, ni du mépris des grandes puissances qui ne peuvent penser au peuple que par intérêt ou sadisme.

- Parce que jusqu'à maintenant, tu n'as raconté que l'histoire officielle ? Là, je ne comprends plus ! Tu devais dénoncer ceux qui étaient responsables du chaos au Cambodge, mais l'histoire reste la même ! Quelle est donc cette histoire secrète ?

- Je vais tout expliquer. D'abord, il m'a fallu attendre la déclassification de nombreux dossiers militaires, pour pouvoir enfin dire la vérité. Certains points sont d'ailleurs toujours tenus confidentiels Écoute-moi bien, tu vas comprendre.

- Je t'écoute.

- Les Français au Vietnam combattaient afin de conserver l'Indochine, jusqu'à leur défaite à Diên Biên Phu, en 1954. Puis la diplomatie américaine imposa la séparation du Vietnam en deux États : l'un au nord du 17<sup>e</sup> parallèle, soi-disant communiste, l'autre au sud, qui serait pro américain, dont Washington se devait de défendre. Alors, les Américains s'installèrent et créèrent de nombreuses bases militaires.

- Je connais cela !

- Ce que tu ne connais pas, c'est que les Américains ont inventé l'attaque des Viêt-Congs<sup>69</sup>, suite à une soi-disant canonnade par un bateau Nord-vietnamien contre leurs forces navales, le 4 août 1964, dans le golfe du Tonkin. À partir de ce jour, les Américains s'engagèrent dans la guerre contre leur ennemi juré, les communistes. Car les Vietnamiens étaient aidés par l'URSS et le grand-frère chinois. Ce fut le déclencheur d'une catastrophe, qui allait détruire une grande partie de l'Indochine.

- D'accord, mais il était normal que les Américains se défendent, non ?

- Non ! Car il n'y a jamais eu d'attaque nord-vietnamienne en août 1964 !

- Comment ça, pas d'attaque ? dit Volterre redoublant d'attention.

- Des éléments ultérieurs<sup>70</sup> révélèrent le machiavélisme du Président Lyndon Johnson qui cherchait une bonne raison pour engager les troupes américaines déployées au Sud-Vietnam, afin de contrer l'influence croissante sino-soviétique au Nord-Vietnam et au Laos.

- Lyndon Johnson aurait menti ?

- Oui, de faux rapports avaient été rédigés pour faire croire à une attaque, et ce fut le début d'une longue histoire secrète.

- Tu exagères un peu ! Non ?

---

<sup>69</sup> Le terme Viêt Cộng apparaît en 1957, c'est une contraction de Viêt Nam Cộng-sản (« communiste vietnamien »), ou alternativement de Viêt gian cộng sản (communiste traître au Vietnam)

<sup>70</sup> Un rapport de la « National Security Agency » rendu public en 2005.

- Non, non. Et il y a une autre fourberie. En janvier 1968, plus de 500 000 soldats américains étaient déployés au Sud-Vietnam. Mais depuis quatre ans, cette armée s'enlisait. Les espoirs de gagner cette guerre s'amenuisaient. Les manifestations contre la guerre au Vietnam devenant plus importantes, le président Johnson prit conscience qu'il lui fallait trouver une solution. La signature d'un accord de paix, avant les élections de novembre 1968, permettrait à son ami, Hubert Humphrey, membre du Parti démocrate, de l'emporter face à Richard Nixon.

- L'enjeu était donc électoral !?

- Exact ! Afin d'accélérer la démarche, Lyndon Johnson ordonna les premiers bombardements sur la piste Hô Chi Minh, aux frontières du Laos et du Cambodge, afin de forcer Hanoï à discuter... Sous ce premier déluge de feu – **tuant principalement des centaines de milliers de Khmers** – les Viêt-Congs durent stopper leur progression vers Saïgon.

- C'est monstrueux !

- Oui ! Acculés, les Viêt-Congs acceptèrent de participer aux négociations d'un processus de paix, qui se tenait à Paris secrètement.

- Donc, ce sont les premiers bombardements américains qui sont à l'origine de la révolution au Cambodge !

- Hélas oui, Volterre, mais pas seulement ! Mais revenons à Johnson. À quelques jours des élections, un accord de paix était pratiquement trouvé : il s'agissait d'opérer un retrait simultané des troupes américaines et nord-vietnamiennes, et d'arrêter les bombardements. Alors, un sabotage a eu lieu !

- Un sabotage, dis-tu ?
- Oui, c'est la réalité<sup>71</sup> ! Dans cette affaire, Henry Kissinger joua un grand rôle. Il avait la confiance du président Lyndon Johnson et de très bonnes relations avec les négociateurs américains à Paris. Il fut la seule personne, ne faisant pas partie du gouvernement, à être dans la confiance des négociations. Il obtint ainsi des informations capitales, qu'il communiqua aussitôt à son ami Richard Nixon.
- Il jouait un double jeu !
- Nixon s'empressa de contacter le président sud-vietnamien, le général Nguyen Văn Thieu, lui faisant savoir que si Johnson était réélu, il aurait tout à craindre.
- Je comprends ! Le président sud-vietnamien aurait été sacrifié sur l'autel de la paix.
- Oui, Volterre ! Nguyen Văn Thieu fit en sorte que les négociations n'aboutissent pas. L'arrêt des bombardements signifiait le retrait des forces américaines, et la perte du Sud-Vietnam.
- J'imagine que les négociations de Paris, sans sa présence, échouèrent.
- C'est exactement ce que voulaient Nixon et son machiavélique ami ! Puis Nixon, dans les derniers jours de sa campagne, précisa qu'il mettrait en œuvre un véritable plan de paix au Vietnam, pour réussir là où les démocrates avaient échoué. Il fut élu président des États-Unis...

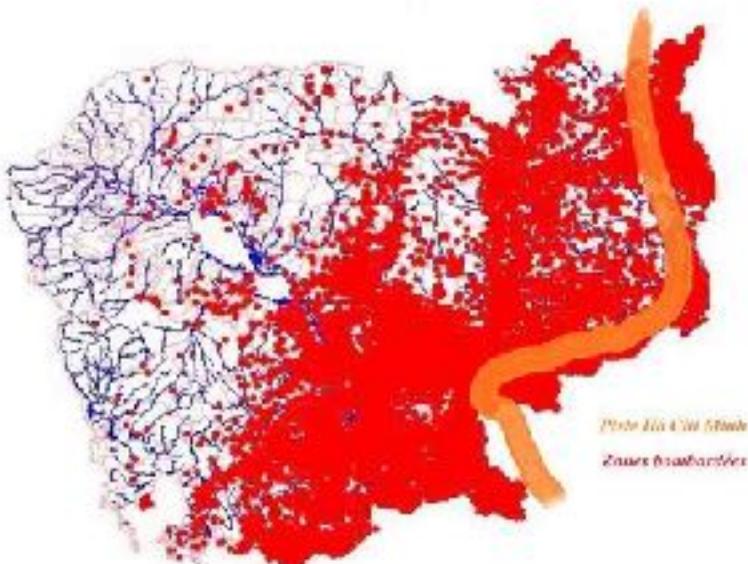
---

<sup>71</sup> Extrait de la note de R.H. Haldeman, datée du 22 octobre 1968, soit quinze jours avant les élections, il est écrit : Il faut qu'Anna Chennault, continue de convaincre les Sud-Vietnamiens.

- Et Kissinger devint son conseiller à la sécurité nationale !
- Oui, tu as tout compris. Mais il n'y eut aucun plan de paix, comme promis ! En sabotant les négociations de paix de 1968, Nixon prolongea inutilement la guerre de sept longues années, l'étendant au Laos et au Cambodge...
- Donc la guerre au Vietnam, puis au Cambodge, entraînant la mort de millions d'Indochinois, est la conséquence directe de tous ces mensonges.
- Exact. Mais il y a pire !
- Dis-moi.
- À l'automne 2000, le président Bill Clinton, en visite au Vietnam, fit publier des rapports détaillés de l'US Air Force pour aider les gouvernements : du Vietnam, du Cambodge et du Laos à retrouver les restes de milliers de soldats américains manquants. **Grave Erreur !**
- En quoi ce fut une grave erreur ?
- Parce que nous avons enfin la preuve de l'étendue des bombardements et de leurs conséquences ! Désormais, nous savons combien les bombardements des États-Unis furent intenses et touchèrent l'ensemble du Cambodge. Les rapports communiqués par Bill Clinton comprenaient des données spécifiques sur les endroits ; les périodes et l'échelle des bombardements. Elles révélèrent que de début 1968 jusqu'au 15 août 1973, les États-Unis larguèrent 2 756 941 tonnes, visant 13 000 villages !
- C'est affreux ! Johnson et Nixon auraient donc encore menti, en affirmant que les États-Unis avaient respecté la neutralité du Cambodge ?

- C'est monstrueux même ! Selon l'histoire officielle des États-Unis, l'armée aurait ordonné à l'US Air Force de ne bombarder que la piste Hô Chi Minh longeant la frontière. Mais selon mes renseignements, Nixon avait exigé le maquillage des coordonnées des bombardements, pour faire croire aux pilotes envoyés au Cambodge qu'ils bombardaient le Sud-Vietnam. Résultats : des centaines de milliers de vies perdues, des milliers de fermes, la quasi-totalité des rizières et de moyens de subsistance détruits...

Les bombes et les victimes furent bien réelles : 750 000 tuées, principalement des civils Khmers, sans compter les milliers de blessés, jusqu'à ce que le pays devienne une nation d'exilés errant parmi les décombres.



*Rouge : Zones bombardées par l'US Air Force. Orange Piste Hô Chi Minh.*

Sans oublier les conséquences des épandages de l'agent "Orange". Ce défoliant, qui fut largué pendant huit ans, avait non seulement détruit la flore et la faune, mais aussi causé la mort de dizaines de milliers de personnes, continuant jusqu'à aujourd'hui à faire ses ravages parmi les populations frontalières. Des enfants naissent difformes ou sans membres, les gens meurent de cancers... Pendant ce temps-là MONSANTO, le fournisseur du défoliant, s'était enrichi à milliards.

- C'est inhumain !

- Oui, mais l'histoire ne s'arrête pas là ! En mai 2004, la déclassification des conversations enregistrées par le président Richard Nixon<sup>72</sup>, dévoila sa volonté d'écraser le Cambodge et mit en lumière les mensonges de cet odieux personnage, constituant ainsi une autre série de preuves...

- Lesquelles ?

- Écoute-moi bien ! Le 9 décembre 1970, Nixon s'énerva contre Kissinger :

*Je considère que la campagne de bombardement au Cambodge est beaucoup trop terne.*

*Notre force aérienne est faite pour détruire tout un pays. Elle n'est pas faite pour ce type de guerre ! Répondit Kissinger.*

*Nixon en colère s'emporta : je veux qu'ils frappent tout. Je veux qu'ils utilisent les gros avions, les petits avions, tout ce qui sera utile là-bas, et qu'on leur donne un choc.*

---

<sup>72</sup> Nixon avait la manie d'enregistrer et d'archiver tous ses entretiens, à l'insu de ses interlocuteurs.

*Une campagne de bombardement de masse au Cambodge.  
Tout ce qui vole sur tout ce qui bouge ! Ordonna  
Kissinger...*

- En plus de violer la neutralité du pays, ils ont donc anéanti tout un peuple ! C'est effroyable !

- Exactement Volterre ! Ce petit pays, qui avait reçu autant de bombes que le tonnage total largué sur l'Europe pendant la Seconde Guerre mondiale, s'engouffra dans la rébellion, appelée à tort « Guerre Civile ». Massacrés, ruinés, affamés, les paysans rejoignirent les Khmers Rouges, et luttèrent contre le gouvernement de Lon Nol, accusé d'avoir autorisé les bombardements américains sur le pays...

- C'est terrible ce que tu dis là.

- Et ce n'est pas fini ! Trois mois avant l'élection présidentielle de 1972, Richard Nixon décida de maintenir les troupes américaines engagées au Vietnam, et de renforcer les bombardements sur le Cambodge.

- Pourquoi donc continuer ces bombardements ?

- Volterre ! Nixon avait peur que le gouvernement sud-vietnamien s'effondre sous les attaques incessantes des Viêt-Congs, qui continuaient à ravitailler leurs forces déployées au Sud Vietnam en passant par le Cambodge.

- Alors Nixon craignait pour sa réélection ?

- Il ne pouvait être plus clair lorsqu'il disait à son conseiller<sup>73</sup> :

---

<sup>73</sup> C'est ce que révèle l'enregistrement audio du 3 août 1972 entre Nixon et Kissinger.

*Le Vietnam du Sud ne survivra sûrement pas [...], le Cambodge non plus, mais nous devons aussi prendre conscience, Henry, que gagner une élection est très important !*

- Quels fourbes !

- L'un comme l'autre, mais Kissinger se distingua encore. En 1973, de nouveaux accords de paix furent négociés à Paris. À l'issue des négociations, Henry Kissinger et Lê Đức Thọ furent lauréats du Prix Nobel de la paix, pour l'ensemble des négociations qu'ils avaient dirigées ensemble. Lê Đức Thọ rejeta le prix, selon lui : « [...] la paix n'avait pas réellement été établie »...

- Et pour cause, la guerre continua avec rage durant deux années supplémentaires.

- Exact, Volterre ! Mais le sinistre Kissinger accepta le titre honorifique !

- La perversité des instances internationales me surprendra toujours ! OK, Jean-Claude, toutes ces informations étaient tenues confidentielles, voire secrètes, mais cela ne change pas le sens de l'histoire ! Ce sont bien les Américains les principaux responsables !

- Pas seulement ! Tout le monde sait que les Chinois aidèrent les Khmers Rouges pendant vingt ans (1969-1989). Par contre, ce que cache l'histoire, c'est que d'autres responsables de pays Occidentaux les aidèrent également ! D'autant plus que la plupart de ces odieux personnages sont maintenant décédés ! Mais surtout, d'autres personnes que moi – journalistes d'investigation, historiens – ont également découvert et dénoncé leurs monstrueux agissements.

- Dis-moi lesquels, s'empresça Volterre impatient.
- L'implication de la France a commencé en 1968, à la suite d'un télégramme diplomatique de Geoffroy Chodron de Courcel, adressé au Président Charles de Gaulle.
- Encore lui !
- Courcel l'informait que les Chinois souhaitaient que le conflit au Vietnam soit long et intense, ce qui entraînerait l'effondrement des relations soviéto-américaines et la défaite des forces US. Ainsi, l'idée de faire chuter ces deux géants devint une obsession française. Froment-Meurice, Jacques Chirac et son ami Geoffroy Chodron de Courcel, l'oncle de Bernadette Chirac, furent les principaux acteurs de cette honteuse géopolitique. Tous les trois, très proches de Georges Pompidou, ils réussirent à le convaincre de soutenir les Khmers Rouges. Tu connais malheureusement la suite.
- Mais cela, tu l'avais compris depuis longtemps !
- Oui, durant ma mission au Cambodge, puis en dérobant les dossiers du CIREM. Mais il me manquait d'autres preuves que j'ai obtenues après.
- Surprenant ! Et quelles sont ces preuves ?
- Zbigniew Brzezinski et Margaret Thatcher, qui décidèrent également de soutenir les Khmers Rouges lorsqu'ils furent chassés par les Vietnamiens, en 1979.
- Attends, je ne te suis plus !
- Je vais t'expliquer. La France, les États-Unis et la Grande-Bretagne avaient deux possibilités. La première, reconnaître la fin du régime de Pol Pot et forcer les Vietnamiens à rentrer chez eux, en mettant une force internationale en place pour empêcher le retour des Khmers Rouges au pouvoir.

La seconde, condamner l'intervention vietnamienne et soutenir les Khmers Rouges, en imposant un blocus total du Cambodge.

- C'est donc la deuxième option qui fut privilégiée !

- Oui. Les Occidentaux voulaient écraser l'envahisseur et, surtout, renverser le jeune gouvernement de Hun Sen... Tout en légitimant leur embargo, via l'ONU. Et sans se soucier un seul instant du sort des six millions de Khmers encore survivants. Sans se soucier de ces milliers d'enfants qui perdront la vie, faute de soins et de médicaments. C'est à ce peuple victime, que Giscard d'Estaing, Brzezinski et Thatcher voulurent, avec cynisme et violence, imposer le chaos dans un Cambodge moribond, parce que son libérateur, le Vietnam, était communiste et, surtout, soutenu par l'URSS.

- Giscard d'Estaing, dis-tu ?

- Oui, en pactisant avec le Diable, plus exactement : avec les Britanniques, les Américains, les Belges et les Chinois.

- Les Belges étaient dans le coup également !

- Oui, ils livraient des obus. Mais laisse-moi t'expliquer. Dès janvier 1979, Valéry Giscard d'Estaing décida d'aider les Khmers Rouges et fut l'un des premiers à se lancer dans la lutte contre le gouvernement de Hun Sen, afin de favoriser le retour de Norodom Sihanouk. Puis, François Mitterrand, fit de même.

- C'est grave ce que tu dis là !

- Je sais, mais c'est la vérité.

- Quelle sorte d'aide !?

- Alors que la Chine fournissait directement les armes, la France (tout comme les États-Unis, la Belgique et le Royaume-Uni) œuvrait discrètement, apportant son soutien financier et militaire, par l'intermédiaire d'une organisation humanitaire. Ce n'était pas n'importe laquelle, celle-ci avait son siège à l'ambassade américaine de Bangkok. Les responsables de cette organisation étaient tous d'anciens membres des services secrets que je connaissais bien, dont de nombreux agents des services d'espionnage français et anglais. Ainsi, tout un réseau fut mis en place. Les armes, les munitions, les aides financières, venant d'Europe et des États-Unis, transitaient régulièrement via Singapour avant d'arriver en Thaïlande. Ensuite, les généraux Thaïs, non sans avoir dérobé des centaines d'armes et des milliers de dollars pour leur usage personnel, se débrouillaient pour tout acheminer vers les camps de réfugiés, où les Khmers Rouges régnaient en maîtres...

- Ah oui, là, je comprends ! Ce sont tous ces pays qui furent responsables de l'holocauste qui dura presque 30 années.

- Exactement ! On peut même dire un holocauste avec trois phases bien distinctes : la première, avec les bombardements américains qui entraîna la guerre civile ; la seconde, avec le régime des Khmers Rouges et leurs crimes, la seule à avoir une place dans la mémoire officielle ; enfin la troisième, avec le blocus de douze années et ses conséquences.

- Donc les intouchables, eux, furent exclus de l'histoire, et personne ne parle de leurs responsabilités.

- Absolument !

- Alors avant de juger les Khmers Rouges, on aurait dû juger tous ces responsables ! Dans ce cas, ils auraient tous dû comparaître devant la Chambre Extraordinaire au sein des Tribunaux du Cambodge (CETC), pour crime de guerre et crime contre l'humanité !

- Parfaitement, Volterre ! Malheureusement, ils ne furent nullement inquiétés. Les intouchables ne sont jamais responsables !

- Maintenant, je comprends mieux pourquoi les Khmers ne veulent pas de ce procès !

- Et pour cause ! Il fut imposé aux Khmers.

- Mais pourquoi ?

- En créant ce tribunal si particulier, les Occidentaux se donnèrent bonne conscience et, surtout, cachèrent leurs crimes ! Ce fut un long procès qui rejeta toutes les accusations qui n'étaient pas directement liées au régime de Pol Pot.

- Effectivement, ils ne voulaient pas être accusés à leur tour. Mais dis-mois, Jean-Claude, d'où sortent ces deux à quatre millions de morts ? Pourquoi tant de différences ? Est-ce par manque d'informations ? Est-ce par amalgames ?

- Il ne faut pas oublier que ce sont les Vietnamiens qui déclarèrent le nombre de victimes. En augmentant leur nombre, ils cachèrent leurs crimes commis au nom de la libération du Cambodge. Ce genre de désinformation était d'autant plus facile que personne ne pouvait se rendre dans le pays pour témoigner, confirmer ou démentir.

- Je comprends.

- Plus tard, lorsque les organisations humanitaires purent pénétrer, elles démontrèrent que le nombre d'exécutions était très inférieur à celui annoncé, et que les principales causes des décès étaient, avant tout, la famine et les maladies.
- OK, mais ces chiffres, à quoi correspondent-ils ?
- En fait, on ne connaît pas le nombre des victimes. Et il y a beaucoup d'incertitude quant à l'échelle exacte du massacre perpétré par Pol Pot.
- Il n'y a pas eu de recherches !

Très peu. Même la meilleure étude qui existe aujourd'hui, estime que les victimes des Khmers Rouges, toutes causes confondues, s'élèvent à plusieurs centaines de milliers, voire un million deux cent mille au maximum. Pour comprendre, il faut analyser par périodes :

- 1968-1975 : 1 million de victimes. Bombardements de l'US Air Force 600 000 morts / Guerre civile : 400 000 morts,
- 1975-1979 : 1,8 millions de morts selon les sources,
- 1979-1997 : Invasion vietnamienne, blocus ONU et guérilla, 400 000 victimes.

Volterre nota tous les chiffres sur le cahier qui ne le quittait jamais. Il était sidéré par toutes ces révélations. Il me demanda de confirmer l'exactitude des chiffres.

- Évidemment, Volterre ! Même si ces chiffres ne sont pas strictement exacts, ils ont le mérite de relativiser le nombre des victimes entre les périodes successives qui dévastèrent le Cambodge.

- Très bien ! Ainsi, les soi-disant 3 à 4 millions<sup>74</sup> de morts, relayés sans cesse, par méconnaissance ou par bêtise, correspondent aux 30 années de guerre, et non au génocide. Mais en désignant Pol Pot comme unique responsable, cela a permis aux autres coupables de se défilier !

- Exactement ! En conséquence, les Chinois, les Français, les Américains et les Britanniques sont coresponsables, non seulement des décès dus aux bombardements, mais de tous ceux qui moururent de faim, de maladies et d'épuisement, durant ces vingt années de guerre, puisque tout avait été détruit avant l'arrivée des Khmers Rouges au pouvoir. Et pour clore ce sujet, permets-moi de citer John Pilger<sup>75</sup> : *À moins que la justice internationale ne soit qu'une comédie, ceux qui se sont rangés du côté des Khmers Rouges devraient être appelés à comparaître devant le tribunal de Phnom Penh. Leurs noms devraient pour le moins être inscrits sur une liste de la honte et du déshonneur.*

Mon ami Volterre, passa une très mauvaise nuit. Le lendemain, il repartit vers le golfe du Siam pour profiter des plages et de la vie paisible qu'offrent les villes de Sihanoukville et de Kep.

---

<sup>74</sup> Nombreux sont les médias et les internautes qui avancent le chiffre de trois à quatre millions de morts durant la période du génocide !

**Pourtant, tout le monde s'accorde à dire, qu'un quart de la population du Cambodge périt sous Pol Pot.**

Or, le dernier recensement, de 1974, faisait état de 6 913 408 personnes. Si on calcule bien, un quart d'environ sept millions d'habitants égal à 1, 75 millions de victimes. Ce qui correspond aux données de toutes les sources officielles. Donc, pour atteindre le nombre de 3 millions de victimes, il aurait fallu que la population avoisine les 12 millions d'individus ; nombre qui correspond aux recensements des années 1999 - 2000.

<sup>75</sup> John Pilger : Correspondant de guerre, réalisateur, écrivain.

## 6.4 – Une Tévada<sup>76</sup> nommée Lyna

Quant à moi, libéré de tout ce passé, je pouvais enfin me consacrer pleinement à ma nouvelle famille. Essayer de me reconstruire, essayer d'oublier, essayer de vivre à nouveau...

Mais ma nouvelle famille ne s'arrêtait pas aux limites de notre terrain, ni même aux parentés, elle englobait le village tout entier. Avec Lyly, nous laissions parler notre cœur : aide financière aux plus démunis, paiement du médecin des voisins malades, achat de vêtements, partage des repas, dons à la commune pour les équipements scolaires, entretien des salles de classe, de l'hôpital

Pour réaliser pleinement cette action, même si je parlais déjà la langue, je me devais de la lire et de l'écrire correctement, afin de mieux communiquer avec les responsables locaux. Ainsi, chaque jour, j'étudiais l'alphabet khmer, aux lettres si particulières, qui puise ses origines dans le "Sanskrit" et le « Pâli ».

Apprendre le khmer est une longue route initiatique, linguistique, philosophique et culturelle. Le chemin fut difficile.

« *Qui apprend une nouvelle langue acquiert une nouvelle âme* », disait Juan Ramon Jimenez !

Notre action pour le grand bien de tous, bien que modeste, me permit de respecter mon engagement envers Tiane.

Quant à Lyly qui ne pouvait pas avoir d'enfant, elle reporta tout son amour vers les petits du village. Les médecins avaient été formels, elle ne pourra pas donner la vie.

---

<sup>76</sup> Tévada : êtres célestes de caractéristiques divines.

Ainsi, chaque soir, bien avant le coucher du soleil, au milieu des rizières et des palmiers à sucre, notre famille parcourait à vélo les chemins afin de distribuer quelques subsides aux malheureux. Les enfants nous attendaient, nous accueillait de leurs cris, nous remerciaient de leurs sourires qui nous accompagnaient jusqu'à notre retour. Nous étions heureux et satisfaits du devoir accompli.

Je me devais de prolonger cette ultime étincelle de vie afin de profiter de ce nouveau bonheur. En Occident, on appelle cela la chance, ou encore avoir une bonne étoile, sans vraiment se soucier des raisons ou des causes à l'origine de cette bonne fortune.

Ici, le côté animiste et la loi du karma expliquent tout ! Mais les superstitions sont multiples, toujours liées aux mauvais esprits, ces Neak Ta, qui punissent les mortels en infligeant maladies, cauchemars, fausses couches, stérilité... Tous ces maux qui doivent être exorcisés, en organisant des rites complexes pour désamorcer le sortilège.

Ainsi, Lyly, qui voulait forcer la nature, invita les bonzes tous les mois, espérant qu'un miracle se produise. Alors, les bonzes s'exécutaient en prière autour de la maison, puis aspergeaient les lieux à l'eau bénite pour nous purifier. Cela dura deux années, jusqu'au jour où... Lyly apprit qu'elle était enceinte de deux mois.

Quelle stupéfaction ! Comment cela pouvait-il être possible ? Aurions-nous enfin la chance d'avoir un enfant ?

Les mois précédents, nous étions retournés plusieurs fois à Phnom Kulen. Lyly avait fait de nombreuses offrandes, avait prié les dieux de la source d'immortalité et de fécondité. Elle s'était aspergée de l'eau de la source qu'elle avait puisée à pleines mains.

Puis, ensemble, nous nous étions baignés dans les eaux sacrées de la rivière. Enfin, nous étions allés nous recueillir auprès du grand Bouddha couché, sculpté au sommet de la montagne.

Les mois suivants, des changements s'étaient opérés en nous. Lyly était devenue plus calme, moins anxieuse, persuadée qu'elle aurait un enfant. Quant à moi, je n'avais plus de douleurs, je reprenais des forces.

Afin de remercier les dieux de nous avoir donné notre fille, nous allions régulièrement à Angkor et Phnom Kulen pour les vénérer. Et, chaque fois, je repensai à ce rêve étrange et pénétrant qui, un soir de décembre 2013, sur le rempart d'Angkor Thom, me donna la vision d'une famille réunie et joyeuse.

Ce rêve s'était enfin réalisé !

Désormais, Lyly mon Apsara et Lyna ma Tévada, m'accompagneront tous les jours, pour remplir ma vie de bonheur et de joie. En écrivant cela, un autre souvenir refit surface.

Tiane, qui était effrayée à l'idée de me laisser seul, m'a dit un jour : *Si je meurs, je me réincarnerai. Je trouverai un moyen pour retourner rapidement avec toi, et tu auras un autre enfant ! Une fille ! Celle que nous désirions tant ! Et elle me ressemblera à un tel point que, chaque jour, tu auras l'impression d'être avec moi !*

Et c'est vrai ! Lyna est l'exact portrait de Tiane ! Lorsqu'elle me regarde avec ses grands yeux, je ressens une infinie tendresse qui bouscule tout mon être, j'ai le sentiment que quelque chose de merveilleux s'est réalisé.



# ÉPILOGUE

Mes chers enfants, mon corps est comme un champs de bataille, mais je suis encore debout. L'écriture de ce récit m'a permis de chasser les vieux démons qui hantaient mes cauchemars, d'évacuer la douleur des drames vécus. Seule une terrible blessure reste ouverte : celle de vous avoir perdus.

Au fil des pages, relater notre séparation se faisait plus poignant, le désespoir s'emparait de mon esprit, me forçant à minimiser nos déchirements, taisant nos conflits ou vos remarques, parfois blessantes... Vous avez été les témoins de ma drôle de vie ! Vous n'osiez pas poser de questions ! Comment ne pas vous comprendre ? Mon silence obstiné a détruit l'amour que vous me portiez.

Souvent, je me remémore votre enfance ainsi que les jours passés ensemble, qui furent les plus beaux de mon existence. J'ai gardé en mémoire vos naissances, vos sourires, vos pleurs, vos premiers caprices, votre entrée dans l'adolescence, vos premiers pas d'adultes... Même si j'étais loin de vous, je n'ai jamais cessé de vous aimer, de veiller sur vous, de faire en sorte que vous soyez protégés.

Si un jour vous deviez prendre connaissance de ce récit, vous réaliserez combien mon destin fut tragique, ma culpabilité effroyable, et ma vie écartelée entre deux mondes, depuis 1975.

J'ai fait le choix d'aider ma famille khmère, sachant qu'elle manquait de tout, alors que vous ne manquiez de rien, si ce n'est la présence d'un père. Ce que je peux vous dire aujourd'hui, c'est que je suis convaincu d'avoir pris la bonne décision. Même s'il ne se passe pas une seule journée sans que je ne le regrette...

Grâce à internet, j'arrive encore à voler quelques moments de vos vies. Parfois, c'est une photo, une vidéo ou un article dans un journal qui mentionne vos publications, vos travaux, vos recherches, dans vos domaines respectifs. À chaque fois, les battements de mon cœur s'accélèrent, les larmes envahissent mes yeux et ma fierté est grande de vous voir ainsi accomplis. Mais mon bonheur ne sera parfait que lorsque vous m'entourerez tous de votre affection !

Même si j'ai décidé de rester dans mon pays d'adoption — Là où j'ai laissé mon âme ! Là où tous mes amis sont morts ! Là où tout me rappelle Tiane et Sayanna. Là où reposent leurs cendres. Là, seulement là, où je peux retrouver la paix ! Car je sais qu'ils m'attendent — Sachez que vous resterez à jamais blottis au fond de mon cœur.

Tous ceux que j'ai aimés ne sont plus que des fantômes à présent, mais je continuerai à perpétrer leurs souvenirs en rappelant l'histoire méconnue du Royaume du sourire. C'est mon dernier combat.

Avec ce témoignage, je m'offre une dernière chance de vous dire au revoir et d'implorer votre pardon !

Votre Papa, qui vous aime.